

BERB, VULG.

pour la t^{re} 5-6

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME CINQUIÈME.

PARIS ,
BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

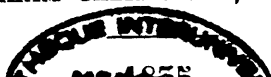


TABLE DU VOLUME.

	Pages.
Essai sur l'action des médicamens homœopathiques sur le moral; par le D ^r CROSERIO.	1
Sur la philosophie de l'homœopathie et observation sur l'anthraxine, par le D ^r DUFRESNE.	19
De l'alliance entre l'homœopathie et l'allopathie, par le même.	146
Sur la <i>Psora</i> , par le D ^r LAVILLE-LAPLAIGNE.	65
Observations sur la <i>Pulsatille</i> , par le D ^r DEZAUCHE. . .	75
Remarques sur la matière médicale, par le D ^r PESCHIER. .	79
Observations pratiques, par le même.	195
Lettre et observations du D ^r CHIO.	531
Observations pratiques du D ^r JOHNE.	562
<i>Idem</i> , du D ^r DES GUIDI.	567
<i>Idem</i> , du D ^r CONVERS.	570
Extrait de l' <i>Encyclopédie homœopathique</i> . — <i>Evacuation</i> , <i>Emission sanguine</i>	95
— <i>Anévrisme</i>	285
— <i>Ankilose</i> , <i>Angine</i>	544
Sur les prétendues expériences de M. Andral.	98
Sur le venin des serpents comme remède, par le docteur HERING.	129 et 269
Effets de la morsure de la vipère.	144
Des Névralgies, par M. CHUIT.	217
Opinion de Brera sur l'homœopathie.	295
Choléra de Marseille, correspondance, par le D ^r DUPLAT. .	105
Observations pratiques.	171
Mélanges pratiques.	252
Société homœopathique lemanienne.	228 et 578

Société homœopathique gallicane.	316
Homœopathie vétérinaire.	240, 309, 388
PATHOGÉNÉSIE; <i>Berberis vulgaris</i>	46, 114, 302, 384
Lettre à l'académie de médecine, par DES GUIDI. . .	177
CORRESPONDANCE. <i>Lettre de HAHNEMANN</i>	61
<i>Idem</i>	320
MÉLANGES. <i>Opinion de HAHNEMANN</i>	121
— <i>Sur la discussion de l'Académie de médecine</i> . .	122
— <i>Statistique de l'homœopathie</i>	243
Critique.	253 et 318

ANNONCES.

<i>Leçons de médecine homœopathique, par L. SIMON</i> . . .	72 et 325
<i>Manuel de l'étranger aux Eaux d'Aix en Savoie,</i> <i>par le D^r D'ESPINE</i>	65
<i>Manuel de JAHR</i>	126 et 395
<i>L'Académie de médecine et l'homœopathie, par le</i> <i>D^r CRÉPU</i>	129
<i>Lettre et observations sur l'homœopathie, par le D^r PES-</i> <i>CHIER</i>	127
<i>De la médecine homœopathique, par le D^r CROSERIO</i> . .	326
<i>Observations sur l'homœopathie, par le D^r MABIT</i> . . .	328
<i>Traitement du choléra asiatique, par le D^r RAPOU</i> . . .	392

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

ESSAI SUR L'ACTION

DES MÉDICAMENS HOMOEOPATHIQUES

SUR LE MORAL.

Par le D^r **CROSERIO**, secrétaire de la Société homœopathique de Paris, médecin de l'Ambassade de Sardaigne, de l'établissement de Charité de Saint-Vincent-de-Paule, et de la Société protestante de Secours Mutuels de Paris, etc.

Communiqué à la Société homœopathique gallicane le 17 septembre 1834.

MESSIEURS ,

Privé du bonheur de participer personnellement aux avantages de votre réunion, je viens me joindre à vous d'esprit et de cœur pour célébrer cette fête de famille, en vous soumettant cet essai comme une preuve de ma sympathie pour vos principes, et de mon ambition de mériter vos suffrages.

La division philosophique de l'homme physique et de l'homme moral, adoptée dès la plus haute an-

tiquité, ne paraît que l'effet d'une idée présumée qui est loin d'être une réalité.

L'être humain ne fait qu'un ; et sa pensée comme ses mouvemens, son imagination comme sa digestion et sa nutrition, ne sont que des fonctions départies par l'Etre Suprême à chaque organe donné qui concourt à l'ensemble de l'existence la plus parfaite.

Je vais vous présenter quelques considérations physiologiques et pathologiques sur les importantes fonctions dont l'ensemble constitue le moral de l'homme, et l'action des médicamens sur ces mêmes fonctions ; dans cette étude, je laisserai entièrement en dehors de la discussion, et intacte, la question de l'*ame*, que la religion nous enseigne, et que j'admets comme chrétien, mais dont l'essence toute spirituelle ne doit et ne peut avoir aucune action sur la matière, ni se manifester par des fonctions accessibles à nos sens.

Tous les êtres organisés qui jouissent de la faculté de locomotion, ont été fournis par le Créateur de moyens plus ou moins parfaits pour communiquer avec les objets qui les environnent, se procurer les moyens d'entretenir leur individu et leur espèce, et repousser les causes de destruction. Cette faculté est répartie depuis les mouvemens et la sensibilité douteuse de diverses plantes et des zoophytes jusqu'à l'homme, à des degrés et dans des formes très-différentes ; jusqu'à s'étendre à celle de la raison la plus élevée, et du génie immense des inventeurs les plus originaux, aux vertus publiques et privées les plus sublimes, et à la force de l'éléphant.

Les fonctions de la vie de relation chez l'homme se composent donc de la sensibilité, de la locomotion proprement dite, et de la reproduction. Les deux dernières fonctions, entièrement dépendantes de la première, ne sont, pour ainsi dire, que l'exécution des impulsions données par elle, et elles ne sont souvent que l'expression de son état réel.

La sensibilité se divise chez l'homme, pour la vie de relation, en *sensibilité* proprement dite, ou la faculté de recevoir les impressions extérieures résidant dans les sens extérieurs, et *la perception*, ou sensibilité intérieure par laquelle un organe central (le cerveau et ses dépendances) reçoit par le moyen des cordons nerveux les impressions faites sur les sens extérieurs, et les coordonne pour servir à l'usage de l'individu. Les différentes modifications exercées dans ce viscère sous ces influences, constituent les fonctions intellectuelles connues sous les différens noms de mémoire, de jugement, de raisonnement, d'imagination, en un mot, de ce que les philosophes appellent *le moral*.

Le cerveau (et le système nerveux), organe de ce noble attribut de l'homme, est intimement lié avec tout l'organisme qu'il influence et dont il est influencé incessamment. Les besoins des différens organes se font sentir dans le cerveau, et celui-ci les exprime ou les soulage par les mouvemens imprimés aux organes correspondans : ainsi, un organe quelconque ne peut pas être affecté sans que le centre cérébral s'en ressente, et les lésions de ce centre exercent une

réaction nécessaire sur tout l'organisme. Ce jeu réciproque s'observe dans toutes les passions, dans l'action de tous les agens extérieurs et dans toutes les fonctions. L'envie, la jalousie disposent aux congestions abdominales ; la joie, la colère, aux maladies du cœur. La satisfaction modérée des besoins naturels dispose à la gaieté ; leur privation, ou les excès disposent à la colère, à la tristesse, etc., etc. Qui n'a pas été témoin des ravages causés au moral de l'homme par les excès dans les différentes fonctions hygiéniques ? Le glouton devient égoïste, indifférent pour ses semblables et les siens ; l'abus des spiritueux rend irritable, colère, emporté ; l'excès des plaisirs sexuels rend pusillanime, méticuleux, efféminé, petit dans les conceptions ; leur abstinence trop rigoureuse dispose à l'hypocondrie, à toute espèce d'exaltations et d'allucinations. Le Dr P., jeune ecclésiastique d'un esprit très-cultivé, ayant des principes religieux très-austères, observait le vœu de chasteté dans toute sa rigueur ; doué d'une constitution vigoureuse, sa santé florissante fut bientôt, sans cause connue, entièrement détruite, toutes ses fonctions étaient profondément altérées ; mais c'était surtout son moral qui était réduit à la condition la plus déplorable ; incessamment poursuivi par des spectres, la vue d'une femme, de sa vieille servante même, le mettait parfois dans une fureur excessive. La médecine s'épuisa en vain pendant quelques mois avec les purgatifs, le quinquina, les ferrugineux, les bains de toute nature, lorsque le conseil d'un ami prudent le fit renoncer à la rigidité

du célibat ; depuis ce temps sa maladie a marché tellement rapidement vers la guérison , qu'un mois après, tout était rentré dans l'ordre, et depuis lors il a toujours joui d'une santé parfaite.

Cette union intime, inséparable, cette unité du physique et du moral, rend l'observation de ce dernier d'un très-grand intérêt pour connaître l'état du premier; cet avantage, négligé par l'ancienne école, était trop réel pour qu'il ne frappât pas le génie observateur du fondateur de la réforme médicale; aussi c'est de lui que datent évidemment l'étude du moral dans les maladies, son appréciation et les lumières qu'il offre dans leur traitement.

Les anciens, si on en jugeait par les éloges de l'*hellébore* blanc dans la manie, faits par différents écrivains grecs, sembleraient bien avoir déjà connu l'effet de quelques substances médicamenteuses sur le moral de l'homme; mais les doses énormes qu'ils administraient, et qui excitaient toujours des effets purgatifs considérables, font croire, comme l'observe HAHNEMANN, qu'ils n'y reconnaissaient que la faculté d'évacuer l'atrabile qu'ils accusaient de tous les désordres mentaux; plutôt que de lui soupçonner une action directe sur le cerveau et les facultés intellectuelles.

Les médecins du moyen âge, et surtout les médecins modernes, avaient entièrement ignoré ces propriétés que la nature a départies à certains médicaments; l'*hellebore*, tant vanté lui-même, était tombé en dé-

suétude par l'abus qu'on en avait fait et l'intempé-
tivité avec laquelle on l'employait.

Enchaînés dans les liens étroits du dualisme vital, les modernes ne voyaient dans les aberrations des fonctions intellectuelles qu'une sur-excitation, ou une faiblesse, et ils ne cherchaient qu'à leur opposer des excitans, ou des débilitans, ou des révulsifs. La *digitale*, conseillée dans la folie par Brera et d'autres médecins de l'école italienne, ne l'était aussi que comme contre-stimulant et dirigée contre une prétendue diathèse sthénique.

C'est donc avec la plus grande justice qu'on attribue à HAHNEMANN la première connaissance de l'action des puissances médicinales sur les fonctions intellectuelles. Cette connaissance, il l'a puisée dans la nature par les expériences, comme toutes celles dont il a enrichi l'humanité. Cette action, inaperçue jusqu'à ce jour, est d'autant plus prompte, d'autant plus sensible, que les médicamens sont employés dans un plus haut potentiellement, et plus étendus dans un véhicule inerte. S'il était permis, dans une doctrine toute de faits et d'expérimentation, de formuler l'explication d'un phénomène par des présomptions, il semblerait que les potentiellemens des médicamens, en les dépouillant de la matière, mettent leur puissance médicinale plus en analogie avec le fluide nerveux, ou le principe vital, de manière à lui imprimer plus naturellement les mouvemens qui leur sont propres.

L'action première et principale des agens médicamenteux s'exerçant sur le système nerveux, le centre

cérébral doit nécessairement en être impressionné; or, comme ce centre est l'organe des facultés intellectuelles, nécessairement celles-ci doivent être spécialement influencées par l'action des médicamens. Ce raisonnement, d'accord avec l'expérience, explique le phénomène si important, dans la nouvelle médecine, des changemens favorables dans l'humeur des malades, qu'on observe toujours parmi les premiers effets bienfaisans d'un médicament homœopathique bien choisi, et comme premier indice de l'amélioration consécutive qu'il doit produire dans les souffrances de l'individu. La corrélation inséparable entre l'action des agens extérieurs et du cerveau est aussi une preuve de la justesse du précepte de HAHNEMANN d'avoir un grand égard à l'état du moral du malade dans le choix du médicament homœopathique. Les premiers effets d'une cause morbide se manifestent presque toujours par un changement dans l'humeur de l'individu. Avant que l'enfant refuse les alimens, ou offre d'autres signes de maladie, il devient moins attaché à ses jeux habituels; et un des premiers indices d'une bonne convalescence, c'est de les lui voir reprendre; les adultes ressentent de même ce changement d'humeur, mais une volonté plus forte l'empêche souvent de se faire apercevoir.

L'ancienne médecine, exclusivement absorbée par la recherche de l'organe malade, ou de l'humeur peccante, ou de l'état de la fibre, de son excitation ou de sa faiblesse, etc., etc., en un mot, de la cause prochaine des maladies, avait entièrement négligé cet

indicateur si important de l'état intérieur de l'organisme ; elle aime mieux courir après des chimères imaginaires, que de se servir des indices naturels que nous offre la nature pour connaître cet état.

La pratique de l'homœopathie a souvent démontré combien ces phénomènes sont précieux pour la découverte de la nature de la maladie ; les recueils des cliniques sont pleins d'observations dans lesquelles le choix du médicament dans des cas douteux a été déterminé par le seul état de l'humeur du malade , et dont le résultat a été couronné du plus heureux succès. Ces indices sont surtout précieux sur les enfans , chez lesquels l'état de l'ame est toujours si facile à saisir.

Le petit H., âgé de 3 ans, était tombé depuis trois mois, peu à peu , dans un état de consomption avec une fièvre presque continue ; les parens avaient négligé cette maladie, parce que l'enfant mangeait toujours bien ; son sommeil était bon ; ils n'avaient remarqué d'autre changement sensible que dans son humeur, qui, de gaie et douce, était devenue pleureuse et triste ; le regard seul d'une personne étrangère lui faisait jeter des cris. — Voyant cependant l'état d'amaigrissement dans lequel il était tombé, ils me firent appeler le 21 mai 1834. Outre les symptômes sus-énoncés, je n'observai qu'une peau sèche, âpre, une fièvre lente avec chaleur mordicante, une maigreur excessive, de la fièvre et des exaspérations irrégulières, un pouls très-acceléré ; il criait beaucoup dès qu'on le regardait ; il désirait continuelle-

ment tantôt une chose, tantôt une autre ; il ne cessait de pleurer tant qu'il ne l'avait pas obtenue ; sitôt qu'il l'avait, il ne la regardait plus : l'appétit, les selles, le sommeil étaient bons. Il avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à l'époque actuelle.

Pour une maladie aussi dangereuse, le choix du médicament convenable me paraissait très-difficile (attendu la disette des symptômes) ; l'état de l'humeur me fit préférer l'*arsenic*. Je l'administrai à la dose d'un très-petit globule de la 30^e puissance. Après trois jours d'exaspération sensible, l'humeur devint plus gaie et plus douce, la fièvre diminua peu à peu, et au bout de quinze jours, elle avait entièrement cessé ; l'embonpoint commença à revenir, et l'enfant se rétablit successivement sans autre médicament.

La petite D. était atteinte d'un érysipèle intercurrent qui avait commencé au bras gauche, et s'était répandu sur la tête et successivement sur toutes les parties du corps, à mesure qu'il abandonnait celles qui avaient été atteintes ; avec fièvre ardente, sub-délire, etc.

La *belladone* avait dissipé les symptômes cérébraux qui s'étaient manifestés les premiers jours, mais n'avait rien changé à l'érysipèle, malgré sa répétition à 36 heures d'intervalle ; les migrations de la maladie d'une place à l'autre me firent essayer la *pulsatille*, qui demeura aussi sans résultat ; inquiet sur l'issue de cette maladie, je m'appliquai à un examen plus minutieux des symptômes ; dans l'ambiguïté des autres caractères particuliers, je remarquai

surtout l'état de l'humeur de la petite malade : j'appris qu'elle était très-pleureuse, qu'elle demandait tout en pleurant, qu'elle était toujours triste, qu'elle répondait avec répugnance (en santé elle était douce et soumise). Cette circonstance me détermina pour le *rhus* : dès le lendemain, la fièvre avait presque cessé, et les parties érysipélateuses avaient déjà beaucoup pâli, l'enfant avait demandé à jouer dans son lit, son humeur était totalement changée : le second jour elle était convalescente, elle demandait à se lever.

L'effet des médicamens homœopathiques sur le moral est remarqué par tous les malades auxquels on les administre, même par les moins attentifs, et souvent cet effet se conserve après la guérison de la maladie.

Le 25 septembre 1833, je fus consulté par Madame De... pour sa fille, âgée de 9 ans ; elle avait eu des symptômes de congestion cérébrale qui s'étaient amendés par l'application d'un grand nombre de sangsues au cou et des pédiluves ; mais il lui était resté un phénomène qui inquiétait beaucoup la mère : la nuit, l'enfant était réveillée par une sensation d'étranglement au cou, elle devenait rouge, violette, elle se redressait sur son lit comme si elle allait étouffer.

La maladie précédente, l'âge de la malade, et son humeur, qui était très-entêtée, volontaire, colère et pleurant très-facilement, me déterminèrent à lui administrer la *belladone*.

Je ne revis la mère que trois mois après ; elle m'ap-

prit que le phénomène morbide n'avait pas reparu après la prise de la poudre, mais ce qui l'avait surtout étonnée c'était le changement total en bien qu'elle avait observé dès ce jour même dans le moral de sa fille; elle croyait que sous cette poudre il y avait quelque charme.

Le petit M., âgé de 4 ans, a une tête très-grosse relativement au reste du corps; du reste, il est fort et bien portant; à deux ans il a eu une méningite.

Le 15 juin 1834; depuis quelques jours il devient souvent rouge au visage, se plaint de mal de tête; son caractère habituellement violent et colère, le devient à un degré excessif: il bat ses sœurs, brise tous ses joujoux, tape des pieds quand on le contrarie, répond avec vivacité des impertinences à ses parens, etc.; du reste, il a bon appétit et paraît se bien porter.

Dans la crainte de voir se développer une phlegmasie cérébrale, à laquelle il apporte tant de disposition, je lui fais prendre une dose minime de *bella-done*. Le mal de tête n'est pas revenu, et un changement très-remarquable a eu lieu dans son humeur; la docilité et la douceur ont remplacé la colère et la violence: c'est un tout autre enfant; cet état dure encore aujourd'hui.

La petite Du..., âgée de 8 ans, était soignée homœopathiquement pour des éruptions scrofuleuses autour de la bouche; cette enfant, entêtée et pleureuse, ne voulait absolument rien faire, et désespérait ses parens par son inaptitude invincible au tra-

vail. Après plusieurs médicamens administrés sans succès, la *ciguë* répétée deux fois à 15 jours d'intervalle, amena la guérison de l'éruption ; mais ce qui charma surtout les parens, ce fut le changement notable qui s'opéra pendant cette guérison sur le moral de l'enfant ; elle prit du goût pour ses devoirs, et elle fit plus de progrès dans son instruction, en quelques semaines, qu'elle n'en avait fait dans les années antérieures.

Cette action des divers agens sur le moral de l'homme, qui a été si peu utilisée par l'ancienne médecine, l'a été de tous temps par les hommes adroits qui voulaient agir sur leurs semblables. C'est par elle que certaines nations gorgent leurs soldats de schnick avant le combat, que les Turcs faisaient des distributions d'opium aux janissaires dans les mêmes circonstances ; ne voyons-nous pas tous les jours que lorsqu'un homme adroit veut obtenir quelque chose d'un autre, il tâche de disposer son humeur à la gaieté et à l'épanchement par les effets de la table et surtout par le café ; par l'action hilarante de ce nectar des poètes, les obstacles s'aplanissent, les inimitiés s'effacent et les affaires les plus scabreuses se concluent comme les choses les plus simples. Si l'on doit prendre une détermination sur un sujet important mais difficile, on y réfléchit à jeûn, parce qu'alors les fonctions cérébrales sont indépendantes de l'action des agens étrangers, le cerveau n'est impressionné que par le sujet qu'on lui présente, et par conséquent le jugement est plus pur et plus juste.

La médecine ordinaire ne négligeait pas seulement les indices premiers dans les maladies en général, mais même dans les maladies mentales proprement dites, elle ne considère dans les aberrations des facultés intellectuelles que leur exaspération ou leur abattement (manie ou démence) pour y découvrir une prétendue sur-excitation, ou une ab-excitation artérielle, ou nerveuse, une méningite chronique, etc., et y administre une médication contre ces causes présumées. Le traitement moral sagement conseillé par Pinel, ne peut être considéré dans ces cas que comme moyen purement hygiénique, comme le précepte qui règle les alimens pour les affections des organes digestifs, et les mouvemens pour les affections des organes locomoteurs, etc. HABNE-MANN a tenu un juste compte de l'état véritable des fonctions cérébrales dans les nombreuses variétés des maladies mentales pour leur opposer une médication réelle et rationnelle, et on peut dire avec raison qu'il n'y a eu de véritable médecine de la folie que depuis l'homœopathie. Quelle ressource précieuse contre cette terrible maladie ne fournit-elle pas dans le *stramonium*, l'*hellebore*, le *veratrum*, la *belladone*, l'*or*, et surtout dans la classe nombreuse des *antipsoriques* ! Quel vaste horizon de bienfaits pour l'espèce humaine se présente à l'avenir de l'homœopathie dans son application au moral, des puissances dynamiques médicinales, lorsque par une longue expérience elle sera parvenue à bien préciser toutes les ressources offertes par les différens corps de la na-

ture, et leurs rapports exacts avec l'immense variété des aberrations morales de l'homme, depuis le simple entêtement ou la susceptibilité, jusqu'à la fureur du maniaque, et la tristesse désespérée qui mène au suicide ! Ce ne sera plus seulement un moyen de guérison pour les maladies connues sous le nom de maladies physiques, mais de celles bien plus importantes pour le bonheur social, celles de l'ame, les *passions*, qui font tant de ravages dans nos sociétés modernes. C'est alors seulement que l'homœopathie aura produit tout le bien qu'elle est destinée à faire à l'espèce humaine.

OBSERVATIONS

LUES PAR M. LE DOCTEUR CHARRIÈRE,
A LA SOCIÉTÉ LÉMANIENNE.

Première observation.

M. M... ayant souvent entendu dire qu'une saignée guérit, sans crainte de récidence, un érysipèle survenant pour la première fois chez une jeune personne, vint, dans le courant de l'automne 1833, me prier d'aller faire une saignée du bras à sa demoiselle, jeune personne de vingt-deux ans environ, forte, bien constituée, d'un tempérament plutôt sanguin,

atteinte depuis douze ou quatorze heures d'un érysipèle qui faisait des progrès rapides, et qui occupait, au moment où je la vis, tout le côté gauche de la face. Je proposai au père de lui administrer une prise homœopathique ; la jeune personne qui craignait la saignée y consentit : je lui administrai trois globules de *belladone* X, et dans trente-six heures il ne restait plus de trace de cette maladie. Je crus devoir placer de suite la *belladone*, au lieu de commencer par l'*aconit*, parce que le pouls n'était pas très-élevé.

Seconde observation.

M. l'avocat B..., âgé de 28 ans environ, était sujet, dès son bas-âge, à une angine gutturale, qui revenait souvent jusqu'à trois fois dans l'année. Je suis toujours parvenu, ainsi que d'autres de mes honorables confrères, à guérir ces angines allopathiquement. Nous avons pour cela employé à diverses reprises toutes les méthodes vantées par l'allopathie, telles que les saignées générales et locales, surtout les sangsues appliquées à la partie antérieure du cou et sur la région épigastrique ; les révulsifs, tels que les ventouses et les vésicatoires ; les évacuans, même le vomitif. Une année, je ne me rappelle pas au juste laquelle, persuadé, suivant la doctrine de M. Broussais, que la récurrence de cette maladie dépendait d'une gastrite, je joignis, d'accord avec notre si respectable confrère, M. Dessaix, résidant maintenant à Lyon, à la saignée et aux nombreuses

applications de sangsues, les bains généraux et une diète sévère de vingt jours au moins. Malgré tous ces traitemens, la maladie était toujours très-longue et douloureuse.

En hiver 1833, M. B. me fit de nouveau prier d'aller le voir, croyant avoir une indigestion; il était huit heures du matin, et il souffrait depuis quelques heures. Après avoir examiné le gosier, qui était déjà d'un rouge luisant, légèrement gonflé; je lui dis : « Vous allez de nouveau subir le traitement d'une angine ; mais j'espère que ce traitement ne sera pas si long qu'à l'ordinaire. » — Je ne doutais plus que ce ne fût son angine, puisque, outre la rougeur et le gonflement du gosier, il y avait fréquence et dureté du pouls, changement dans le son de la voix, douleur et déjà un peu de gêne de déglutition. Cependant voulant avoir une observation sûre et une guérison réelle de l'angine par la *belladone* homœopathique, je jugeai à propos d'attendre que la maladie fût bien déclarée. Tous ces symptômes allèrent si rapidement en augmentant, qu'un de mes confrères, qui vint lui faire visite vers midi, assura qu'il fallait se hâter de lui faire une bonne saignée. Deux heures après midi, le pouls étant très-fréquent et plein, je commençai par administrer à mon malade trois globules d'*aconit* X; à huit heures du soir, la fréquence du pouls ayant beaucoup diminué, une transpiration générale étant survenue, je ne balançai pas à lui donner trois globules de *belladone* X; et dans trente-six heures, M. B. fut complètement guéri, à sa grande surprise

et satisfaction. Il y a maintenant deux ans, et il ne s'est jamais aperçu de son angine et d'aucune autre indisposition.

Je ne veux point croire que ce soit l'homœopathie qui ait empêché la récurrence de cette maladie, puisque je n'ai administré aucun antipsorique ; mais j'ai rapporté cette observation de préférence à bien d'autres, 1^o parce que cette guérison a été opérée sous les yeux d'un de mes confrères, qui avait souvent vu et traité ce malade de la même maladie, et qui, très-respectable d'ailleurs, est cependant resté froid à la voix de la vérité ; 2^o parce qu'elle prouve toujours mieux la grande efficacité de la *belladone* homœopathique, et qu'elle démontre à l'évidence la vérité de l'assertion *cito, tuto et jucunde*.

Troisième observation.

Mlle. D..., âgée de 45 ans environ, a été atteinte le 12 janvier dernier d'un érysipèle occupant les deux avant-bras et la région dorsale des deux mains ; le lendemain matin je lui administrai trois globules de *belladone*, et dans trois jours cet érysipèle disparut complètement ; cinq jours après il reparut avec plus d'intensité, s'étendant jusqu'au milieu des bras et accompagné d'une démangeaison insupportable par tout le corps, mais principalement par les cuisses et les jambes. Ne doutant pas d'un principe psorique, je donnai trois globules de *soufre X*, qui ont augmenté considérablement la douleur pendant deux jours. Je répétai la même dose de ce remède le 1^{er}

février dernier, quoique la maladie fût dissipée, et jusqu'à ce moment elle n'a pas reparu. Mlle. D. est toujours au régime homœopathique.

J'observe que cette même demoiselle fut atteinte il y a plusieurs années d'un semblable érysipèle, qui, traité allopathiquement, exigea pour la guérison un temps beaucoup plus long.

Troisième Observation.

Un jeune homme vigoureux, bien constitué et doué d'une force considérable, soldat dans la brigade de Savoie, fut atteint, au mois de décembre 1833, d'une gale que l'on fit disparaître par le moyen de la pommade citrine; six mois après il est revenu chez lui maigre, pâle, avec une toux forte et fréquente, ainsi qu'une douleur occupant tout le côté gauche de la poitrine. Ses parens qui l'avaient toujours vu jouir d'une santé florissante, crurent au premier abord que ce n'était qu'une indisposition occasionnée par la fatigue de la route; mais tous ces symptômes augmentant rapidement, je fus consulté au mois d'août 1834. M'étant assuré de la cause de sa maladie, je lui donnai trois doses de trois globules de *soufre*, qui données de douze en douze jours, ont non-seulement fait reparaitre une éruption considérable sur tout le corps, mais encore ont éloigné en peu de temps tous les symptômes inquiétans; le sujet jouit maintenant d'une aussi bonne santé qu'avant sa maladie.

Cinquième observation.

Un cas parfaitement semblable s'est présenté chez une jeune Demoiselle de 18 ans, qui, à la suite d'une gale rentrée, présentait beaucoup de symptômes alarmans d'une phtisie commençante; mais ce dernier cas présente un intérêt plus particulier, c'est que la jeune personne qui n'était point réglée depuis six mois, l'a été bien régulièrement après l'administration de trois doses de *soufre*. Cette cure a été opérée dans les mois d'octobre et de novembre dernier, et la jeune personne est tout-à-fait bien.

J'eus l'honneur de dire dans la séance du 15 février 1834, que j'avais guéri un arthritisme aigu avec *causticum*, chez une jeune fille dans sept à 8 jours; j'ai eu le même succès dans le mois de juin dernier, chez un jeune homme de 22 ans, dans la commune de Messery.

QUELQUES MOTS

**SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HOMŒOPATHIE
ET OBSERVATION SUR L'ANTRACINE.**

Lus à la Société homœopathique lémanienne, le 15 février.

La thérapeutique homœopathique repose sur deux grandes vérités : vérité du principe *similia similibus curantur*, et vérité de l'action des forces développées

par la dynamisation des substances diverses dont on fait des médicamens.

Nous ne nous arrêterons point, pour le moment, à démontrer par le raisonnement la première de ces vérités; nous dirons avec notre illustre maître : « *Peu nous importe la théorie scientifique de la manière dont le fait a lieu, et nous attachons peu de prix aux explications qu'on peut en donner* (1).

Dans une science purement expérimentale, le raisonnement ne doit servir qu'à tirer des inductions de l'ensemble des faits et non à les torturer pour les faire arriver dans un cadre monté et disposé à l'avance; ou, en d'autres termes, les principes à poser, les vérités à produire doivent être la conséquence des faits et non des créations imaginaires qu'on prétend ensuite confirmer et démontrer par l'expérimentation.

Or, ceci est rigoureusement applicable à l'axiôme que nous venons de poser et qui est aussi ancien que

(1) *Organon*, p. 127; trad. de Jourdan; 1^{re} édition.

Peut-on, après une déclaration aussi positive, après un aveu aussi formel, du peu d'importance que Hahnemann attache aux théories, lui reprocher sérieusement, ainsi que le fait un certain pseudonyme dans les *Archives de la médecine homœopathique*, vol. 1, p. 241 et suivantes, de se laisser emporter par la vanité humaine et de croire escalader le ciel, lorsqu'il s'explique comment il lui semble que les médicamens guérissent les maladies? Peut-on, de bonne foi, critiquer la manière dont un homme se rend compte d'un fait, quand d'avance il déclare n'attacher d'importance qu'au fait même?

Vanitas vanitatum!

la médecine. Si, depuis Hippocrate qui l'avait énoncé en ces termes, dans son traité *de Locis in homine* : *Per simillâ adhibita ex morbo sanatur*, il est resté sans application directe, sans devenir loi fondamentale de l'application des médicamens au traitement des maladies, il n'a point pour cela cessé d'être la loi immuable de la nature, la loi universelle, qui, de tous temps, à l'insu du médecin, a régi toute médication dont le résultat a été une action curative directe.

Cette assertion est devenue vérité prouvée par le tableau des nombreuses cures homœopathiques dues au hasard, qu'a rapportées le docte et érudit fondateur de la science, en tête de son Organon. Il suffit à notre thèse d'y renvoyer le lecteur.

La seconde des vérités que nous avons posées en principe, vérité dont chacun peut se convaincre par quelques expériences sur sa personne, repose sur des faits non moins exacts que les précédens, mais plus récents. Elle paraît plus extraordinaire en ce qu'elle s'éloigne davantage des idées reçues en chimie, en physique et en physiologie, aussi trouve-t-elle une opposition plus opiniâtre et moins raisonnée.

Parmi les nombreux obstacles que cette importante vérité a à surmonter pour arriver à être généralement connue, il en est un que nous avons déjà signalé il y a bientôt deux ans (1), le défaut de logique dans le langage consacré pour exprimer l'opéra-

(1) Voir vol. 2, p. 292 et suivantes de ce recueil : Notice sur la préparation et le mode d'action des médicamens.

tion improprement dite *atténuation des médicaments*, au lieu de *dynamisation*. Nous nous contentons de l'énoncer derechef, persuadé qu'il n'est pas un lecteur qui n'ait souvent déploré le mal qu'ont fait à l'homœopathie *les millionièmes de tous grades*, les expressions de *petites doses, doses infinitésimales*.

Préparer un médicament n'est pas le diviser ; c'est développer une force, c'est dynamiser ; et dans ce travail, le médecin doit porter l'abstraction jusqu'à perdre l'idée de matière. Il possède, à la fin de cette opération, une force tout-à-fait analogue à celle de l'aimant, qui est entièrement indépendante du fer sur lequel elle est fixée.

Faire des raisonnemens pour montrer ce qu'est cette force, quelle en est la nature, serait agir d'une manière contraire à la raison ; comme toutes les forces actives de la nature, nous ne la connaissons jamais que par ses effets. Le moyen le plus propre à s'en former une idée un peu précise est de l'étudier par comparaison.

Prions, pour cela, le lecteur de vouloir se rappeler ce qu'on a désigné jusqu'ici par les mots *faire des atténuations*, et que nous appelons *dynamiser*, et comparons l'ensemble de cette opération avec ce que fait le physicien qui aimante un barreau par la percussion et qui, avec celui-ci, en aimante d'autres par le frottement.

Le médecin qui veut dynamiser une substance, la silice, par exemple, en met une petite quantité, un grain dans un mortier avec du sucre de lait, une cen-

taine de grains (1), et il frotte le tout pendant une heure avec la meule.

Le physicien place son barreau dans l'axe du magnétisme terrestre et dans une inclinaison donnée, puis il le frappe sur la pointe avec un marteau.

Il répète les coups jusqu'à ce que la force latente dans le fer soit développée.

Le médecin réitère ses triturations en mettant un grain de celle qui a été faite la dernière, avec du nouveau sucre de lait, jusqu'à ce que la force latente de la silice soit développée.

Le physicien prend son barreau, qui est devenu un aimant, et, par le frottement, il en aimante un second, un troisième, un millièmè, un nombre infini; chacun de ces aimans peut servir à en faire d'autres, etc.

Le médecin prend un grain de la troisième ou de la quatrième dynamisation avec le sucre de lait, il le fait dissoudre dans une centaine de gouttes d'alcool aqueux, et cet alcool reçoit, au moyen de deux à trois secousses, toute la force développée de la silice et communiquée au sucre de lait. Une goutte de cet alcool portée dans 100 autres gouttes d'alcool pur, en

(1) La précision mathématique est inutile : on développe la force d'une substance avec 10, 40, 80 grains de sucre de lait, et tous les intermédiaires à ces nombres, aussi bien qu'avec 100, et pour les dynamisations liquides 90 gouttes d'alcool et même 110, donnent les mêmes résultats que 100; il suffit dans une opération d'user de quantités toujours à peu près égales et peu considérables.

fait un nouveau liquide médicamenteux, possédant la même force que le premier, etc.

Certes, s'il n'y a pas là identité de procédé, il y a au moins une bien grande similitude. Mais poursuivons.

La force développée dans le barreau y reste fixée et s'y conserve tant que celui-ci conserve sa forme métallique.

La force développée de la silice reste fixée sur le sucre de lait et s'y conserve tant que celui-ci n'est pas altéré.

Des expériences nombreuses et variées ont constaté l'action de ces deux forces sur l'économie animale, et nul expérimentateur ne saurait méconnaître que l'analogie (1) qui existe entre ces deux actions est au moins aussi grande que celle du mode de développement des forces qui les produisent. Nul, surtout, ne s'est avisé ni ne s'avisera d'attribuer celle du magnétisme à la présence, à l'absorption de quelques molécules atomistiques.

Etant ainsi données deux forces analogues dans leur mode de développement, de transmission, de propagation, de conservation et d'action sur l'économie animale, n'est-il pas logique d'appliquer à l'une tous les raisonnemens qui seuls peuvent rendre à notre intelligence, d'une manière plausible, les nombreux effets de l'autre? Ne faut-il pas toute la

(1) Cette analogie s'entend seulement de leur mode d'action, mode purement dynamique, et non du développement de cette action sur l'organisme, où elle produit des séries de phénomènes totalement différens.

force des habitudes anciennes, et toute celle des préjugés pour nous porter à faire, de gaieté de cœur, violence à notre raison, au point d'attribuer aux atomes que donnerait la décillionième partie d'un grain de silice, une action dont n'est point capable ce grain entier? pour nous porter à soutenir que moins est supérieur à plus?

La réponse ne saurait être négative; cependant c'est contrairement à cette réponse que nous raisonnons, lorsque nous supposons qu'un médicament agit par la présence matérielle de ses molécules portées dans les organes.

Ceci renverse du coup l'échafaudage physiologique élevé sur la théorie de l'absorption, de même que toutes les doctrines qui font résulter le symptôme de l'action du miasme, ou agent pathogénétique porté aux organes (il n'y a rien d'absorbable, rien de transportable là où il n'y a rien de matériel), et nous conduit directement à la pierre angulaire de l'homœopathie, au point qui la distingue de toutes les écoles qui l'ont précédée, la manière dont elle s'explique le mode d'action des agens pathogénétiques et comment sont produits les phénomènes qui résultent du développement de leur action, les symptômes.

Tout en répétant avec notre maître que *peu nous importe la théorie scientifique*, nous allons exposer celle-ci avec quelques détails, persuadés que les faits les plus exacts et les plus positifs ne sont que des masses indigestes et de la matière morte, s'ils ne sont vivifiés et unis par les liens du raisonnement.

Déjà nous avons effleuré la matière dans un précédent article (1), mais nous l'avons traitée d'une manière trop incomplète pour ne pas devoir y revenir : nous y avons été invités d'ailleurs par quelques observations de confrères estimables.

Il est une force qui distingue l'être qui vit, de celui qui ne vit plus, c'est la force vitale, ou la vie. Elle se manifeste par deux ordres de signes ou phénomènes ; phénomènes d'action et phénomènes de réaction. — Ces derniers lui étant plus particuliers, nous occuperont plus spécialement.

On ne saurait concevoir un être sans force d'action ; elle appartient à tout ce qui est dans l'univers ; mais la force de réaction appartient aux êtres organisés seuls, à ce qui vit.

A une action donnée, le corps inorganique ne résiste que par une opposition passive dépendante de son volume et de sa masse ; l'être vivant résiste de plus par réaction vitale.

Soient pris deux êtres, l'un inorganique et l'autre organique ; qu'ils soient plongés dans un milieu plus froid que celui où on les prend, de l'eau, par exemple ; le corps inorganique agira sur ce nouveau milieu en élevant sa température et lui cédant de son calorique, jusqu'à ce qu'il soit en équilibre avec lui. Le corps organique cèdera aussi de son calorique, mais il ne se mettra pas en équilibre ; il conservera une température à lui propre (2).

(1) Voir vol. 5, p. 556 et suivantes.

(2) La nature ne fait pas de sauts, personne ne l'ignore ; tout

Que ces deux corps soient retirés du milieu froid et replacés dans celui où ils étaient primitivement, le contraire de ce que nous venons de dire aura lieu pour l'être inorganique ; il recevra du calorique des corps ambiants, jusqu'à rétablissement d'équilibre ; il reprendra ce qu'il avait donné ; le corps organique, par réaction vitale, développera en lui une chaleur supérieure à celle qu'il avait avant son immersion.

Cette force de réaction précisée et exactement appréciée par Hahnemann, le premier, se retrouve dans l'exercice de toutes nos fonctions : c'est elle qui élève le pouls et colore la face après l'ingestion des aliments, qui rend à l'animal la force qui lui échappait, presque aussitôt qu'il a commencé son repas ; c'est elle qui dispose l'organisme et qui préside aux fonctions de digestion, d'absorption et d'assimilation ; c'est elle qui fait que le front de la jeune vierge rougit par l'effet seul d'un geste, d'un propos, d'un regard ; et c'est par elle que s'exécutent toutes les fonctions de la génération. Tant qu'elle reste dans certaines limites que nous disons normales, elle n'est pour nous que l'exercice des fonctions vitales ; mais

y est tellement lié qu'on peut à bon droit envisager toutes les forces qui régissent les êtres divers comme des modifications d'une seule et unique. Il n'est point de limites positives entre le minéral et le végétal ; il n'en est point non plus entre le végétal et l'animal ; il faut donc, pour bien sentir la force de notre raisonnement, prendre deux êtres bien déterminés : un minéral parfait et un animal des plus élevés dans l'échelle de l'organisation.

si la vie est lésée ou seulement troublée par un agent quelconque, ses efforts de réaction dépassent leurs limites ordinaires, et ils nous apparaissent dans un état anormal. Les phénomènes par lesquels ils se manifestent ne sont plus réguliers ou physiologiques, ils sont anormaux ou pathologiques; ils sont symptômes de maladie.

Rendons cela plus sensible par un exemple.

Etant donnés deux individus de même âge, de même force, de même sexe et aussi semblables que possible par l'ensemble de leur constitution; qu'on les suppose tous deux pressés par le besoin de manger, abattus même par ce besoin, et qu'on fasse prendre à l'un un potage succulent et à l'autre un semblable potage, auquel on aura incorporé un agent pathogénétique quelconque; on verra celui des deux sujets auquel on aura donné le potage pur, restauré presque aussitôt; avant qu'aucune digestion ait été faite, sa figure s'est colorée, son poulx a pris de l'élévation, la vie a réagi contre l'action dynamique de la substance alimentaire, tout l'organisme est remis en activité normale et la digestion se fait d'une manière régulière; les phénomènes que présente l'individu ne sont, pour l'observateur, que l'exercice des fonctions vitales.

Il n'en est point de même chez l'autre sujet; les phénomènes de réaction, qui d'abord semblent normaux et ne pas différer de ceux de son camarade, ne tardent pas à dépasser les bornes ordinaires; la force vitale exalte sa réaction pour résister à l'action

de la force qui tend à lui nuire, et tous les phénomènes qu'elle produit ne sont plus dans l'ordre normal des fonctions vitales ; ils ne sont plus physiologiques, ils sont symptômes d'un état anormal, d'un état pathologique.

De ceci découlent de grandes vérités !... La première est que les symptômes qui constituent un état pathologique et qui, seuls, peuvent le faire apprécier à l'observateur, sont le résultat de la réaction de la force vitale qui, pour résister à l'action d'une force qui la trouble ou lui porte atteinte, s'exalte outre mesure et sort des limites voulues, pour apparaître sous la forme normale des fonctions vitales ; ou, en d'autres termes, que toute maladie est le résultat des efforts que fait la force vitale pour conserver son intégrité ou la récupérer.

La seconde est que cette faculté de réaction de force vitale se trouve être la véritable force médica-trice de la nature dont on a tant et si diversement parlé sans jamais la préciser, et que l'unique, le seul véritable but du médecin, s'il veut être l'homme de Bâcon, *naturæ minister et interpres*, doit être de chercher à la seconder et à l'aider, sans jamais la contrarier ni la troubler. Il doit agir avec elle et de la manière *la plus semblable possible* à la sienne.

Ainsi se trouve démontrée par le raisonnement, la vérité du principe *similia similibus* que nous avons montrée d'abord comme étant l'expression des faits ; mais pour user des *semblables* il était indispensable de les connaître, et de les connaître avec

cette précision et cette exactitude que doit désirer tout homme consciencieux chargé du soin de la santé et de la vie de son prochain.

Il fallait pour procéder un repère unique, un point de départ toujours le même en tous temps et en tous lieux, un moyen scientifique enfin ; il fallait expérimenter les médicamens sur l'homme sain, et constater tous les résultats du développement de leur action.

Cette œuvre immense a été entreprise par Hahnemann, et le produit des travaux de ce génie infini, aidé de quelques disciples laborieux autant qu'instruits et zélés, est devenu un monument impérissable qui montrera à tout jamais, qu'avant lui, la médecine considérée comme art de guérir, n'était qu'un art sans règles et purement spéculatif ; car, en admettant, ce que nous sommes loin d'accorder, qu'on peut guérir par les *contraires* ou les *différens* de toutes nuances, on était sans moyens de les reconnaître et de les apprécier : on n'a eu jusqu'à lui que des inductions vagues, des données incertaines, tirées d'analogies plus vagues encore et de la connaissance plus qu'imparfaite qu'on a pu acquérir de l'action des médicamens *ab usu in morbis*, d'où il résulte que pour faire de l'allopathie d'une manière qui ne soit pas de l'empirisme le plus brut, pour préciser ce qu'on entend par *contraire*, *différent* ou *dissemblable*, il faut étudier la pathogénésie (1).

(1) Le mot *pathogénésie* me paraît plus propre que la périphrase *matière médicale pure*, pour exprimer l'idée qui doit

Sous ce point de vue, l'allopathie, en lui accordant autant de valeur et de vérité qu'elle en a peu, ne saurait devenir une science que quand elle sera entrée dans les voies que suit l'homœopathie ; et il reste évident que, malgré le dédain dont elle honore cette dernière, elle lui devrait sa régénération, si elle était possible.

La pathogénésie que nous avons dite une œuvre immense, un monument impérissable, peut justifier la valeur de toutes ces épithètes, car rien d'aussi gigantesque n'a été entrepris en médecine ; elle porte cependant en elle un défaut qu'il importe de signaler : le défaut d'annotation indiquant les symptômes résultant de l'action des substances dynamisées et ceux résultant de l'action des substances administrées à l'état brut ou à celui de simples teintures.

En le faisant, loin de nous l'idée de critique et plus encore celle de blâme ; son illustre fondateur et les savans qui l'aidaient, ne pouvaient faire mieux. En principe, les dynamisations n'étaient point connues, et plus tard elles n'étaient point suffisamment appréciées ; mais il n'en est plus ainsi, et nous le signalons pour que les hommes qui consacrent leur temps à l'avancement et au perfectionnement de cette importante partie de l'art de guérir, veuillent bien l'é-

être rendue, et celui de *pharmacodynamie* employé par quelques écrivains, dans le même sens, doit être exclusivement réservé pour exprimer l'art de préparer et de conserver les médicaments. Il faut, dans une science, que tout soit exact, mais surtout le langage.

viter ; il y a devoir de conscience à le faire : il est facile de l'établir.

La dynamisation exalte, accroit la force active des substances. On trouve dans une dynamisation quelconque de *bellad.* une force qui n'est point au même degré dans une goutte entière de son suc propre, pur (1).

(4) Le Dr L.-C. Dufresne s'est donné divers malaises, entre autres des accès fébriles qui reparaissaient chaque jour, avec quelques gouttes de suc du *menyanthes trifoliata* coupé de partie égale d'alcool, quoique, quelque temps auparavant, il eût mâché et sucé impunément une quantité de cette même plante, capable de produire trente fois plus de suc qu'il n'en avait pris dynamisé par ce simple mélange.

Le Dr Gastier a fait tomber en peu de jours sur une jeune vache des fics ou verrues pesant plusieurs livres, avec quelques gouttes d'une dynamisation de *dulcamara*, quoique, quelques semaines auparavant, il lui eût fait manger, sans succès, plusieurs matins consécutifs, des quantités assez considérables de cette même plante fraîche.

Nous-même, nous avons donné sept matins consécutifs une petite tasse (environ quatre onces) de suc pur de *taraxacum* à un sujet fort impressionnable, sans qu'il en soit résulté aucun phénomène notable. Après la huitième seulement, parurent quelques-uns des symptômes gastriques que produit l'action de cet agent. Deux mois plus tard, et dans des circonstances absolument semblables, quatre globules saccarins imprégnés d'une dynamisation à la seconde puissance du même agent, furent administrés au même sujet dans trois cuillerées d'eau qui furent bues en trois fois, trois matins consécutifs, et les phénomènes qui en résultèrent furent sensiblement plus prononcés que les premiers.

Elle en développe chez des substances qui en paraissent dépourvues à leur état brut ; ainsi la silice, le charbon , le lycopode , l'alumine , peuvent être ingérées impunément par grains et scrupules ; et après dynamisation suffisante quelques-unes des plus petites parcelles de goutte d'une des dynamisations suffisent pour produire une action sensible sur l'organisme.

Elle fait ressortir d'une substance d'ailleurs active, une force capable de produire des phénomènes entièrement différens de ceux que produit l'action de la substance ingérée brute en quantité même considérable. Ainsi le sel de cuisine, *natron muriaticum* de la pathogénésie, substance que nous prenons chaque jour par poignées dans nos alimens, donne, par dynamisation, une force capable d'une action bien différente de celle de la substance brute, et qui lui est bien supérieure.

Trois ordres de faits résultent donc de la dynamisation des substances dont nous faisons des médicamens ; mais ces trois ordres sont loin de reconnaître des limites , et les points de contact qu'ils peuvent avoir entre eux sont insaisissables. S'il est quelques médicamens qui peuvent leur servir de type, il n'en est peut-être pas qui ne participent plus ou moins à tous les trois ; et, rigoureusement parlant, il n'est pas un agent qui, par dynamisation, ne produise une force différente de celle qu'on peut lui assigner dans son état brut.

Si telle est l'expression des faits, faits que re-

trouve chaque jour sous sa main le praticien qui se donne la peine de préparer lui-même ses médicaments et qui fait des essais comparatifs, il reste démontré que, pour l'expérimentation sur l'homme sain, il ne faut employer que des substances dynamisées ou indiquer par quelque signe particulier les phénomènes résultant de l'action des substances brutes.

Sans de telles précautions, quelles sources d'erreurs ne crée-t-on pas, et combien n'en a-t-on pas consacré faute de les avoir prises jusqu'ici? Ne sont-ce point là les principales causes des non-succès journaliers que nous avons, lors même que nous croyons avoir fait les meilleurs choix de médicaments? C'est un grand défaut de la pathogénésie dans son état actuel : tout ami de la science doit travailler à l'effacer.

Il est une autre faute dans la pathogénésie dont se sont rendus coupables un certain nombre d'expérimentateurs qui n'avaient point complètement dépouillé le vieil homme. Au lieu de décrire les phénomènes qu'ils observaient, ils ont voulu en exprimer des groupes par des expressions consacrées en allopathie, et par ce mode de faire, contraire aux véritables principes de l'homœopathie, ils sont devenus inintelligibles.

Que signifient, en effet, les expressions d'*inflammation arthritique*, *catarrhale* en parlant de l'œil? celles de *douleurs rhumatismales* en parlant des dents, etc.? Rien, rigoureusement rien. L'expérimentateur ne doit être qu'observateur, et l'observateur ne doit

que décrire ; il doit le faire en termes exacts, précis, propres à rendre la même idée à tous les lecteurs, et bannir tous ceux qui peuvent l'éloigner de ce but.

L'homœopathie, régulière dans sa marche autant qu'elle est sûre dans ses principes, doit proscrire à jamais toutes ces expressions vides de sens, usitées en allopathie et commodes pour masquer l'ignorance du médecin qui est obligé, sous peine.... de donner toujours un nom à un état maladif. Qu'une douleur soit fixée à la tempe ou au pied, à une oreille ou à un orteil, aux dents ou aux genoux, à la face ou à la fesse, au cœur ou à l'estomac, au dos ou à la cuisse ; qu'elle paraisse le matin ou le soir, à midi ou à minuit ; qu'elle soit aiguë ou sourde, lancinante ou crampoïde, peu importe au médecin allopathe : c'est du *rhumatisme* ou de la *goutte* ; et avec ces mots, vagues mais commodes, qui disent tout ce qu'on veut et qui ne disent rien pour l'homme qui pense, il satisfait tout le monde ; il arrive à se satisfaire lui-même, car il est de l'homme d'être content de lui quand les autres le sont.

Jusqu'ici l'inconvénient n'est pas grand, il ne s'agit que de science ou d'ignorance, d'amour-propre satisfait ou de poudre jetée aux yeux du malade et de ses alentours ; mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit d'appliquer quelques moyens curatifs parce qu'alors il faut toucher à la vie de l'individu.

L'expression de rhumatisme amène tout aussi naturellement au médecin allopathe l'idée de vésicatoire, de sangsues, de ventouse, que celle de ver-à-

soie apporte l'image du mûrier à l'agronome ou au naturaliste ; et quoiqu'il proteste contre les entités malades, contre la personnification des phénomènes, il n'en agit point autrement , il n'a aucun moyen de le faire. Toutes ces affections, quoique bien différentes, sont traitées conformément à la routine, comme tous les vers-à-soie sont nourris avec la feuille du mûrier. Si ses succès et l'impatience du malade le font varier, le changement n'est qu'apparent ; le lieu d'action , la surface à laquelle il s'adresse sont différents, mais ses idées et ses vues sont les mêmes. Il irrite la surface gastro-intestinale par vomitifs et purgatifs au lieu de s'en tenir à la peau, et le résultat est un grand mal au lieu d'un petit.

En voilà suffisamment pour motiver l'importance que doit attacher le vrai médecin à ne pas se laisser aller à l'influence des noms, et pour l'engager à décrire les phénomènes qu'il observe, sans les personifier. Revenons au premier défaut que nous avons signalé dans la pathogénésie actuelle, et hâtons-nous de dire que pour les substances végétales, c'est-à-dire pour les sucs propres des végétaux, la pharmacodynamie change peu la nature de leur force active ; que si elle ne reste pas *eadem*, elle reste toujours *similis* et le plus souvent *simillima* ; de telle sorte que les inconvénients pour la pratique sont réellement moindres qu'ils ne le paraissent d'abord. Mais ces modifications ont tout naturellement porté l'homme sage à se faire cette question :

Si on guérit un mal donné par un semblable, et si

le meilleur antidote d'un agent pathogénétique déterminé est celui qui a avec lui la plus grande affinité similaire, ne serait-il pas possible que la force active d'une substance modifiée par la dynamisation fût un des meilleurs agents à opposer aux effets de cette substance employée à l'état brut? que le mercure, par exemple, après avoir subi toutes les opérations de la pharmacodynamie, fût un des meilleurs moyens thérapeutiques à opposer aux maux produits par les frictions avec l'onguent napolitain?

De la question au fait il n'y avait qu'un pas; ce pas a été fait, et le résultat a été conforme à l'attente autant qu'il l'était aux lois de l'homœopathie. Ainsi est née cette branche si importante mais si neuve encore de la thérapeutique, qu'on a dite si mal à propos *isopathie*, et qui, par cette dénomination même, semble quelque chose d'étranger à la science, ou quelque sœur cadette qui va rivaliser avec son aînée et même l'éclipser, quoique, au vrai, elle n'en soit qu'un pur développement.

Ce développement, il est vrai, est une des plus brillantes découvertes, la plus précieuse, peut-être, qu'ait faite l'esprit humain; et il suffit d'en énoncer les conséquences pour l'avoir prouvé. L'homme a trouvé le moyen d'utiliser, pour sa conservation et pour celle des animaux, les venins, poisons, miasmes et virus de toute espèce qui jusqu'ici n'avaient été que des agents de destruction, des agents souvent inévitables, et plus souvent encore des sources de maux sans remèdes; il trouve dans chacun d'eux, par la

dynamisation, un des meilleurs antidotes à leur opposer ; il anéantit ainsi de fait ce dualisme apparent de forces destructives et de forces conservatrices ; il arrive plus que jamais à dominer toute la création et à montrer que tout y est bien, puisque tous les agents pathogénétiques peuvent être convertis en agents de guérison ou de conservation (1).

Nous terminerons par un fait propre à confirmer toutes ces vérités.

Le jeudi 4 septembre 1834, le sieur Jean Fontanet, de Veyrier, ouvrier agriculteur, âgé de 40 ans, fort et bien constitué, est venu réclamer mes soins pour l'état pathologique dont voici la description :

Enflure élastique renitente, ayant quelques rapports de similitude avec l'emphysème, et occupant toute la partie latérale gauche du cou depuis la pointe de l'épaule jusque sous l'oreille et à moitié de la joue, et depuis les apophyses épineuses cervicales et le haut du dos, jusqu'à la trachée artère et la partie supérieure de la poitrine. Au centre de cette enflure, sur le trajet de la carotide, de la jugulaire et du muscle sterno-cleido-mastoïdien, tumeur ovale-allongée d'avant en arrière, longue de trois pouces et large de un et demi, présentant un centre noir, sec et complètement gangrené de 18 lignes de long sur 9 à 10 de large, et une aréole vésiculeuse, formant bourrelet, de 9 à 10 lignes de large. — Vésicules du bourrelet

(1) C'est ce que nous avons déjà posé en fait. Voir *Bibl. homœop.* v. 1, p. 119 ; médicament et agent pathogénétique sont synonymes.

aréolaire remplies d'une sérosité presque blanche à la partie extérieure, puis jaune, rousse, brune, et enfin noirâtre à mesure qu'elles se rapprochent du centre. Il ne suinte du tout qu'un peu de sanie noirâtre et fétide; peu de douleur; sentiment de stupeur et d'étranglement de la partie, accompagné de quelques sensations passagères de cuisson et d'un malaise de tête momentané que le malade compare à des vapeurs qui traverseraient cet organe. Tête inclinée sur le côté droit et impossibilité de la mouvoir sans douleurs assez vives le long des muscles postérieurs du cou, à la nuque surtout. Bouche entr'ouverte par suite du gonflement de la joue, et écoulement de salive sur le menton, surtout quand le malade est couché sur le côté ou un peu incliné en avant. Visage pâle, hâve, affaissement général, sueur sans coloration ni chaleur de la peau qui puisse la motiver (1). Pouls élevé et mou, sans vitesse; langue humide d'un pâle légèrement bleuâtre; appétit faible, altération nulle, estomac et ventre en assez bon état, fonctions normales et tous les viscères pectoraux sans altération.

Le malade interrogé sur l'origine et la marche de cette affection, répond :

« Jeudi, 28 août, fauchant à l'ardeur du soleil, sans autre vêtement que mon pantalon et ma chemise, je sentis, dans l'après-midi, une démangeaison au

(1) La matinée était belle, le temps fort chaud, et le malade venait de faire à pied une marche de 25 à 50 minutes.

cou et j'y portai la main à diverses reprises pour me gratter : après la démangeaison, arriva un peu de cuisson, et l'après-midi un camarade me dit que j'y avais une petite tache rouge comme une piqûre de moucheron ou de puce ; la démangeaison ne fit qu'augmenter, et la petite place devint dure, dans le commencement de la nuit. Je dormis passablement, et à mon réveil mon premier mouvement fut de me porter la main au cou ; la dureté avait augmenté, elle me semblait, au doigt, comme la moitié d'une petite fève aplatie, il y avait au milieu une vessie pleine d'eau rousse, et quand elle fut percée je me crus guéri. Je fus à mon travail comme de coutume, mais sans courage ; la démangeaison revint, de même que la cuisson et un peu d'enflure ; tout s'augmenta à mesure que la chaleur du jour devenait plus forte. L'après-midi je pus à peine me traîner, je ne travaillai que par force, la place de la vessie rompue le matin devenait noire et elle se bordait d'autres petites vésicules ; la dureté et l'enflure étaient fort augmentées à l'entrée de la nuit ; je me couchai presque sans avoir mangé ; j'eus de l'assoupissement mais peu de bon sommeil, et le lendemain, samedi, je fus bien malade. La place noire s'était élargie, de même que les vessies qui la bordent ; l'enflure avait beaucoup augmenté ; j'avais mal à la tête, de la fièvre, je gardai le lit et j'étais sans appétit. La nuit ne fut pas bonne, tout allait croissant et l'enflure était déjà jusqu'à l'épaule et sous le menton, dimanche matin. Dans la matinée, je saignai par le nez assez copieusement, et mon mal de

tête diminua ; le reste du mal augmenta peu, et la fièvre disparut dans la nuit, qui fut meilleure que la précédente. Lundi et mardi je fus mieux, je me levai et je crus que j'allais guérir ; l'enflure du devant du cou, et celle de dessous le menton qui me gênait le plus, avaient un peu diminué ; la tumeur n'avait presque pas changé. Depuis hier matin tout s'est de nouveau gâté, je suis moins bien, la tumeur a grossi en tout sens et l'enflure a repris sa marche croissante ; elle a peu augmenté dans le cou, mais elle a envahi tout le derrière de la tête que je ne puis tourner depuis hier soir ; cette nuit elle a gagné l'oreille et la joue. Je souffre peu, mais je ne suis bon à rien ; le mal m'écrase et il faut toujours que je sois couché ou assis. Je ne puis même pas rester bien long-temps dans cette dernière position, la tête est lourde, son poids me fatigue. J'ai été assoupi cette nuit, sans bon sommeil, et ce matin j'ai eu bien de la peine à me traîner pour arriver chez vous. »

Nous ne dissenterons point sur l'essence de cette affection, ce serait contraire à nos principes et contraire à la raison, car plusieurs fois déjà nous avons établi que l'essence des maladies tient à l'essence de la vie. Nous ne discuterons point non plus pour établir un diagnostique, tout médecin qui a jamais vu le développement de l'action du miasme de l'*an-trax* (1) dit *antrax malin*, *pustule maligne* ou

(1) Que le lecteur critique veuille bien ne pas nous juger en opposition avec nous-même si nous admettons ici des noms après

pustule charbonneuse, le retrouve tout entier dans le narré de Fontanet et il le voit arrivé à son troisième période dans le tableau que nous avons donné des symptômes.

Si nous passons au pronostic de cette affection pathogénétique, on voit d'entrée que la vie de l'individu était gravement compromise, qu'elle était épuisée par les efforts réactionnaires qu'elle faisait

avoir blâmé leur influence et demandé leur proscription. Nous savons qu'il faut des mots pour s'entendre, et que leur valeur ou leur signification est positive dès qu'elle est convenue et admise par la généralité; mais il ne saurait y avoir de convention positive ni d'admission générale lorsqu'il y a variation constante dans l'ensemble qu'on veut désigner par ce nom.

Lorsqu'il y a quelque chose de fixe, de positif, comme dans les affections miasmatiques, variole, vaccine, syphilis, antrax, etc., nous sentons et nous disons qu'il faut désigner ce *quelque chose* par un nom : *varioline* ou *varioline*, *vaccin* ou *vaccinine*, *syphiline*, etc.; voilà pour le *quelque chose*, soit miasme ou virus, et le développement de son action sur l'organisme; la maladie qu'il produit sera la *variole*, la *vaccine*, etc., toujours reconnaissable en tous temps et en tous lieux malgré les variations qu'elle peut subir. On ne saurait en dire autant des mille et une nuances d'irritation ou de douleur névralgique, qu'on dit en allopathie rhumatisme ou goutte, etc.

Dans l'espèce qui nous occupe, le mot *antrax* doit être exclusivement réservé au développement de l'action de son miasme, l'*antracine*, à cette espèce de pustule toujours apportée par inoculation chez l'homme, des animaux chez lesquels elle se développe spontanément, le bœuf et le mouton surtout. Il doit être abandonné pour désigner ces tumeurs gangreneuses, spontanées, qui ne sont que de gros furoncles.

inutilement depuis huit jours ; surtout par ceux qui avaient amené l'état tumultueux et fébrile du samedi et du dimanche , que le moment de calme, le temps d'arrêt qu'elle avait eu le lundi et le mardi n'ayant pu lui ramener l'ordre normal des fonctions, elle aurait évidemment succombé dans la lutte qui s'était renouvelée avec plus de force depuis le mercredi.

Sous le point de vue topique on ne trouve rien de plus satisfaisant : la gangrène avait porté ses ravages jusque dans les tissus sous-cutanés, tout près de la carotide, de la jugulaire et des nerfs qui les accompagnent ; l'enflure qui gagnait le haut de la poitrine et le devant du cou, allait gêner la respiration comme déjà elle l'avait fait de la circulation ; la mastication était impossible depuis qu'elle avait envahi la joue ; tout, en un mot, concourait à rendre fâcheux le pronostic, et si nous n'eussions eu pour moyens curatifs que le fer et le feu ou des caustiques d'une application plus incertaine et plus difficile encore, nous n'aurions pas balancé à déclarer une mort prochaine presque assurée.

Tels étaient les termes d'un problème tout-à-fait nouveau pour nous dans l'homœopathie, et quoiqu'elle nous offre des moyens de guérison bien supérieurs à tout ce qui est à la disposition du médecin selon les écoles régnantes, nous devons avouer que nous n'étions pas sans hésitation et sans inquiétude.

Parmi les agents divers que présente la pathogénésie, comme propres à aider la force médicatrice de

la nature dans un travail de si haute importance, il fallait choisir le meilleur; tout tâtonnement était interdit par l'urgence. L'*antracine* dynamisée nous parut préférable et elle fut administrée comme suit : deux globules 10^e puissance furent placés sur la langue du malade, deux autres furent mis en solution dans six cuillerées d'eau qui devaient être prises de quatre en quatre heures, et quatre dissous dans huit onces d'eau aiguisée d'un peu d'eau-de-vie, furent destinés à servir de topique en en humectant des compresses. — Eau sucrée et décoction de gruau pour tisane et nourriture.

Le malade s'en retourna comme il était venu et je le visitai le soir à sept heures. Il était au lit, présentait un aspect et un maintien qui annonçaient du mieux-être, l'enflure avait diminué sous l'oreille et à la joue; du reste, aucun changement. La première des six cuillerées avait été prise à midi et la seconde à 4 heures; — même prescription que le matin; troisième cuillerée à prendre à 8 heures, et quatrième le lendemain matin seulement à quatre heures. Le lendemain, 5 du mois, à dix heures du matin, l'amélioration est grande, l'enflure a considérablement diminué, la tumeur peut être saisie et ne fait plus masse avec les parties adjacentes, les mouvemens de la tête sont libres, la bouche et le cou sont complètement dégagés et le malade demande de la nourriture; il a eu dans la nuit un assez bon sommeil et une transpiration fort abondante, tous les linges ont été mouillés, le pouls est normal. — Plus de remèdes

intérieurs, même application de compresses, même boisson, gruau un peu plus épais pour nourriture.

Le 6, à la même heure, le malade est très-bien, il demande de la nourriture et à se lever, l'enflure est presque nulle, toutes les vessies qui formaient le bourrelet aréolaire de la tumeur sont flétries et vidées, et l'épiderme se détache; — pansement avec de la charpie sèche; le malade peut se lever et prendre de la nourriture solide avec modération.

Le 7, tout va bien, — même pansement, lavage avec de l'eau pure.

Le 8, tout l'épiderme, décollé par les vessies, est tombé, il n'y a presque pas d'enflure, l'escare est cernée, même prescription que la veille.

Les 9, 10, 11 et 12, pansemens matin et soir avec de la charpie sèche; le malade s'occupe de travaux peu fatigans dans son jardin et dans sa maison. L'escare n'est pas tombée.

Le 16, il est présenté à la réunion de la Société gallicane et soumis à l'examen des praticiens qui la composaient; le pansement est toujours le même, point de médicamens intérieurs.

Le 19, l'escare est tombée, les bords de la plaie sont enflammés, quelques petits boutons sont survenus autour, *rhus* $\frac{\ddot{x}}{x}$.

L'inflammation est tombée dans 24 heures, et huit jours après la cicatrice était faite.

Un tel fait porte à de bien grandes réflexions sur la puissance des virus dynamisés et le parti qu'on peut en tirer, sur le résultat prompt et facile obtenu,

et sur la différence de ce résultat comparé avec celui qu'aurait donné la pratique allopathique, même en le supposant le plus heureux et le plus fructueux possible; nous les abandonnons au lecteur qui ne peut trouver que satisfaction à s'y livrer.

P. D.

SYMPTOMATOLOGIE.

Berberis vulgaris. Epine vinette.

Les essais, dont les résultats suivent, ont été faits et dirigés par le docteur HESSE sur lui-même, et sur plusieurs autres personnes d'âge et de sexe différens. Ils ont eu pour objet la *racine* et plus particulièrement l'*écorce* de la racine de cet arbrisseau, qui a été jadis vantée par plusieurs médecins de renom, comme jouissant de propriétés purgatives, cholégo-gnes, astringentes et toniques.

La racine de *berberis* doit être recueillie dans les premiers jours du printemps; on choisit les racicules moyennes, pour les couper et piler entières; quant aux grosses racines, il convient de les décortiquer, et de rejeter le ligneux qui contient moins de substance active; on les traite ensuite comme tous les végétaux peu abondans en suc; c'est-à-dire qu'après les avoir contus, on verse dans le mortier une petite

quantité d'alcool qui permette de faire du tout une sorte de masse, qu'on fait digérer dans une quantité d'alcool égale en poids, pendant six jours au moins ; on décante, et on obtient une teinture jaune, très-riche en couleur, qu'on dynamise suivant le mode connu.

Le *berberis* offre un intérêt spécial par la diversité, l'intensité et la durée des symptômes qu'il produit.

Après avoir fait ses essais au moyen d'infusions et de décoctions à divers degrés, HESSE a employé les dynamisations.

Sur l'un des sujets, après que tous les symptômes avaient cessé depuis plus de huit jours, une goutte 5 les a fait reparaître le même jour, et leur a donné une force, une étendue et une durée remarquables.

Sur un second, une semblable goutte fit non-seulement reparaître la douleur hépatique ressentie après l'ingestion de 48 grains de la poudre pris vingt-trois jours auparavant ; mais il s'ensuivit dès les premiers jours une douleur rhumatismale, d'engourdissement, à l'épaule droite, et des picotemens isolés à l'œil gauche.

Un troisième sujet qui avait pris, le 29 mars, une dose de décoction forte, mais qui n'en éprouvait déjà plus rien à la fin du mois, reçut, le 22 avril, une goutte de la 5^e puissance, laquelle reproduisit un nombre des mêmes symptômes.

Une jeune servante, de 18 ans, reçut depuis le 11 février, trois jours de suite, à midi, 25, 30 puis 40 gouttes d'une teinture composée de 50 gouttes 6 et

d'une once d'alcool. Peu après avoir pris le remède, grattement au cou qui passe peu à peu en buvant de l'eau. Dans la nuit du 11 au 12, la soif la réveille. — Le 12 au matin, à son lever, douleur déchirante aux régions rénales qui s'étend en tous sens et occupe toute la région lombaire. En se baissant, la portion inférieure du dos devient roide, et elle a de la peine à en surmonter la tension douloureuse en se relevant. Etant assise, elle éprouve le déchirement assez fort ; moins étant debout ; après dîner ce symptôme se perd. — Le même matin, pression aux deux yeux, douleur en les mouvant, moins en repos, avec chaleur ardente ; conjonctive rouge, et même la sclérotique ; céphalalgie frontale gravative, comme si la tête voulait se fendre, ou si elle était pressée par un poids considérable ; chaleur, sécheresse du nez, sensation de coriza, sternutation. — Dans l'après-midi, l'ophtalmie a acquis un degré d'intensité non encore observé avec les fortes doses ; — elle est incapable de coudre, les objets se confondent à la vue ; — la lumière du jour l'éblouit plus que celle de la lampe : — yeux secs. L'après-midi, fort prurit à la peau du genou et du tibia, qui l'oblige à se gratter, ce qui fait passer le prurit, mais pour un moment seulement ; — point de selle.

Le 13, même état, un peu amélioré ; urine jaune claire, avec un fort sédiment glaireux, sans se troubler.

Les 14 et 15, notable amélioration.

Le 15 au soir, après avoir mangé, pression à la région gastrique, comme si elle allait éclater, jusqu'à

9 heures. — Selles nulles. Plusieurs fois dans le jour, ardeur brûlante, prurit insupportable à la joue droite, depuis l'oreille jusqu'à la mâchoire inférieure.

Le 16, poids, brisure, détente dans les extrémités inférieures, et fatigue surtout en montant; — les symptômes s'aggravent toujours l'après-midi.

Le 17, nul symptôme; l'épreuve est terminée.

Une jeune fille de 14 ans, phlegmatique, non encore réglée, reçut, le 25 février, avant de se coucher, 10 gouttes de la 6^e dilution; le 26, matin et soir, chaque fois 10 gouttes; le 27, au matin, autant; le 28 et le 1^{er} mai, chaque jour deux doses pareilles. Peu de symptômes se manifestèrent; le 26, au matin, douleurs de ventre dans le lit; à 8 heures, goût amer; le 27, céphalalgie pressive, constrictive, fatigue, détente; le 28, après midi, tranchées à diverses reprises, comme si elle allait avoir la diarrhée; cela durait encore le 1^{er} mars, où la diarrhée se déclara le matin et l'après-midi. Puis on n'observa plus rien.

Une jeune fille de 18 ans, domestique, reçut du 24 au 5 mars, depuis 15 à 40 gouttes de la 6^e dilution, en laissant deux jours d'intervalle entre les doses. Le 25 février, céphalalgie gravative, comme si le cerveau voulait sortir de sa boîte. — Déjà la veille, ayant pris *herb.* avant midi, elle avait eu les mêmes douleurs, mais plus faibles, plusieurs heures après. — Depuis midi, ardeur aux yeux, rougeur à l'intérieur des paupières et sécrétion blanche sur leurs bords; céphalalgie, comme si le crâne devait sauter; en se baissant, sensation comme si le cerveau balottait et allait sor-

tir par le front ; parfois déchirement pruriteux aux tempes ; deux selles fluides. — Le 26, céphalalgie moins violente, frissons passagers, surtout en passant du chaud au froid ; bouche visqueuse, comme brûlée ; les douleurs des yeux augmentent l'après-midi et le soir ; ils deviennent brûlans comme le feu et tout secs ; si elle s'applique à coudre, elle voit tout noir ; la chandelle et surtout la lampe l'éblouit, et pour voir quelque chose de fin, elle est obligée d'en préserver ses yeux avec la main. — Les 27 et 28, l'affection des yeux persiste ; paupières notablement enflammées et gonflées, surtout la gauche. — Le 1^{er} mars, déchirement à l'épaule gauche, à l'omoplate et le long du dos, surtout pendant le mouvement, de plusieurs jours de durée. Du 3 au 5 mars, purgation, trois ou quatre fois par jour, avec tranchées. Depuis le 3 mars, les yeux s'améliorent ; le 5, exacerbation. Les jours suivans, tous les symptômes diminuent et disparaissent.

Une femme d'environ 60 ans, saine, affectée seulement quelquefois de toux, mais non dans ce moment, reçut, le 10 mars, 11 gouttes de la 30^e dilution. Dès les trois heures de l'après-midi, les yeux commencèrent à brûler, avec sensation de sable, et exaspération jusqu'au coucher, surtout le gauche. Prurit à la peau des paupières, aux tempes et au front, que le grattement soulage pour un moment ; le tour des yeux en devient tout rouge ; vue trouble, comme au moment de s'endormir ; le soir, fatigue immédiatement après souper qui l'oblige à se coucher. Après

minuit, sueur abondante qui la réveille. Le matin, œil gauche appesanti, selle fluide, sans tranchée. Le 11, meilleur état des yeux ; dans la nuit, sueur copieuse. — Le 12, bien-être.

Le 13, à neuf heures du matin, elle reçoit de nouveau 7 gouttes ; l'après-midi, malaise et nausées ; hauts de corps fréquens et pincemens de ventre, comme par des vents, quoiqu'il n'en sorte point ; de temps en temps, légère sueur froide à la face. — Le soir, à sept heures, tout va mieux. Dans la nuit du 13 au 14, elle est souvent réveillée par des picotemens brûlans et pruriteux, ici et là, sur les extrémités, qui l'obligent à se gratter. — Les jours suivans, état normal.

HESSE tire de ces expériences la conséquence que les dynamisations de *berberis* ont une action beaucoup plus prompte, et à certains égards plus forte, mais aussi plus courte que les larges doses de poudre, d'infusion ou de décoction, et une bien plus grande activité que les petites doses ; la 3^e puissance lui paraît développer une très-forte action, et même trop forte si on en donne plusieurs gouttes ; il la regarde donc comme celle qu'on doit employer, mais à très-petites doses.

La sphère d'activité de la racine de *berberis* paraît s'étendre spécialement sur le système veineux ; sur les muqueuses, surtout celles des yeux, des organes digestifs, urinaires ; sur les organes génitaux ; sur les systèmes musculaire et fibreux ; sur le foie et sur la peau. Les affections notables de la tête qu'elle produit

paraissent être le résultat d'une congestion veineuse ; son action sur les veines se manifeste en particulier sur les vaisseaux hémorroïdaux ; et l'état des muqueuses paraît être tantôt congestif, tantôt inflammatoire ; leurs sécrétions en sont diminuées, ainsi que le montrent leur sécheresse et leur viscosité ; mais elles sont probablement augmentées pendant la réaction, surtout dans les organes urinaires. Les symptômes produits dans l'appareil de la motilité sont probablement aussi le résultat d'une sur-excitation du système veineux, à peu près pareille à celle qui accompagne l'arthritisme et la goutte. L'activité du foie et des intestins en est augmentée ; mais ce sont plutôt les fibres musculaires que les surfaces sécrétantes qui en reçoivent l'action. — Comme *amer*, ce remède est comparable au *china*, mais il montre plus d'âcreté, et, de même que ce célèbre tonique, il agit non en renforçant, mais d'abord en débilitant.

Le moment de la journée n'a aucune influence aggravante sur les symptômes ; en général, ceux-ci se montraient plus développés l'après-midi, mais pas toujours.

D'après la pharmacodynamique, la racine de *berberis* paraît surtout convenir dans les maladies de l'abdomen, douleurs de ventre, diarrhée dysentérique, affections hépatiques, hémorroïdales, rénovesicales, sexuelles, qui comportent inactivité ou faiblesse ; dans les ophtalmies, céphalalgies par congestion, sympathiques aux maux du ventre, aux affections rhumatismales ou arthritiques ; dans ces der-

nières, le lombago, etc., surtout si elles se lient avec des affections réno-vésicales, hémorroïdales ou menstruelles, si elles empirent par le mouvement, ou sont réveillées par lui. Quant à l'état des forces, elle convient surtout là où il y a faiblesse ou prostration.

Les symptômes du *berberis* étant de très-longue durée, il devient évident que cette substance est applicable aux maladies chroniques, plutôt qu'aux affections aiguës.

L'antidote de ce remède n'est point encore trouvé; le *camphre* en a adouci passagèrement quelques symptômes outrés; flairer la 30^e dilution de *berberis* en a paru quelquefois apaiser l'exubérance, mais pas toujours; cela ne pouvait prévenir les retours de souffrances; une goutte 30 empirait l'état au lieu de l'améliorer.

HESSE regarde *berberis* comme un succédané très-rapproché de *rheum*; conformité de couleur, de goût, d'action sur les muscles intestinaux, sur les urines; tout lui paraît mettre ces deux substances dans le plus grand rapport.

Voici quelques observations qu'il a faites sur l'action de la *berbérine*.

Première observation.

Une bonne, d'environ 40 ans, hémorroïdaire et sujette aux érysipèles, tempérament colérique, se plaignait d'affection hémorroïdale, avec brûlure et prurit à l'anus, sans savoir à quoi rapporter son état actuel de souffrances. Elle reçut, du 3 au 6 fé-

vrier, matin et soir, un grain de *berbérine*. Le 3 et le 4, elle n'aperçut aucun changement; les 5 et 6, goût amer, selle petite, dure, gonflement du ventre, pression sur le devant de la poitrine, anxiété et agitation, forte chaleur passagère à la face, surtout le soir, peu d'appétit, grande lassitude et détente, en sorte qu'en marchant au grand air, elle peut à peine traîner les pieds; forte somnolence dans le jour, étonnante disposition à pleurer, qui lui ferait même pousser des cris; ardeur, pression et trouble des yeux, gonflement des paupières avec rougeur de leur conjonctive; le soir, à la lumière, sensation d'un voile devant les yeux, mais non constamment; cruelle céphalalgie frontale, pressive; trouble dans la tête, du 4 au 6, trois nuits de suite; après minuit, forte sueur, à laquelle elle n'est point disposée à l'ordinaire. — Le 7, frissons toute la journée. — Dans la nuit du 7 au 8, sueur, mais moins forte. — Le 8, relâchement et frissons. — Les jours suivans, les accidens cessèrent peu à peu; mais l'ardeur des yeux durait encore le 11; le météorisme du ventre, la pression sur la poitrine et les selles anormales ne disparurent qu'au bout de quelques semaines.

Seconde observation.

Un journalier âgé de 22 ans, convalescent depuis quinze jours d'une variole, dont il avait conservé une inflammation de la conjonctive avec photophobie et rougeur du bord des paupières, reçut, le 27 février, à 11 $\frac{1}{2}$ heures, 10 grains *berbérine*. Deux

heures après, fréquens renvois bilieux, chaleur et travail dans toutes les parties du corps, forte chaleur passagère dans la tête et sur la poitrine, avec anxiété, sensation de travail dans le ventre, surtout aux environs du nombril, émission abondante de vents, peu d'appétit, urine fréquente avec brûlure et tranchées, vertige, céphalalgie pressive, diductive; le soir, abondante dysenterie rouge avec ténésmes; la nuit, forte sueur.

Le lendemain matin, détente des membres; l'appétit fort derechef; l'après-midi, quatre selles dysentériques; chaleur et vertige croissants.

Dans la nuit du 27 au 28, forte sueur. — Dès ce moment, les accidens se perdirent peu à peu; mais jusqu'au 8 mars, les selles restèrent diarrhéiques, deux ou trois par jour, souvent avec tranchées.

L'ophthalmie s'améliora de plus en plus; la photophobie diminua notablement, et la guérison fut entière.

Troisième observation.

Une couturière, 21 ans, forte constitution, en parfaite santé, sauf le moment de la menstruation où se manifestaient d'assez fortes douleurs, prit, du 23 au 26 mars, chaque jour, matin et soir, un grain *berbérine*; le 27, matin et soir et le 28 au matin, 2 grains, en tout 12 grains.

Dans le commencement, elle n'éprouva aucun changement, et se trouva, au contraire, encore mieux qu'auparavant. Le 26 après dîner, elle se plaignit

d'une forte soif et d'une chaleur qui lui parcourait la face, surtout du côté gauche, ainsi que l'œil gauche. — Le 28, une éruption boutonneuse, qu'elle portait auparavant aux cuisses, devint si forte et si pruriteuse; que la malade ne pouvait assez se gratter. — Le 29, l'urine avait un fort sédiment bilieux; elle était jaune, mais non trouble. — Le 30, inappétence; pressée de questions, elle dit alors que dans les premiers jours les selles avaient été dures; frissons le long du rachis; tranchées avant d'uriner; après-midi, chaleur à la face, surtout aux yeux et autour, qui augmente le 30 et le 31, avec rougeur de l'intérieur des paupières. Si elle les lavait avec de l'eau froide, il lui semblait qu'il s'en enlevait une pellicule. — Dans les derniers jours, les yeux cuisaient même le matin. Le sommeil de la nuit était fort interrompu par le prurit des cuisses; les rêves étaient désagréables. Le lendemain, elle se sentait toujours fatiguée et endormie, au point qu'en se levant le matin elle aurait encore voulu dormir. Elle ressentait surtout un grand relâchement dans les membres, en particulier les cuisses, qui étaient douloureuses en montant les escaliers.

Le 2 avril, survint la menstruation, comme à l'ordinaire avec moins de douleurs au sacrum. — Le 5 avril, tout avait cessé.

Quatrième Observation.

Une domestique de 19 ans reçut 7 grains *berbérine*. Il ne se manifesta guère que des tranchées ré-

pétées, avec pression dans le bas-ventre; les selles ne furent pas altérées; mais, plus tard, ayant reçu des dynamisations, elle fut beaucoup plus éprouvée que par la *berbérine*.

” TÊTE. Vertige et obnubilation (après $\frac{1}{2}$ h.).

Vertige en marchant, qui la fait presque tomber, avec faiblesse de défaillance (le 10^e et le 18^e jour).

” Vertige en se baissant (le 1^{er} j.). ”

” Après un travail un peu fatigant, fort vertige qui l'empêche de se tenir debout, avec disposition à la défaillance, douleur pressive dans le front, frisson de l'occiput au sacrum, pendant $\frac{1}{2}$ h. (le 44^e j.). ”

” Ivresse (après 2 et 3 h.). ”

” Sensation de vide et de vague dans la tête, à diverses reprises.

Pesanteur et embarras de la tête, pression dans le sinciput, avec relâchement, découragement, frisson alternant avec une légère chaleur, depuis le réveil jusqu'à midi où la chaleur augmente à la tête, avec prodromes de coriza sans suites. Ces attaques se répètent maintes fois pendant la longue durée d'action du remède, et avec elles l'aggravation.

Pesanteur de la tête qui paraît entraînée par un poids (le 2^e j.).

Plénitude, surtout au front (après 2 et 3 h.).

En se baissant, sensation douloureuse dans le front et les yeux, comme si le cerveau devenu pesant tombait en avant (après 10 h.).

Sensation de grossissement du cerveau (après 1 $\frac{1}{2}$ heure).

Tension dans la tête (après 9 h.).

Tension du cuir chevelu et de la peau de la face, comme s'il y avait enflure ; difficulté à mouvoir le cuir chevelu (les 1^{er} et 2^e j.).

Sensation de dilatation dans toute la tête (après 9 h.).

Tension, pression et embarras de toute la tête, comme si une coiffe la recouvrait et fût retirée en arrière et en bas (plusieurs fois) ; — cette sensation gagne les tempes et les yeux (après 3 h. et souvent plus tard) ; — elle se porte d'une place à l'autre (le 17^e jour).

Céphalalgie pressive, au sinciput et au vertex (après 3 h.).

Céphalalgie pressive, sourde, lancinante (après 9 heures).

Douleur pressive, tensive, dans l'occiput, comme si le crâne trop petit ne pouvait contenir le cerveau (le 2^e j.).

Pression dans la portion supérieure du front (le 7^e j.).

Dans le front, douleur gravative, serrante, tensive, revenant souvent dans les premiers jours, qu'elle augmente l'acte de se baisser en avant, et qui diminue en plein air ; ce qui a lieu, du reste, pour la plupart des affections sus-indiquées de la tête.

Céphalalgie diductive, au front et dans les tempes (le 7^e j.).

Douleur gravative à la tempe droite, comme si cette partie avait acquis du volume, ou allait être serrée de dedans en dehors; elle augmente par l'atouchement.

Douleur gravative et tensive dans la tempe gauche.

Douleur pressive dans la tempe droite, se dirigeant en avant vers l'œil, comme si elle était dans l'os, avec des élancemens dans le sinciput (le 3^e et le 5^e j.).

Déchiremens dans toute la tête, ici et là, revenant souvent dans les premières semaines.

Déchirement léger, passager, dans la tempe et la joue droites (après 12 h. et fréquemment plus tard), — et dans le front (le 7^e j.).

Douleur déchirante à la bosse pariétale gauche; sensibilité au toucher.

Déchiremens dans la portion occipitale gauche, durant, au bout de deux jours, plusieurs heures et reparaissant, montant depuis le cou et la nuque et y redescendant (le 26^e j.).

Déchiremens dans la paroi externe de l'orbite gauche, avec disposition au larmolement.

Déchirement à l'angle interne de l'orbite droite, se dirigeant vers le nez et vers le front (le 15^e j.).

Déchirement au bord de l'orbite gauche, montant vers le front (le 3^e j.).

Déchirement au rebord orbitaire, surtout l'inférieur, gagnant souvent l'intérieur de l'orbite; cette partie est souvent sensible au toucher (le 27^e j.).

Elancemens et secousses dans le front, et dans le vertex, en se baissant (après 9 h.).

Elancemens isolés du rebord orbitaire gauche à la bosse frontale droite, passant rapidement (après $\frac{1}{2}$ h. et 10 h.).

Violens élancemens subits à la portion droite du front (le 5^e j.).

Céphalalgie sus-orbitaire lancinante, revenant par accès, durant de $\frac{1}{2}$ à 3 minutes (après $\frac{1}{2}$, 10 h. et souvent).

Douleur lancinante, saccadée, formicante, roulante, dans quelques points du front, à gauche, parcourant environ un pouce en haut et en dehors du rebord orbitaire (après 3 h.).

Elancemens répétés dans la tempe droite jusqu'à l'œil, puis gagnant le vertex (après 4 h.).

Elancemens partant de l'œil et gagnant le front, si violens qu'elle en est épouvantée (17^e j.).

Douleur lancinante et fouillante commençant dans l'œil, profondément, passant par le milieu du rebord orbitaire supérieur, se dirigeant en haut et en dehors dans le front, durant une minute, et se manifestant d'abord dans l'œil droit puis dans le gauche (le 17^e jour).

Douleur lancinante dans le front et dans les tempes, tantôt légère, tantôt plus forte, rarement soutenue, revenant plutôt par intervalles, cessant ordinairement vite.

Elancement dans la tempe droite, de dehors en dedans (après 2 h.).

Elancemens isolés et subits dans la tempe gauche (le 2^e j.).

Chaleur forte dans la tête (après 2 et 3 h.), repaissant par l'attouchement (après 9 h.).

Chaleur dans la tête après le repas et l'après-midi, le premier jour et les suivans ; sueur à la tête, aux moindres efforts, en se baissant, en se tenant debout, etc.

(*La suite à un numéro prochain.*)

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE HAHNEMANN.

Le Bureau de la Société homœopathique gallicane ayant adressé à HAHNEMANN le diplôme *unique de membre d'honneur*, en a reçu la lettre autographe suivante, écrite en français.

A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

Messieurs et très-honorés confrères !

J'ai reçu tardivement votre lettre du 12 mai 1854. Je suis profondément touché des sentimens que vous avez eu la bonté d'éprouver pour moi, et que vous exprimez d'une manière si délicate par l'entremise de votre honorable secrétaire ; — j'accepte avec reconnaissance le titre de *membre d'honneur* que m'apporte le diplôme joint à votre lettre et vous prie d'agréer mes sincères remerciemens pour cette gracieuse attention.

Notre art bienfaisant fait des progrès en France, me dites-vous et me disent aussi d'autres nouvelles ; — la Société qui vient de s'établir à Paris et qui m'a nommé son Président d'honneur en est une heureuse preuve. J'aime la France et son noble peuple, si grand, si généreux, si disposé à la réforme des abus,

à l'adoption du nouveau et du mieux ; cette prédilection vient encore de s'augmenter dans mon cœur par mon mariage avec une Française digne de son pays.

Que Dieu, dont je ne suis que l'instrument, bénisse vos efforts, à vous tous qui travaillez avec moi à la réformation médicale si nécessaire au bien des hommes. — Aveugles qu'ils sont parfois encore, faisons-leur ce bien malgré eux ; plus tard ils nous en sauront gré, car notre principe est, comme la lumière, une des grandes vérités de la nature.

Je fais des vœux pour vous, Messieurs, et me recommande à votre souvenir et à votre amitié.

Salut et bonheur.

SAMUEL HAHNEMANN.

Coethen, ce 6 février 1835.

ANNONCES.

Leçons de médecine homœopathique ; par le D^r LÉON SIMON ;
1^{re} leçon ; Paris, chez BAILLIÈRE.

Notre honorable confrère LÉON SIMON fait, on le sait, un cours public oral qui est suivi avec une prodigieuse avidité. « On se bat à la porte, et quoique je m'y sois pris une demi-heure à l'avance, je n'ai pu pénétrer ; » nous écrivait un confrère de Paris. Ce cours, dont les effets promettent d'être brillants par la prompte et complète dissémination des idées homœopathiques, M. SIMON lui donne un nouveau degré de publicité par la voie de l'impression, et en le livrant à la lecture leçon par leçon ; l'idée est heureuse et nous en remercions l'auteur.

La première leçon, la seule que nous ayons reçue, est précédée du programme du cours, dont nous ne pouvons qu'approuver la sagesse de la distribution.

Dans le texte, l'auteur fait connaître ce que laissent à désirer les travaux de Morgagni, Pinel et Broussais, réformateurs de la médecine, qui ont cherché à présenter cette science sous un point de vue unique ; il démontre qu'il leur manque une base fixe, un point de départ stable, que Hahnemann trouve et propose dans l'expérimentation pure de l'action des corps destinés à devenir médicamens sur l'homme sain, et dans l'appréciation minutieuse des phénomènes (*symptômes*) auxquels cette action donne naissance.

M. Léon SIMON est, sans contredit, un éloquent héraut de notre doctrine ; nous nous réjouissons à l'avance de continuer la lecture de ses *Leçons* ; et nous ne doutons pas du plaisir qu'éprouveront tous ceux qui en feront une partie obligée de leur bibliothèque homœopathique.

Manuel de l'étranger aux Eaux d'Aix en Savoie ; par le docteur Despine fils ; in-8° avec pl. ; Genève et Paris, chez Cherbuliez, libraire.

Ce n'est point ici un ouvrage d'homœopathie ; mais nous nous faisons un plaisir d'en recommander l'agréable et instructive lecture, l'estimable et savant auteur étant de nos amis, et ayant demandé et reçu de nous des renseignemens pratiques circonstanciés sur l'usage des médicamens homœopathiques dont nous lui avons fourni une provision, à l'usage des personnes qui désirent suivre à Aix un traitement suivant la nouvelle doctrine.

Mais un autre point de vue nous intéresse encore davantage ; M. Despine nous a promis de soumettre les eaux thermales d'Aix à une expérimentation pathogénétique rigoureuse, de laquelle la science pourra retirer un immense bénéfice ; nous exhortons fortement tous ceux de nos confrères qui habitent près d'eaux thermales ou chargées de principes médicamenteux, à se livrer scrupuleusement et longuement à cette étude, dont les médecins et les malades leur devront la plus grande reconnaissance.

LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.

Kurze Uebersicht der Wirkungen homöopathischer Arzneien auf den menschlichen Körper mit Hinweisung auf deren Anwendung in verschiedenen Krankheits-Formen. — Précis de l'action des médicamens homœopathiques sur le corps humain, avec l'indication de leur emploi dans diverses formes de maladies; par le Dr Ernst-Ferdinand Rückert. — 1^{er} vol.; 2^{me} édition augmentée; — Leipzig, 1854, chez Schumann. In-8°, 446 p.

Systematische Darstellung aller bis jetzt gekannten homöopathischen Arzneien, in ihren reinen Wirkungen auf den gesunden menschlichen Körper. — Exposition systématique de tous les remèdes homœopathiques connus dans leur action pure sur le corps sain; publiée par Ernst-Ferdinand Rückert; 2^{me} édition considérablement corrigée et augmentée. — 1^{er} vol. Leipzig, chez Schumann, 1855. Grand in-8°, 826 p.

Die Medizin unserer Zeit nach ihren Stillstehen und Vorwärtsschreiten, mit besondere Rücksicht auf Homœopathie. — La médecine de nos jours d'après son temps d'arrêt et son progrès, avec une considération particulière sur l'homœopathie; par Fr.-Aug. Klose à Dresde. — Leipzig, 1855, chez Hartmann. — In-8°, 92 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LA PSORA

CONSIDÉRÉE COMME CAUSE DES MALADIES.

Lu à la Société homœopathique gallicane, le 16 septembre 1834.

Un médecin allemand, le docteur Düringe, auteur d'une monographie de la goutte et du rhumatisme, vient de publier, tout en se disant homœopathe et ami de l'homœopathie, un ouvrage où il fait une critique amère du vénérable Hahnemann, de sa doctrine et de ses ouvrages : mais c'est surtout de la *psora* qu'il parle avec une espèce de dédain emphatique, qu'il parle même avec impertinence ; sans vouloir à mon tour devenir critique de l'opuscule de M. Düringe, je suis bien aise de dire ici quelques mots sur la *psora*, soit pour combattre l'opinion de ce docteur, soit pour faire connaître aux nouveaux adeptes de l'homœopathie que les pensées du vénérable Hahnemann sur la *psora* ne sont point de fuites hypothèses, et les garantir des fausses impres-

sions que pourrait leur procurer la lecture d'un ouvrage que M. Duringe a lancé dans le public, non comme un ouvrage *ex-professo*, mais bien comme une carte d'adresse, ou un avis à ce même public auquel il se plaît à dire : « Venez à moi, malades de toutes les opinions médicales ; venez, je connais toutes les méthodes. Allemand d'origine, j'ai vu Hahnemann, je le connais ; c'est de lui que j'ai appris les véritables secrets de l'homœopathie ; moi seul en France dois connaître le fort et le faible de cette doctrine, parfois utile, mais périssable, parce qu'elle n'est pas en rapport avec les opinions que j'ai avancées dans mes œuvres sur la goutte et le rhumatisme. Venez à moi, je vous traiterai homœopathiquement ou allopathiquement à votre choix ; je ne suis point un sectaire, un homme passionné, mais un homme doué par la nature d'un jugement plus fort et plus sain que tous les homœopathes et tous les allopathes ensemble ; comme les premiers, je n'ai point rejeté les principes de la doctrine hippocratique pour embrasser avec passion celle de Hahnemann ; et comme les derniers, je n'ai point repoussé les leçons du vieillard de Coethen ; dès lors, quand cela pourra vous être agréable, je vous administrerai de l'homœopathie rectifiée et dépouillée de toutes les erreurs de Hahnemann, qui n'est pas, à le bien prendre, un homme tout-à-fait sans mérite, mais qui, si on le laissait faire, nous conduirait aux erreurs les plus grandes. » Je ne me suis point laissé impressionner par la manière dont M. Duringe envisage et dépeint l'homœo-

pathie; et je dirai à tous ceux qui pourront lire son ouvrage sur la doctrine de Hahnemann, qu'ils ne se laissent pas prendre à sa critique, car il me semble que M. Düringe a naturellement tant de respect et d'égards pour la vérité, qu'il est fort rare que dans son livre il se permette de l'approcher. Cela dit, j'entre en matière.

Tout médecin qui a bien étudié et bien compris la doctrine du vénérable vieillard de Coethen, ne peut jamais se laisser aborder par un malade atteint d'une affection chronique quelconque sans lui demander : Avez-vous eu la gale? votre père ou votre mère l'ont-ils eue? Qu'il prenne note exacte des réponses de ses malades, il lui sera facile de se procurer au bout de l'année un tableau positif qui le mettra à même de juger des vérités annoncées par Hahnemann relativement à la *psora*. C'est en procédant de cette manière que j'ai pu former le tableau que je vais vous exposer, relativement à plusieurs maladies et principalement à celle que l'on peut regarder comme la plus terrible et la plus effrayante après la rage : je veux parler de l'épilepsie.

Depuis les premiers essais que j'ai faits sur l'homœopathie, je me suis occupé avec le plus grand soin de l'étude de cette affreuse maladie, de la recherche de ses causes, aussi bien que des médicaments qui ont la propriété de produire cette maladie sur l'homme sain, en étudiant leurs phénomènes depuis les plus simples convulsions de l'enfance, jusqu'aux chutes épileptiques les plus violentes et les plus fortes. Les

résultats que j'ai obtenus sont extraordinairement brillans par leurs succès et par le nombre des médicamens que j'ai trouvé aptes à guérir l'épilepsie et à modérer ses accidens. Je compte enrichir la pharmacie dynamique anti-épileptique de quarante-deux nouveaux médicamens ; mais comme je ne veux rien avancer que de très-sûr et de très-certain sur la propriété de ces remèdes, je vais continuer de les essayer encore tout cet hiver, et je publierai dans quelque temps toutes mes observations, aussi bien que la matière médicale des anti-épileptiques avec un répertoire : vous me permettrez jusqu'à cette époque de garder le silence à ce sujet.

Quoique l'épilepsie soit dans le monde une maladie bien plus connue qu'on pourrait le penser, il me fallait pour consommer mes épreuves réunir un grand nombre de ces malades : j'ai à cet effet adressé aux autorités civiles et ecclésiastiques de plusieurs départemens qui m'entourent, une circulaire par laquelle j'ai invité les autorités à m'envoyer tous les indigens de leurs communes ou paroisses, affectés d'épilepsie, m'engageant à leur fournir gratuitement soins et médicamens. Ces départemens m'en ont déjà soumis près de 225 ; beaucoup d'entre eux n'ont pas persévéré dans leur traitement ; mais je puis dire que ceux qui ont persévéré ont, à part quelques-uns, tous éprouvé de très-grands soulagemens, et plus des deux tiers pourraient être considérés comme guéris, car il en est qui, depuis un an et six mois, n'éprouvent plus aucun accident ; mais comme

on pourrait craindre que ces accidens ne se renouvelassent après le même laps de temps, je ne me permets pas encore de proclamer ces sortes de guérisons, et cela dans mon intérêt comme dans celui de l'homœopathie que nous devons toujours éviter de mettre en défaut.

Sur ces 200 et quelques épileptiques, je puis assurer sans crainte aucune d'être démenti, car je puis donner des preuves authentiques, que plus des deux tiers sont infectés de la gale, parce que les uns sont nés de père et de mère atteints de la gale, que parmi eux il s'en trouve qui sont nés de mères qui avaient la gale pendant leur gestation, ou dont les nourrices étaient atteintes de la gale pendant leur allaitement; que d'autres sont devenus épileptiques dans un âge même avancé après avoir repercuté la gale : je peux citer deux exemples frappans à ce sujet. Deux individus, l'un âgé de 30 ans et l'autre de 42 ans, ont été frappés d'épilepsie : le premier, neuf jours, le second, dix jours, après avoir fait passer une gale dite canine, l'un par l'acide sulfurique étendu d'eau, et l'autre en se roulant le matin dans l'herbe couverte de rosée. Voici des faits, je crois, assez importants pour compter la *psora* parmi les causes de l'épilepsie.

Si nous passons en revue un grand nombre d'autres maladies chroniques, telles que la goutte, les rhumatismes, les scrophules, la phtysie pulmonaire et autres maladies de ce genre qui affectent les grands viscères, on pourrait sans doute former un tableau

pour le moins aussi riche que celui que je viens de vous présenter.

Je pourrais encore vous dire, relativement à l'action de la *psora*, comptée parmi les causes des maladies, que dans les pays où les fièvres intermittentes sont endémiques, les individus qui ont été soumis à l'influence de la gale sont beaucoup plus aptes à en être atteints que ceux qui n'ont jamais été sous cette influence ; je dirai même que les galeux atteints de fièvre intermitente sont beaucoup plus difficiles à être guéris ; j'ai aussi de bonnes raisons d'observation pour avancer ce dernier fait ; j'invite ceux de mes honorables collègues qui habitent des lieux où les fièvres intermittentes sont endémiques, à renouveler et constater, s'il y a lieu, cette observation.

J'ai vingt-sept malades affectés de fièvre ; j'en ai compté cette année 19 qui avaient eu personnellement la gale ; les autres n'ont pas su si leur père ou leur mère l'avaient eue.

Sur quatre individus atteints de fistules lacrimales, trois ont eu la gale.

Sur 371 scrophuleux, j'en ai compté 337 qui avaient eu la gale acquise ou héréditaire.

La gale est le plus grand fléau des nations : elle les abardit ; si nous jetons, en France, un coup-d'œil sur ce qu'il nous reste encore de ces hommes qui par leur forme et leur stature ont fait l'ornement des nombreux bataillons qui, sous l'empire déchu, firent la conquête du monde, nous les verrons, quoiqu'ils soient sous le poids des ans, encore robustes ; mais

leur postérité à qui ils ont transmis la gale, fléau des armées, est affligée de toutes les différentes dégénérescences de cette gale, surtout du scrophule.

La gale, sans contredit, peut être considérée, comme l'a découvert et annoncé Hahnemann, comme une des causes essentielles des maladies chroniques; elle peut rester souvent et long-temps latente; elle peut dans certains cas de métastase donner lieu à des maladies de formes et de caractères bizarres, et embarrasser les praticiens les plus habiles en allopathie comme en homœopathie : je vais terminer par une observation frappante et concluante à ce que je viens d'avancer.

Le nommé Moriot, ouvrier mineur aux houillères de la Valteuse (Saône-et-Loire), âgé de 22 ans, tempérament lymphatique, avait eu la gale dans sa plus tendre enfance, et était né de père et de mère infectés de la gale; le virus galeux resta latent chez ce sujet jusqu'à l'âge de 14 ans, époque où il se manifesta sur le dos du pied gauche un dépôt froid qui ne fut point ouvert par les mains de l'art, mais qui après trois mois d'existence vint se faire jour à travers les métatarsiens et s'ouvrit au milieu de la plante du pied, où il s'établit une fistule qui a toujours existé jusqu'en 1831. Au mois de mai environ, à la suite d'un excès de travail suivi d'un excès de débauche, la fistule cessa tout d'un coup de couler; je ne vis pas le malade à cette époque, mais les médecins allopathes qui l'ont soigné m'ont assuré que pendant cinq jours il a été tour à tour en proie à tous

les accidens ou symptômes de la pleuropneumonie et de la gastro-entérite aiguë, avec complication de symptômes cérébraux ; pendant cet intervalle, le malade a été saigné, a eu des applications de sangsues, de vésicatoires et de sinapismes.

Voici maintenant l'état dans lequel j'ai trouvé le malade lorsque je l'ai vu le sixième jour de la maladie.

Moriot était sur son grabat de mineur étendu sur son dos, sans mouvement ; la face pâle et livide, les yeux renversés, convulsés en haut et en arrière, le nez froid, les ailes du nez écartées en dehors, tirées en haut, les lèvres livides, les dents serrées les unes contre les autres, les extrémités froides, le corps froid et sans sueur, le ventre tendu, ballonné, aucune évacuation alvine n'avait eu lieu pendant ces trois derniers jours de la maladie, tandis que dès les premiers jours il avait eu une diarrhée abondante ; les urines manquaient aussi depuis vingt-deux jours, la respiration pouvait à peine être distinguée et on eût pu le croire mort sans quelques vestiges de pulsation qui étaient à peine perceptibles ; les emplâtres, vésicatoires, sinapismes étaient devenus secs : déjà on ne le considérait plus que comme un cadavre ; dès le matin il avait eu la visite du curé, et dans le moment dont je parle sa mère et ses amis, en larmes, s'occupaient des préparatifs de ses funérailles. Que pouvait faire l'allopathie ? rien ; l'homœopathie me paraissait devoir être aussi impuissante ; mais pressé par les assistans de tenter un dernier effort pour

rendre la vie à un malheureux, dont le travail était le soutien de sa famille, je trouvai que le *datura stramonium* couvrait les symptômes effrayans présentés par le malade; je fis donc fondre dans une cuillerée d'eau 6 globules 30^e de ce médicament, je saisis la joue droite du malade avec les doigts de la main gauche et versai avec la main droite mon liquide de manière à ce qu'il pût filer entre les dernières molaires et s'introduire dans la bouche, j'en perdis la moitié qui s'épancha; je fis fondre six autres globules dans une autre cuillerée d'eau, je versai de la même manière et il s'en épancha encore la moitié : d'après cela, le malade ne se trouva avoir pris que la solution de 6 globules. Nous quittâmes le malade sans aucun espoir de le sauver; il avait pris le remède à midi; deux heures après l'ingestion du médicament, on vint nous dire que la chaleur du corps se rétablissait; nous revînmes près du malade, il ouvrit les yeux et reconnut les personnes qui l'entouraient; vers quatre ou cinq heures du soir, le malade fut couvert d'une sueur abondante, il eut à six heures une selle copieuse de matières très-fétides, et vers huit h. on le changea de linge; après cette opération, le malade témoigna le désir de prendre quelque chose : on lui donna un bouillon et de temps à autre de l'eau sucrée; dans la nuit, les vésicatoires et les sinapismes devinrent douloureux et on les pansa avec des cataplasmes de farine de lin; le lendemain, je vis le malade, tous les accidens de la veille étaient disparus; je ne lui donnai point de médicament, tou-

tes les fonctions étaient libres, il n'avait qu'une très-grande faiblesse ; nous nous aperçûmes, le soir, que la fistule de la plante du pied recommençait à suinter ; je mis le malade à un régime homœopathique aussi fortifiant que possible, et je le quittai, ainsi que ceux qui l'entouraient, dans la plus grande satisfaction. Il ne faut pas demander si j'étais content moi-même. Les docteurs Petillat, de Perrecy-les-Forges, et Guyot, de Blanzi, qui avaient assisté le malade dès le début de la maladie, restèrent stupéfaits devant cette cure miraculeuse, et devinrent dès-lors homœopathes ; ils étudièrent l'homœopathie dont ils avaient souvent ri et qu'ils avaient, comme beaucoup d'autres, souvent calomniée sans la connaître : ils la pratiquent aujourd'hui avec succès et réclament le titre, pour eux très-précieux et très-honorable, de membres de la Société gallicane.

Je reviens à mon malade : après huit jours de l'administration du *datura stramonium*, je lui laissai huit globules de *tinctura sulphuris* 30^e : il les prit une par une tous les huit jours, et deux mois environ suffirent pour voir disparaître, sans l'emploi d'autres médicaments, la fistule qu'il portait au pied depuis l'âge de 14 ans.

LAVILLE DE LAPLAIGNE.



OBSERVATIONS

SUR LA SPÉCIFICITÉ

DE LA PULSATILLE COMME ANTI-LAITEUX;

PAR LE DOCTEUR **DEZAUCHE.**

Adressées à la Société homœopathique gallicane.

Au mois de janvier 1834, la variole se manifesta épidémiquement à Paris, et donna la mort à un certain nombre d'enfans à la mamelle; surtout dans la classe ouvrière : c'est aussi de cette classe que j'ai tiré mes observations.

La femme Pelletier, rue de la Bienfaisance, n° 9, perdit à l'époque et de la maladie sus-dites, deux enfans, dont un qu'elle allaitait; elle fut d'abord consulter le médecin du Bureau de bienfaisance, qui lui ordonna, à différentes époques, divers remèdes internes et externes : tous furent sans effet; les seins étaient durs et tellement douloureux, que la malade pouvait à peine marcher; j'administrai *puls.* de deux en deux jours, trois doses de trois globules 18 : le huit ou neuvième jour la malade était guérie.

M^{me} Anten, même rue, même maison que la précédente, perdit de la même maladie, quelques jours après celle dont nous venons de parler, son enfant qu'elle nourrissait; toute entière à sa douleur de

mère, elle négligea d'abord pendant quatre jours les soins convenables dans son état; mais enfin à cette époque le sein droit, le seul qu'elle présentait au nourrisson, était doublé de volume, dur, très-rouge, les glandes sous-axillaires très-engorgées, et douloureuses au point d'empêcher les mouvemens du bras qui était aussi enflé; la glande parotide gonflée et douloureuse, les muscles du cou tendus et enflés ainsi que la joue, à tel point que la malade ne bougeait la tête en aucun sens. J'administrai deux globules de *puls.* et n'en prescrivis pas d'autre à la malade, que je jugeai plus délicate et plus sensible que la première, et l'engageai à revenir dans trois ou quatre jours. Dès le lendemain elle fut mieux, et le troisième jour, époque à laquelle je la revis, il y avait une diminution sensible dans le sein qui était devenu souple et nullement douloureux, l'enflure du cou et de la joue était complètement dissipée. Je lui donnai une deuxième dose de *puls.* à prendre deux jours plus tard, et elle suffit pour la rendre à la santé.

Une femme, dont j'ai oublié de prendre le nom et la demeure, me fut adressée par M. le curé du Roule, faubourg St.-Honoré, dans le même cas que les deux précédentes, par la même cause; elle souffrait depuis long-temps: ses seins étaient d'une grosseur prodigieuse et se pressaient l'un l'autre sur la poitrine, de telle manière qu'en faisant effort pour les séparer ils conservaient dans cette partie une forme absolument plate, de surface rouge vif; le reste des seins s'élevait en bosselures de la grosseur d'une noix par-

tagée et en présentait à peu près la dureté : l'un des deux était plus douloureux et menaçait (pour me servir de son expression) d'aboutir; en effet, je trouvais à un pouce environ au-dessous du mamelon gauche, un espace de la grandeur d'une pièce de trente sous, où je crus reconnaître de la fluctuation; elle éprouvait dans cette partie des élancemens insoutenables; les seins étaient marbrés de taches d'un rouge violet. J'administrai de suite trois globules de *puls.*, et lui donnai deux doses pour les jours suivans : elles suffirent pour sa guérison.

Dans les mois de janvier et de février même année, je fis quatre accouchemens : 1^o M^{me} Constant, rue de la Bienfaisance, n^o 22; 2^o M^{me} Achard, rue St.-Honoré, n^o 337; 3^o une personne que je ne puis désigner; 4^o M^{me} Fontaine, rue Faubourg-Montmartre, n^o 30. Chez les trois premières, j'administrai la *puls.* au moment de l'invasion de la fièvre laiteuse; elle ne cessa point complètement chez toutes, mais elle fut très-faible; l'ascension du lait fut peu considérable, et il fut promptement secrété et excrété, sans que ces malades aient éprouvé la moindre douleur. Mais ce qui est plus digne de remarque, c'est que, la quatrième, M^{me} Fontaine, à qui j'avais été dans le cas d'administrer la *puls.* deux ou trois heures avant son accouchement, n'eut point de fièvre et presque pas de lait, à son très-grand étonnement; car dans ses couches précédentes, elle me dit avoir eu beaucoup à souffrir du gonflement prodigieux des seins.

Si l'on peut dire que tout ce que j'ai observé sur les trois premières femmes, pouvait avoir lieu, même sans remèdes, par un effet tout naturel, j'en conviens; quoique pour mon compte j'y retrouve l'effet de la *puls*. Je crois que le phénomène qui eut lieu chez la quatrième femme peut moins être nié : ses autres accouchemens témoignent pour le dernier; ensuite, je puis faire observer que la malade, très-vorace, n'observa jamais la diète, mais mangea plutôt de manière à me donner de l'inquiétude : ce qui aurait dû lui donner ou au moins favoriser la fièvre, si la *puls*. n'avait agi comme prophylactique.

Enfin, mes premières observations ne sont plus du nombre de ces affections qui se guérissent seules; j'ai même dit que pour l'une d'elles on avait vainement employé tous les moyens que l'on gratifie si pompeusement du titre de rationnels. Je crois donc ces observations concluantes et par leur nombre et par la similitude des effets produits par la *puls*.; je les crois propres à constater la spécificité de cette substance comme anti-laiteux. Je soumets, du reste, cette question, si toutefois ce peut encore en être une, au jugement de l'assemblée.

REMARQUES

SUR LA MATIÈRE MÉDICALE PURE.

Lorsque HAHNEMANN eut conçu la belle et grande pensée, vraiment réformatrice de la médecine, d'étudier sur l'homme sain les effets des substances destinées à devenir médicaments ou remèdes, il dut nécessairement s'imposer la tâche, qu'adoptèrent aussi ses disciples et sectateurs, de noter, relater, enregistrer jusqu'aux moindres nuances symptomatiques dénoncées par les sujets mis en expérience, comme se présentant sous l'influence des substances ingérées dans leur estomac; il était, en effet, impossible de discerner les circonstances accidentelles et non symptomatiques appartenant individuellement au sujet, d'avec de vrais symptômes pathogénétiques; si l'observateur s'était permis cette distinction, s'il eût, de son chef, mis de côté, refusé d'inscrire, quelque phénomène à cause de son peu d'importance apparente, il eût couru le risque de se tromper sur cette importance même, et de négliger comme indifférent tel symptôme qui plus tard se serait montré caractéristique de la substance mise en expérience. C'est de la conscience même qui a été apportée à l'inscription de tous les phénomènes soit symptômes pathogéné-

tiques, qu'est résulté ce nombre considérable, quelquefois même prodigieux d'effets ou de nuances d'effets produits par les substances éprouvées, dont se compose la *médecine médicale pure* de HAHNEMANN et celle de ses successeurs dans cette carrière. Cette abondance nous est aigrement reprochée par nos antagonistes, les allopathes, comme une pauvreté, une superfluité, une puérilité ; tandis que nous en faisons honneur à la conscience des observateurs nos devanciers, aussi bien que des recherches profondes et minutieuses auxquelles ils se sont livrés dans les recueils d'observations médicales, pour y chercher la moindre trace de l'effet pur d'un médicament, lors même qu'il est administré à doses exagérées, et discerner cet effet au milieu des accidens de la maladie, dont il a dû le distinguer comme n'appartenant pas à la famille, à la catégorie des symptômes de la maladie décrite.

Considérée sous ce point de vue, la *Matière médicale pure* (je parle de l'ouvrage imprimé) mérite d'être religieusement conservée comme le *thesaurus* des symptômes, leur recueil complet, où il sera toujours possible d'avoir recours pour y chercher les moindres traces de l'action des remèdes.

Mais aujourd'hui que le nombre de ceux-ci a une tendance à s'augmenter indéfiniment, aujourd'hui que les symptômes publiés et connus dépassent de beaucoup le nombre de *cent mille*, aujourd'hui que les observations pratiques se sont singulièrement multipliées, en sorte qu'on est plus instruit que na-

guère sur l'effet réellement médicant et surtout guérissant des remèdes, il devient de la plus haute importance, c'est même d'une absolue nécessité, vu les limites naturelles de notre mémoire, — de réduire *autant que possible* le nombre des symptômes à ceux qui sont réellement caractéristiques de chaque substance, et d'éliminer ceux qui sont tellement communs à plusieurs remèdes, qu'on ne saurait faire aucun fonds réel, dans la pratique, sur leur énoncé.

Il est inutile, je pense, que je donne des exemples; je n'en rapporterai qu'un seul. Qu'on cherche dans les recueils de matière médicale, le *vertige*, et on l'y rencontrera si souvent qu'on reconnaîtra l'impossibilité absolue d'en faire une utile application; il va sans dire que je ne parle point ici des espèces bien précisées de *vertige*, qui n'appartiennent pas réellement à un grand nombre de substances.

Cela posé, il est à désirer, et c'est sans doute le vœu de tous les homœopathes, que l'étude de la matière médicale soit reprise *ab oco*, que de nouvelles expérimentations soient faites sur un grand nombre de sujets sains à la fois, par exemple *dix*, et que les expérimentateurs, à la suite de l'énoncé de chaque symptôme, veuillent bien indiquer, par un chiffre, la proportion dans laquelle il a été observé; ainsi $\frac{3}{10}$, $\frac{5}{10}$, $\frac{7}{10}$ signifierait que sur dix individus tel symptôme a été observé *trois* fois, tel *cinq* fois, tel *sept* fois, etc.; on obtiendrait ainsi des tables de *constance*, qui seraient pour l'application pratique de la plus haute utilité.

Ce travail est vraiment digne des sociétés homœopathiques locales établies ou à établir, soit en France, soit ailleurs ; ce sera un pas immense qu'on aura fait faire à la science ; il en devra résulter un *compendium* de symptômes inappréciable, que ne représentent point les *manuels* déjà publiés, qui ne sont qu'un choix fait la plume à la main parmi les symptômes consignés dans les livres, sans qu'aucune nouvelle investigation y ait préludé.

Cette distinction claire des caractères spéciaux et individuels des substances, sentie par tous les praticiens, a été exprimée dans les *Archives* de STAPF, par GROSS, qu'on peut considérer comme le plus habile, le plus instruit, le plus consciencieux des disciples de Hahnemann.

Il affirme que lorsque la *Matière médicale* était réduite aux deux premiers volumes, il guérissait plus vite et mieux qu'aujourd'hui où elle en remplit presque douze ; alors, dit-il, j'avais présents à la mémoire tous les principaux symptômes du petit nombre connu de remèdes ; mais aujourd'hui, après seize ans de pratique, ma mémoire est offusquée et j'ai beaucoup de peine à trouver *précisément* le remède qui convient au cas que j'ai devant les yeux.

Cependant, ajoute-t-il, je ne doute en aucune façon qu'il n'y ait pour chaque mal un remède, et je suis sûr que quand nous ne le trouvons pas, c'est que nous ne savons pas le chercher, obstrués que nous sommes par la multitude des symptômes inscrits.

En voici un exemple.

Une jeune fille de 11 ans, délicate, sensible, d'un tempérament très-mobile, que la moindre émotion dérange, et qui ne peut jamais modérer ses sensations, avait tous les automnes des attaques de rhumatisme goutteux ou nerveux, et tomba soudainement malade, sans cause connue, vers le premier de l'an.

Le soir, en se couchant, à chaque inspiration, élancement et pression au côté droit, près de l'aîne; pour diminuer cette douleur, elle inspire très rapidement et expire très-lentement, en faisant entendre un sifflement. On est obligé d'élever de plus en plus ses coussins, sans néanmoins lui procurer de repos; elle s'agite dans son lit, se plaint, a des hoquets qui paraissent la soulager. Elle ne peut se coucher que du côté droit. Les pulsations du cœur sont sensibles à l'oreille, et le pouls est plein et vite. Elle demande qu'on presse légèrement le lieu douloureux avec la main, ou qu'on y pose un coussinet chaud. Malgré cela, l'accès ne cesse que de lui-même et après avoir terminé son cours.

Dans le commencement, ce paroxysme durait environ $\frac{1}{4}$ h., mais chaque soir il est devenu plus long, et a atteint la durée d'une heure et demie; peu à peu il cesse; la jeune fille s'endort et fait entendre durant son sommeil des gémissemens pendant l'expiration. Le reste de la nuit se passe bien, et le lendemain la malade paraît être en bonne santé. Dans le jour, elle peut se coucher de l'un et l'autre côté, sans douleur; elle maigrit et devient pâle à vue d'œil.

Quelquefois, dans le commencement de la soirée, elle éprouve, avant de se coucher, une sensation douloureuse dans le côté gauche. Elle contracte et retire ce flanc en dedans, elle fait faire saillie à l'épaule, de manière à paraître torse.

Si elle a beaucoup pleuré avant l'accès, celui-ci est plus léger et passe plus vite.

Ce tableau offre assez de signes caractéristiques pour qu'on pût croire facile de trouver aisément le traitement homœopathique curatif; j'éprouvai, dit GROSS, le contraire.

Aconitum, qui paraissait bien répondre à la pression lancinante que produisait l'inspiration (203), ainsi qu'à la surexcitation du système artériel (488 et *plures*), abrégea le paroxysme, mais n'en empêcha pas le retour, quoiqu'à doses répétées.

Bryonia, qui offre aussi des symptômes à peu près pareils (442, 448), opéra de la même manière, mais pas davantage.

Rhus, qui a quelques rapports, (394, 400, 401), parut plus d'une fois pouvoir rendre quelques services.

Ignatia (337, 338, 339, 478?) et surtout *Nux* (450, 453, 709, 759?) qui répondaient à plus d'une indication, n'amènèrent aucun changement.

Pulsatilla, qui répondait encore mieux que tous ces remèdes, à cause de l'invasion du mal, le soir, dans la position horizontale, et que la douleur était allégée par une pression, opéra à peine autant qu'*aconitum*.

Arsenicum enfin, auquel appartient ce caractère que les douleurs se manifestent le soir après le coucher (774, 776), fit, il est vrai, cesser l'accès du soir suivant; mais les subséquens n'en furent qu'un plus violens; des doses répétées n'opérèrent aucune amélioration.

Après toutes ces tentatives infructueuses, je donnai pendant quatre jours, toutes les quatre heures, une dose d'*ipécac.* (43); il n'en résulta qu'une diminution des paroxismes, les deux premiers soirs; mais leur intensité revint pareille à celle des précédens.

J'avais été conduit à donner l'*ipécac.* par l'idée que cette maladie n'était peut-être qu'une fièvre larvée; en la suivant, j'administrerai encore *chininum sulfuricum* à la dose d'un grain, voulant, à tout prix, interrompre le paroxisme que je ne pouvais guérir, et espérant toujours enlever ces violentes attaques par un moyen homœopathique; le troisième soir, l'accès ne vint pas, mais il reparut le quatrième, malgré la répétition de *chininum*, tout aussi violent, et continua sans interruption.

Je ne savais plus à quel moyen recourir; je jugeai donc convenable de relire encore une fois tous les volumes de notre *Matière médicale*, et je me décidai (d'après 95, 170, etc.) pour *capsicum* dont une seule dose $\frac{iii}{x}$ opéra sur-le-champ; les accès cessèrent et ne reparurent pas durant huit jours. Quelques légères traces de retour se montrèrent plus tard, et je pus m'assurer qu'un refroidissement en était la cause, la malade s'étant mise à nu la veille, pour se

laver, ce qui avait aussi eu lieu la veille du premier accès. Une seconde dose *caps.* arrêta immédiatement l'accès et pour toujours. — C'était donc le véritable spécifique, et je dois avouer que je le considérai comme une vraie trouvaille.

De pareils tâtonnemens n'auraient pas lieu, si nous étions définitivement instruits du caractère véritable et constant de chaque remède, ainsi que des conditions précises dans lesquelles il agit de telle ou telle façon, et plus spécialement sur tel ou tel organe.

GROSS fait la remarque que dans quelques cas il peut être de la plus grande utilité de donner alternativement deux remèdes qui répondent l'un et l'autre aux symptômes de la maladie; il cite, à ce sujet, l'observation curieuse d'un enfant qui, étant tombé à l'âge de 3 ans dans un escalier, et s'y étant violemment contus la tête, eut, environ 3 mois après, des attaques spasmodiques qui se répétaient toutes les 6 ou 8 semaines, et furent jugées incurables par un médecin allopathe, qui y avait perdu son latin. Mille remèdes furent employés par les parens jusqu'à l'âge de 10 ans. Les accès alors cessèrent subitement pendant 6 mois. Tout d'un coup survint un bourdonnement à l'oreille accompagné d'une douleur si forte que l'enfant ne faisait que gémir et n'avait de repos ni jour ni nuit. Dans cet état, le malade atteignit 14 ans; alors il survint un écoulement purulent de l'oreille qui dura trois jours, après quoi toutes les douleurs disparurent, et avec elles l'ouïe de cette oreille.

Après trois mois de santé, nouveau bourdonnement, nouvelles effroyables douleurs, pendant huit jours, après la cessation desquelles eut lieu l'écoulement par l'oreille d'une eau jaunâtre dont la quantité, en trois jours, atteignit environ trois cuillères à bouche. Dès ce moment, le mal reparut, toutes les trois ou quatre semaines, avec les mêmes symptômes, mais avec une aggravation graduelle de douleurs telle, que le jeune homme entraînait dans de véritables accès de rage et se frappait impitoyablement. Il montrait d'ailleurs beaucoup de capacité, avait une bonne mémoire, écrivait, comptait, et s'instruisait en tous points sans efforts; de l'oreille gauche il avait une ouïe très-fine.

GROSS trouvant que ces symptômes appartenaient à l'action de *bell.* et de *puls.*, fit donner quatre doses $\frac{iii}{x}$ de chacun, à prendre alternativement à environ 96 heures de distance.

Lorsque ces huit doses eurent été prises, il reçut le rapport suivant : « Après que le jeune homme eut pris trois doses (savoir deux *bell.* et une *puls.*), son mal le saisit subitement dans l'école, mais d'une façon si insignifiante, qu'il ne lui fut pas nécessaire de quitter la classe, ou de la manquer l'après-midi; le soir, il s'écoula de l'oreille environ une cuillère à thé de liquide; la nuit fut bonne; le lendemain l'enfant se trouva bien, cette attaque ne dura pas plus de dix heures. Après la sixième dose (*puls.*), il y eut une réapparition du mal; il sembla au jeune homme qu'on lui enfonçait une fourche dans la tête; cet

élancement dura environ cinq minutes et le bien-être qui le suivit n'a plus été interrompu depuis ce moment. »

GROSS pense que l'état actuel de la science pratique ne permet pas de poser d'une manière aussi tranchée la limite entre les *apsoriques* et les *antipsoriques*, qu'elle l'est dans les livres ; par exemple , quoiqu'il ne reconnaisse pas à *belladonna* et à *pulsatilla* une action antipsorique aussi héroïque qu'à *sulfur*, *lycopodium*, *sepia*, il les a pourtant appliquées avec succès contre certaines migraines qui , vu leur chronicité, doivent être placées parmi les affections psoriques de Hahnemann. Il affirme qu'au lit du malade le praticien ne doit point s'occuper de cette distinction entre les remèdes , et qu'il doit toujours appliquer celui dont les symptômes couvrent le mieux ceux de la maladie que le médecin a sous les yeux.

Cette manière de penser et d'agir a déjà été signalée dans la *Bibliothèque homœopathique*; M. CHWIT a cité un exemple entre autres pris dans sa pratique ; j'ai naguère aussi proclamé l'action *antipsorique* de la *belladone*, et le succès que j'en obtiens chaque jour m'oblige à la considérer comme un des remèdes les plus actifs et les plus utiles dans les affections chroniques.

GROSS croit devoir répéter que la matière médicale a besoin d'être tout entière éprouvée de nouveau ; sur plusieurs substances on n'a encore que des notions incomplètes qui n'offrent peut-être pas la vingtième partie des symptômes qu'elles sont capables de

produire ; sur plusieurs autres , les symptômes sont nombreux , mais vagues , superficiels , mal déterminés , incapables de diriger suffisamment dans l'usage des remèdes.

HELBIG , éditeur de l'*Héraclides* , est du même avis , et pense que nos connaissances en médecine pratique n'auront atteint le plus haut degré de certitude que par la recherche des rapports constans entre les remèdes et la cause de la maladie. Sur quoi GROSS , trouvant parmi les indications pratiques de la *muscade* données par HELBIG que cette substance agissait surtout avantageusement lorsque la maladie provenait de l'action d'un froid humide , GROSS , dis-je , consulté pour une jeune servante qui depuis neuf mois n'avait pas ses menstrues , après avoir lavé un appartement pendant ses époques , lui administra une seule dose $\frac{1}{4}$ *nux moschata* , qui fut suivie au bout de huit jours d'une menstruation qui n'a plus cessé d'être régulière.

GROSS ajoute l'observation suivante , contenue dans une lettre consultante conçue en ces termes :

« Ma fille aînée est atteinte de spasmes. Agée d'environ deux ans , elle tomba de deux étages sur le plancher ; nous la relevâmes pour morte , et le médecin appelé déclara après examen qu'elle n'avait qu'une lésion à la tête d'environ deux lignes de profondeur , et que le sommeil suffirait pour la restaurer. A peine fut-elle dans son lit , qu'elle fut saisie d'un violent spasme qui lui permit à peine de se reconnaître pendant les quatre premières semaines. Les efforts com-

binés de plusieurs médecins furent suivis d'un adoucissement ; mais le spasme réduit à certain degré y est demeuré jusqu'à ce jour, et les conseils des derniers médecins appelés sont infructueux. »

« Lorsque l'attaque survient, on observe d'abord de violens battemens de cœur ; puis toutes les articulations du côté gauche se contractent, et la salive s'épanche hors de la bouche ; là-dessus durant un certain intervalle, un prurit nasal très-fort l'oblige à se frotter le nez avec la main droite. Malgré cela, la malade conserve son bon sens ; le paroxysme ne se manifeste pas à des époques fixes ; tantôt deux fois par jour, quelquefois au bout de quelques semaines ; même sans cause occasionnelle, en jouant, ou dans l'état de repos. L'enfant a environ 10 ans et souffre depuis 5 ans. »

GROSS ne resta pas un moment indécis et envoya six doses *arnica* $\frac{\text{m}}{\text{x}}$, à prendre chacune à six jours de distance. Au bout de cinq semaines il reçut le rapport suivant :

« Ma fille a pris cinq doses. D'abord les attaques ont été plus fortes que de coutume ; mais bientôt nous avons observé qu'elles allaient en faiblissant. Maintenant elle dit seulement qu'elle se sent mal à l'aise ; et l'attaque n'a plus lieu, mais passe à chaque reprise ; depuis six jours il n'y en a point de retour. »

Le seul fait d'une chute préalable avait décidé GROSS dans le choix de ce spécifique, parmi tous les remèdes qui couvraient les symptômes décrits.

Le prosecteur LINDBECK d'Upsala, que j'ai eu le

plaisir de connaître à Leipzig, se dirigea d'après le même principe de la cause prochaine dans le traitement du cas suivant.

Une femme robuste, d'environ 40 ans, fut tellement effrayée, étant à l'Eglise, par le pressentiment d'un malheur prochain, qu'elle fut obligée de sortir pour respirer le grand air; à peine arrivée dans le porche, elle fut saisie d'un violent vomissement. Toute la semaine elle fut malade et sans force, et ayant consulté le Dr LINDBECK, elle lui dépeignit les symptômes suivans.

Tous les jours, vomissemens répétés, surtout en mangeant. Douleur simple au ventre qui augmente par le mouvement et le contact des tégumens.

Sueur constante après l'exercice, qui inonde de grosses gouttes la face pâle et blême.

Jour et nuit diarrhée réitérée, sans caractère particulier.

Sensation d'une boule lancinante qui descend du pharynx dans l'estomac, pendant et après la déglutition.

Tout lui paraît fétide et de mauvais goût.

Chaque troisième nuit son mal empire.

Toutes les nuits roideur des membres.

Pouls fréquent et concentré.

Elle craint d'être obligée de garder le lit si une fois elle s'alite.

En considération donc de la cause, la frayeur, LINDBECK donna *ignat.* gr^{ss} 1/2. Dès le même soir, la malade se trouva mieux; le lendemain elle fut sans

fièvre, et tous les symptômes s'apaisèrent, pour disparaître complètement le sixième jour.

GROSS considère encore le succès du cas suivant comme provenant du rapport qui a existé entre le remède qu'il a donné et l'origine de la maladie.

Une dame, dit-il, de 51 ans souffrait, depuis 2 ans, d'un fungus sanguin à la langue, rebelle à tous les remèdes allopathiques, douloureux de temps en temps et toujours incommode. Elle avait jadis ses menstrues pendant huit jours, toutes les trois semaines, copieuses; depuis 2 ans elles avaient cessé. Elle avait eu deux enfans de son mariage. Elle se plaignait aussi de bourdonnemens d'oreilles, et de congestions de toute espèce, éprouvant des serremens angoissans de cœur et des pressions dans le côté gauche. Ses selles étaient rares et pénibles; elle avait un crachotement continu.

La dépendance où ces symptômes étaient les uns des autres et ensemble m'engagea à donner à la malade *croc.* $\frac{\text{---}}{\text{x}}$ suivi de *calc.* $\frac{\text{---}}{\text{x}}$ répété deux fois, qui suffirent pour faire disparaître en peu de temps toutes les incommodités.

GROSS affirme qu'une étude sévère et vraiment caractéristique de la matière médicale amènera à connaître la spécificité de plusieurs remèdes envers certaines affections morbides. Ainsi, dit-il, le *secale cornutum*, quoique encore imparfaitement éprouvé, circonscrit le nombre des substances qui affectent le système utérin, ayant lui seul plus de tendance qu'aucun autre à en guérir les maladies; il produit

soit l'érétisme soit la torpeur de ce système, et répond également aux dérangemens dans l'un et l'autre sens ; aussi ai-je plus opéré avec une seule dose que je ne faisais avec des doses répétées de *puls.*, *croc.*, *plat.*, *nux*, *graph.*, *caust.*, *phosph.* et *calc.*

Je me fais un devoir et un honneur d'être en tout de l'avis de ce grand praticien, et je recommande fortement au lecteur l'étude des considérations d'un si profond penseur.

Ch.-G. PESCHIER, Doct. ch. et méd.

EVACUATIONS.

Nous empruntons et traduisons ce morceau de l'*Encyclopédie homœopathique* (voir aux Annonces), ouvrage dont la première livraison seule vient de paraître et qui nous semble devoir faire opérer un pas immense à l'homœopathie, l'amener même rapidement au rang de science proprement dite, en y rattachant et en exposant toutes les questions de physiologie, de pathologie et de pratique. Jusqu'ici, à l'exception des journaux, nous ne possédions que des ouvrages de *pathogénésie* (matière médicale pure), et un seul de médecine pratique, le *Traité des maladies aiguës* d'Hartmann ; l'*Encyclopédie* va aborder tous les sujets et traiter, avec plus ou moins de dé-

tail toutes les maladies auxquelles un nom peut être imposé, et les dispositions morbides qui s'offrent plus ou moins fréquemment chez les malades. Il est inutile d'ajouter qu'on y retrouvera tout ce qu'on possède déjà sur la *pathogénésie*. Nous nous proposons de faire de fréquens emprunts à ce *lexicon*, et nous donnons ce qui suit comme un échantillon de la manière des auteurs.

EVACUATION, *abführung* ; c'est un procédé communément employé dans la médecine ordinaire, qui consiste dans l'usage de violens purgatifs ou de laxatifs légers, dans le but de chasser du canal intestinal de prétendues ou présumées substances nuisibles, comme mucosités ou glaires, bile, vers, etc. ; ou bien de produire sur ce système une dérivation par une forte irritation, comme dans les affections cérébrales ; — ou bien d'amener des excrétions liquides abondantes, comme dans les pléthores, ou la surabondance de sucs, d'humeurs.

On ne fait point entrer en compte les inconvéniens de ces évacuations forcées qui entraînent toujours avec elles un affaiblissement indispensable des forces physiques. Tous les *évacuans*, en raison de la forte irritation qu'ils produisent sur les intestins et de l'augmentation du mouvement vermiculaire, amènent dans ce canal une abondance anormale de sucs, suspendent l'action des vaisseaux absorbans et la fonction de la nutrition, limitent et interrompent à la fois les autres fonctions nécessaires à l'entretien de la santé, par exemple, celles de la peau, et ont pour

conséquence nécessaire la chute des forces, et une grande faiblesse musculaire; — tous inconvéniens connus de quiconque a fait usage de purgatifs.

Mais, ce n'est point là tout; des maladies pénibles, quelquefois même graves, l'expérience nous l'apprend, proviennent de l'emploi de ces moyens irritans. Sans parler du dérangement de la digestion, du relâchement des intestins, et des constipations plus ou moins opiniâtres, nous indiquerons les congestions qui atteignent quelquefois le degré de violente inflammation, amènent le flux de sang ou hémorrhagie intestinale, et conduisent, suivant leur durée, les malheureux infirmes à un degré de consommation tel que tout l'art médical ne saurait prévaloir sur ses ravages. D'après ces faits, qui s'offrent tous les jours, nous ne saurions trop prémunir contre les risques que courent ceux qui font usage et surtout abus des purgatifs.

ÉVACUATIONS SANGUINES.

L'expérience de tous les jours a démontré surabondamment que les déplétions, ou plutôt les profusions sanguines, que prescrit l'allopathie, sont toujours plus ou moins la cause de désordres dans l'organisme, de lésions des fonctions animales. A la vérité, le sang artificiellement extrait, ce soutien le plus fort de la vie, cette source plastique de tous les organes, ce foyer de la caloricité et de la calorification, se reproduit en assez peu de temps; mais il éprouve toujours une fâcheuse modification dans ses

qualités ; il perd de sa consistance et de sa force réparatrice , et ainsi disparaît sa destination primitive. Puis donc qu'alors la masse du sang , ce puissant ressort des fonctions vitales, est altérée dans sa quantité aussi bien que dans sa qualité , il est impossible qu'il n'en résulte pas de graves maladies qui d'abord germent sous l'apparence d'un bien-être général , mais ensuite se développent en maux souvent incurables.

Les inconvéniens qui résultent des évacuations sanguines se manifestent par une détente générale, une lassitude , la pâleur de la peau , la lenteur des mouvemens musculaires , l'affaissement de parties auparavant pleines de vie , l'abaissement du pouls , l'indifférence , la somnolence , etc. , à quoi il faut ajouter quelquefois des hallucinations , le vertige , un voile devant les yeux , les défaillances , le bourdonnement des oreilles , le serrement de poitrine , une angoisse inexprimable , des sensations douloureuses , le hoquet , une respiration rare , pénible , profonde , râlante , stertoreuse , enfin la perte de connaissance et la mort apparente , ou bien les plus violentes convulsions. — On doit donc reconnaître dans la saignée le débilitant le plus puissant.

L'observation soigneuse de ces suites fâcheuses de la saignée doit faire reconnaître que la pratique de cette évacuation , dans les maladies , produit d'autant plus de dommage à l'économie qu'en vertu de sa propriété affaiblissante , elle déränge le cours des maladies aiguës et leur développement successif , elle retarde

les crises , ou les arrête complètement , et devient ainsi la cause des maladies dites nerveuses , des fièvres nerveuses , que l'on voit survenir si souvent sous l'influence des traitemens allopathiques. Si , en pareilles circonstances , les forces du malade sont encore suffisantes pour surmonter l'action pernicieuse des saignées , et lui conserver la vie , toutefois alors il ne peut éviter les conséquences fâcheuses et les maladies de longue durée qui en sont le résultat immanquable.

Les saignées dites de précaution , que pratiquent quelques personnes dans l'état de santé , ne sont pas moins préjudiciables. Sans parler de la débilitation qui en est la conséquence nécessaire , il ne faut pas oublier que le sang subit par-là une altération dans sa quantité et sa qualité , que le rapport dynamique mutuel entre le système vasculaire et le sang est détruit , tandis que la force et le poids perdent leur équilibre ; que l'influence du système nerveux sur le vasculaire est morbifiquement accrue , que leur réaction alternative est bornée , limitée , qu'il en résulte des congestions , des amaigrissemens , suite d'un désordre dans la circulation , et germes profonds de maladies pénibles , de longue durée , de cachexies , d'hydropisies , d'affections nerveuses , etc. ; conséquences qui , à raison de la profondeur de leurs racines , sont très-difficilement attaquables avec succès par l'art , lorsqu'elles se sont développées.

Nous n'avons nullement besoin de moyens aussi violens pour la guérison des inflammations et des

autres maladies, car ils sont incompatibles avec une guérison douce, radicale et durable. Heureusement nous possédons dans *aconitum* un remède dont la force curative dans cette classe d'affections morbides atteint toujours le but promptement, facilement, d'une façon durable, et sans aucun des inconvénients signalés, et rétablit complètement la santé des malades, si quelque complication ne s'y oppose.

SUR LES PRÉTENDUES EXPÉRIENCES

DE M. ANDRAL

CONCERNANT LA PRATIQUE DE L'HOMŒOPATHIE.

Quoique la critique polémique n'entre pas dans notre plan, nous traduisons le morceau qui suit d'un journal homœopathique américain, comme étant une véritable leçon de pratique; nos lecteurs y verront aussi quel jugement est porté au-delà des mers sur les *essais* faits à Paris, qui ont probablement servi de base et de considérant à la réponse que l'Académie de médecine vient de faire au ministre.

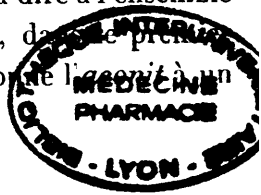
Il paraît qu'en novembre dernier M. Andral jugea convenable de soumettre les malades de son hôpital

à une série d'essais maladroits (*awkward*) de traitement homœopathique, et que les résultats obtenus furent de nature à le porter à continuer cette conduite jusqu'aux dernières nouvelles (en mai), où ces essais n'étaient pas encore terminés. Si le récit qu'en fait le journal d'Edimbourg, d'où nous les tirons, est en tout correct, il est grandement temps que M. Andral soit arrêté dans sa course insensée (*mad career*). Il est évident, d'après ce que nous lisons, qu'il est grossièrement (*grossly*) ignorant dans la méthode qu'il essaie de pratiquer. S'il a quelque confiance dans l'homœopathie, certes il devrait l'étudier consciencieusement avant de soumettre les hommes confiés à ses soins à elle, comme méthode curative; et s'il n'a pas confiance dans le système, il n'est certainement pas excusable de l'appliquer aux malades dans un seul cas. L'incompétence ou imperfection des connaissances qu'il avait de cette méthode, en faisant ces expériences, résulte des faits suivans.

1° Il n'y avait pas d'ouvrage homœopathique pratique publié en français, en novembre; les premiers ont paru en janvier. (*Ce raisonnement ne nous paraît pas concluant.* N. du R.)

2° Il n'a demandé l'assistance d'aucun médecin homœopathe de Paris.

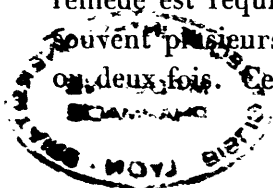
3° Il a prescrit des remèdes homœopathiques contre le nom allopathique des maladies, au lieu de les appliquer à la maladie réelle, c'est-à-dire à l'ensemble des symptômes du patient. Ainsi, dans le premier cas cité dans son rapport, il a donné le *aconit* à un



malade qui souffrait de ce qu'il appelle une *gastrite*, nom allopathique de l'inflammation de l'estomac; et le seul symptôme qu'il en donne est une fièvre interne, par où il est probable qu'il désigne une grande chaleur de la peau. Il en est de même dans toutes les autres parties du rapport; un nom d'un état interne supposé est donné, et un seul symptôme est posé comme indication du remède homœopathique !

4° Les remèdes, en égard à leur propre indication, ne sont complètement signalés dans aucun cas; la *Matière médicale* de Hahnemann ne justifie pas une seule des prescriptions que M. A. fait. Le 7^e cas, d'un homme guéri immédiatement d'une congestion cérébrale, avec violentes attaques de stupeur, peut être pris pour une exception, si M. A. a rapporté tous les symptômes, et en a fait usage pour chercher et trouver son remède. Mais comme il n'a pas suivi cette règle essentielle d'homœopathie, dans ce cas, l'excellent résultat qu'il a obtenu, et qui heureusement est resté permanent, montre seulement que le docteur a trouvé une seule fois par hasard (*stumbled on*) le véritable remède, dans le cours de ses aveugles expériences.

5° Il a donné seulement *un* remède à chaque malade, et ne l'a appliqué qu'une fois; cela montre incontestablement qu'il ne connaît en aucune manière les annales pratiques de l'homœopathie. Presque toujours, dans le traitement d'une maladie, plus d'un remède est requis par les lois de l'homœopathie, et souvent plusieurs remèdes doivent être répétés une ou deux fois. Ce doit être spécialement le cas, dans



les maladies comme celles qu'il est probable que M. Andral avait à traiter à la Pitié.

6° La diète accordée aux malades était tout-à-fait incorrecte; on leur refusait absolument les végétaux, et on leur permettait du vin.

Plusieurs végétaux culinaires sont permis dans la diète homœopathique, tandis que le vin (pur), à une ou deux exceptions près appartenant aux maladies chroniques, est totalement interdit. Le vin est un puissant antidote de plusieurs remèdes prescrits par M. Andral.

Il est difficile de concevoir de la part d'un aussi célèbre médecin que M. Andral, qu'il ait intentionnellement fait une fausse (*spurious*) application de la méthode homœopathique, dans le dessein de diminuer la confiance du public; toutefois si le rapport est correctement cité en anglais par les éditeurs du *Journal d'Edimbourg*, il est certainement très-difficile de concevoir quelle autre intention il a eue.

Il aurait été impossible à Hahnemann lui-même de dire, d'après la misérablement (*wretchedly*) imparfaite description des cas, que les remèdes étaient indiqués dans un seul de toute la quantité. Par exemple, des cas sont désignés : « fièvre quotidienne intense, avec battemens de cœur; — dysménorrhée et gastrite chronique, avec céphalalgie très-intense; — bronchite avec toux opiniâtre; — affection de l'utérus et du cœur, avec une constipation opiniâtre, etc. »

En vérité, l'allopathe doué de la plus forte imagi-

nation trouverait quelque légère difficulté à décider ce qu'il y a à faire d'après une indication aussi maigre; un allopathe consciencieux ne se trouverait pas conduit à faire une prescription sous de pareilles circonstances; combien moins un homœopathe peut-il être en pareil cas supposé connaître en réalité les règles de la méthode homœopathique?

L'homœopathie ne prescrit pas ses remèdes d'après une idée, vraie ou fausse, que se fait le praticien de la nature ou de la cause prochaine de la maladie; elle prend tous les symptômes d'un cas, et toutes les circonstances, passées et présentes, sous lesquelles ils s'offrent, s'exaspèrent ou diminuent, comme la base de la certitude du remède; elle regarde toutes les spéculations sur la nature essentielle de la maladie comme étant en dehors d'une recherche exacte, susceptibles de jugemens contradictoires, et par conséquent, impropres à former aucune portion des indications pratiques de la cure. D'après cela, tous les noms de maladies destinés à donner des notions des causes internes des symptômes, sont rejetés par quiconque fait un essai régulier de traitement homœopathique des malades. M. Andral, au contraire, tombe dans l'ancienne coutume de prescription contre ses notions d'état intérieur, et se sert des termes ordinaires de l'art pour exprimer de semblables notions; c'est ainsi qu'il emploie les termes de *gastritis*, *bronchitis*, *pleurodynia*, *lombago*, *hydrops péricardii*, etc., etc., comme exprimant ses conjectures sur l'état de ses patients, lequel il cherche à combattre

en donnant très-improprement des remèdes homœopathiques. Cette méthode est très-absurde, et ne peut jamais produire que le témoignage le plus ridicule et le moins certain.

Les éditeurs d'Edimbourg affirment avec la plus apparente gravité, « que les résultats des essais de M. Andral sont tout-à-fait concluans contre la méthode de Hahnemann. » Si cette assertion est faite de bonne foi, elle montre que ces éditeurs ne connaissent pas la méthode de Hahnemann. Mais il est surprenant pour nous, qu'après avoir admis que huit des malades de M. Andral ont retiré un bénéfice durable de l'application des seules doses des remèdes homœopathiques, et que sept ont été soulagés le lendemain du jour où ils les ont reçus, ces journalistes aient terminé leur article en affirmant *que ce plan est tout-à-fait inefficace*; — ils se contredisent eux-mêmes d'une façon palpable.

CHOLÉRA DE MARSEILLE.

CORRESPONDANCE.

A MES TRÈS-HONORÉS CONFRÈRES DUFRESNE ET PESCHIER.

Le 21 avril 1853.

Je viens, comme je vous l'ai promis, vous rendre un compte exact de ma pratique homœopathique ap-

pliquée au traitement du choléra asiatique, qui a régné dans la ville de Marseille où je suis venu fonder l'homœopathie.

Cette maladie existe ici depuis environ quatre mois et demi : on prétend qu'elle y a été importée par un bâtiment chargé d'effets militaires venant de la côte d'Afrique (Oran), où avait régné tout récemment le choléra. A Marseille, elle a commencé à sévir sur quelques personnes notables, qui toutes, comme ailleurs, ont été emportées dans quelques jours. Une réunion de médecins distingués a cru bien faire d'ordonner, à tous les cas indistinctement, bains chauds à 36-40° pour favoriser la réaction ou calorification ; celle-ci une fois établie, les saignées devenaient indispensables pour prévenir ou combattre les congestions pulmonaires ou cérébrales ; très-peu de malades échappaient par ce traitement. Je n'en puis citer qu'une, c'est M^{me} Rampal, femme d'un médecin, mais que le bain brûla si fort qu'elle fut très-longtemps à se rétablir, et après des souffrances inouïes. Des résultats si fâcheux furent bientôt connus de la classe riche, qui prit tout à coup le parti sage de fuir la ville infectée (1). La maladie a gagné peu à peu dans l'espace de deux mois (janvier et février) ; c'est alors que le peuple en a ressenti les atteintes cruelles ; il connaissait les insuccès des médecins ; et grand nombre croyant à l'empoisonnement, il se gardait bien de faire appeler à son secours ; il se traita

(1) 50,000 ont fui Marseille pendant plusieurs mois.

lui-même par du rhum dans du thé bien chaud, et de l'huile d'olive comme on l'avait fait en Espagne : beaucoup ont échappé à la mort par ce moyen. Cependant le fléau dévastateur marchait de plus en plus, et la mortalité s'élevait à 60, 80 décès et plus par jour ; c'est alors que le peuple frappé de terreur se décida à demander du secours ; au même instant des bureaux de secours, de charité, des ambulances furent créés par les administrateurs, je veux dire l'autorité, qui y attachèrent des personnes dévouées, comme médecins, élèves en médecine, lesquels prodiguèrent à l'envi leurs soins à tous les malades. C'est alors aussi, que je me rendis à la Société académique pour obtenir de l'autorité (car c'est à elle qu'elle s'adressait) une salle à l'hôpital ou une ambulance, afin de traiter homœopathiquement les cholériques, *qui y mouraient tous* deux ou trois jours après leur entrée. A l'appui de ma demande, je lus un rapport des traitements homœopathiques aux cas de choléra, extrait de la *Lettre aux médecins français*, par M. le Dr Des Guidi. Par cette lecture, je m'étais flatté de produire un effet avantageux en faveur de la saine doctrine ; on m'écouta attentivement, puis on me promit de m'attacher à une ambulance, mais il n'en fut rien ; on m'oublia. M. le maire de Marseille m'adressa, quinze jours après, une lettre imprimée, dans laquelle il m'invitait à me rendre au Bureau de secours des Grands-Carmes, afin d'y donner des soins aux malheureux qui en viendraient réclamer, conjointement avec des médecins déjà attachés à ce poste. Pen-

dant un mois je m'y suis rendu assidument, et là j'ai traité, sous les yeux des médecins, des élèves en médecine surtout qui m'accompagnaient près des malades, nombre de choléras très-graves.

La première malade, appartenant au Bureau, que j'eus à traiter, fut la nommée Bostany Rosina, âgée de 39 ans, demeurant rue Négrel, n° 45. Je fus accompagné par MM. Nanguis et Paschal, élèves en médecine; nous la trouvâmes dans l'état suivant : dans la période algide depuis 24 heures, vomissemens, diarrhée très-fréquente, aqueuse et blanche comme l'eau de riz, froid glacial, évanouissemens; le 6 mars, second jour de l'invasion de la maladie, tête lourde, vertige, yeux caves, ternes, face froide, glacée, hippocratique; nez très-effilé, langue froide et couverte d'un enduit légèrement visqueux; voix sépulcrale, grande disposition au silence, soit inextinguible pour les boissons froides; grande prostration, coliques violentes précédant les évacuations alvines involontaires; sentiment d'ardeur dans le ventre et dans l'estomac, les urines supprimées depuis 24 heures; crampes dans les jambes, dans les mains, augmentées et provoquées par les moindres mouvemens; agitation, insomnie.

Traitement à 7 heures du soir. Je donnai en présence des élèves ci-dessus nommés, *cinq globules de veratrum 12^e dilution*, et nous attendîmes l'effet de ce remède homœopathique; un quart d'heure après l'ingestion, la réaction s'opéra, la chaleur s'établit généralement et s'augmenta insensiblement, au point

que le lendemain matin je lui trouvai une douce moiteur ; je fis administrer de temps en temps quelques morceaux de glace pour tromper la soif. L'élève Ranguis, de garde pendant la nuit au Bureau, vint la voir, et lui administra, une fois seulement, *deux* globules du même médicament ; il le fit d'après mes recommandations, si les crampes n'avaient pas cédé.

Le 7, troisième jour, la chaleur tendait à disparaître de nouveau, la peau redevenait froide surtout aux extrémités ; je donnai *trois gouttes d'alcool camphré* dans une cuillerée d'eau ; un moment après la chaleur générale se rétablit et dura.

Le 8, douleur pongitive au côté gauche de la poitrine, suffocation imminente, danger de mort, face rouge, tête lourde ; je fis placer sur le point douloureux 10 *sangsues* qui soulagèrent immédiatement mais ne guérèrent pas. Je combattis cette congestion par *aconit*, *bryon.* et *carbo veget.* ; tous ces médicaments furent donnés à la plus haute puissance : sans l'aide de tous ces moyens, je perdais infailliblement ma malade.

Le 9, elle dormit un peu pour la première fois, et elle entra en convalescence, ce qui ne se démentit pas. C'est le seul cas sur *vingt malades* que j'ai assistés où j'ai cru être dans la nécessité absolue d'appliquer quelques sangsues pour détourner l'orage qui menaçait les jours de mon intéressante malade. Je me suis rappelé heureusement les réflexions de M. Chwit, médecin homœopathe distingué à Genève, auquel nous avons applaudi par les vœux sages, pru-

dentes et conciliatrices qu'il a émises dans la séance du 15 septembre 1834 (*Mémoire sur la saignée et l'aconit*, Bibliothèque homœopathique, t. IV, p. 46). Au reste, il est des médecins célèbres en Allemagne qui, dans des maladies aiguës, font souvent précéder d'une saignée l'*aconit* qui réussit ensuite merveilleusement en prévenant les réactions inflammatoires. Je pense néanmoins que les cas où la saignée est urgente sont très-rares dans la médecine homœopathique, et ce qui peut en partie le prouver, c'est que depuis que j'habite Marseille, j'ai vu environ *trois cents maladies*, il est vrai grand nombre de maladies chroniques, mais aussi beaucoup d'aiguës, où je n'ai pas eu besoin de saigner une seule fois pour les guérir.

Revenons au traitement homœopathique des cholériques. Dans tous les cas, le *veratrum* et le *cuprum* ont fait presque tous les frais de la guérison ; le premier surtout, répété deux ou trois fois, arrêta la marche de la maladie comme par enchantement.

Appelé auprès de la femme Pologne Rousse, âgée de 50 ans, demeurant rue de la Belle-Marinière, quartier des Grands-Carmes, accompagné auprès d'elle par M. Pascal, élève en médecine.

Nous la trouvâmes dans l'état suivant : tête lourde, face froide, nez glacé, froid général, douleur violente au creux de l'estomac, vomissemens, diarrhée involontaire, aqueuse et fréquente, crampes très-fortes dans les deux jambes et dans les doigts, grande soif. C'était le début de la maladie. Je lui donnai, le 8 mars, *alcool camphré*, trois gouttes dans une

cuillerée d'eau ; au bout de demi-heure la chaleur a reparu ; eau très-froide pour boisson prise par cuillerées, de cinq minutes en cinq minutes.

Le 9, la diarrhée continue ainsi que les crampes ; *veratrum* 12^e dilution, 4 globules, en une seule dose à midi. Je répétais *veratrum* 2 globules pour arrêter les crampes qui persistaient ; j'ai observé que ce médicament à la dose d'un à deux globules répétés au besoin arrêtaït parfaitement les crampes. Le lendemain 10, 3^e jour, la diarrhée reparut, j'administrerai *cuprum* 9^e dilution, 2 globules.

Le 10 au soir, la diarrhée était supprimée. Le 11, bouillon léger, convalescence. Chez d'autres cholériques, j'ai eu plusieurs fois à combattre un sentiment de brûlure qui restait dans la convalescence ; *arsenic* en a toujours triomphé. C'est un précieux remède aussi pour relever les forces abattues à la suite du choléra.

Sur les vingt malades atteints du choléra plus ou moins intense, je n'en ai perdu que deux (femmes), l'une âgée de 28 ans, l'autre nommée Rippert, rue de l'Echelle, âgée de plus de 75 ans. La première a succombé à une congestion pulmonaire, au 3^e jour de la maladie. *Veratrum* seul avait d'abord fait miracle sur cette malade appelée Muller, de Paris ; elle a eu le choléra le plus grave avec cyanose. L'action puissante de *veratrum*, donné à la dose de 6 globules, dissout dans le tiers d'une verrée d'eau et pris par cuillerées, avait enlevé très-promptement tous les symptômes les plus alarmans, le froid glacial, le vomissement, la diarrhée, les crampes, la

cyanose, etc. Le soir du 24 février elle était très-bien; on eut l'imprudéce, à mon insu, de lui donner un bouillon, après lequel elle prit subitement une oppression si grande, qu'elle mourut asphyxiée dans quelques heures. J'arrivai trop tard auprès d'elle, pour lui appliquer les remèdes nécessaires.

Je citerai encore la femme Toussaint, âgée de 36 ans, demeurant rue Suffren, atteinte du choléra dans le mois d'avril; le *veratrum* a fait tous les frais de la guérison. Le *veratrum* peut être considéré comme un spécifique de cette grave maladie; avec ce seul médicament, vous n'avez point à redouter la période algide, il la combat toujours avec succès (du moins selon mes observations); mais si vous êtes appelé très-tard et que le miasme ait eu le temps de faire de grands ravages sur les organes, ce moyen ne peut suffire; les symptômes qui apparaissent, seront et doivent être combattus par les moyens appropriés. L'*arsenium* m'a été d'un grand secours dans des cas où une douleur sourde, profonde, avec le caractère brûlant, persistait; je n'en ai jamais donné qu'une fois, un globule.

J'ai traité aussi avec le même succès des cholérines très-graves avec *acidum phosphoricum*; dans celles qui l'étaient moins, avec *chamomilla*, surtout chez les enfans et les femmes délicates.

J'ai donné à beaucoup de personnes les préservatifs homœopathiques contre le choléra, et aucune d'elles n'a été atteinte; mais elles ont presque toutes ressenti des borborygmes avec de petites tranchées

et le ventre resserré, même constipé. J'ai donc à regretter, Messieurs, de n'avoir pas fait autant de bien que je l'aurais pu ; mais le zèle ne m'a manqué dans aucune occasion ; vous voyez par cet exposé les raisons qui m'ont empêché de faire connaître et répandre cette bienfaisante homœopathie. Cependant le peu de malades que j'ai soignés a convaincu le peuple de la supériorité de cette nouvelle médecine sur l'autre ; aussi accourt-il aujourd'hui auprès de moi la réclamer. Je fais des consultations gratuites deux fois la semaine, les lundi et jeudi ; et dans ces deux jours je vois environ quarante à cinquante malades, et le nombre en va toujours croissant. J'espère que bientôt la médecine homœopathique triomphera malgré les nombreux détracteurs. Avant de terminer, je désire vous donner une observation de paralysie (paraplegie) guérie dans le court espace d'un mois.

M. H....., contrôleur des hôpitaux de Marseille, tempérament nerveux, caractère irascible, très-impressionnable, sensible au froid, éprouvait des douleurs dans la moelle épinière à la région lombaire, augmentées par la pression ; elles s'irradiaient vers la poitrine et occasionnaient une forte oppression, toux avec expectoration de beaucoup de mucosités, perte d'appétit, vomissemens quelquefois, faiblesse si grande des extrémités inférieures, qu'elle ne permettait pas au malade de pouvoir soutenir le poids de son corps ; ajoutez à cela tremblement et tiraillement dans les genoux et les jarrets, les genoux pliaient. Depuis 10 mois, le malade se faisait porter en chaise

aux hôpitaux pour y continuer son service. Le 18 novembre 1834, je donnai *nux vom.* un globule, le soir, dissout dans un peu d'eau à prendre en une dose; nuit assez bonne, mais au réveil, chaleur dévorante dans l'estomac, dans la poitrine, toux sèche et brûlante; cet état se calme dans la journée. Le soir il ne lui reste qu'une forte douleur de poitrine avec une toux fréquente, un peu plus de douleur dans l'épine dorsale; le lendemain 20, insomnie à cause de la toux; le 21 novembre au lever, forte douleur de poitrine et toux sèche, douleur de tête avec un froid intérieur, odontalgie; le 22 au lever, tiraillement à la cheville du pied droit; dans l'après-midi, chaleur assez forte à l'épine dorsale, douleur au mollet droit; le 23, en s'éveillant, désir du coït (que depuis bien long-temps le malade n'avait eu); dans la journée, quelques tremblemens nerveux à l'une et à l'autre jambe. Le soir, douleur à l'épine dorsale entre les deux épaules, tremblemens aux deux jambes. Le 24 du même mois, à 9 heures du matin, c'est le malade qui s'exprime dans son bulletin du jour : « Promenade aux Allées de Meillan; oh ! avec quelle » jouissance je me suis senti appuyant les pieds à » terre, sans éprouver ni gêne ni douleur, mais » plutôt un plaisir ! J'ai fait, mon cher docteur, trois » fois le tour des Allées, sans jambes traînantes, » sans manquer de respiration, me reposant deux ou » trois fois, plutôt par précaution que par besoin. » Cet état d'amélioration a été toujours croissant. Depuis ce temps, M. H..... ne va plus en chaise à por-

teur, quoique la distance de chez lui aux hospices soit très-grande, il fait tous les jours une lieue au moins sans en être fatigué, et cet état de bien-être se soutient parfaitement quoiqu'il n'ait pas achevé son traitement.

Autre observation.

Le sieur Guiot, maître maçon, âgé de 36 ans, demeurant boulevard Chaves n. 45; tempérament bilieux; malade depuis 4 ans. Consulté le 3 novembre 1834, je le trouvai dans l'état suivant : yeux douloureux à la lumière, ventre très-volumineux, engorgement considérable du foie, de la rate, ascite, digestions faibles; le malade éprouvait de fortes coliques qui l'obligeaient à se coucher, il avait un serrement douloureux dans le ventre près l'ombilic avec oppression, frissons et borborygmes, urines jaunes, évacuations copieuses de couleur argile accompagnées d'une douleur brûlante, lancinante et pulsative dans le rectum, genou tuméfié qui empêche les mouvemens de l'articulation; ictère bien prononcé surtout à la sclérotique. Ce malade très-connu ici, a été traité par des praticiens distingués; MM. les docteurs Cauvière, Remonincg, Flory, Pelachi, Reimonet, tous l'avaient déclaré incurable.

Le 3 novembre 1834, *aconitum* 2 globules, 26^{me} dilution.

Amélioration sensible dès le sur-lendemain, tous les accidens du ventre disparaissent, et le malade vient tout joyeux m'annoncer l'agréable nouvelle de

la cessation de ses souffrances. Les digestions se font bien, elles ne sont plus suivies de coliques. Le 6, trois jours après, *lycopodium* un globule, 24^{me} dilution; le malade revient au bout d'un mois m'annoncer sa guérison; il m'apprend qu'il a repris ses occupations, qu'il vient me voir pour me remercier des soins heureux que je venais de lui donner; il m'en témoigne la reconnaissance la plus vive, en me disant que les médecins qui l'avaient vu allaient bien être surpris de le trouver guéri. Ce malade que je viens de traiter du choléra, il y a 15 jours, a été guéri par *veratrum* en deux doses; ainsi il doit deux fois la vie à la médecine homœopathique que je suis venu, grâce à vos bons conseils, pratiquer dans Marseille.

Agréez, mes très-honorés collègues, mes respectueuses et amicales salutations.

DUPLAT.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris (suite de p. 61).

FACE. Chaleur passagère à la face, avec rougeur, reparaissant fréquemment (après 10 h.).

Ardeur douloureuse aux joues avec chaleur et rougeur (après 4 h.), plus sensible au sujet lui-même, que reconnaissable à l'attouchement.

Sur la joue droite, après quelques sensations pas-

sagères de froid, se montre une tache très-douloureuse, d'un rouge foncé, qui grandit et s'étend bientôt sur toute la face, avec une forte sensation de chaleur; ce symptôme se manifeste plusieurs fois dans un après-midi (le 5^e j.).

Chaleur aux tempes avec froid aux joues (après 8 heures).

Sensation, comme si des gouttes d'une pluie froide tombaient sur la face, en sortant à l'air libre, plusieurs fois (70^e j. et après).

Sensation spéciale de froid à la tempe droite (108^e j.).

Douleur déchirante et lancinante de froid à une petite place de la joue gauche.

Une couple de petites taches rouges de chaque côté du front (65^e j.).

Sous les cheveux et surtout à l'occiput, prurit simple, ou mordicant, ou cuisant, avec légers élancements, quelquefois avec chaleur à la peau, surtout le soir, qui oblige à se gratter, et passe alors promptement, mais revient à d'autres places, quelquefois pendant une minute, quelquefois durant plusieurs heures (les 36^e, 75^e, 93^e, 107^e jours, et plus souvent encore).

Le même symptôme a souvent lieu à la peau de la face, au front, aux tempes, aux joues, aux oreilles, aux lèvres, au menton.

Sensation rongeannte, perforante à la peau de la tête et de la face, ici et là, qui empire par la friction; il s'y forme quelquefois une tache rouge.

Boutons séparés à la peau de la tête et de la face, rarement groupés, nombreux surtout à l'occiput, aux tempes et au front, surtout près des cheveux.

Piqûres brûlantes, comme de *cousins*, aux mêmes places.

YEUX. Yeux enfoncés, cernés de bleu ou d'un gris sale, chez le plus grand nombre de personnes qui ont fait les épreuves, pendant long-temps.

Pression aux yeux (après 7 h.), — comme si elle avait beaucoup pleuré ; — avec ardeur (après 2 h.).

Sensation d'expulsion aux yeux (du 2^e au 4^e jour).

Endolorissement des yeux (2^e j.).

(Le plus grand nombre des affections des yeux s'exaspèrent au grand air ; le mouvement du globe oculaire produit, éveille ou empire les douleurs).

Sensation douloureuse en commençant à lire, à la lumière artificielle (le 7^e jour).

Douleur dans les yeux après avoir pleuré.

Engourdissement dans les yeux avec serrement (le 1^{er} et le 2^e jour).

Déchirement léger, quelquefois sensible, dans les yeux.

Déchirement douloureux dans le globe oculaire gauche, itérativement, du haut en bas et en dehors, pendant deux minutes.

Douleur coarctante et déchirante dans les paupières (le 63^e jour).

Traction déchirante et pincement dans les paupières.

Pesanteur aux paupières par le mouvement.

Glocitation à l'œil gauche, passant promptement (après 4 h. et le 3^e jour au soir).

Glocitation dans l'œil droit, pendant $\frac{1}{4}$ h. (11^e j.).

Coups dans l'œil gauche durant peu de temps (après 3 heures).

Elancemens dans les yeux, venant d'autres parties, comme le front ou les tempes, ou partant des yeux et se répandant au front en picotemens passagers.

Picotemens isolés dans les yeux.

Sécheresse mordicante ou brûlante, quelquefois pruriteuse dans les yeux, souvent avec la sensation d'un peu de sable qui se trouverait entre les paupières et l'œil, avec légère rougeur de la conjonctive, des paupières et même du globe de l'œil; ce symptôme se manifeste dans les premiers jours et avec des intermissions, durant toute l'action du remède.

Le matin, au lever, les paupières sont collées.

Le matin, sur le bord sec des paupières, dépôt léger, blanc, écumeux.

Ardeur et sécheresse avec rougeur aux yeux, et sécrétion sébacée aux angles (le 17^e j.).

Ardeur et sécheresse des yeux qui sont troubles, forte rougeur de la conjonctive, vue trouble, indistincte, comme si un voile était étendu devant les yeux, le matin, pendant plusieurs jours (le soixante-troisième jour).

Quelquefois vue trouble, en apparence, meilleure de près que de loin.

Sensibilité des yeux contre la lumière solaire trop vive, pourtant pas à un haut degré.

Sensation aux yeux d'une goutte d'eau froide placée entre les paupières et le globe oculaire.

Sensation de froid, ou d'introduction d'air froid aux yeux, avec larmolement en les fermant (le 7^o j.).

Dans l'angle interne de l'œil gauche, sensation d'un corps étranger; la caroncule lacrimale paraît un peu enflammée, et la conjonctive très-sèche.

Aux sourcils, prurit mordicant, brûlant ou lancinant, qui revient souvent, avec picotemens.

Aux angles des yeux, prurit mordicant ou lancinant.

Douleur mordicante, picotante, pruriteuse au rebord orbitaire dans la peau, surtout à l'angle interne.

Prurit aux paupières, tantôt brûlant ou mordicant, tantôt lancinant, rarement rongeant.

Douleur mordicante au-dessous de la paupière inférieure droite.

Sensation rongeante dans la peau de la région orbitaire inférieure gauche.

Sensation de fourmillement et de mordication au bord de la paupière inférieure droite, qui passe promptement en tiraillemens, et revient plusieurs fois dans $\frac{1}{4}$ d'heure.

Formication aux paupières en lisant à la chandelle, rarement de jour.

Secousses à la région du rebord orbitaire droit (le 2^e j.).

OREILLES. Forte chaleur à l'oreille externe gauche, suivie au bout de 1 $\frac{1}{2}$ h. de froid à cette partie et à la tempe (à 8 h.).

Derrière et dessous l'oreille droite, petite tumeur du volume d'une noisette, peu douloureuse; probablement, engorgement d'un ganglion lymphatique sous-cutané (du 4^e au 11^e j.).

A l'oreille gauche, près de son attache à la tête, nodosité à la peau, du volume d'une graine de chenevis, qui passe après 6 ou 7 jours (le 40^e j.).

Léger déchirement dans les oreilles externes.

Déchirement derrière l'oreille gauche, dans les os.

Déchirement dans l'une ou l'autre oreille interne, de courte durée, tantôt plus fort, tantôt plus faible.

Déchiremens et élancemens dans les oreilles internes alternant avec les mêmes symptômes dans d'autres parties du corps (le 11^e jour, puis fréquemment).

Dans la partie supérieure du cou, du côté gauche, droit au-dessous de l'angle maxillaire, douleur fouillante et lancinante jusque dans l'oreille, puis partant de ce dernier point et revenant au premier (le septième jour).

Douleur pressive et lancinante, partant du côté du cou, passant derrière la mâchoire inférieure, gagnant rapidement l'oreille avec picotement ou léger ou fort, surtout du côté gauche (le 11^e jour).

Par secousses, comme au travers du timpan, longs picotemens dans l'oreille droite en travaillant assis, comme si un clou y était fiché, ou comme si un animal piquant était vivant dans l'oreille; ils sont si violens que le sujet en est effrayé et porte involontairement le doigt à l'oreille; il s'y mêle des élancemens, avec la sensation que l'oreille est pleine et tirée en

bas; — de 10 minutes à $\frac{1}{2}$ h. de durée (le 7^e et le 15^e jour et souvent après).

Douleurs tractives dans les oreilles, se terminant par de nombreux picotemens, durant deux minutes, plusieurs fois dans le jour (le 18^e).

Deux piqûres, comme avec une petite épine, dans l'oreille gauche (après 3 h.) ; — dans l'oreille droite (le 3^e j.).

Elancement modéré, gravatif, par secousses, durant une minute, dans l'oreille droite, qui se répète au bout de $\frac{1}{4}$ h. ; puis après $\frac{1}{2}$ h., déchirement dans l'antitragus, d'une $\frac{1}{2}$ min. (le 25^e j.).

Dans l'oreille gauche, rarement dans la droite, pulsations pressives, indolentes, suivies de 2 à 15 coups, comme si l'air ou l'aile d'un oiseau frappait contre la membrane du tympan, avec sécheresse et froid de l'oreille, revenant très-souvent (les 30^e, 32^e, 40^e, 101^e jours).

Prurit dans les oreilles externes, tantôt simple, tantôt mordicant, tantôt brûlant, tantôt lancinant, avec légères piqûres et sensation notable de chaleur, quelquefois même boutons isolés.

Dans l'oreille droite son de cloches, d'abord léger, puis plus fort, s'étendant au loin, plusieurs fois par jour, et successivement pendant quelques jours (30^e et 32^e j.).

MÉLANGES.

Nous recevons du Président de l'une des Sociétés homœopathiques de Paris, M. le D^r CROSERIO, l'opinion suivante de notre vénérable maître commun, HAHNEMANN, sur un point de controverse inséré dans l'introduction aux *Archives de la Médecine homœopathique*; tout ce qui sort de la forte tête de notre digne chef, et de sa plume élégante quoique concise (la pièce autographe est écrite en français), est trop précieux aux vrais homœopathes pour que nous ne nous empressions pas de lui donner place. Cette opinion d'ailleurs montre le peu de cas qu'on doit faire des divergences qui ne portent que sur le *modus faciendi*; le principe seul est inattaquable.

La première pièce, dans le premier cahier des *Archives de la médecine homœopathique*, tome 1^{er}, intitulé : *De l'état présent de l'homœopathie en Allemagne*, écrite par un médecin en apparence homœopathe, offre néanmoins des aperçus peu homœopathiques, et entre autres celui (page 14) que « l'homœopathie » subira la loi éternelle des métamorphoses, que nulle chose terrestre ne peut éviter; j'en citerai pour unique preuve la ré-
« pétition des doses et les dissolutions aqueuses d'Ægidi, auxquelles
« personne ne songeait il y a quelques années. »

L'auteur de ces lignes s'est trompé gravement et ne paraît pas avoir réfléchi mûrement à ce qu'il hasarde; il confond ouvertement la cause avec l'effet, l'essence de l'art, l'homœopathie même avec la pratique qui comprend en général des manœuvres techniques, essentielles à la vérité, mais non pas tout-à-fait immobiles et qui dans l'exécution peuvent subir quelques améliorations et modifications (métamorphoses); l'art, le principe

homœopathique lui-même, fondé sur la maxime : *similia similibus curantur*, est une vérité constante de la nature éternelle, vérité par conséquent immuable puisqu'elle tient à la nature même de l'homme. Toute vérité, toute loi de la nature étant une dictée de l'Être Suprême, est entièrement supérieure aux choses terrestres exposées aux vicissitudes et changemens.

C'est pourquoi celui qui tâche d'abaisser ainsi le grand art de l'homœopathie, lequel au milieu des choses terrestres, variables, soumises à des métamorphoses continuelles, reste de toute éternité immuable dans son principe, celui-là se range lui-même parmi les mi-homœopathes, qui pour se rendre moins pénible le traitement des malades, introduisent dans la pratique homœopathique *pure*, de grande méditation et difficile à exécuter, mais aussi exclusivement *sauveuse*, les procédés allopathiques toujours pernicieux et dont la routine invétérée permet au praticien une paresse de l'esprit bien condamnable quand il s'agit de la vie.

Je réprouve donc de toutes mes forces l'assemblage de pareils moyens qui, comme le dit votre célèbre Mirabeau : « *hurleraient de se trouver ensemble*, » et je supplie mes bons disciples de ne pas faire à l'humanité ce tort immense.

SAMUEL HAHNEMANN,

Conseiller Aulique.

Coethen, ce 6 février 1835.

La discussion qui a eu lieu au sein de l'Académie royale de médecine, au sujet de la lettre du Ministre, concernant l'ouverture d'un hôpital homœopathique, a fourni à quelques membres de cette Société l'occasion d'avancer des opinions ou des faits tellement contraires à la réalité, que nous croyons de notre devoir de rétablir la vérité, ou de fournir les documens contraires. C'est dans les *Archives de médecine* que nous lisons ce qui suit :

« M. Esquirol apprend à l'Académie qu'un médecin de Na-

ples, M. de Horatiis, a fait, avec l'autorisation du gouvernement, des essais homœopathiques à l'hôpital clinique de cette ville. Au bout de 45 jours, un ordre a dû les faire cesser, et depuis ce temps, l'homœopathie a été abandonnée à Naples, et par M. de Horatiis lui-même. »

Le fait des essais cliniques ne nous est pas assez bien connu pour que nous puissions aujourd'hui fournir à nos lecteurs des documens sûrs; nous nous les procurerons plus tard. Quant à l'abandon de l'homœopathie à Naples, nous pouvons affirmer que le fait est faux; notre correspondance habituelle avec les docteurs Mauro, Romani et de Horatiis nous en donne la preuve. Il y a d'ailleurs plus de *vingt* autres médecins homœopathes dans le royaume de Naples, dont quelques-uns, comme le D^r SANNICOLA à Venafrò, se livrent à la littérature homœopathique, et publient des *Ephémérides* ou des opuscules. Dans les Etats Romains, plusieurs médecins homœopathes publient les résultats avantageux de leur pratique, et sont aussi en correspondance habituelle de lettres et de remèdes avec nous.

« M. Bouillaud considère l'homœopathie comme meurtrière. »

— Les registres de décès donnent à M. B. le démenti le plus formel.

« M. Andral fils a fait deux séries d'expériences. Les premières avaient pour objet de savoir si les médicamens ont la propriété de produire sur l'homme sain des maladies semblables à celles que ces médicamens peuvent guérir. Tous les résultats ont été négatifs. »

La première phrase n'offre pas un sens assez clair pour qu'il soit possible d'y répondre péremptoirement; les essais des médicamens ne doivent pas être faits dans le but indiqué par M. Andral; ce n'est point ainsi qu'en ont agi les expérimentateurs; ils ont observé et enregistré les effets des remèdes, ils n'ont pas cherché à leur *faire dire* une certaine chose, à leur *faire faire* une réponse; c'est d'après les symptômes pathogénétiques des remèdes qu'on les applique aux maladies; ce ne sont pas les symptômes des maladies qu'on doit faire produire aux remèdes.

Au reste, nous ne savons point comment les expériences de M. Andral ont été faites, et partant nous ne pouvons les soumettre à la critique. Nous croyons utile de dire ici, pour l'utilité des expérimentateurs présents et futurs, quelles sont les précautions à prendre lorsqu'on essaie un remède sur l'homme sain.

Le sujet doit se placer dans les conditions les plus favorables à l'action d'un médicament quelconque, de manière à en reconnaître les moindres effets ; il doit éviter tout excès, tout abus, sans exception ; il doit ne faire qu'un usage très-modéré des alimens et boissons capables de troubler ou arrêter l'action du remède, comme café, vin, liqueurs ; après s'être ainsi préparé pendant quelques jours, il prendra, chaque matin à jeûn, une quantité graduellement croissante du médicament en expérience, *jusqu'à ce* qu'il lui ait fait produire distinctivement ses effets. Ainsi, supposons qu'il essaie la *datura* ; il prendra, le premier jour, *une* goutte du suc préparé, et notera les effets, réels ou nuls, de la journée ; le second jour, *deux* gouttes ; le troisième jour, *trois* gouttes, jusqu'à *une cuillerée* et plus, s'il est nécessaire. IL EST IMPOSSIBLE, nous l'affirmons à M. Andral et à l'Académie entière, que des essais faits de cette manière n'amènent pas le résultat désiré, c'est-à-dire, la production de symptômes pathogénétiques. — On s'y prendra de la même façon avec la *belladone*, la *jusquiame*, la *noix vomique*, l'*ignatia*, l'*aconit* et autres substances dont l'action est très-prononcée. Quant à celles dont l'effet est moins sensible, on commencera par *une cuillerée* à café de suc ou de teinture, qu'on répètera ou augmentera chaque matin. Lisez, à ce sujet, de quelle manière ont été faites les expériences sur le *berberis* par HESSE, dans les *Archives* et la *Bibliothèque homœopathique*.

Que si l'on fait des essais sur l'homme *sain* avec des globules imprégnés, ou des gouttes dynamisées, sans les avoir fait précéder de ceux que nous venons de décrire, on peut être à peu près sûr de n'obtenir aucun résultat ; la susceptibilité de l'homme sain et de l'homme malade vis-à-vis d'un médicament homœopathique à l'état de ce dernier ne sauraient être mises en comparaison.

Celui qui écrit cet article, étant occupé à préparer l'*actæa spicata*, dont un des effets est le gonflement des têtes articulaires, et ayant pris, avalé une goutte de suc préparé, sans y porter grande attention, n'a pas tardé à voir l'articulation phalango-phalangienne de son médius gauche se gonfler douloureusement, et rester dans cet état durant plusieurs semaines, quoique jamais en sa vie il n'eût été sujet à pareille incommodité, et qu'il ne se fût blessé en aucune manière.

M. Andral ajoute : « Dans la seconde série d'expériences, il voulait constater si les médicamens guérissent réellement. Constamment la médication homœopathique a été nulle dans ses effets, et il a fallu le plus souvent se hâter de recourir à la médication ordinaire pour éviter les accidens. »

Si l'assertion de M. Andral est parfaitement exacte, NOUS AFFIRMONS que nécessairement il s'est trompé sur le choix du médicament ; IL N'EST PAS POSSIBLE que le remède bien *homœopathique* ne guérisse pas ; tous les jours, sans exception, nous en sommes les témoins et les acteurs, *jamais* nous n'avons dû *recourir à la médication ordinaire* ; nous désirerions être placés de manière à offrir à M. Andral de renouveler nous-mêmes les expériences, et nous ne craindrions pas que l'événement trompât, à Paris, l'expérience qu'il réalise à Genève.

« M. Bally dit que de tous les malades traités homœopathiquement, dans son service, par M. Curie, pas un seul ne guérit. » Comme nous avons peine à croire ce fait, nous attendons de M. Curie l'explication détaillée qu'il est de son devoir de donner.

« M. Louis dit que les recherches que supposerait la création de la doctrine homœopathique (si elle était appuyée sur de longues et pénibles recherches) sont si immenses, que vingt hommes, en y consacrant toute leur vie, ne pourraient accomplir une telle tâche. »

Nous sommes loin d'accorder à M. Louis que son assertion soit vraie ; mais dans la supposition qu'elle soit à peu près certaine, nous dirons qu'il faut ignorer complètement comment a

été créée, instituée et confirmée la doctrine homœopathique, pour requérir aujourd'hui les travaux de vingt hommes, puisque plus de vingt hommes ont travaillé à en poser les bases.

« M. Marc dit que la doctrine n'a pas le sens commun. » M. Marc a-t-il réfléchi que la conséquence rigoureuse de sa phrase est que *les médecins homœopathes n'ont pas le sens commun*, c'est-à-dire, sont fous ?

Dans toute cette discussion on cherche en vain les réponses de M. JOURDAN, seul homœopathe membre de l'Académie, et dont le devoir le plus strict était d'assister à toutes les séances, pour répondre aux objections de toute nature qui pourraient être faites contre la doctrine homœopathique.

ANNONCES.

Le premier volume du *Manuel d'Homœopathie* de Jahr, traduit et publié à Dijon par J. Noirot et Ph. Mouzin, annoncé dans notre numéro de novembre dernier, est en vente.

L'Académie de médecine et l'homœopathie, br. in-12, par M. le professeur CRÉPU, de Grenoble.

Sous ce titre, notre honorable confrère a publié une courte *Réponse à la lettre de l'Académie*, dans laquelle il démontre que cette société ne connaît pas l'historique de l'homœopathie, qu'elle a tiré une conclusion *fausse* de la durée actuelle de son existence, qu'elle ignore complètement l'extension que cette science a prise dans les quatre parties du monde, qu'elle n'a point fait d'expériences directes et capables d'amener une conclusion, que ses membres font sans cesse de l'homœopathie, comme M. Jourdain faisait de la prose; que la *logique* de l'Aca-

démie est tous les jours en contradiction avec elle-même , qu'elle n'indique nullement les expériences auxquelles ses membres disent s'être livrés ; qu'il n'est *pas vrai* que *l'observation ait constaté les dangers mortels* de ses procédés ; qu'enfin , puisque *les juges naturels d'un système sont les faits* , c'est la raison pour laquelle les homœopathes OFFRENT de soumettre *leurs faits* à l'investigation pratique dans un hôpital , et que l'Académie aurait dû conclure pour l'affirmative , si elle n'avait pas l'intention de fausser sa propre logique.

Lettre sur l'homœopathie, par le Dr PESCHIER, br. in-8° ; Genève, chez Cherbuliez ; Paris , chez Baillière.

Un médecin de Genève , en rendant compte , dans un journal politique , le *Fédéral* , de la décision de l'Académie de médecine , y avait inséré cette phrase : « Que devait faire une académie de médecins dont la plupart sont complètement étrangers à la pratique homœopathique ? pouvaient-ils consciencieusement accorder aux homœopathes leur demande ?... »

L'auteur de la *Lettre* démontre que , dans cet état de choses , l'Académie devait s'abstenir jusqu'à plus ample informé , et demander une série d'expériences faites devant des commissaires nommés par elle.

Il informe le public qu'il y a déjà plusieurs hôpitaux homœopathiques en France , à Bordeaux , à Thoissey , à Vesoul , etc. Il démontre que le rédacteur du journal , comme presque tous ceux qui écrivent contre l'homœopathie , n'est nullement instruit de l'historique de cette science. Il le tanse enfin de nommer *irrationnel* un système de médecine , seulement parce que ce système n'a pas l'honneur de jouir de l'approbation de l'Académie.

Cette brochure a fait beaucoup de sensation dans la ville de Genève.

Observations sur le jugement qu'a porté le Fédéral sur l'homœopathie, br. in-8°; Genève, chez Cherbuliez; Paris, chez Baillière.

Cette brochure est la suite de la précédente. Le rédacteur du *Fédéral* n'ayant rien eu à répondre aux argumens du D^r PESCHIER, a fait un nouvel article dans lequel il crie à *la passion*, au *fanatisme*, à *l'engouement* de ce dernier; puis, pour donner une idée de ses connaissances, surtout de ses lectures concernant la matière, il cite *neuf* symptômes pris parmi ceux qu'a énumérés M. *Maxime Vernois* dans sa brochure intitulée *Analyse raisonnée de la matière médicale de Hahnemann*, en en conservant les fautes de pagination et autres.

L'auteur des *Observations* pulvérise son antagoniste, en démontrant le ridicule de ses citations. Il en prend occasion de citer lui-même un passage de l'*Organon* qui inculpe la médecine de l'école de fausse science; enfin, il donne une idée succincte de l'homœopathie, et des travaux par lesquels Hahnemann est venu à bout de fonder cette science.

LIVRE NOUVEAU EN ALLEMAND.

Der Sachsenspiegel; — freimüthige worte über die Medizine des Herrn Ritter Sachs in Königsberg und Hahnemanns, etc. Le miroir de Sachs; paroles sincères sur la médecine du chevalier Sachs et de Hahnemann, etc., par Grisselich. — Carlsruhe 1855. in-8°, 175 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LE VENIN DES SERPENS, COMME REMÈDE;

PAR LE D^r CONSTANTIN HERING.

(*Archives de Stapf*, t. xv, 1^{er} cahier).

(Voyez BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE t. II, p. 42 et 100).

(Extrait).

« *Les épreuves que l'on fera sur le venin des serpents lui donneront peut-être une grande importance comme remède. Inoculé, son action ressemble à celle des poisons végétaux les plus violents; pris à l'intérieur, il se rapproche plus de l'influence lente et pénétrante tout à la fois des métalloïdes.* » Voilà ce que j'ai dit dans le premier article publié sur ce sujet. Je continue maintenant, et j'apporte ici de nouveaux faits à l'appui de ces assertions. Après avoir essayé sur moi-même, à quatre reprises différentes, le venin du *lachesis*, je me suis regardé comme dispensé d'épreuves ultérieures. Outre moi-même, un autre observateur l'essaya à Surinam par curiosité, et en éprouva des symptômes analogues à

ceux que j'avais ressentis. Les D^{rs} Bute et Matlack en ont observé plus récemment quelques effets importants qui confirment ce que l'on connaissait déjà, en même temps qu'ils étendent d'une manière remarquable la sphère de son action. En appliquant le *lachesis* comme remède, j'en ai observé aussi plusieurs symptômes nouveaux, surtout dans les cas où il a été nécessaire d'en répéter fréquemment les doses.

Dans l'origine, l'application en fut assez limitée, soit parce que le nombre des symptômes était comme trop circonscrit, soit parce que je n'osais pas multiplier les doses. En apprenant à mieux connaître cette substance, par les symptômes nouveaux qu'elle faisait naître presque chez chaque malade, en arrivant à reconnaître que la répétition des doses est indispensable pour l'efficacité du *lachesis*, j'ai été amené à en faire un emploi de plus en plus fréquent et sûr. Déjà en 1829, je l'ai appliqué dans le traitement des ulcères aux pieds, puis dans quelques affections de la gorge, dans la dyspepsie, le raccourcissement des tendons, les paralysies, les maladies mentales, l'hydropisie, la phtisie, les éruptions, les affections syphilitiques et mercurielles, les épilepsies, etc. Après une expérience de cinq années, je suis arrivé maintenant à pouvoir poser avec certitude, et étayer au besoin de faits nombreux, les propositions suivantes :

1° Le *lachesis* exerce une action si marquée dans les maladies, soit chroniques, soit aiguës, sa sphère d'application est si étendue, et son emploi si salutaire dans des cas fort graves, qu'on doit le placer à

côté des remèdes les plus importants, et le considérer comme un des plus puissans polychrestes.

Les substances qui s'en approchent le plus sont la *belladone* et le *mercure*; *natrum muriat.*, *kali nitric.*, *arsenic*, *secale*, *cicuta*, et d'autres offrent aussi quelques analogies remarquables avec le *lachesis*. Ces analogies, ainsi que les dissemblances, feront l'objet d'une diagnostique plus complète de ce médicament, lorsque nous le connaissons mieux encore.

2° Des guérisons sont venues confirmer un grand nombre des symptômes que j'avais observés, en particulier la sensibilité très-caractéristique du cou et du larynx à la pression ou au moindre attouchement, de même pour l'action exercée sur le moral, etc.

3° Le *lachesis* s'est montré salutaire dans plusieurs cas dont les symptômes étaient analogues à ceux qui suivent immédiatement la morsure du reptile. Si les observations ultérieures permettent de généraliser ce principe, les conséquences en seront de la plus haute importance.

4° Il a été utile également dans quelques cas qui offraient les symptômes chroniques et permanens qui suivent la morsure. Une comparaison, même superficielle, suffit à faire remarquer l'analogie qui existe entre les symptômes de la substance dynamisée à divers degrés, et les effets consécutifs de la morsure.

J'appuierai bientôt ces quatre propositions, fournies par l'expérience, de quelques exemples de traitemens, ainsi que du tableau abrégé des symptômes

du *lachesis*, en y ajoutant les effets de la morsure de ce reptile et de quelques autres, et l'indication des affections guéries par le remède.

J'ai fait entrer dans ce tableau les symptômes de la morsure d'autres serpents, parce qu'ils sont d'une nature très-générale, et qu'ils se ressemblent presque tous. Je ne prétends point, toutefois, avec Russel, que les effets du venin de tous les serpents soient identiques ; mais ils ont entre eux de grandes analogies, surtout en ce qui concerne les symptômes généraux. Cependant les Indiens ont un antidote particulier pour chaque venin, comme Leskiel le raconte des Américains du Nord, et comme je l'ai vu moi-même chez les Aravaques de Surinam....

Un des motifs qui m'ont engagé à cette publication, c'est de provoquer des épreuves multipliées du *lachesis*. Si l'on considère la sphère déjà si étendue de son action, on doit désirer que cet énergique médicament soit éprouvé le plus tôt possible d'une manière complète, et cela par la seule méthode vraiment fructueuse, l'étude de *son action sur l'homme sain*. Il est fâcheux d'avoir toujours à rappeler ce principe fondamental, la seule source véritable de toute notre science. Tous les autres moyens d'information ne doivent être regardés que comme un pis-aller, comme des indications propres à encourager une étude plus profonde par les épreuves sur l'homme sain.

Je réitère aussi mon instante recommandation à tous ceux qui peuvent consulter les sources, de réunir et de publier les symptômes de la morsure des divers

serpens. On remplira ainsi des lacunes importantes, et nous apprendrons à connaître dans toute leur intensité les symptômes que des épreuves ne peuvent nous donner que très-mitigés. Il y a environ 50 serpents venimeux, et seulement 5 ou 6 dont les morsures aient donné lieu à de fréquentes observations. Les toxicologies n'offrent presque rien d'applicable, parce que tout y est trop généralisé. Les anciens ouvrages, les publications de sociétés savantes, et les relations de voyages, sont les meilleures sources d'informations.

Les relations d'empoisonnement fournissent les symptômes les plus exacts, les épreuves les plus fortes; mais les observations de traitemens et de guérisons font connaître ensuite ceux de ces symptômes qui doivent inspirer le plus de confiance. J'espère que le tableau qui suit, joint aux faits déjà connus, fournira déjà bien des moyens de traitement, et donnera lieu à des observations soignées et exactes.

FAITS DE PRATIQUE SUR LE LACHESIS.

Première observation.

Une femme de 76 ans, qui depuis long-temps souffrait pendant la nuit d'une toux suffoquante et de dyspnée, ainsi que d'une enflure des pieds, etc., fut traitée homœopathiquement, mais d'une manière incomplète. Elle reçut à diverses reprises, et sans autre effet qu'une amélioration passagère, l'*arsenic*, la

nux, l'*ipécacuanha*. Ce fut alors qu'elle prit le *lachesis*, et quoique depuis j'aie perdu de vue la malade et que je ne puisse constater si l'amélioration s'est soutenue, je dois pourtant rapporter ici quelle a été l'action salutaire du remède.

Tableau de la maladie. Sentiment de plénitude dans la poitrine, la malade ne peut rester couchée, elle croirait étouffer; elle se débarrasse de tout pour pouvoir respirer. *Toux courte, gutturale, expectoration difficile et rare* (caractéristique du *lachesis*). Pendant les nuits meilleures, la malade peut rester couchée, mais la tête toujours fort élevée et avec la main placée dessous. — Chaque soir, à 10 heures, fièvre avec soif inextinguible; sécheresse du gosier; bouche pâteuse et aride; la soif empêche de respirer; il faut humecter continuellement la bouche pendant toute la nuit. La malade redoute de boire, et lorsqu'elle boit n'étanche point sa soif. La fièvre débute par des frissons au moment de se mettre au lit; après un peu de froid, la chaleur arrive et dure jusqu'à 4 heures, *avec des retours fréquents de froid*; vers le matin, sueur. Pendant la chaleur, tiraillement dans les tempes; — ardeur brûlante à la région précordiale.

Jour et nuit, somnolence continuelle avec impossibilité de dormir, si ce n'est un peu vers le matin.

Urines fréquentes, mais troubles, foncées, peu abondantes.

Abdomen gonflé; flatuosités pénibles; *la malade ne supporte rien sur le bas-ventre.*

Anorexie ; selles quotidiennes ; coriza fréquent.

Depuis quelques semaines, il s'est joint à tout cela un symptôme très-pénible et qui est très-caractéristique parmi ceux du *lachesis*. — La malade se sent dans le cou , en faisant le mouvement de la déglutition ou sans avaler , comme un nœud ou un bouton de la grosseur d'une noisette ; cette sensation n'a pas lieu en mangeant. Ce corps semble souvent monter et redescendre pendant la déglutition , et subir en même temps comme une rotation. *Il semble toujours à la malade qu'elle pourra l'expectorer, et toutefois elle n'y réussit point* (caractéristique pour le *lachesis*). Il faut qu'elle ait le cou parfaitement dégagé , sans contact avec la couverture du lit ou les attaches du bonnet.

A la suite de l'administration du *lachesis*, la sensation du corps étranger dans le cou devint plus intense, et fut accompagnée de suffocation. Le troisième jour, 48 heures après la dose, il se fit un crachement de sang vermeil, accident que la malade n'avait jamais éprouvé, après quoi le corps étranger disparut, et tous les autres symptômes s'améliorèrent au point qu'elle se regarda comme guérie. Je ne l'ai plus revue depuis lors.

Seconde observation.

Un jeune et robuste capitaine de vaisseau, qui avait eu auparavant un abcès à la gorge, se sentit subitement, un jour, comme une arête de poisson dans le cou. Après quelques jours, les symptômes se

multiplièrent et s'aggravèrent. Il sent distinctement, à un pouce au-dessus de la fossette à gauche, comme une petite éponge, ou comme un débris d'aliment qui s'y serait arrêté. Il lui semble toujours qu'il pourra l'expectorer, mais toute tentative dans ce but est douloureuse et infructueuse. La douleur s'étend parfois jusqu'aux oreilles. Respiration un peu pénible; efforts répétés de déglutition; la douleur se fait sentir en avalant à vide et par la pression extérieure, mais non en mangeant. Lorsque le malade se presse le cou, il lui semble que ses yeux vont lui sortir de la tête, et à l'extérieur, qu'il a reçu un coup à l'endroit malade. Entre la poitrine et le larynx, il éprouve un mouvement de pulsation, avec *suffocation*. Le matin, il y a soulagement; les symptômes commencent deux ou trois heures après le lever et durent jusqu'à la nuit. Pendant la nuit, ils cessent plus ou moins. Le malade a eu au petit doigt un furoncle, qui a laissé pendant long-temps de la rougeur et une cicatrice.

Après une première dose, les symptômes principaux s'améliorèrent; mais au bout de quatre jours ils revinrent. Le cinquième jour, la seconde dose eut une action plus marquée; enfin, une troisième dose, prise après le même intervalle, fit disparaître entièrement tous les symptômes.

Troisième observation.

Une femme de complexion délicate, et d'un caractère sensible, avait éprouvé beaucoup de chagrins par suite de la mort de son mari et de la perte de sa

fortune. Pendant qu'elle souffrait de l'état inaccoutumé de privations et de pauvreté où elle se trouvait jetée, elle ressentit un mal de gorge accompagné de frissons et de chaleur ; ce mal cessa et revint à plusieurs reprises, surtout après quelque refroidissement. Quand ses époques cessaient (elle était dans l'âge climatérique), le mal de gorge revenait plus fort, et devint enfin si pénible, qu'elle me consulta. Elle n'avait pris jusqu'alors que des palliatifs insignifiants et n'avait jamais été malade.

Tableau de la maladie. Douleur dans le cou, surtout à droite, augmentée par la pression, comme s'il s'y trouvait quelque chose de volumineux, avec sensation de sécheresse. La déglutition des alimens et de la salive s'opère aisément, mais celle des liquides est difficile, et, si la malade n'y prend garde, ils sont rejetés quelquefois par le nez. La douleur est plus intense le matin au réveil, et après avoir dormi dans le jour : elle se dissipe ordinairement l'après-midi ; mais alors surviennent sans douleur d'autres symptômes qui rendent le parler difficile. La malade se sent le cou embarrassé, ne peut parler distinctement, n'a pas sa voix ordinaire, parle du nez, et ne parvient point à prononcer certains mots, sans que cela tienne à des lettres particulières. Plus elle parle et plus cette difficulté s'aggrave, jusqu'à lui faire perdre entièrement la voix. Le matin, la douleur du cou reparaît, et la parole redevient plus facile. Un temps humide aggrave tous les symptômes, et il s'y joint alors une douleur dans le dos.

Aucun remède n'était aussi bien indiqué que le *lachesis*, pas même la *belladone*. Après une première dose, tout empira, puis il y eut soulagement; mais une frayeur causée par un incendie amena une rechute. La seconde dose fut suivie aussi d'exacerbation et de quelques nouveaux symptômes. Pendant l'amélioration qui vint ensuite, les règles reparurent, et immédiatement après elle prit une troisième dose. Plusieurs symptômes nouveaux se montrèrent encore, mais l'amélioration se soutint, et au bout de quelques semaines la malade fut guérie. Un temps humide ramena un peu de douleur de cou et d'enrouement, que deux doses de *carbo veget.* firent disparaître. Dès lors la guérison a été parfaite.

Quatrième Observation.

Une femme fut infectée de syphilis par son mari. Ne sachant pas ce que signifiaient les premiers symptômes, elle ne fit rien jusqu'au moment où l'affection attaqua le cou. Les plus célèbres médecins de Philadelphie et de New-York furent alors consultés, et il y eut une alternative d'améliorations et de rechutes. Pendant dix ans, elle passa ainsi successivement par les mains de onze médecins, épuisa tous les modes de traitement et tous les remèdes usités, et n'en retira d'autre effet que des soulagemens momentanés, avec le chagrin de voir à chaque rechute l'ancien mal s'aggraver de quelque nouveau symptôme, ce qui est le cas pour tous les malades de ce genre. Son dernier médecin se disait homœopathe; mais comme il n'é-

crivait rien, la malade n'avait pas de confiance en lui, et cela avec raison. Après un traitement de sept mois, il y avait eu quelque amélioration, mais cela ne s'était pas soutenu.

Tableau de la maladie. Depuis deux ans forte douleur de cou, plus ou moins intense, avec toux. La luette et la gorge, aussi loin que pénètre l'œil, sont couvertes de cicatrices, entre lesquelles se montrent de petits ulcères de couleur jaune-verdâtre. — Douleur violente en avalant les alimens; impossibilité d'avaler aucun aliment solide, aucune substance acide ou sucrée. Les douleurs sont quelquefois si intenses, que la malade ne peut ni manger, ni boire. Quand elle boit, les liquides reviennent fréquemment par le nez.

Les ulcères occasionnent constamment dans le cou un prurit qui excite la toux. Celle-ci est violente, accompagnée de râclément et d'efforts de vomir, sans aucun malaise.

L'expectoration est rare, très-difficultueuse et accompagnée de suffocation.

Salivation continuelle; la malade crache sans cesse, et ne peut quelquefois parler à force de tousser, de cracher et d'expectorer. Quand l'expectoration se fait après avoir mangé, les alimens sont quelquefois rejetés.

Douleur du cou par la pression extérieure; on y sent çà et là des nœuds douloureux. La douleur s'étend jusqu'aux oreilles, qui sont comme bouchées à l'intérieur.

Envies pressantes d'uriner ; urines abondantes, accompagnées fréquemment d'une cuisson vive.

Antérieurement, leucorrhées fréquentes, diminuées par le traitement homœopathique.

Les époques sont régulières, avec des douleurs tiraillantes dans les cuisses ; quelques jours avant ou après, diarrhée violente avec douleurs abdominales.

D'ailleurs constipation habituelle et opiniâtre. Les selles se firent attendre une fois 20 jours.

Mouvemens fébriles ; alternative de chaleur et de frissons.

Maigreur générale, mauvais teint du visage, joues jaunâtres marbrées de petites veines rouges. Nez pointu, rouge et comme en chair vive, avec un coriza léger, mais continu.

Tout le jour, somnolence ; sommeil bon la nuit, lorsque la toux ou les douleurs ne la troublent pas.

Fréquemment pendant une demi-journée, accès caractérisés comme suit : céphalalgie atroce, comme si le cerveau allait éclater, surtout vers les tempes ; débute ordinairement après le lever, rarement l'après-midi. La douleur se concentre quelquefois vers les sourcils ; elle ne cesse que par la position horizontale, et revient avec violence dès que la malade relève la tête, soit en marchant, soit en restant debout ou assise.

Elle a de même des accès de douleurs dans le dos, les reins, la hanche et le genou droit, plus rarement à gauche. Ces douleurs ne viennent que la nuit, forcent la malade à sortir du lit, et la mettent hors d'elle-

même; elles consistent dans des élancemens, des fouillemens, des serremens, comme d'une main invisible.

Le *lachesis* seul présentait les symptômes caractéristiques et essentiels de cet ensemble pathologique. Aussi cette substance guérit-elle, en peu de semaines, toute cette maladie psorico-syphilitico-mercurielle, que dix années de traitemens mal entendus n'avaient fait qu'empirer.

Déjà après la première dose, la douleur du cou et la toux diminuèrent. La seconde dose fut donnée après 6 jours, lorsque la céphalalgie et les envies pressantes d'uriner se montrèrent. La troisième, à la suite d'un fort accès de douleurs rhumatismales. La constipation disparut après cette dose. La céphalalgie et la toux ayant reparu 14 jours après la première dose, j'en administrai une quatrième. Il se fit alors comme une crise et il s'échappa du nez une masse considérable de sang et de pus, comme si un gros abcès avait crevé. Tout cela semblait venir de la région sus-orbitaire. Le second jour, après la quatrième dose, les règles parurent, peut-être un peu trop tôt, mais sans douleur et sans diarrhée. La leucorrhée avait disparu.

La malade a repris de l'embonpoint, des couleurs et des forces; elle se sent comme régénérée. Douleurs, malaises, tout a disparu; elle avale sans difficulté toute espèce d'alimens ou de boissons.

Un fort refroidissement survenu une semaine plus tard, a ramené de l'enrouement et du mal de tête, qu'une dose de *dulcam.* a emporté.

J'aurai soin de rapporter en temps et lieu, ce qui pourra se passer ultérieurement.

Cinquième observation.

Un homme jeune encore, mais fort éprouvé par des maladies et des traitemens médicaux, avait beaucoup souffert d'une douleur dans les os du bras droit, affaibli encore davantage par la rupture de la clavicule. Il en fut guéri par l'homœopathie, ainsi que d'une carie de la mâchoire supérieure gauche. Après avoir joui d'un très-bon état de santé pendant les 4 mois de la mauvaise saison, de décembre en mars, il lui survint subitement un matin, et sans autre cause apparente que d'avoir manié de la glace, les accidens suivans :

Enflure du dos de la main droite, depuis le métacarpe jusque vers les doigts, après quelques minutes, d'une teinte bleu-noirâtre. Cette enflure disparaît par une application d'eau-de-vie chaude, mais elle revient tout aussi subitement et plus forte, après quelques jours, et dorénavant chaque jour, deux ou trois heures plus tôt. Elle dure trois ou quatre heures, et se dissipe lentement.

L'accès débute par un prurit et un fourmillement violens ; la main devient bleue et de plus en plus foncée, offrant par places l'apparence *de contusions*, et marbrée ça et là. La main est si dure qu'elle semble rembourrée. Les symptômes s'étendent maintenant depuis le milieu du dos de la main jusque sur les doigts. La main est glacée et paraît brûlante au ma-

lade; elle est très-sensible au moindre attouchement. Ardeur et picotement au bout des doigts. La chaleur du poêle soulage, mais produit plus de fourmillement.

Battemens douloureux tout le jour dans l'os du métacarpe; douleurs aiguës dans le bras jusqu'au coude; douleurs de crampe au pli du coude, en portant le bras en écharpe, mais non en le laissant pendre naturellement. Picotemens et brûlement dans la main, pendant que l'accès se dissipe lentement.

Le *lachesis* donné après l'accès, rendit le suivant beaucoup plus faible et empêcha complètement le troisième.

Sixième Observation.

Une femme de 50 ans avait à soigner un galeux. Elle prit la *psorine*, mais cependant elle fut atteinte de gale au bout de quelques mois; la *psorine* ne fit que l'exaspérer. Après plusieurs remèdes, l'*arsenic* sembla indiqué par les ampoules d'un bleu noirâtre, l'enflure croissante et les douleurs brûlantes. Toutefois, le soulagement fut insignifiant, la répétition du remède inutile, et aux symptômes déjà existans se joignirent encore des vomissemens bilieux.

Démangeaisons par tout le corps. Formation de vésicules galeuses aux mains et aux pieds, à la suite d'une sensation de *brûlement*. Tumeur rouge, très-étendue, accompagnée d'un vif prurit, de battemens et d'ardeur; ici et là parmi les petites vésicules, ampoules de la grosseur d'une noix, d'abord transpa-

rentes comme de l'eau, puis se remplissant de pus; inflammation qui s'étend jusqu'au coude et au genou. Quelques-unes de ces ampoules, au lieu de devenir jaunes, prennent une teinte d'un bleu noirâtre, avec des douleurs brûlantes dans toute la tumeur comme si l'on arrachait la chair des os, par accès violents. Douleurs vagues dans la tête, les dents, la poitrine, le dos; forte douleur térébrante à l'occiput, accompagnée de malaise et d'envies de vomir; à chaque mouvement cette douleur devient pulsative. Après l'accès, la malade reste dans un état de stupeur et de somnolence. Les plus fortes douleurs surviennent la nuit. Soif continuelle et malaise après avoir bu. Quand les démangeaisons cessent, ce qui arrive parfois, il *survient de l'angoisse et de la difficulté à respirer.*

Après la première dose de *lachesis*, soulagement immédiat; le mal de tête se dissipe. Au bout de quelques jours, il fallut donner une seconde dose. Après une semaine, guérison complète, sauf un peu de roideur aux articulations des doigts.

X.

(*La suite à un numéro prochain.*)

EFFETS DE LA MORSURE DE LA VIPÈRE.

L'observation suivante vient immédiatement répondre au désir du Dr HERING.

Un garçon de 15 ans, cherchant à faire entrer vivante dans une boîte une vipère commune, *vipera* (ou *coluber*) *berus*, pour la porter à son maître, en fut mordu à l'avant-bras, et la laissa tomber.

S'inquiétant peu d'une blessure en apparence si légère, il frappa la vipère avec un bâton, et l'enferma morte dans sa boîte, où le Dr KAISER en reconnut distinctement l'espèce.

A peine un quart d'heure s'était écoulé, que l'avant-bras commença à enfler considérablement, à être tendu, et à revêtir une couleur rouge-bleu; le blessé se sentit mal, vomit, et eut des dispositions à défaillir.

Au bout d'une heure, il vint lui-même chez le Dr KAISER; qui reconnut les symptômes suivans : — La blessure très-insignifiante, paraissant ne pas dépasser l'épiderme, et ressemblant à une égratignure d'épingle; — toute la main et l'avant-bras, jusqu'au-delà de l'articulation du coude, gonflés au point qu'il fallut fendre la chemise pour bien reconnaître l'état du bras; — douleur nulle, soit à la blessure, soit au bras, mais tension désagréable; — couleur rouge-bleu foncé, avec des taches noires et jaunes, parsemées de raies qui affectaient la direction et la marche des veines sous-cutanées; — la face, auparavant fraîche et brillante, devenue rapidement jaune et terreuse; — le moral dérangé, inquiet; — le pouls faible, lent; — une sensation de défaillance; — le malaise et les nausées avaient cessé, et la soif était peu forte.

Le traitement fut allopathique, suivant la doctrine

du médecin ; — à l'intérieur, *musc* en grandes doses, d'où résulte une sueur abondante ; — friction d'huile d'olive sur la plaie. Les symptômes externes et internes cessèrent au bout de 16 heures, à l'exception de la coloration en jaune de la face, qui ne disparut qu'au bout de 5 jours, et de celle du bras, au bout de 10 jours. Trois jours après la blessure, on pratiqua des scarifications sur la blessure, et on y répandit de la poudre de cantharides jusqu'à produire suppuration ; celle-ci fut entretenue.

Il est à regretter que le médecin ait fait une médecine si perturbatrice, et qu'il ne s'en soit pas tenu à l'emploi d'un seul moyen. Ch. P.

DE L'ALLIANCE ENTRE
L'HOMŒOPATHIE ET L'ALLOPATHIE,

ET QUELQUES MOTS SUR LE MÉRITE DE LA SAIGNÉE.

Lu à la Société homœopathique lémanienne, le 16 mai.

La possibilité d'une telle alliance est une grande question soulevée en Allemagne par le Dr Kretzschmar, et qui déjà est soumise à l'examen des homœopathes français par la publication que viennent de faire les *Archives de la Médecine homœopathique* d'une grande partie des pièces qui ont été produites au procès.

On croirait à l'énoncé de cette question, que l'auteur qui l'a émise a dû se livrer à un examen appro-

fondi des deux doctrines pour établir leurs caractères de ressemblance et de dissemblance ; qu'il a suivi d'une manière comparative leur application à la pratique, et qu'il a fait une juste appréciation de leur valeur réciproque pour montrer ce que l'une peut emprunter à l'autre ou lui prêter ; mais il n'en est rien. Son travail n'est qu'un mince *factum* dans lequel on trouve d'abord une exposition tronquée de l'*Organon*, de ce que c'est que l'homœopathie, de ce qu'on doit entendre par maladie, et en quoi elle consiste, de la nécessité de l'expérimentation sur l'homme en santé pour traduire en fait l'axiome *similia similibus curantur* ; puis il pose son problème en ces termes (1) :

« Maintenant, l'homœopathie est une doctrine récente. Malgré tout ce qu'elle a fait de grand en si peu de temps, on n'a cependant point encore pu observer les effets purs et propres d'un assez grand nombre de médicaments, pour que, dans tous les cas, nous ayons sous la main un moyen capable de soulager promptement. D'un autre côté, les obstacles que l'homœopathie rencontre à chaque pas n'ont pas encore permis aux observations de s'accumuler assez pour que, dans certaines maladies qui souvent présentent un grand danger et marchent avec rapidité, nous connaissions un procédé parfaitement certain, qui nous dispense de recourir à un moyen accessoire. Donc, quand il y a danger imminent, quand l'état des ma-

(1) Archives, t. 2. p. 179.

lades réclame de prompts secours, sous peine d'un dommage irréparable, pourquoi l'homœopathe ne pourrait-il point recourir à un palliatif, afin d'écarter le danger, sauf à terminer le traitement par des remèdes conformes aux vœux de la nature? Est-il blâmable d'en agir ainsi? Peut-on dire qu'alors il allopathise? — Voici en quoi consistent les moyens accessoires qu'on peut employer dans ces circonstances fâcheuses.

Ces moyens sont une petite saignée, quelques sangsues, un lavement non médical, une stimulation passagère à l'aide de sinapismes. C'est à cela qu'ils se réduisent. »

L'auteur, avant d'énumérer les affections dans lesquelles *ces puissans auxiliaires*, sans lesquels l'homœopathie ne saurait le satisfaire, doivent être mis en usage, dit d'abord vaguement : *dans des inflammations et des congestions, où l'expérience constate qu'ils nous mènent plus promptement au but*; puis il indique, *les inflammations du cerveau chez les petits enfans, les inflammations du larynx chez les enfans, les inflammations du cœur, et parfois aussi les inflammations de poitrine, quand elles surviennent d'une manière orageuse.*

Le Dr K. passe volontiers expédient sur le sinapisme et sur le lavement; mais il n'en est pas de même des émissions sanguines. Elles sont son point de mire, elles sont l'auxiliaire par excellence qu'il veut conserver à l'homœopathie, le moyen constaté

par l'expérience (1) propre à abattre un état inflammatoire, à le jûguler, comme disent quelques praticiens.

Il fonde tout cela sur de pures assertions, sans démonstrations et sans faits ; puis il termine, après une exclamation et une négation pour établir que saigner n'est pas allopathiser, par conclure *qu'il n'y a point d'alliance possible entre l'homœopathie et l'allopathie*.

Voilà, certes, bien peu de chose pour faire beaucoup de bruit ; car il a porté le vénérable fondateur de l'homœopathie à donner une déclaration dans laquelle il invite tous ses vrais disciples à suivre son exemple et à émettre leur opinion sur cette question ; puis il proteste contre toute introduction de pratiques allopathiques dans l'application de la seule thérapeutique qui ait le pouvoir de guérir directement.

Déjà les D^{rs} Rummel, Muller, Trinks, Rueckert, Tietze et Hartlaub ont répondu à cet appel. Les deux premiers soutiennent la thèse du D^r K. et plaident en faveur des émissions sanguines, et de l'introduction dans l'homœopathie de certaines pratiques des anciennes écoles. Trinks repousse les révulsifs et les dérivatifs, et fait grace à la saignée, qui n'est, selon lui, qu'un pur palliatif sans action ni homœopathique, ni allopathique. Les trois derniers veulent que le bon

(1) Nous montrerons plus tard ce que vaut cette expérience tour à tour invoquée par toutes les sectes.

grain reste séparé de l'ivraie; ils veulent, comme leur maître, l'homœopathie pure et sans alliage.

Cependant M. Hartlaub avoue avoir souvent traité allopathiquement; il veut qu'on ne presse point le médecin, qu'on lui laisse le temps de mûrir les choses et d'amener graduellement ses cliens à la nouvelle doctrine.

Tel est, en peu de mots, le résumé des pièces produites, pièces dans lesquelles la question a parfois été déplacée ou traitée sous des influences particulières d'amour-propre, d'intérêt et de convenances personnelles, qui dominent souvent, bien plus que la vérité, certains médecins *bâtards* qui font de la thérapeutique un vrai *mic-mac* (1), en traitant les maladies, non d'après leur conviction et leur conscience, mais selon le désir ou le caprice du malade. Ils sont tout à tous, et pour cela il faut un grand mérite ou au moins un grand savoir-faire..

Loin de décliner, avec M. Rummel, la qualité de *disciple* que donne Hahnemann aux homœopathes qu'il invite à donner leur opinion dans la question; loin de la trouver, comme lui, *inconvenante*, nous l'acceptons avec empressement, et nous tenons à honneur de pouvoir nous dire le disciple d'un tel maître. C'est en cette qualité que nous la reprenons aujourd'hui et que nous allons exposer notre manière de l'envisager. Nous tâcherons de le faire avec impartialité et indépendance, de nous soustraire à l'influence

(1) Expressions tirées d'une lettre inédite de Hahnemann.

des préjugés et de faire abnégation de tout esprit de secte.

Avant d'aborder les objets qui font jusqu'ici la partie principale de la discussion, les auxiliaires qu'il s'agit de donner à l'homœopathie, les émissions sanguines surtout, nous définirons ce qu'on doit entendre par *homœopathiser* et *allopathiser* (1); nous montrerons ce que ces deux modes thérapeutiques ont de commun, et comment on doit comprendre le mot guérir, si on ne veut pas en abuser.

Définir ce que c'est qu'homœopathiser est chose facile; dans une science basée sur la vérité, tout y est lié, tout y est exact; les mots sont l'expression des faits, un simple énoncé suffit fort souvent, et une définition est presque superflue; mais lorsque ce qu'on décore du nom de science n'est qu'un fatras informe où rien n'est précisé, une bonne définition est presque impossible; chaque auteur donne une acception particulière à une locution, et le lecteur à esprit exact et rigoureux ne trouve que vague et incohérence.

Si homœopathiser signifie donner des médicaments dont les effets purs sont dans le plus grand rapport possible de similitude avec les symptômes de la maladie à guérir, allopathiser doit, par opposition, exprimer un mode de traiter où les médicaments sont

(1) Mots nouveaux traduits des locutions allemandes *homœopatisiren*, *allopatísiren*. Ils sont verbes neutres et signifient *faire de l'homœopathie* ou *de l'allopathie*, *administrer un remède homœopathique à un état maladif*, etc.; mais ils ne sauraient être employés dans le sens actif *homœopathiser un malade* ou *une maladie*.

en rapport de différence avec les phénomènes morbides. Mais cette définition, toute logique qu'elle est, et à laquelle nous nous tiendrons exclusivement, n'est point l'expression des faits; elle exprime ce qui devrait être, mais non ce qui est. Celui qui homœopathise connaît les effets purs des médicamens; il sait ce qu'il fait et où il tend; il a des données positives résultantes de l'expérimentation sur l'homme sain, qui sont les termes connus de son problème et au moyen desquels il arrive à l'inconnu. Mais celui qui allopathise, selon l'acception reçue jusqu'ici de ce mot, n'a rien de semblable. Il fait, sans s'en douter, de l'homœopathie, de l'énantioopathie, et à coup sûr, bien plus souvent qu'il ne pense (1). Sans connaissances positives de l'effet pur des médicamens, il n'a rien de fixe dans la pratique, et s'il jette un regard autour de lui, il voit le même modificateur administré par grains et scrupules dans un pays, et par gros et onces dans un autre; souvent même il trouve de semblables variations entre les praticiens d'un même pays, d'une même ville. Habitué dès l'école au mélange des médicamens, il les amalgame toujours en nombre plus ou moins considérable; il n'y a non plus rien de fixe à cet égard; et

(1) La pathogénésie nous a appris que l'homœopathie a droit de dire siennes et de s'approprier toutes les cures dues à l'empirisme ou au hasard que fait chaque jour le médecin allopathe avec des médicamens jugés *ab usu in morbis*, propres à guérir, dans certains états pathologiques donnés; et cette soustraction faite, nous verrons plus tard que guérir ne sera que bien rarement le résultat de sa pratique.

celui qui a étudié la pathogénésie le voit souvent al-
lier les antidotes les plus prononcés, et prescrire, pour
une masse pillulaire, des agens qui sont dans tous les
rapports possibles avec la maladie.

Mais ce n'est pas tout ; on trouve dans la thérapeu-
tique usitée autant de variantes qu'il y a de facultés
de médecine, autant qu'on trouve de praticiens, et
c'est vraiment le cas de dire *quot capita tot sensus*.

On trouve à côté des médicamens nombre de pra-
tiques toutes plus bizarres, plus barbares même, les
unes que les autres, toutes appliquées *à priori* sans
motifs réels et sans données autres que des spécula-
tions imaginaires, de purs rêves fantastiques : telles
sont, pour citer les plus marquantes, la transfusion
du sang d'un homme jeune et robuste dans les veines
d'un vieillard ou d'un cacochime, pour obtenir de la
jeunesse ou de la vigueur (1) ; l'introduction d'une
certaine quantité d'eau dans les veines d'un hydro-
phobe pour lui adoucir le sang et rompre son hor-
reur pour l'eau (2) ; l'usage de la machine rotatoire
pour calmer un aliéné furieux, celui de l'attacher,
dans le même but, sur une planche comme le cri-
minel qui va passer sous le couteau de la guillotine,
puis de le placer ainsi sur une escarpolette suspendue
sur une nappe d'eau et susceptible de se hausser et
baisser à volonté, afin que le malheureux, dans des

(1) Elle est tombée en désuétude, il faut le dire.

(2) Elle a été pratiquée il n'y a que peu d'années dans un des
hôpitaux de Paris.

mouvemens alternatifs d'allée et de venue, passe tantôt sous l'eau, tantôt à sa surface, etc., etc. (1).

Comment donc définir une telle thérapeutique et quel nom lui donner? Elle est tout ce qu'on voudra, mais, pour l'homme exact et rigoureux, elle n'est, pour me servir encore des expressions de Hahnemann, qu'un *mic-mac* indigeste autant qu'il est indéfinissable.

Tel est cependant le monstre informe que nourrissent et entretiennent les facultés et les académies, monstre sur lequel on monte pour dire aux gouvernemens que *l'homœopathie ne peut supporter les rigoureuses méthodes de la logique; qu'elle présente des oppositions formelles aux vérités les mieux établies, des contradictions choquantes, beaucoup d'absurdités* (2); monstre sur lequel on monte pour nous crier dans les journaux, qu'il faut *démontrer l'homœopathie*, que la pathogénésie est un tissu d'*absurdités* (3).

Hélas ! l'homme est l'homme partout. En tout temps et en tout lieu, l'esprit de corps et de secte le roidit contre les vérités nouvelles, l'amour-propre froissé et l'intérêt privé compromis l'irritèrent, la passion l'aveugla, et les castes et corporations de tous

(1) Usités dans plusieurs établissemens, surtout en Angleterre.

(2) Lettre de l'Académie de médecine de Paris au Ministre de l'instruction publique.

(3) *Fédéral*, journal genevois, n^{os} du 31 mars et du 21 avril derniers.

genres, voire même l'Académie de médecine de Paris, ne furent jamais que des moyens d'entraves aux progrès des sciences et au développement des découvertes récentes.

Cette dernière demande de la logique à l'homœopathie, sans savoir si celle-ci en manque ; car tout prouve qu'elle ne la connaît pas : mais, ô aveuglement ! elle lui oppose une thérapeutique où il n'en fut jamais trace et qui n'est pas susceptible d'en avoir.

On traite d'*absurdités* les tableaux de la pathogénésie sans en apprécier l'ensemble et le but, et on nous demande de *démontrer* l'homœopathie avec la même assurance que si on avait quelque science exacte, quelque chose de positif à conserver !

Comment qualifier un tel mode de faire, soit de l'Académie, soit des journaux qui la soutiennent ? Quel nom lui donner ? Que dire d'hommes savans, de médecins enfin qui, n'ayant pour thérapeutique qu'une aveugle routine, un brut empirisme dont la faiblesse et la pâleur ressortent chaque jour davantage et ont frappé les moins clairvoyans en maintes circonstances, et surtout dans les grandes épidémies telles que le choléra, rejettent sans examen, sans scrupules, sans songer à la responsabilité dont ils sont chargés envers le public et envers les familles, un mode de guérir qu'on leur assure meilleur que le leur, un mode dont la supériorité est attestée par des faits sans nombre ?

Le lecteur répondra avec nous à tous, qu'ils sont frappés d'aveuglement ou gens de mauvaise foi ; et à ceux qui demandent qu'on leur *démontre* l'homœo-

pathie, qu'ils se donnent la peine de l'étudier et de la comparer à l'allopathie.

Les résultats d'une telle comparaison ne sauraient être douteux ; la première est une science aussi positive que celle des sciences naturelles qui l'est le plus ; la seconde n'est point arrivée à ce rang. Cependant, nous savons et nous avouons que l'homœopathie est encore susceptible de grands et de nombreux travaux de perfectionnement et de démonstration, et nous acceptons le défi qui nous est porté ; mais nous invitons ceux qui nous provoquent, *ces esprits exacts et rigoureux* qui se targuent de précision en logique, et qui semblent vouloir tout soumettre à la puissance des nombres, à la rigueur du calcul, nous les invitons à vouloir prendre les mêmes engagements pour l'allopathie. Il nous serait d'autant plus agréable de les rencontrer sur la route que nous nous proposons de suivre à cet effet, que nous sommes plus convaincus de leur probité et de leur bonne foi, et qu'avec de telles qualités ils arriveraient forcément à être pour nous de très-puissans auxiliaires. En partant de points différens, opposés même, et en arrivant aux mêmes résultats, car la vérité est une, la démonstration serait complète ; elle serait une opération d'arithmétique avec sa preuve. — Revenons à notre sujet.

Si, comme nous l'avons exprimé, *homœopathiser* c'est donner des médicamens qui sont en rapport de similitude avec les symptômes de la maladie à guérir, et *allopathiser* en administrer qui sont en rapport de différence, il devient évident que *homœopathie*, *ho-*

mæopathicité, allopathie, allopathicité, ne peuvent se dire et s'entendre que des agens médicaux, des médicamens proprement dits, des modificateurs agissant dynamiquement sur la force vitale. Il devient évident aussi qu'il ne saurait y avoir aucune alliance possible entre ces deux modes de faire, pas plus qu'entre oui et non, pas plus qu'entre blanc et noir; ils emportent deux idées qui s'excluent mutuellement; ils ne sauraient jamais être pratiqués l'un pour l'autre.

Mais l'application des médicamens aux maladies est loin de constituer tout l'art du médecin, du guérisseur proprement dit; il est de nombreux moyens qui lui sont accessoires et qui seront toujours moyens de guérison indispensables et communs à toutes les écoles possibles: ce sont les moyens chirurgicaux, manuels et mécaniques, les moyens hygiéniques, les moyens chimiques et physiques. — Passons-les rapidement en revue.

La première des trois classes que nous venons d'établir comprend la chirurgie entière, avec tout son arsenal; et l'homœopathie, qui n'a mis acte d'abstention à aucune hoirie, qui n'a renoncé à aucun héritage, dit le tout sien; sauf à élaguer et à mettre au rebut ce qu'elle jugera nuisible ou seulement inutile; sauf à user plus rarement et avec plus de circonspection d'un grand nombre de procédés opératoires, le plus souvent au moins inutiles, et bien plus destinés à montrer l'habileté de l'opérateur qu'à guérir.

Dans la seconde, arrive tout ce qui tient à l'art de

conserver la santé, les règles à suivre dans l'usage des alimens, des condimens, et des boissons diverses; dans l'emploi des tissus usités pour vêtemens; dans le choix des climats et des localités; dans l'emploi du temps en général, pour travail ou repos, exercice ou sommeil; dans les soins de propreté, usages, habitudes et pratiques diverses usitées chez les différens peuples, telles que bains, frictions, lavemens, lotions, applications, pipe, tabatière, etc., etc... Ici, comme dans les moyens chirurgicaux, l'homœopathie ne rejette rien *à priori*; elle veut faire son choix et poser ses règles; elle veut coordonner un tout approprié à ses besoins et capable de satisfaire à toutes les exigences individuelles.

Ce que nous venons de dire de l'hygiène et de la chirurgie s'applique exactement aux moyens de guérison physiques et chimiques; ils sont du domaine du guérisseur, et le médecin homœopathe y puise tout ce qu'il y trouve de bon. Dans certains cas d'empoisonnement, il administrera des neutralisans chimiques, comme il usera du feu ou des divers caustiques qui pourront lui convenir dans telle ou telle circonstance donnée. Mais, en matière d'empoisonnement, mieux avisé qu'on ne l'est en allopathie, il ne qualifiera point le neutralisant du nom d'antidote et il n'attendra pas de lui la régularisation des phénomènes anormaux qui se seront développés; il n'assimilera pas l'albumine et le gluten au charbon de bois (1) dans le traitement des empoisonnemens, par

(1) Ces substances sont des agens différens dans leur action

le mercure corrosif, *deuto-chlorure de mercure*, ou par le verdet, soit vert-de-gris, *oxide*, *deutoxide*, *sous-deuto-carbonate et acétate de cuivre*.

Ayant défini et démontré ce que c'est que homœopathiser et allopathiser, et ayant dressé un état sommaire du domaine commun à ces deux modes de traiter les maladies, modes qui d'ailleurs s'excluent mutuellement et irrévocablement, nous croyons utile de définir et de préciser ce qu'on doit entendre par guérir, afin que le public, et les médecins surtout, fixés sur la valeur de cette expression, n'en abusent

autant qu'ils le sont dans leur nature; les deux premiers sont des neutralisants chimiques, le troisième est un antidote proprement dit. Les premiers agissent sur la substance vénéneuse seule, ils la détruisent en la décomposant et en formant avec elle de nouveaux corps moins acres et moins dangereux qui sont rejetés par le vomissement ou par les selles; mais leur action est nulle comme antidotes, c'est-à-dire, comme moyens propres à aider par leur action dynamique, la force vitale dans ses efforts pour réparer le trouble porté dans l'organisme et rétablir l'ordre normal des fonctions. D'où il résulte que les auteurs de médecine légale qui préconisent le charbon comme antidote des poisons que nous venons de signaler, soutiennent une thèse vraie, et que ceux qui contestent à cet agent une action utile et qui veulent exclusivement lui substituer l'*albumine* ou le *gluten*, en soutiennent une fausse. Les uns et les autres s'appuient sur l'observation des faits, et disent : j'ai vu. Ils ont bien vu, nous en sommes convaincus; mais nous sommes convaincus aussi que les uns et les autres n'ont point vu dans des circonstances analogues, dans des cas qui soient en vrais rapports de similitude.

Les neutralisants chimiques administrés en même temps que le

pas aussi hardiment que nous l'entendons faire chaque jour.

Et, d'abord, disons qu'il faut faire une soigneuse distinction entre maladies qui se sont guéries et maladies qu'on a guéries; car il n'est que trop commun d'entendre dire j'ai guéri, il a guéri, lorsque, pour parler juste, on devrait dire la maladie s'est terminée heureusement, ou même, la guérison est arrivée malgré la médecine. En matière semblable, malade, alentours, médecin, tous sont portés à faire application de l'axiome *post hoc, ergo propter hoc* (après cela, donc à cause de cela), sans songer qu'on pour-

poison ou très-peu de temps après, détruisent celui-ci et préviennent les accidens subséquens. Il n'y a, de fait, point d'empoisonnement, ou il n'y en a qu'un très-faible, contre lequel les efforts réactionnaires de la force vitale suffisent. Mais cette simultanéité d'administration ou cette grande proximité, facile dans les expériences où on agit la montre à la main, ne l'est plus du tout dans un empoisonnement, soit volontaire, soit accidentel. Le médecin n'est appelé que lorsque les accidens sont développés, lorsque, le plus souvent, la matière vénéneuse a été rejetée par les vomissemens et qu'il ne reste que les phénomènes pathologiques résultans du développement de son action. Alors les neutralisans chimiques sont intempestifs, ils ne sauraient plus rien produire d'utile; y recourir c'est perdre un temps précieux, c'est courir la chance de perdre son malade; le tour des vrais antidotes est venu, et le meilleur sera toujours celui qui présentera le plus d'homœopathicité aux cas présens. Le *charbon de bois*, l'*ipécacuanha*, la *noix-vomique* se présentent en première ligne parmi les agens à opposer à l'action du verdet ou du mercure corrosif.

rait le faire souvent d'une manière bien plus juste, dans les nombreux et trop malheureux cas où la maladie se termine mal.

Sans connaissance de l'action pathogénétique des médicamens, le médecin, selon l'allopathie, est sans crainte de leurs effets nuisibles, il ne les soupçonne pas. Tout ce qui arrive de bien il le leur attribue, comme tout ce qui survient de mal n'est pour lui qu'accident ou que la marche habituelle de la maladie. Son ignorance fait son innocence, et la terre qui reçoit tout ne révèle jamais rien.

Tel est ce qui se passe, tel est ce que nous retrouvons dans vingt ans de pratique selon les écoles encore en faveur, et dans bientôt trente de contacts et relations avec des praticiens de tout âge et de tous rangs ; mais, nous devons l'avouer, tel est ce que nous ont montré jusqu'à l'évidence et douloureusement fait sentir l'étude de la pathogénésie et la pratique de l'homœopathie, qui depuis cinq ans font l'unique objet de nos travaux.

Guérir, c'est rétablir la santé, ou, en d'autres termes, c'est faire disparaître un état pathologique ; mais, comme un état pathologique est variable dans sa durée, selon que l'agent qui l'a produit a porté une action plus ou moins forte dans l'organisme, et qu'il est un très-grand nombre de ces états qui disparaissent par les seuls efforts réactionnaires de la vie (la force médicatrice de la nature), il en résulte que fort souvent le médecin s'attribue induement l'honneur d'avoir guéri. Ainsi, lorsqu'après un refroidissement

j'ai à traiter tout l'ensemble d'un accès de fièvre le plus violent, et que tous les symptômes disparaissent dans 24 ou 36 heures après l'administration de quelques globules d'*aconit*, je ne dois pas, je ne puis pas dire *j'ai guéri*, pas plus que lorsqu'une affection semblable disparaît, dans le même laps de temps, par le repos au lit et quelques tasses de boissons chaudes, telles que lait ou eau sucrée.

Mais si cet état s'est prolongé, s'il est arrivé déjà au troisième jour en se compliquant de point de côté, de dyspnée, d'altération de la voix, de crépitation dans les bronches, d'expectoration de mucosités presque transparentes, visqueuses, rougeâtres, rouillées, ou seulement jaune-orange foncé, d'affaissement général, etc.; et si je fais disparaître cet état en trois à quatre jours par l'action d'*aconit*, *bryon.* ou *scilla*, je dis que j'ai guéri, parce que l'ensemble de ces symptômes constitue un état inflammatoire de l'organe pulmonaire, dont la durée moyenne est de 18 à 20 jours et la moindre de 10 à 12.

Six à huit jours suffisent donc à un médecin homœopathe appelé, même au troisième jour, pour guérir une inflammation du poumon; mais si la partie enflammée est grande, si les deux côtés de la poitrine sont affectés; en un mot, si le traitement se prolonge et si la maladie ne se termine qu'au dix ou douzième jour, il ne peut plus dire alors *j'ai guéri*, sans s'exposer aux traits de la critique; il a la probabilité pour lui, mais il n'a plus la certitude.

Ceci s'applique à toutes les affections qui peuvent

n'avoir qu'une durée courte ou éphémère, quoique souvent elles soient susceptibles de se prolonger. De violentes douleurs de dents, vulgairement rages de dents, se calment après l'administration de *nux*, *chamomilla*, *belladonna*, *bryonia*, après l'olfaction d'un peu d'esprit de vin camphré. Je ne dis point : *j'ai guéri*, le mal aurait pu disparaître par l'action seule de la force médicatrice de la nature ; mais il n'en est point de même dans les cas suivans.

M^{me} P.-P., âgée de 30 à 36 ans, brune, d'une grande susceptibilité nerveuse, atteinte de douleurs faciales et dentaires (névralgie faciale, tic douloureux des nosologistes), n'avait jamais, depuis quatre ans, passé quatre jours consécutifs sans souffrir plus ou moins et souvent d'une manière atroce, excepté dans l'été de 1833, où, après l'usage des eaux thermales de Schinznach, elle fut bien pendant près d'un mois. Elle avait usé et abusé de tous les vomitifs, purgatifs, laxatifs, dépuratifs, révulsifs connus, de tous les nervins, sudorifiques, odontalgiques, anti-spasmodiques et anti-hystériques usités ; de tous les calmans, stupéfiants et *assomans* imaginables, sans autre résultat que de la fatigue et souvent une augmentation de malaises généraux. L'extrait de jusquiame, conseillé par un praticien de Neuchâtel (1), avait seul donné, parfois, un soulagement momentané, une réduction dans la violence des douleurs.

(1) Il faisait de l'homœopathie comme tant de gens font de la prose, sans s'en douter.

Lorsqu'elle réclama les secours de l'homœopathie, le 13 mars dernier, elle nous présenta l'état pathologique suivant.

Accès. Douleur dans toute la moitié droite de la tête, principalement aux dents de la mâchoire supérieure, avec sensation comme si on les perçait. Elle est moins sensible par momens, et elle se développe avec violence au pariétal, à la tempe, à l'os de la joue. L'œil est larmoyant et la moindre pression se fait douloureusement sentir. Quand la douleur est à son plus haut point, toute la moitié de la tête est également douloureuse; la malade est comme folle, elle n'ose s'approcher de la fenêtre, crainte d'être tentée de se jeter à la rue (ce sont ses expressions). Lassitude générale, inquiétude, découragement.

Hors des accès. Frissonnement douloureux dans la joue et sur les dents, sentiment de froid extérieur, souvent avec sensation de chaleur dans les parties les plus affectées. Malaise général; âpreté dans la bouche, sentiment d'appétit; sensation de plénitude et de pesanteur sur l'estomac après le repas, quoiqu'elle n'eût pris que peu de nourriture; ventre en assez bon état, ainsi que l'utérus. Poitrine, bien.

Il y avait trois accès dans les 24 heures; le plus long commençait dans la soirée et se prolongeait avec violence jusque vers le matin, où il y avait quelques momens d'un sommeil agité et peu réparateur des forces. Un second accès avait lieu dans la matinée, et un troisième dans la journée: ces deux derniers souvent se confondaient en un seul, qui était un peu calmé pour le dîner.

Le *daphne mezereum* parut être le médicament dont les effets sur l'homme sain ont le plus de rapport de similitude avec les symptômes décrits, et deux globules de la 30^e dynamisation furent dissous dans trois cuillerées ordinaires d'eau et remis à M^{me} P.-P., avec prescription de n'en prendre que trois cuillerées à café à deux heures de distance l'une de l'autre. C'est ce qui fut fait dans la matinée du 14 mars dernier, et le résultat premier fut une telle aggravation de tous les symptômes pendant la journée et la nuit suivante, qu'il fallut toute la force d'ame dont cette dame est douée et tout son désir de voir finir une aussi cruelle affection pour supporter ses douleurs sans rien faire qui pût troubler l'action du remède. Le lendemain, les accès reparurent comme à l'ordinaire; ils furent aigus, mais plus courts. Celui du soir s'annonçait avec violence, mais il se calma dès que la malade fut au lit; toutes les douleurs disparurent; le sommeil fut bon, de huit heures consécutives, et depuis, aucun symptôme de la maladie n'a reparu.

Le jeune C., âgé de 9 ans, blond et d'une constitution lymphatique, est confié à mes soins sur la fin de janvier 1834, présentant l'état pathologique suivant.

Douleurs frontales chaque soir, avec rougeur de la face et élévation du pouls, chaleur assez forte à la peau suivie de sueur chaque nuit, toux sèche habituellement mais particulièrement dans la soirée (elle datait de plus d'un mois), peu d'appétit, ventre douloureux par intervalles, flatuosités, selles demi-liquides fétides et glaireuses.

Douleur à la partie interne de la cuisse gauche, à l'insertion des muscles adducteurs. Elle est fort aiguë par intervalle et accompagnée d'élançées. Douleur sourde dans la hanche du même côté et lourdeur de tout le membre, faiblesse, claudication. L'enfant porte le pied en dehors en marchant, et un examen attentif montre que l'extrémité s'est allongée de deux pouces, le système glandulaire est plus développé que dans l'état normal, il y a un engorgement assez considérable de la glande sous-maxillaire gauche, elle est mobile sans aucune adhérence quoiqu'un peu sensible au toucher.

Nous ne dissenterons point pour établir le diagnostique et le pronostic à porter dans cet état maladif; l'homme le moins habitué à voir des malades a déjà jugé. Il a vu un état catarrhal accompagné de malaises abdominaux (état aigu), et une irritation inflammatoire dans l'articulation coxo-fémorale (coxalgie des nosologistes), état qu'on pouvait déjà dire chronique, par sa nature bien plus que par sa durée.

La facilité à apprécier ce qui était se retrouve dans le jugement à porter sur ce qui devait arriver. Un simple catarrhe n'est que rarement dangereux, il peut se terminer par les seuls efforts de la nature, à plus forte raison quand elle est convenablement aidée; mais il n'en est pas de même de l'inflammation lente de l'articulation de la cuisse avec la hanche; lorsqu'elle est arrivée au point d'allonger le membre de deux pouces, la luxation spontanée n'est pas éloignée;

et le plus mauvais praticien en connaît les conséquences, comme il sait qu'arrivée à ce point la maladie ne guérit plus par les seuls efforts réactionnaires de la vie.

Aconit et *bryone* firent disparaître l'état fébrile et catarrhal en peu de jours, le ventre s'améliora et les selles devinrent normales, la glande sous-maxillaire perdit sa sensibilité; d'ailleurs même état.

Le 4 février commença le traitement du reste de l'état pathologique du jeune C. par la prescription suivante : repos absolu, toujours au lit, *sulph.* $\frac{0}{x}$, régime analeptique, surtout de substances animales.

Le 10, même prescription, *sulph.* $\frac{0}{x}$.

Le 17, point de changement; le remède n'a presque pas été aperçu, *sulph.* $\frac{0}{x}$.

Le 25, éruption de petits boutons sur la face; il y a eu le 20 quelques selles diarrhéiques. Même régime; point de remède.

Le 9 mars, point de mieux dans l'état de l'enfant, le trop long de la jambe est le même, la glande sous-maxillaire a plutôt augmenté de volume, elle est de nouveau un peu sensible, il y a encore quelques boutons sur la face. Continuation de ce qui a été prescrit.

Le 16, l'insertion des adducteurs n'est plus douloureuse, mais la hanche l'est davantage; l'articulation est roide; l'enfant ne peut porter la cuisse en avant pour la fléchir sur le bassin; douleur comme de sciatique à la partie postérieure externe de la cuisse. — *Celocyntis* $\frac{00}{x}$ à prendre dans deux cuillerées d'eau dans la matinée du 18.

Le 24, même état, le temps était froid, un violent vent de nord se faisait sentir, l'enfant était mal disposé moralement. Même remède $\frac{0}{x}$.

Le 1^{er} avril, l'enfant est mieux moralement, le temps est déjà doux, je lui annonce que je le laisserai lever s'il veut me promettre de ne marcher qu'avec des béquilles, sans jamais s'appuyer sur la jambe malade, et de le faire partir incessamment pour la campagne. — Point de remèdes.

Le 15, les béquilles sont faites, le départ pour la campagne est fixé pour le 20, la hanche est moins douloureuse ou plutôt il n'y a plus de douleur dans l'immobilité; l'articulation coxo-femorale est engourdie, la cuisse est roide, la glande sous-maxillaire a augmenté de volume sans être douloureuse. *Calcarea* $\frac{00}{viii}$ sont remis pour être pris les 22 et 26, le matin à jeûn.

Le 3 mai, on me rapporte que l'enfant va bien, qu'il fait beaucoup d'exercice sans user de sa jambe, *calc.* $\frac{00}{viii}$ à prendre le 10.

Le 30, la santé générale est bonne, la cuisse est moins roide, le membre s'est accourci de plus de 6 lignes.

L'été s'est ainsi passé en donnant successivement à des intervalles convenables *lycop.*, *caust.*, *silicea*, et l'état de l'enfant est toujours allé en s'améliorant, le membre a repris sa longueur naturelle, la souplesse est revenue graduellement, la glande a disparu, et en octobre il ne restait de la maladie qu'un peu de difficulté à fléchir complètement la cuisse sur le bas-

sin, et une mauvaise habitude de porter la pointe du pied en dehors. Les béquilles avaient été posées dans le commencement d'août; le temps et quelques leçons de danse ont fait disparaître les dernières traces de cette affection pendant l'hiver.

La jeune S., enfant de 13 mois, petite, faible, émaciée par une diarrhée qui l'avait fatiguée pendant tout l'automne, et qui avait cédé à l'action répétée de *cham.* et d'*ipéc.*, m'est présentée au commencement de novembre dernier avec tous les symptômes de faiblesse décrits, et de plus avec un allongement d'un pouce de l'extrémité inférieure gauche. La petite ne paraissait point en souffrir, mais elle était sans maintien, pas plus qu'au jour de sa naissance, elle n'avait que deux dents, et ses selles, quoique peu fréquentes, étaient toujours demi-liquides et fort fétides.

Calcareæ $\frac{00}{VIII}$ sont remis à la mère pour être administrés à six jours l'un de l'autre, en les faisant dissoudre chacun dans deux cuillerées d'eau et en n'en faisant prendre qu'une à l'enfant, en deux fois, deux matins consécutifs à jeûn. — Bonne nourriture, soupes . au bouillon de bœuf autant que possible.

L'enfant m'est représenté le 28 décembre, et je trouve, avec surprise, la jambe de même dimension que l'autre, l'enfant avait mis quatre dents, repris des forces et un aspect de santé. — Même régime, point de remèdes. Il n'y en a point eu de nouveau d'administré, et maintenant la petite marche et elle est aussi bien que tout autre enfant de son âge.

Voilà ce que nous appelons guérisons, voilà des

faits qui peuvent supporter la force de l'axiome *post hoc, ergo propter hoc*. Un état maladif déjà ancien comme la maladie de M^{me} P. P., un état qui a résisté quatre ans à tout l'empirisme d'une médecine qui se targue de rationalisme, est converti, en 48 heures, en un état de santé durable après l'administration d'un seul médicament ; ne peut-on pas dire avec assurance que c'est par le fait de ce médicament ? Ce dire n'emporte-t-il pas conviction lorsqu'on observe que la guérison n'a eu lieu qu'après le développement régulier des phénomènes d'aggravation et de réduction du mal, des phénomènes qui en sont les véritables précurseurs et qui caractérisent la complète homœopathicité de l'agent administré ?

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le praticien qui sait ce que c'est qu'une coxalgie, qui sait que lorsqu'elle est arrivée au point de développement que nous avons signalé dans les deux cas que nous avons cités, elle ne se termine plus que par la mort, ou au moins par une luxation qui entraîne la difformité du membre et de l'individu ; ce praticien, s'il est de bonne foi, conviendra que dans ces cas aussi nous avons guéri ; il avouera que nous l'avons fait par des moyens doux et agréables (*jucunde*), lui à qui l'allopathie n'offre, pour arriver à de semblables résultats, que des moyens aussi pénibles qu'incertains, lui qui n'en connaît de meilleur en pareille occurrence que le feu (1).

Il serait facile, sans sortir de notre pratique, d'ac-

(1) Nous y reviendrons plus tard.

cumuler ici un nombre considérable de faits tous aussi positifs, tous aussi concluans que les précédens, mais ce n'est point le lieu de faire un long tableau de guérisons opérées par la thérapeutique selon l'homœopathie ; notre but n'est que de donner quelques échantillons (*specimina*) de guérisons proprement dites, afin de montrer les conditions auxquelles seules le médecin peut se permettre de dire : *j'ai guéri*.

(*La suite à un numéro prochain*).

OBSERVATIONS PRATIQUES.

Extrait d'une lettre du D^r BOECK (*Allg. hom. Zeit.* 4^{er} b.).

J'ai eu naguère à traiter une inflammation des poumons portée au plus haut degré, chez un homme de 25 à 30 ans ; ce cas a été pour moi d'autant plus intéressant, que je venais de lire la brochure du docteur KAMMERER : *L'homœopathie guérit sans émission de sang*.

Symptômes. Respiration gênée jusqu'à la suffocation ; mouvemens du thorax tumultueux ; oppression encore augmentée par la toux ; crachats rares , difficiles à obtenir , mélangés de sang ; peau brûlante, artères tendues, pleines ; frissons, horripilation ; soif violente ; selles supprimées. — Le malade demande instamment une saignée, à laquelle d'ailleurs il est très-accoutumé.

Confiant dans les armes de l'homœopathie, je ne fais pas saigner, et donne *acon.* $\frac{\dots}{\text{viii}}$. — Calme et épistaxis. — Après quelques heures, violente exacerbation ; seconde dose *acon.*, suivie du même succès. — Seconde exacerbation pareille, combattue par *acon.*, qui est ainsi répété cinq fois dans l'espace d'environ huit heures, pendant lesquelles épistaxis répété, puis sommeil, puis exaspération ; enfin, sueur après la 5^e dose, qui n'est suivie d'aucun retour de paroxysme, mais d'une prompte guérison, sans autre secours.

— J'ai pu aussi me convaincre de la grande activité du *mercure*, par olfaction, suivant le conseil de GRIESSELICH, comme intermédiaire entre trois premières et trois dernières doses de *soufre*.

Un propriétaire souffrait depuis plusieurs années d'une violente colique dans le côté gauche du bas-ventre, entre la région de la rate et celle du rein, qu'une forte pression extérieure diminuait, et qui se joignait à la production de flatuosités très-fatigantes. Le malade avait épuisé la série des remèdes allopathiques, les bains les plus célèbres, et consulté les plus fameux médecins. Ayant eu recours à mes conseils, il reçut *nux*, qui dissipa une constipation qui ne cédait jadis aux moyens artificiels que pour peu de temps, et fit cesser les coliques. Alors je crus que *sulf.* était indiqué, mais le tempérament du malade y résista ; de manière que je fus forcé d'y renoncer.

Le patient, qui n'avait aucune connaissance de l'homœopathie, m'assurait que *sulf.* serait son remède, et que l'inefficacité actuelle ne provenait que de la

quantité de poudres antihémorrhoidales soufrées dont on lui avait fait faire usage. Il reçut donc une quantité de remèdes antipsoriques et apsoriques, parmi lesquels *arsenic* seul lui fut utile, en lui procurant une diarrhée de huit jours. Enfin, j'employai de nouveau deux doses *sulf.* $\frac{00}{II}$, sans succès remarquable, que je fis suivre, huit jours après, de *merc. sol.* $\frac{IV}{IV}$ par olfaction. Huit jours après, je donnai de nouveau *sulf.*, qui amena une selle bilieuse, noirâtre, diarrhéique copieuse, qui soulagea le malade et fit cesser la colique.

Antidotes homœopathiques contre empoisonnemens.

Les deux observations suivantes sont extraites d'un ouvrage de BÖNNINGHAUSEN : *L'homœopathie*.

« Une amie de notre maison avait mangé un plat de haricots qui avaient l'air très-verts, comme cela a lieu lorsqu'ils ont cuit dans le cuivre. Aussitôt après en avoir mangé, commencèrent des douleurs dans l'estomac et dans le ventre, qui allèrent en augmentant jusqu'à cinq heures, où l'on vint chez moi demander du secours. La douleur du ventre était crampoïde, avec malaise, vomiturition, et une surprenante exaltation.

Il n'y avait naturellement lieu ni à procurer l'expulsion mécanique du cuivre, ni à opérer un soulagement palliatif par la méthode énantioпатique; la malade flaira une seule fois la *noix vomique*, à une très-haute puissance, et dans une minute toutes les

douleurs furent apaisées sans traces et sans retour. Cependant, vers les huit heures du soir, se manifesta un symptôme pathogénétique du *cuivre*, savoir une toux particulière, violente, sèche, suffocante, que l'*ipecacuanha* ou le *foie de soufre* développent aussi de cette manière. Une seule olfaction de la teinture de cette racine en fit cesser un accès; et tout alla bien, sans qu'aucune autre douleur se soit montrée depuis.

« Il fallut suivre un autre procédé, lorsque l'un de mes enfans, âgé de 3 ans, eut avalé un sou de cuivre et présenta des symptômes notables d'empoisonnement. Il était d'abord nécessaire de chasser la pièce de métal; mais comme il était à craindre que la vertu vomitive du *cuivre* ne rendît homœopathiquement sans action celle d'un vomitif ordinaire, on donna à l'enfant, d'après Orfila, un *blanc d'œuf frais*, puis une pincée de *sel de cuisine* dissous dans deux cuillerées d'eau chaude. Il suffit alors du plus léger chatouillement dans la gorge avec une plume pour susciter le vomissement, qui chassa le sou de l'estomac. Tout vomissement ultérieur étant devenu inutile, on fit flairer à l'enfant l'antidote du sel de cuisine, savoir *l'esprit de nître doux*, qui en fit disparaître tous les effets; et l'enfant fut très-bien dix minutes après. »

(Les conséquences de l'auteur ne nous paraissent pas rigoureuses. *N. du R.*)

Une paysanne souffrait depuis long-temps de crampes (gastriques?); on lui donna *carb. anim.*,

et au 11^e jour elle rendit, le soir, une aune de ténia, à la suite de laquelle expulsion elle fut guérie; elle n'en avait vu aucune trace auparavant. *Aconit* a souvent produit l'expulsion de *lombrics*.

Chez deux enfans, *borax* a guéri des aphthes; chez un troisième non, mais bien *mercure*.

Chez un homme qui souffrait souvent de crampes d'estomac, cet accident a été calmé par l'usage du *boletus edulis*.

Scrophularia nodosa paraît être utile dans le cas d'hémorrhoides borgnes avec constipation. RUMMEL tient le fait d'un Juif hollandais, qui s'était guéri de cette incommodité par le conseil d'un charlatan, en buvant chaque matin une cuillerée à bouche d'eau-de-vie, contenant en macération des boutons de scrophulaire (*à expérimenter*).

Une femme non mariée, d'environ 24 ans, prit la fièvre intermittente, d'abord tierce, puis quarte; elle la garda environ neuf mois, ayant vainement employé tous les remèdes domestiques connus et ceux que lui prescrivaient des médecins. Un ouvrier étranger lui conseilla de prendre, en une seule dose, quatre onces *huile de térébenthine*; elle le fit, et la fièvre partit: elle n'a plus été malade et est devenue mère de plusieurs enfans (*à expérimenter*).

Dans le district de Königratz (Bohême), on se sert de *dulcamara* comme remède domestique dans les

catarrhes, les toux chroniques, les corizas, les hydro-
pisies, et souvent avec un succès instantané ; on ra-
conte des cures merveilleuses. Les enfans et les adultes
coupent les tiges sèches, en portent toujours une quan-
tité sur eux, et en mâchent de temps en temps, comme
on fait en Autriche du *polypodium vulgare*. En au-
tomne, on a soin d'en faire de grosses provisions.

(Ce remède est tout-à-fait homœopathique ; voir
la *Matière médicale pure. N. du R.*)

Les *Annales de médecine* allopathique de Vienne,
ville où la plus forte opposition n'a cessé de se ma-
nifester contre tout ce qui sent l'homœopathie, con-
tiennent des assertions qui confirment hautement (et
bien involontairement) la doctrine d'HAHNEMANN ;
telles sont la vertu *préservative* de la *belladone* con-
tre la scarlatine, et l'utilité de l'*opium* dans le mise-
rere, etc.

Le Dr WAWRUCH conseille l'*écorce de sureau vert*
contre le vomissement et l'inflammation du cou (à
expérimenter).

RUMMEL a observé que les dynamisations par la
trituration sont plus actives que celles par l'alcool.

CH. P.

LETTRE

A MM. les Membres de la Société Royale de Médecine,

SUR LA RÉPONSE QU'ILS ONT ADRESSÉE AU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, EN AVRIL 1855,
AU SUJET DE L'HOMŒOPATHIE ;

PAR M. LE COMTE S. DES GUIDI,

Docteur en médecine et ès-Sciences, Officier de l'Université de France,
Membre de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Naples, de celle de Turin, etc., etc., etc.

Nous donnons ici dans son entier la Lettre par laquelle ont répondu au ministre de l'instruction publique les membres de l'Académie Royale de médecine consultés sur la convenance d'établir des dispensaires en faveur de l'homœopathie, et adoptée à l'unanimité moins deux voix, dans la séance du 17 mars 1855.

« Monsieur le Ministre,

« L'homœopathie, qui se présente à vous en ce moment comme une nouveauté, et qui voudrait en revêtir les prestiges, n'est point du tout chose nouvelle, ni pour la science, ni pour l'art. Depuis plus de vingt-cinq ans, elle erre çà et là, d'abord en Allemagne, ensuite en Prusse, plus tard en Italie, aujourd'hui en France, cherchant partout, et partout en vain, à s'introduire dans la médecine. L'Académie en a été plusieurs fois, et même assez longuement entretenue. De plus, il est à peine quelques-uns de ses membres qui n'aient pris à devoir plus ou moins sérieux d'en approfondir les bases, la marche, les procédés, les effets.

» Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a été soumise en premier lieu aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique a signalé dans le système une foule de ces oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, un grand nombre de ces contradictions choquantes, beaucoup de ces absurdités palpables qui ruinent inévitablement tous les faux systèmes aux yeux des hommes éclairés, mais qui ne sont pas toujours un obstacle suffisant à la crédulité de la multitude.

» Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a subi aussi l'épreuve de l'investigation des faits ; elle a passé au creuset de l'expérience ; et chez nous, comme ailleurs, l'observation, fidèlement interrogée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères, car si l'on préconise quelques exemples de guérison pendant les traitemens homœopathiques, on sait de reste que les préoccupations d'une imagination facile, d'une part, et d'autre part, les forces médicatrices de l'organisme, en revendiquent à juste titre le succès. Par contre, l'observation a constaté les dangers mortels de pareils procédés dans les cas fréquens et graves de notre art où le médecin peut faire autant de mal et causer non moins de dommage en n'agissant point du tout qu'en agissant à contre-sens.

» La raison et l'expérience sont donc réunies pour repousser de toutes les forces de l'intelligence un pareil système, et pour donner le conseil de le livrer à lui-même, de le laisser à ses propres moyens.

» C'est dans l'intérêt de la vérité, c'est aussi pour leur propre avantage, que les systèmes, en fait de médecine surtout, ne veulent être ni attaqués, ni défendus, ni persécutés, ni protégés par le pouvoir. Une saine logique en est la plus sûre expertise ; leurs juges naturels, ce sont les faits ; leur infaillible pierre de touche, c'est l'expérience. Force est donc de les abandonner à la libre action du temps. Arbitre souverain de ces matières, seul il fait justice des vaines théories, seul il asseoit avec stabilité dans la science des vérités qui doivent en constituer le domaine.

» Ajoutons que la prévoyance, qui est aussi la sagesse de toute

administration publique, commande impérieusement une semblable détermination.

» Chacun connaît assez, de nos jours, l'empire des précédens; essayons d'en prévoir et d'en calculer les suites dans l'espèce.

» Après les dispensaires pour l'homœopathie, on en demandera pour le magnétisme animal, pour le brownisme, et ainsi pour toutes les conceptions de l'esprit humain. L'administration appréciera, comme nous, les conséquences d'une pareille conduite.

» Par ces considérations et par ces motifs, l'Académie estime que le gouvernement doit refuser de faire droit à la demande qui lui est adressée en faveur de l'homœopathie. »

A MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE
DE MÉDECINE.

Judicium difficile,
Experientia fallax.

Messieurs,

Pendant que la foule débonnaire des disciples de l'ancienne école se complaît dans l'arrêt que vous venez de prononcer contre l'homœopathie, pendant que tant d'hommes toujours satisfaits d'eux-mêmes, de leur savoir et de leur science, trouvent leur compte à s'appuyer ici de vos décisions et à dormir en paix à votre voix, sur une question pour eux importune, on ne peut douter que vous, Messieurs, vous ne soyez bien loin d'accepter de pareils suffrages, et de partager cette déplorable sécurité, quelque légitime qu'ait pu vous paraître l'espèce de conviction momentanée à laquelle vous venez d'obéir.

Vous savez trop bien, Messieurs, par la marche de toutes les sciences, par l'histoire des corporations savantes de tous les temps, que toutes ont proclamé avec chaleur des illusions, pros-

crit avec entraînement des vérités, et vous ne pouvez un seul instant perdre de vue que Descartes, pour ne citer qu'un des plus grands exemples, a plus d'une fois, à son insu, fait plier, pour son propre compte, les règles inflexibles qu'il avait admirablement formulées pour l'esprit humain. Imbus de ces redoutables avertissemens, vous ne cessez de nourrir en vous la plus salubre défiance de vos propres opinions, et vous restez toujours prêts à les modifier par un nouvel examen.

C'est dans cette respectueuse conviction de l'esprit dont vous êtes animés, que je désire avoir l'honneur, non de vous parler d'homœopathie (vous n'alléguez contre elle que des assertions, je devrais n'y répondre que par d'autres assertions, elles n'auraient pas plus de poids que les vôtres, et ce serait temps perdu), mais de vous parler simplement de logique et de bon sens, de rechercher avec vous si vos opinions sur la doctrine de Hahnemann sont aussi arrêtées qu'elles vous l'ont paru, et si vous avez fait tout ce qui était convenable et possible, pour vous assurer de la légitimité de ces opinions.

Vous accueillerez avec bienveillance, quelque faible qu'il soit, le tribut qu'un de vos confrères croit devoir vous offrir dans une question qui certainement est toujours pour vous un sujet de doutes et de perplexité.

Vous avez, dites-vous au ministre, jugé l'homœopathie par le raisonnement et par les faits. Voilà certes deux autorités bien dignes de la plus haute confiance, s'il est bien vrai que vous ayez ici mis en œuvre toute la force intellectuelle, toute la sagacité expérimentale dont vous êtes doués. Par malheur, tout fait craindre que vous n'ayez pas dûment rempli ces deux conditions comme la chose l'exigeait, et que vous ayez, dans cette circonstance, touché l'écueil où ont échoué avant vous tant d'autres grands hommes.

La logique vous a *tout d'abord* démontré l'absurdité de l'homœopathie. On sait très-bien que la logique des carrefours arrive en effet *tout d'abord* à un pareil résultat. Savans et ignorans n'ont dans le principe qu'une voix à cet égard ; tous les homœo-

pathes du monde ont aussi habilement que vous commencé de même à ne voir qu'absurdité dans la doctrine de Hahnemann, tous sans en excepter Hahnemann lui-même qui, au milieu de ses longs travaux, a dû bien des fois reculer devant ses propres découvertes.

L'homœopathie n'a jamais dit que, dans ce sens, elle ne fut une chose absurde : l'homœopathie ne s'est point annoncée comme une traduction nouvelle des trois ou quatre mots, autour desquels roulent en vain, depuis trente siècles, toutes les révolutions médicales ; elle s'est hautement et franchement proclamée grande découverte, c'est-à-dire, chose grandement éloignée de tout ce qui a été su, admis et compris avant elle, ou, en d'autres termes, pour le commun des hommes, chose grandement absurde. On peut avec dignité modifier quelques formules, employer trois saignées au lieu d'une, attribuer une vertu fébrifuge à la feuille de frêne ou à la feuille de chou ; il n'y a rien là que de fort honorable, mais faire promener des hommes la tête en bas, arrêter le soleil qui marche depuis la création, faire circuler le sang quand toutes les écoles certifient qu'il ne circule pas, jeter un monde au-delà de l'Atlantique, borne éternelle du seul monde possible pour nous, voilà qui dut être et qui fut long-temps absurde, et c'est au même titre que l'homœopathie revendique les mêmes honneurs.

De telles prétentions de sa part ne suffisent point, sans doute, pour la faire admettre, mais elles lui donnent incontestablement le droit de récuser tout jugement *a priori*, et sans mûr examen.

Ce mûr examen vous a-t-il sérieusement occupé, comme vous avez l'air de le dire et presque de le croire ? Avez-vous, en le faisant, mis sous vos pieds toute habitude prise, toute idée préconçue ? Vous êtes-vous bien pénétrés surtout de cette vérité, que ce qu'il y a de plus absurde au monde, c'est la prétention de trouver dans le peu de chose que l'on sait ou que l'on croit savoir la raison suffisante de l'immensité des choses qu'on ignore et que découvriront les siècles à venir. On peut raisonnablement

douter *de prime abord* que vous ayez pris tant de soin pour un sujet auquel vous n'avez jamais guères témoigné que des mépris. On peut en douter par la faiblesse des notions que vous semblez avoir sur l'ancienneté de l'homœopathie, sur sa marche progressive et sur les solides établissemens qu'elle ne cesse de faire dans toutes les contrées. On peut en douter au ton seul des imputations frivoles, inconvenantes, pour ne rien dire de plus, que lui ont faites presque tous ceux d'entre vous qui en ont parlé au sein de l'Académie ou ailleurs : pour peu que l'on ait parcouru les livres et les journaux indispensables à qui veut juger cette doctrine, on connaît un peu mieux ce qui la concerne, et, même sans l'adopter, on est forcé d'en parler autrement.

Mais, Messieurs et très-honorés confrères, c'est surtout vos vertus civiques et votre probité médicale, qui nous donnent l'assurance, que vous n'avez point examiné la question, comme vous devriez l'avoir fait pour la résoudre.

Si l'homœopathie n'est rien dans la science, elle est pour la société entière le plus envahissant et le plus épouvantable des fléaux, et certes vous êtes incapables de laisser aussi largement et aussi rapidement triompher cette avilissante et meurtrière épidémie, si vous avez réellement, *et tout d'abord*, trouvé des armes assez bien trempées pour la vaincre.

Cette absurdité déplorable qui n'a pour elle, ni les trompettes de l'école, ni l'esprit de secte ou de parti, ni les préjugés du savant, ni ceux de l'ignorant, ni aucun de ces agens innombrables, dont toutes les thérapeutiques ont obtenu plus ou moins de succès, source d'un crédit plus ou moins durable, cette absurdité prospère et marche à la domination dans les quatre parties du monde, sans qu'on puisse comprendre pourquoi, ni comment. En France, où j'étais le seul homœopathe, il y a cinq ans, elle a déjà conquis plusieurs centaines de médecins, dans vos sociétés académiques, dans vos grandes cités, dans vos bourgs et dans vos villages. Ces médecins ont une pratique étendue à Paris, Lyon, Bordeaux, Nîmes, Rouen,

Versailles, Dijon, Grenoble, Colmar, Strasbourg, Annonay, Vienne, Thoissey, Hières, Valence, Vesoul, Digne, Luxeuil, Besançon, Limoges, Marseille, Bourg, Aubuisson, Lunéville, Riom, etc. Près de nous, on en voit de très-occupés : à Genève, Chambéry, Lausanne, Fribourg, Vevey, Morges, Thonon, Annecy, Bâle, Turin, Nice, Milan, etc. Praticiens pour la plupart depuis dix, vingt, trente ans même, ce n'est pas avec une baguette magique, ni du haut d'un char traîné par des dragons, qu'ils distribuent leurs fatales amulettes ; ils sont chez eux ; ils y exercent consciencieusement leur profession comme par le passé, en conservant toute leur ancienne clientèle qui s'agrandit chaque jour. Ils ne choisissent point leurs malades pour laisser à l'allopathie, ceux que l'imagination, le régime ou la nature, ne sauraient guérir, mais ils combattent sans distinction toute maladie qui se présente, phlegmasies, névroses, éruptions, syphilis, goutte, scrophules, etc. Ils traitent également les épidémies et les épizooties ; ils soignent les enfans, les aliénés et une foule de gens qui n'ont jamais entendu parler d'allopathie et d'homœopathie, et qui n'ont pas la moindre idée des doses infinitésimales.

Abandonnant sans regret et sans retour les nombreux et commodes instrumens de la thérapeutique ordinaire, qu'une longue pratique leur avait rendus si familiers, ils mettent froidement en jeu sur un globule leur réputation, leur conscience, l'avenir de leur famille, la vie de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs concitoyens.

Ils font tout cela le plus simplement du monde, et le public qui, pour eux comme pour vous, compte les succès et les revers, s'obstine toujours plus à les environner de son estime et de sa confiance ; et à regarder leur méthode comme infiniment supérieure à toute autre. L'ambulance de plusieurs régimens leur appartient ; de grandes manufactures leur sont confiées, plusieurs artistes vétérinaires de l'armée et des départemens ont adopté l'homœopathie ; enfin elle est dans Paris, sous vos yeux,

l'objet d'un cours suivi avec le plus grand, le plus constant intérêt (1).

Pourquoi faut-il ajouter que, clair-semée partout, cette école, à peine soupçonnée hier, se voit, à l'heure qu'il est, déjà supérieure en nombre à toute autre école? Vingt systèmes, souvent très-opposés, se partagent le monde médical français; ils sont même tous en présence dans l'étroite enceinte de l'Académie; l'Allemagne, l'Angleterre, tous les pays sont morcelés également par d'autres idées médicales d'un jour; tandis que les homéopathes, dominés par une idée fixe et pré-cise, soumis à une règle invariable et suprême, marchent sur toute la terre comme un seul homme, et pourraient déjà accabler de leur nombre toute autre fraction médicale qui oserait à elle seule leur disputer le sceptre. En vérité, tout cela ne fait-il pas gémir et trembler?

Et cette affreuse perversion de tant d'intelligences, vous seriez maîtres d'en arrêter les ravages en ouvrant les trésors de votre logique victorieuse, et vous refuseriez impitoyablement de les ouvrir! Préposés à la garde des intérêts sociaux contre les épidémies, vous n'opposez rien à l'explicable fléau qui va partout bouleversant les têtes, et décimant les populations! Non, vous ne lui opposez rien, puisqu'aucun allopathe, soit au dedans, soit au dehors de l'Académie, n'a rien publié de solide sur la question, et que tout se réduit de leur part à quelques ébauches d'expériences, à quelques doctorales assertions et à quelques lazzi dont les tréteaux eux-mêmes ne veulent plus.

Comment donc vous absoudre de cette criminelle indifférence,

(1) Vous serait-il difficile de vérifier, à Paris même, les faits suivans que je relève de la correspondance de M. Laburthe, chirurgien-major du 4^e de hussards?

Ce régiment a vu diminuer rapidement le nombre de ses malades, depuis trois mois que son ambulance est homéopathiquement desservie. Sur un effectif de 730 hommes, dont la moyenne aux hôpitaux était précédemment de 45 à 55, ce corps n'y en comptait plus que 20 à 22 vers le 10 mars dernier, et que 10 à 12 vers la fin du même mois.

à moins que l'on ne se hâte de reconnaître avec nous que, si vous ne combattez pas le mal, c'est uniquement parce que vous en êtes absolument incapables, et que, si vous vous tenez pour convaincus du dangereux néant de l'homœopathie, vous ne savez par quelle voie vous êtes arrivés à cette conviction, et ne pouvez enseigner aux autres ce que vous n'avez point appris.

Tout, jusqu'ici, autorise donc à penser, avec une probabilité voisine de la certitude, que votre logique ne s'est point appliquée à juger l'homœopathie, mais que tout simplement vous croyez croire qu'elle est absurde, en sachant toutefois au fonds que vous ne savez rien d'elle, et que vous ne pouvez rien en dire.

Je me trompe, vous ne vous bornez pas à des assertions, vous alléguez des expériences.

Et quoi, Messieurs, vous avez eu réellement le courage de chercher, par un travail opiniâtre et difficile, des résultats dont la logique vous a démontré l'impossibilité ! Oubliez-vous donc qu'un tel effort est au-dessus de l'humaine puissance, et qu'un trappiste n'y tiendrait pas ? Avec les opinions qui, *tout d'abord*, vous ont subjugués, vous n'avez pu faire qu'un semblant d'expérience, comme vous aviez fait un semblant de jugement. Le peu qui a été publié par un de vous sur ses tentatives homœopathiques, prouve à merveille, en effet, qu'il a expérimenté comme il avait raisonné ; il a fait des épreuves pour son propre compte ; il a prouvé de reste, que son homœopathie, à lui, ne valait rien ; mais cela n'a aucun rapport avec l'homœopathie du grand Hahnemann.

Celle-ci, d'ailleurs, ne s'est jamais vantée de réussir toujours ; la science n'a pas encore un demi-siècle, et ne saurait déjà toucher à une perfection, peut-être impossible ; le fondateur lui-même n'est pas toujours assuré du résultat de ses traitemens ; nous en sommes bien moins sûrs encore, nous tous ses faibles élèves, qui joignons notre insuffisance personnelle à la jeunesse de l'art ; et, sans être membres de l'Académie, nous n'avons que trop souvent l'honneur de faire des expériences aussi mauvaises que les vôtres. Mais nous savons, nous, et vous. Messieurs,

vous paraissez ignorer, qu'en pareil cas, vingt résultats négatifs ne sont rien contre un fait positif; aussi trouvons-nous une admirable condescendance dans votre logique, si elle vous permet de prendre au sérieux vos quinze ou vingt tentatives expérimentales, et d'en conclure d'une manière absolue, générale, universelle, que l'homœopathie n'est rien.

Mariotte aussi avait répété sans succès les expériences du prisme; mais il ne se hâta pas d'en conclure que Newton fût un visionnaire; et Mariotte fit bien, car de meilleurs prismes lui apprirent plus tard que Newton avait raison.

Vous révérez, comme nous, la mémoire de l'illustre Laennec. Cet homme habile ne se laissait pas aisément dominer par des idées préconçues, ni par la logique du premier moment; vous savez à quelle dose il osa employer le tartre stibié, quand tous les médecins français ne voyaient encore qu'un atroce empoisonnement dans ce procédé devenu plus tard une de vos richesses. C'est avec la même indépendance d'esprit qu'il fit des expériences homœopathiques. Sans préoccupation, et sûr de sa conscience, il crut n'avoir rien négligé pour découvrir la vérité, et ses insuccès lui firent conclure que l'homœopathie n'existait pas. Or, voilà que bien après lui, le savant chimiste qui avait préparé les médicamens homœopathiques de Laennec, et qui a l'honneur de siéger parmi vous, déclare authentiquement que ces préparations faites sur les documens de l'expérimentateur n'étaient point conformes aux exigences de l'homœopathie, exigences dont Laennec avait complètement oublié de s'informer et de tenir compte. Ainsi, dans un travail ardu et sévère, où le pieux Laennec se rend le témoignage de n'avoir rien négligé, rien omis, il se trouve en défaut dès le premier pas, et dans la partie la plus matérielle et la plus palpable de son entreprise, et par-là même il nous autorise à croire qu'il a dû commettre plus d'une autre inadvertance dans le reste, bien plus difficile, de sa tâche.

Ces expériences, malgré leur nullité radicale, ont été souvent invoquées contre l'homœopathie par des gens qui, comme vous,

se pressent en besogne. Pour moi, si je mentionne une omission aussi grave, dans une telle série de travaux entrepris avec un tel esprit et par un tel homme, ce n'est pas pour en conclure que vous ne ferez jamais de bonnes expériences homœopathiques : Dieu m'en garde, mais c'est seulement pour vous dire, qu'eussiez-vous encore beaucoup de Laennec parmi vous, il est bon pour eux d'y regarder à deux fois, avant de se croire certains d'avoir expérimenté sans reproche, et avant de proclamer leurs expériences comme l'expression définitive de la vérité.

Messieurs, raisonner avant tout sur la possibilité d'un fait qui s'annonce comme nouveau, n'est peut-être pas d'un esprit bien sage, ni un sûr moyen de se maintenir dans cet état de liberté philosophique dont on peut avoir besoin pour recueillir et apprécier des documens ultérieurs, et pour interroger l'expérience sur la réalité du fait. Pendant combien d'années nos raisonnemens sur les aérolithes nous ont-ils fait dédaigneusement repousser du pied l'obscur caillou dont l'examen nous eût mis sur la voie de la vérité ! Il ne fallait que se baisser, et pendant des siècles nos raisonnemens nous ont empêché de le faire. Nos raisonnemens prouveraient encore aujourd'hui que la vaccine est une chimère, si une autre puissance qu'eux n'était venue nous forcer à descendre avec Jenner sur le terrain de l'expérience.

Il est vrai que toute découverte, une fois admise, on trouve presque toujours qu'il eût été facile de la légitimer d'avance, en examinant mieux toutes les notions qui l'avaient précédée. C'est bien ainsi, en effet, que, pour nous homœopathes, la science nouvelle nous semble ne plus rien avoir d'étrange, et n'être point en opposition avec les connaissances qui l'ont devancée ; l'homœopathie comme, après tout, la plupart des grandes découvertes, a pour nous ses germes, ses élémens et sa raison, dans des faits antérieurs, mais nous avouons sans peine que ce n'est guères qu'après avoir trouvé, dans cette doctrine, au moins l'objet d'une attention sérieuse, que nous avons su raisonner de la sorte.

Toutefois, direz-vous, s'il est imprudent de vouloir juger, ainsi d'avance, une découverte qui se produit au jour, faudra-

t-il donc se condamner à l'éternel supplice d'examiner tous les mensonges préconisés à chaque instant par la crédulité d'un village, le délire d'un fou, la cupidité d'un fripon ?

Non, certes, il ne faut point prodiguer à tant d'inepties un temps aussi précieux que le vôtre ; mais, en continuant à se défier de tout, il faut savoir aussi se défier de soi-même et de sa propre défiance, et ne pas se croire bien habile quand, pour se défaire du mauvais grain, on se borne à jeter plus expéditivement tout au feu. Cette méthode, sans critique, rappelle par trop ce soldat suisse qui, enterrant les morts demeurés sur un champ de bataille, disait : *Bah ! Si vous les écoutez tous, vous verrez qu'il n'y en aura pas un de mort.* En pareil cas, ne faut-il pas, au moins, prendre la peine de distinguer ceux qui parlent de ceux qui ne parlent pas ?

Toute vraie découverte ne saurait tarder à avoir son langage, son expression, dans les effets les plus manifestes qu'elle produit, dans les autorités dont elle s'appuie. Une saine critique, en évaluant sans prévention de tels documens, peut mettre le philosophe en voie d'y regarder avec plus d'attention, et de ce regard peuvent résulter de nouvelles données qui l'engagent à aller plus loin.

Comme le soldat suisse, vous ne voulez pas même entendre ceux que vous êtes en train d'enterrer : vous n'avez tenu aucun compte des hauts renseignemens que l'Allemagne vous jetait à pleines mains sur la place qu'y tient l'homœopathie et son illustre fondateur, sur l'hôpital-modèle de Leipzick, sur la chaire homœopathique, fondée à Heidelberg par le gouvernement, sur celle que vient de réclamer avec instance la ville de Göttingue, sur les savantes leçons de Roth, à l'université de Munich, sur les ukases qui fondent à St.-Pétersbourg et à Moscou des pharmacies homœopathiques, et sur la considération toute particulière du vénérable Hufland, pour Hahnemann et plusieurs de ses disciples, sur des princes et des rois confiant à l'homœopathie leur santé et celle des personnes qui les intéresse le plus.... Tous ces faits, bien faciles à constater, bien faciles à évaluer, vous

auraient tenus un peu mieux en garde contre votre logique de *tout d'abord*, et vous en auraient appris un peu plus au sujet de l'homœopathie que vous ne paraissez en savoir. Tous vos documens de l'étranger sont en effet bien pauvres, à en juger par votre lettre au ministre, et surtout d'après ce propos aventuré chez l'un de vous, au coin du feu, par un voyageur prussien sur les homœopathes de son pays, commérage insignifiant et irréfléchi, qui, au mépris des devoirs de l'hospitalité et à la honte de notre nation, a été livré dans vos débats à une publicité quatre fois odieuse. Je me borne à relever cette particularité de vos séances contre l'homœopathie, dans ce *Meeting* tristement historique, où si peu de voix sages se sont élevées, et où la présence d'un Ramus semblerait avoir manqué seule pour y rappeler en toute vérité la déplorable guerre des *cancans*.

Mais, si vous êtes restés sourds à la voix de l'Allemagne, n'y a-t-il en France rien qui vous dise que l'homœopathie pourrait bien être un peu plus qu'un rêve (1)? Des praticiens nombreux,

(1) Si vous voulez une idée des progrès de l'homœopathie dans l'opinion, écoutez seulement, au sujet de Bordeaux, une de vos autorités classiques, un des allopathes les plus distingués de cette dernière ville.

« Quand je vous écrivis naguère que la nouvelle doctrine germanique se propageait lentement à Bordeaux, j'étais dans le vrai : mais, depuis un mois, quelle différence ! Plusieurs de nos sommités burdeliennes donnent à l'envi l'exemple d'une confiance absolue dans les règles douces et agréables de l'homœopathie, et des hommes graves, studieux, éclairés, des hommes exempts jusque-là des croyances aveugles du vulgaire, ne dédaignent pas le secours d'une thérapeutique singulière.... (Suivent les politesses d'usage, et l'auteur finit en s'écriant :) Rira bien qui rira le dernier. »

(*Journal de Médecine pratique de Bordeaux*,
mars 1835, page 166.)

Est-il assez jovial ce bon docteur qui attend pour bien rire que l'homœopathie ait fait tourner toutes les têtes et laissé mourir tous les malades !

Remarquez, au reste, que ce triomphe désolant de l'homœopathie n'est point l'œuvre de l'entraînement et de la nouveauté ; l'homœopathie

un enseignement suivi avec chaleur, une opinion toujours plus favorable dans tous les rangs, des sociétés médicales, des hôpitaux, des publications incessantes, et formant déjà une bibliothèque, et tout cela dans un pays éclairé, dans un siècle positif, défiant et difficile : tout cela ne dit-il rien ? Et vous ne voyez réellement rien d'absurde à prétendre qu'une absurdité suffise au déploiement d'une pareille puissance !! ●

s'exerce depuis 1832 à Bordeaux, où les aménités allopathiques ne lui ont jamais manqué, et où pourtant elles n'ont pu sauver de ses pièges des hommes graves, studieux et capables d'observer, pendant deux ans, avant de se décider. Notez encore que cette opinion favorable à l'homœopathie s'élève graduellement du vulgaire aux sommités intellectuelles, tandis que, jusqu'à ce jour du moins, l'erreur n'a jamais suivi cette route ascendante, si difficile et si longue pour la vérité même.

Au reste, nous devons des remerciemens à notre confrère de la Garonne pour les nouvelles qu'il veut bien nous donner sur l'excellent esprit de Bordeaux, ainsi que pour la bonne histoire dont il nous a égayés par la même occasion.

Il s'agit d'une grave névrose, rebelle dès long-temps à tous les efforts de l'allopathie, et dont la malade se délivra tout à coup et sans méchef aucun, en avalant des capsules à piston qu'elle prit pour des globules homœopathiques. Ce n'est pas en Béotie, c'est bien à Bordeaux que la chose est advenue ; car c'est un savant Bordelais qui en fait honneur à une de ses compatriotes.

Ce fait, certainement digne de figurer avec tant d'autres dans les archives de la vieille thérapeutique, n'inspire pourtant à notre confrère aucune envie de l'approfondir et de l'utiliser, ni la moindre apparence d'incrédulité.

Approfondir ! L'auteur n'a le temps d'y songer ; en train qu'il est de faire à l'imagination, l'honneur de toute guérison non prévue par le codex ; il ne voit que d'innocentes boulettes de pain dans cette masse de cuivre et de sel détonnant, et nous laisse d'ailleurs bien libres d'expliquer aussi par l'imagination comment la malade s'est tirée lestement et pimpante de cet empoisonnement effroyable.

Quant à de l'incrédulité, ce n'est le cas d'en avoir ; on sent bien que l'historien garde soigneusement en réserve pour nous seuls toute celle dont il est capable ; il permettra volontiers qu'on se guérisse en avalant des boulets de canon, pourvu qu'on ne se guérisse jamais avec des globules.

Voilà peut-être les simples raisonnemens par lesquels il eût mieux valu commencer : ceux-là vous auraient conduits sérieusement à des expériences irréprochables, et, dans ce moment, vos conclusions, quelles qu'elles fussent, auraient une valeur dont elles sont totalement dépourvues aux yeux des vrais juges qui, en définitive, décident de tout, et que n'abusa jamais aucune hallucination académique.

Au reste, le vice d'un procédé intellectuel, une fois reconnu, il est toujours facile d'y porter remède, pour peu qu'on en ait le courage : et le courage peut-il manquer à une société qui, dans d'autres circonstances, en a donné de si nobles preuves ?

Il y a donc lieu d'espérer que l'Académie royale de médecine reviendra sur le jugement qu'elle a porté sous l'influence de fâcheuses préoccupations, et qu'elle reconnaîtra, comme nous, que les principes de l'homœopathie reposent sur les lois de la nature, et sont confirmés par l'expérience.

Dans l'espoir de hâter cet heureux moment, j'envoie à l'Académie un opuscule que je lui recommande, non comme un bon ouvrage, j'en suis l'auteur, mais parce qu'il renferme des notions à la portée de ceux qui n'ont pas encore abordé l'étude de la science.

Cette *Lettre aux médecins français*, publiée infructueusement contre le choléra lorsqu'il désolait une partie de nos provinces, et quand la France comptait à peine cinq ou six praticiens de la nouvelle école, est tout simplement une courte et modeste préface de circonstance des ouvrages de Hahnemann, écrite en faveur de ceux qui ne sauraient soutenir encore la lecture de l'*Organon*.

J'eus l'honneur de vous en adresser un des premiers exemplaires ; j'ai toujours dû croire que la poste l'avait égaré.

Cette brochure, dès long-temps oubliée en France où l'homœopathie n'a plus besoin d'un aussi frêle secours, conserve encore le mérite de l'opportunité dans des contrées plus en retard. C'est ainsi que Haubold a cru devoir la publier en allemand, il y a deux années, pour quelques provinces du Nord où l'ho-

mœopathie était le moins connue ; c'est ainsi qu'on en a donné, il y a quinze mois, une édition anglaise aux Etats-Unis ; qui, alors ne comptaient pas encore beaucoup d'homœopathes ; c'est de même ainsi que l'Espagne vient d'en publier deux traductions à la fois, au moment d'entrer à son tour dans la carrière. D'après cela, j'ai pensé que, même en France, la *Lettre aux Médecins français* pourrait retrouver son mérite pour ceux qui, comme vous, messieurs, étrangers au mouvement dont se pénétrent partout les masses, en sont encore, pour l'homœopathie, au point où en était le royaume entier, il y a quelques années.

MESSIEURS, j'ai dû ne jamais répondre à la foule des agressions inconsidérées dont l'homœopathie a souvent été l'objet ; mais l'Académie royale de médecine, quelles qu'eussent été ses œuvres du moment, a des titres trop nombreux et trop sacrés à l'estime et à la reconnaissance universelles, pour qu'il soit permis de dédaigner ce corps illustre, alors même qu'il paraît avoir le moins songé à sa propre dignité, et pour qu'on se croie autorisé à lui refuser un tribut de méditation, alors même qu'il semble le moins disposé à en profiter. Puisse donc cette compagnie savante ne voir dans ces lignes qu'une marque de mon propre respect pour elle et du haut intérêt que j'attache à sa gloire ! Puisse-t-elle y voir aussi les espérances, qu'avec les vrais médecins de toutes les écoles, je fonde sur ses travaux pour l'honneur de la science et le bien de l'humanité.

Lyon, le 13 mai 1855.

C^{te} S. DES GUIDI, Docteur-Médecin.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES.

Lues à la Société homœopathique lémanienne le 16 mai 1835.

PAR LE DOCTEUR **PESCHIER.**

MESSIEURS ,

L'homœopathie, la médecine par les effets semblables, est pour nous une science certaine, positive, irréfragable, elle est un fait qui s'accomplit tous les jours, aux yeux de quiconque veut regarder, aux oreilles qui veulent écouter et entendre, à l'esprit de celui qui veut prêter attention et reconnaître la vérité.

Mais précisément parce qu'elle est une vérité, elle a beaucoup d'adversaires; l'erreur a toujours été du goût du plus grand nombre, même parmi les savans ou soi-disant savans.

Ses adversaires, qui sont aussi les nôtres, nient le principe de l'homœopathie, et prétendent que si elle est vraiment une médecine, c'est par des faits con-

stans, nombreux, reproductibles à volonté, qu'elle doit se manifester et se faire reconnaître; ils demandent donc *des faits*, beaucoup *de faits*, toujours *des faits*; comme si *ces faits* n'existaient pas en nombre plus que suffisant, non-seulement dans la pratique journalière de tous les homœopathes du monde, mais encore dans les journaux homœopathiques allemands, italiens, français et anglais !!

Ces journaux ils ne les lisent pas, ils ne veulent pas les lire; il est donc difficile de faire briller la lumière aux yeux des allopathes, aveugles volontaires; toutefois il nous convient d'avoir matière à convaincre nos adversaires d'ignorance et de mauvaise volonté; il faut pour cela que nous entassions des observations de succès en tel nombre, que les médecins calculateurs, statisticiens, comme ils s'appellent eux-mêmes, puissent former d'amples tableaux de guérison à opposer à leurs nombreux tableaux d'insuccès et de maladies subséquentes ou produites par les médecins eux-mêmes, maladies dont la quantité n'est pas peu considérable.

Je vous prie donc instamment, Messieurs et chers collègues, de mettre de côté votre modestie ordinaire, et d'apporter à nos séances la plus grande somme que possible de ces succès que vous obtenez chaque jour; ne craignons pas de nous fatiguer mutuellement par de perpétuelles redites, mais craignons de ne pas fatiguer assez Messieurs les allopathes, académiciens ou non, par la renommée de nos victoires, par la force de nos assertions, et par nos appels con-

stans au génie de notre vénérable maître et à la vérité de ses citations.

Je me propose aujourd'hui, Messieurs, de vous donner l'exemple, sans avoir la prétention de vous dire rien de neuf, ou de vous confirmer dans des vues thérapeutiques que vous possédez mieux que moi ; je ne prétends qu'accumuler des preuves en faveur du choix que j'ai fait, en abandonnant l'incohérence de l'Académie, pour le principe éternellement fécond et vrai de l'homœopathie.

Aucune maladie, les allopathes le disent, n'est plus propre à démontrer le pouvoir ou l'impuissance des médicamens homœopathiques que l'inflammation des poumons ; M. Alexandre Donné, interne à la Charité, dans un feuilleton du *Journal des Débats* qui a eu quelque retentissement, malgré ou peut-être par les erreurs qu'il contient, — fait de cette maladie la pierre de touche de l'homœopathie ; il est vrai qu'il demande qu'elle ait été reconnue, diagnostiquée par MM. Chomel ou Louis, comme si ces deux hommes seuls étaient capables de reconnaître une semblable affection. Selon lui, apparemment, l'inflammation des poumons (*pneumonitis, péripneumonie*, etc.) ne saurait être guérie sans d'amples saignées générales ou locales, ou sans recourir à ma méthode, d'ailleurs si sûre et si expéditive, par le *tar tre émétique* ; c'est par quelques cas de ce genre, choisis sur une foule, que je veux commencer cet exposé ; en vous montrant, ce que vous savez déjà, qu'avec quelques globules d'*aconit* et de *bryone* on vient

à bout de cette maladie facilement, promptement, sûrement, sans affection consécutive, et sans conséquence fâcheuse du traitement lui-même.

Première observation.

Jeannette B., fille, 47 ans, cuisinière, d'un fort embonpoint, très-sujette aux inflammations de la gorge et des bronches, toussant presque constamment et avec violence, fut saisie du froid en s'arrêtant dans un lieu frais, ayant très-chaud, en suite d'une marche rapide. Elle rentra à la maison avec un sentiment de malaise indéfinissable, qui ne lui permettait de rester ni debout, ni assise; elle soupirait très-fréquemment et éprouvait un commencement de lombago. — La nuit suivante fut mauvaise, agitée, quoique sans beaucoup de fièvre. — Le second jour, elle se leva pour vaquer à ses affaires; mais une sensation constante de froid général la força à rester auprès du feu; on la fit coucher; dans le lit elle se plaignit essentiellement de dyspnée, de douleurs dans le dos et les lombes, ainsi que dans le ventre; la fièvre ne parut point encore.

Croyant reconnaître les symptômes suivans de *dulcamara* (MAT. MÉD. P.), (*mal de ventre, comme par l'effet d'un refroidissement*, 149; — *oppression de poitrine*, 234 et 235; — *douleur dans le sacrum*, 240; — *dans la lombe gauche, élancemens sourds de dedans en dehors, à chaque respiration*, 248; — *raideur dans les muscles de la nuque*, 258; — *douleurs dans les hanches*, 286 et 287; — *douleur*

dans les membres, 329; — douleurs en diverses parties du corps, comme si elles avaient été refroidies, 330; — lassitude, pesanteur et fatigue dans tous les membres, qui obligent à s'asseoir et à se coucher, 349; — sommeil agité, 360 et plures; — froid et malaise dans tous les membres, 377; etc.) j'administrai cette substance; la nuit ne fut point bonne; et le lendemain matin, aucune amélioration: au contraire, aux symptômes ci-dessus se joignit une céphalalgie très-intense avec coriza.

Je crus alors que l'effet du froid, ce qu'on nomme vulgairement *catarrhe*, affecterait successivement, comme c'est l'ordinaire, divers systèmes de l'organisation, d'abord le musculaire, puis le muqueux nasal, puis le muqueux bronchique, et probablement aussi l'intestinal et vésical; mon pronostic se vérifia en totalité. A ce moment, considérant la céphalalgie frontale comme le symptôme le plus incommode, peut-être aussi le plus grave, attendu qu'il s'accompagnait d'une langue rouge et sèche et d'un pouls très-dur, je donnai *nux*, en vertu d'une foule de symptômes de cette substance, semblables à celui-ci : *mal de tête comme si l'on fendait le cerveau, 61; et aussi sécheresse de la bouche surtout au bout de la langue, 224; — enchifrènement, avec sécheresse extrême de la bouche, 677 et plures; — toux, la nuit, 678 et plures.*

Ces deux premiers remèdes produisirent peu d'effet, sans doute parce que je me trompais sur l'époque de la maladie, que je croyais être dans son état, tan-

dis que je n'en étais réellement qu'aux prodromes.

Au milieu de cet appareil, la fièvre n'était point encore intense; elle ne se développa que les jours suivans; cette lenteur de développement contribua à me faire commettre peut-être quelque faute dans le traitement.

Au troisième jour, un point se fit sentir dans le côté gauche; à la façon dont la malade s'en plaignait, j'eus lieu de croire qu'il ne s'agissait que d'une pleurodynie, peut-être musculaire, que je liais dans mon esprit avec le lombago qui ne cessait point. Alors je donnai *pulsatilla*, songeant aux symptômes : *douleur dans le côté pendant la toux et en se redressant, 635 et suivans*; j'obtins peu de succès de ce moyen; j'étais encore hors de la bonne route, par défaut de symptôme vraiment pathognomonique; celui-ci se montra enfin le 4^e jour.

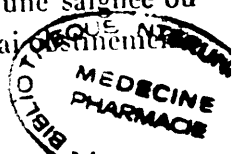
La malade n'ayant point dormi, ayant toussé douloureusement et craché péniblement, je reconnus le matin que tous ses crachats étaient sanguinolens; en même temps, je vis la face couverte de sueur, et je sentis le pouls fréquent, développé, quelquefois capricant. Dès ce moment, il n'y avait plus de doute ou d'hésitation, l'*aconit* était le remède par excellence, en vertu de ses symptômes suivans : *toux qui fait cracher du sang, 268*; *douleur lancinante dans le côté gauche de la poitrine, 302*; — *mal de reins, 307 et suivans*; — *chute des forces, 412 et 413*; — *insomnie, 430*; — *fièvre par tout le corps, 468 et suivans*; — *sueur, 490 et suivans*; — *crainte de la*

mort, 538. — J'en versai donc une goutte de solution 30^e dans une tasse d'eau, dont je fis donner une cuillerée toutes les trois heures.

Ce remède, ayant été donné un peu tardivement, n'amena pas un soulagement prompt, je dus le continuer trois jours, pendant lesquels les crachats sanguinolens persistèrent, ainsi que le point qui était devenu très-profond, et s'accompagnait d'une rougeur intense de la joue gauche, et d'une fièvre continue, avec frissons dans le dos.

Lorsque je vis que l'*aconit* ne changeait pas promptement l'état de la malade, j'eus recours à son succédané la *bryone*, d'après les symptômes suivans : *il expectore par la toux des masses de sang caillé*, 413; — *accès de point de côté et d'oppression*, 431; — *respiration rapide, anxieuse, presque impossible, à cause d'élancemens dans la poitrine, sous les muscles pectoraux*, 434 et suivans; — *chaleur dans la poitrine*, 455; — *douleurs dans le sacrum*, 473; — *lassitude générale*, 624; *insomnie*, 655 et suivans; — *grande soif*, 718; — *chaleur et rougeur des joues*, 728 et suivans; — *violente sueur nocturne*, 759.

Ce remède agit visiblement mais lentement; la malade très-méticuleuse avait une grande frayeur de la mort, circonstance propre, selon moi, à retarder la guérison; la langue restant sèche, et le point douloureux, j'étais vivement et fortement sollicité par les alentours de la malade pour faire une saignée ou une application de sangsues : je refusai obstinément.



et j'eus raison. Au douzième jour, la malade sortit de son lit, qu'elle avait cru ne jamais quitter, tant était grande son adynamie, qui ne lui permettait d'exécuter aucun mouvement, ensorte que la possibilité de soulever sa tête fut le premier signe de sa guérison prochaine. Au douzième jour donc, la maladie était terminée, *aucun symptôme* ne se laissait apercevoir; il ne restait que la faiblesse produite par l'intensité et la durée de la fièvre, ainsi que la privation de nourriture, la malade dans tout cet intervalle n'ayant pris que de l'eau, et à la fin du petit-lait.

Dès ce jour, non-seulement elle se trouva guérie de sa pneumonie, mais aussi de la toux qui la tourmentait depuis plusieurs mois; et cela, à la grande surprise d'une foule de personnes qui avaient connu le danger qu'elle avait couru.

Je présente cette observation non comme spécimen de guérison rapide, mais comme exemple d'une inflammation du poumon des plus graves traitée *uniquement* par des remèdes homœopathiques, et guérie sans laisser *aucune trace* de son existence chez une personne qui était certainement disposée à l'avance à offrir les symptômes les plus alarmans.

Seconde observation.

Le cas suivant est plus conclant dans un autre sens; comme il n'existait point de complication évidente et que la maladie s'est dessinée dès l'abord, deux remèdes surtout, *aconit* et *bryon.*, ont formé le traitement, et la guérison ne s'est point fait attendre.

Le 17 mars, Huber, tailleur de pierre, âgé de 28 ans, rentra chez lui le soir avec un point de côté qui l'empêchait de respirer; la nuit fut très-mauvaise, ainsi que la journée du 18; néanmoins le malade ne se doutant point de la gravité de son mal se refusait à ce qu'on appelât un médecin; la maladie ayant augmenté pendant la seconde nuit, et la position n'étant pas tenable, le troisième jour, je fus demandé et le vis le 19 au matin.

Voici quel était son état.

Impossibilité de se coucher, à cause d'un point violent dans le côté gauche de la poitrine, qui ne cessait pas une seconde, et forçait le malade à rester à moitié assis et penché du côté douloureux; — face étirée, contractée par la douleur, teint grisâtre, joues injectées, ainsi que les conjonctives; — pouls dur et fréquent; — peau sèche ardente; — toux sèche et fréquente, dont le malade s'abstenait autant que possible, à cause de la douleur de côté; — langue rouge, blanchâtre au milieu; — appétit nul, selles nulles, urines rouges de sang.

Le diagnostic était facile, et le pronostic pouvait être favorable; ce fut celui que je portai.

Six globules *aconit* dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerée de trois en trois heures; — de l'eau fraîche en abondance pour boisson; — aucune nourriture sans exception.

Le soir, moins d'angoisse, attitude un peu plus naturelle, légère moiteur.

Le 20, second jour du traitement, le point persiste,

la fièvre est un peu moins forte, *le malade crache du sang* et des viscosités transparentes; urines rouges; — *bry.* ^{oooooo} dans un demi-verre d'eau, par cuillérées, pour 24 h.; — eau pour boisson.

Le 21, troisième jour, le point a diminué, ainsi que la fièvre; le malade s'étend et se tourne dans son lit; il a dormi; les urines sont moins rouges et forment aisément un dépôt briqueté; les crachats sont moins rouges, quoique abondans; la toux est le symptôme qui inquiète le plus le patient, — *ipéc.* dans un demi-verre d'eau; eau panée pour boisson; un bouillon à la semouille pour nourriture.

Le 22, quatrième jour, l'amélioration marche rapidement; le malade est très-content, il tousse moins, crache facilement, mais ses crachats sont encore sanguinolens, quoique le point soit très-léger, — *bryon.*

Le 23, cinquième jour, le malade est disposé à se lever et à manger, tellement il est soulagé; mais comme il règne un vent du nord très-froid, je l'engage à rester au lit; le point est à peine sensible, la fièvre tombée, la toux rare, les urines ne déposent guères et passent à la couleur jaune; les crachats diminuent notablement en quantité, mais sont encore rouges; — *phosphor.*; — un peu de nourriture.

Le 24, sixième jour, on me dit que le malade s'est levé la veille et qu'il a fait sa barbe; la nuit a été excellente, le point se laisse à peine apercevoir, les crachats sont rares mais encore rouges; le malade voudrait sortir et aller du côté de son travail; à cause du vent du nord je l'engage à rester chez lui, et pour l'y

forcer, pour ainsi dire, je lui donne encore *bryon.*, quoique je pusse m'en dispenser.

Le 25, septième jour, je ne trouve plus le malade chez lui, il est allé travailler.

Sans doute ce cas le cède beaucoup au précédent en gravité ; mais aussi avec quelle promptitude et quelle facilité la guérison a été obtenue ! Sans aucune émission sanguine, sans aucune évacuation ou perturbation, le malade, au sixième jour du traitement, était sur pied et mangeait ; nulle convalescence, nulle affection secondaire ; le lendemain de la cessation de la maladie, le patient taillait la pierre ; un peu de faiblesse seulement résultait d'une abstinence complète de huit jours.

Troisième observation.

Le cas suivant est de la même catégorie ; la maladie se montrait plus grave que dans le cas précédent, et la guérison a été encore plus prompte, sans doute parce que le traitement a été entrepris plus tôt.

Le 20 avril, Antoine Chevalier, 39 ans, faiseur d'outils, est rentré chez lui, le soir, se plaignant de frisson et de tremblement, avec un fort lombago, accompagné, dans la nuit, d'un point situé à la partie postérieure droite du thorax ; à ces symptômes s'est ajoutée une toux fréquente, douloureuse ; la violence du point empêche le malade non-seulement de tousser entièrement, mais même de boire, parce la respiration entre-coupée ne lui laisse pas d'intervalle suffisant pour déglutir la boisson.

Sur ce premier rapport, je lui envoie, le 21, six globules *aconit* à mettre dans un demi-verre d'eau, pour en prendre une cuillerée à café toutes les trois heures, — eau fraîche pour unique boisson.

A ma visite, je le trouve dans une grande angoisse causée par la difficulté de respirer, obligé de rester, jour et nuit, à moitié assis, cherchant avec la main gauche à serrer le côté droit du thorax, pour diminuer la secousse que procure la toux à cette partie douloureuse ; pouls très-fréquent, fort et dur ; face couverte de sueur ; teint rouge très-foncé ; soif continuelle ; toux fréquente ; peine extrême à obtenir de rares crachats ; selles nulles, urines très-rouges.

Le 22, second jour du traitement ; — la fièvre a été forte hier tout le jour ; toutefois la nuit a été un peu plus calme ; le point persiste, mais plus supportable, — continuer *acon.* dans l'eau.

Le troisième jour au matin ; — le point qui avait diminué hier dans la journée, a reparu vers le soir, et a empêché le malade de dormir, néanmoins la respiration est plus libre ; les crachats, depuis hier, sont visqueux et sanguinolens ; aujourd'hui ils sont plus abondans ; — il a pris avec plaisir, le matin, une petite tasse de café au lait ; il a un peu moins soif qu'hier, quoiqu'il ait autant de fièvre ; il peut s'étendre dans son lit, mais il ne peut pas encore s'y retourner : — *acon.*

Le quatrième jour, au matin ; — hier, la fièvre et l'angoisse ont diminué ; les crachats sont restés visqueux et sanguinolens ; la toux a été fréquente mais

facile, la soif moindre; le malade a pu se retourner dans son lit et s'asseoir; les urines étaient rouges. Le soir, il a eu un accès de toux violent et fatigant, qui a duré demi-heure, avec crachats, et a été suivi d'un sommeil qui s'est prolongé dans la nuit.

Ce matin, le réveil a été agréable; moins de fièvre, toux légère, moins de crachats, dont un seul rouge; — *bryon.*, une goutte dans un demi-verre d'eau.

Le cinquième jour, au matin; la toux hier a été plus forte, le malade n'a pas dormi; la fièvre et le point ont disparu, ainsi que les crachats; ce matin, il éprouve de l'abattement, — *scill.* six globules dans de l'eau.

J'ai oublié de dire, en commençant, que cet homme avait eu en 1821 une pleurésie très-grave, dans laquelle il avait été saigné cinq fois en deux jours, avait eu vésicatoires, vomitifs, purgatifs, et était resté malade trois semaines, plus trois semaines de convalescence, qu'il en avait conservé une très-grande susceptibilité de s'enrhumer, et qu'il toussait beaucoup au moment où il avait été saisi du point et du lombago; c'est donc pour parer à une affection antérieure à celle-ci et plus tenace qu'une simple inflammation, que j'ai cru devoir prescrire *scill.*

Le sixième jour; — on me rapporte qu'hier, *cinquième jour*, il a toussé moins et n'a point craché; qu'il s'est levé le matin et a fait lui-même sa barbe, après quoi il s'est recouché, jusqu'à 1 1/2 heure, où il s'est levé de nouveau et est allé se promener deux heures sur le Quai. Cette sortie, sans doute un peu

prématurée, était le plus éclatant témoignage en faveur de l'action énergique et douce à la fois des médicaments homœopathiques ; certainement si Chevallier eût été soumis aux émissions sanguines, il ne fût pas sorti de sa chambre au cinquième jour.

Il y avait sans doute à craindre que le malade n'eût à souffrir de tant de hardiesse ; cependant ce ne fut pas sa poitrine qui porta la peine de cette faute ; une douleur de rhumatisme, à laquelle il était sujet depuis 18 ans, se réveilla au-dessus du genou droit, dès qu'il fut dans le lit, où la chaleur lui semblait insupportable ; — aujourd'hui, sixième jour, il ne peut se mouvoir dans le lit ; je lui envoie *acon.* pour être pris dans de l'eau comme précédemment ; et lorsque je vais le voir, jé le trouve sans fièvre, sans toux, sans aucune douleur dans le tronc ; ne pouvant se remuer à cause de la douleur du genou.

Le lendemain, tout allait mieux ; la nuit avait été bonne, il pouvait tourner les pieds ; déjà la veille il avait pu se lever et se promener dans la chambre, de 2 à 7 heures.

Cette nouvelle affection qui a duré peu de jours, a été traitée par *acon.* et *bryon.* seulement, quoiqu'elle ait été contrariée ou augmentée par un temps très-froid qui a privé le malade de prendre un exercice salulaire.

Le début de son rhumatisme avait été une fièvre rhumatismale (*sic dicta*), en 1814, à l'époque de la présence des armées dans Genève ; elle avait été traitée par des sudorifiques aidés par la transpiration

forcée au moyen de couvertures de laine dans lesquelles on maintint le malade, sans linge, pendant six semaines; la maladie dura trois mois et la convalescence deux mois; aujourd'hui, un retour de rhumatisme très-douloureux n'a pas duré cinq jours, et n'a pas tenu plus de 24 heures de suite le malade dans son lit.

Chevalier a travaillé comme avant de tomber malade; il tousse encore un peu, mais de la même toux dont il était précédemment atteint. On me rapporte aujourd'hui qu'une douleur à la hanche dont je n'ai pas eu connaissance lui a fait garder, en dernier lieu, le repos, et que maintenant il a un peu de bouffissure et d'enflure des pieds; je n'hésite pas à croire qu'il en est redevable aux saignées précédentes aussi bien qu'au rhumatisme.

Je pose donc en fait qu'une *péricapnemonie* de l'école, une inflammation du poumon droit, a été traitée et guérie par quelques globules d'*aconit* et de *bryone* et l'eau fraîche, en moins de cinq jours.

Quatrième Observation.

M^{me} Jouard, femme fort âgée, et malade depuis très-long-temps, habituellement soignée par son neveu, médecin, me fit demander en l'absence de ce dernier; ou plutôt son fils vint me chercher pour elle, qui était incapable de s'occuper de sa santé.

Je la trouvai assise dans son lit où elle ne pouvait s'étendre, le dos appuyé, la tête retombant sur la poitrine, d'où sortait avec beaucoup de peine une respi-

ration courte et précipitée ; le pouls était tout-à-fait petit et inégal, comme celui d'un agonisant, les yeux ternes, la voix mourante ; une petite toux fréquente, pénible, amenait difficilement des crachats de pur sang ; tout annonçait une fin très-prochaine ; il était douteux pour moi qu'elle passât les 24 heures. Pourtant je lui donnai *phosphor*, et lui dis : *j'espère vous trouver mieux demain*. La malade me répondit d'une voix éteinte : *demain je serai morte* ; j'avoue que je le pensais aussi.

Le lendemain, n'ayant reçu aucun message, je fis une seconde visite pour m'assurer du fait ; trouvant dans la première pièce de l'appartement M. Jouard fils qui causait fort tranquillement avec une dame assise, comme lui, sur une chaise, je lui demandai de la voix et d'un signe de tête où en étaient les choses dans la pièce voisine ; quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'il me répondit : *voilà la malade, demandez-lui à elle-même*. Certes je ne me serais jamais douté d'avoir affaire avec la même personne ; elle me dit d'une voix ferme et claire, qu'en recevant mes petits grains, elle avait bien cru que je me moquais d'elle, parce qu'elle n'avait plus qu'une heure à vivre ; mais qu'à peine ils étaient dans son corps qu'elle s'était sentie beaucoup mieux, ayant la respiration plus libre, crachant plus facilement, reprenant de la force, de l'appétit, du sommeil, enfin qu'après une bonne nuit elle avait désiré se lever, se sentant comme ressuscitée.

Quelque jours après, je lui donnai *calc.* contre un

reste d'oppression , et n'ai plus été appelé à la voir, son fils m'ayant dit qu'elle se portait très-bien.

Cinquième observation.

Le cas dont je voudrais faire le sujet de cette observation appartient aux maladies de la poitrine, mais non aux inflammations proprement dites ; c'est d'un *asthme* qu'il s'agit ; en donner des détails jour par jour serait fatiguer votre attention, je n'en offrirai que les principaux traits.

Le 11 février 1833, je fus demandé par M. Brailard, âgé de 34 ans, fabricant de vermicelle , atteint d'un asthme qui ne lui permettait pas d'entrer dans son lit, la nuit, ou d'exécuter, le jour, aucun mouvement relatif à son état ; il était obligé , à l'heure du sommeil, de se promener doucement dans sa chambre, et vers le matin seulement, succombant au besoin de dormir , il s'abouchait sur son lit rehaussé de coussins, ou sur une table qui en était garnie ; des accès de toux suffocante survenaient à chaque instant, la face devenait pourpre-violet, et cet état lui était tout-à-fait insupportable.

Comme le patient était atteint de cet asthme depuis long-temps, qu'il avait déjà été traité soit par saignées, soit par vomitifs, purgatifs, etc., comme aussi ce cas se présentait à ma pratique pour la première fois, je m'attendis, et le fait le justifia, à venir très-difficilement à bout de cette maladie.

Elle a cédé pourtant, complètement cédé, mais à plusieurs mois de traitement, sans aucune émission

sanguine ou évacuation soit par haut, soit par bas. Le malade que la suffocation empêchait de prendre presque aucune nourriture, a pu boire, manger, dormir, agir, se promener, comme une autre personne ; privé qu'il était auparavant de se livrer à aucun exercice, réduit, pour toute occupation, à la lecture, qui certes ne faisait guère cheminer sa fabrique de vermicelle.

Pendant les mois de février et mars, le traitement se composa de *Ledum*, *ipéc.*, *tart. emet.*, *acon.*, *ac. mur.* et *arnica* ; ces deux derniers parurent opérer le plus favorablement, et le malade après eux put se passer de remèdes pendant les mois d'avril et de mai. Vers la fin de ce dernier, l'asthme reparut, probablement à cause d'un violent vent du nord qui ne cessa d'exercer sa rigueur. J'eus alors recours à *ipéc.*, *antim. crud.*, qui fut suivi d'un bon effet, puis *bry.*, *bell.*, *scill.*, lorsque le malade crachait abondamment, mais avec peine, *bar. acet.*, *arsen.*, qui amena un grand soulagement, *salsap.*, *cannabis*, *antim. crud.*, sous l'influence duquel la maladie a fini, son intensité diminuant de jour en jour.

Depuis 19 mois environ que ce traitement est terminé, M. Braillard n'a eu aucune rechute ; je ne saurais lui promettre qu'il en sera exempt à l'avenir, mais j'ose espérer que je le guérirai bien plus promptement avec le seul secours d'*antimon.* et *arsen.*

Je ne sais si j'ai eu à traiter des *croupes*, parce que chez tous les enfans pour lesquels j'ai été appelé

lorsque l'enrouement se manifestait le soir, avec toux et douleur au larynx, *acon.* a suffi, sans qu'aucun accident ultérieur ait succédé.

Sixième Observation.

Il n'en a pas été de même dans un cas récent, où un enfant de deux ans et demi m'a été apporté ayant *déjà* une très-grande difficulté à inspirer, laquelle durait depuis la veille, précédée d'un enrouement qui n'avait point éveillé l'attention des parens, accoutumés à ce timbre de voix chez leur enfant; mais en voyant chez celui-ci la face couverte de boutons et de croûtes évidemment psoriques, et considérant d'après le mode de respiration que le stade inflammatoire était passé, que la muqueuse de la glotte avait déjà acquis de l'épaisseur, que peut-être il existait déjà une pseudo-membrane, et que la quantité d'air inspiré était déjà presque insuffisante à l'élaboration pulmonaire du sang, j'ai porté sur-le-champ un pronostic défavorable; toutefois *acon.*, *ipev.* et *spong.* ont permis à l'enfant de passer très-bien la nuit suivante, au point que les parens ne se sont pas réveillés pour lui donner ou remèdes ou boisson. Le lendemain matin, second jour du traitement, la difficulté de respirer était très-légère, la toux seule était fréquente; l'espérance renaissait; mais à 10 h., la glotte a paru se fermer de nouveau, la respiration a été gênée et difficile, l'enfant a rejeté violemment sa tête en arrière, et est entré dans des accès de violence par défaut d'air; dès ce moment je n'ai plus eu aucun

espoir, et ni *hep. sulf.*, ni *spong*, ni *calomel*, n'ont pu sauver l'enfant, qui a rejeté par le vomissement des portions membraneuses et a expiré le matin du troisième jour; les parens de l'enfant sont évidemment psoriques l'un et l'autre.

J'ai été plus heureux dans un cas pareil chez un enfant dont les parens ne paraissent pas atteints du même vice constitutionnel.

Septième observation.

Il y avait trois jours que l'enrouement croupal durait chez l'enfant David, âgé de 4 ans, lorsque je fus appelé; les parens ne se doutaient nullement du danger que je reconnus sur-le-champ; j'annonçai un violent orage pour le même soir, vers les 10 ou 11 heures, et je me rendis à cette heure-là chez les parens pour y assister. La fièvre inflammatoire ne manqua pas au rendez-vous; ce fut pendant son sommeil que l'enfant en fut atteint; d'abord il n'en fut pas éveillé, et ce fut à l'agitation de sa respiration et à la rougeur de sa face qu'on put s'en apercevoir; je glissai *acon.* dans sa bouche sans le réveiller; mais l'angoisse de la respiration et la douleur du larynx ne tardèrent pas à le tirer de son sommeil; je laissai agir *acon.*, prescrivis de l'eau pour boisson, et donnai aux parens *bell.* pour être administré à l'enfant environ trois heures après *acon.*

Le lendemain, j'appris que l'ardeur de la fièvre avait duré exactement le temps que j'avais annoncé, trois heures, et que l'enfant au bout de ce temps était

assez paisiblement endormi, respirant plus aisément, mais se plaignant d'une douleur au cou ; alors on lui avait donné *bell.*, et présenté de l'eau sucrée à boire lorsqu'il en avait demandé.

A ma visite, l'enfant était levé et jouait dans la chambre ; mais il n'avait nul appétit, il toussait, et sa voix était très-enrouée ; je donnai *ipéc.* et annonçai encore un paroxysme, mais moins fort, pour le même soir. La chose eut lieu ; j'assistai à l'exacerbation que je traitai comme celle de la veille et avec le même succès.

Le troisième jour du traitement, l'enfant reprit un peu d'appétit et de force, toussa peu, continua de faire usage d'*ipéc.*, et eut le soir un paroxysme si léger, qu'on ne lui administra *acon.* que par précaution.

Le quatrième jour, il parut tout-à-fait guéri et alla à son école ; mais comme le temps était humide et froid, il fut de nouveau saisi par le cou, et, le cinquième jour, les mêmes symptômes que j'ai décrits se manifestèrent avec intensité ; fièvre, rougeur de la face, douleur du larynx, gêne de la respiration, angoisses, agitation corporelle, pleurs étouffés, plaintes, toux et voix croupales.

A cette fois, les parens très-effrayés ne tardèrent pas à me requérir, bien qu'ils habitassent hors de la ville et que l'heure de nuit fût avancée. Voyant une si forte rechute, je ne fus guère rassuré ; toutefois, j'eus recours au même traitement, savoir : *acon.*, *bell.*, *spong.*, *hep. sulf.*, sous l'influence desquels la guérison totale s'opéra sans émission sanguine et sans

vomitif. L'enfant dès ce moment n'a pas cessé de se très-bien porter.

Huitième observation.

Il y a peu de jours, on vint, à 4 heures du matin, réclamer mes secours pour un enfant de 8 ans, que je sais être très-psorique, lequel, atteint d'enrouement croupal depuis le soir, en était au point de suffoquer par faute de respiration. J'envoyai *acon.*, qui devait, après deux heures, être suivi d'*hep. sulf.* Surpris de ne point recevoir de message, j'allai voir l'enfant, au commencement de la matinée; je le trouvais respirant avec facilité et n'éprouvant aucune douleur. Les parèns me dirent que le premier remède (*acon.*) avait si bien et si promptement opéré, qu'ils n'avaient pas jugé nécessaire de donner le second. J'annonçai un paroxisme pour le soir, et voulus en être témoin.

Je m'y rendis donc vers les 9 heures; le paroxisme m'avait devancé; environ les 7 heures, l'enfant avait eu de la fièvre, de l'angoisse, de l'enrouement et un peu de toux croupale; mais ces symptômes s'étaient dissipés spontanément; à mon arrivée l'enfant dormait paisiblement; je le réveillai; il était calme et sans fièvre; je lui donnai néanmoins *acon.*; il n'y a point eu de rechute.

Neuvième observation.

Tout-à-fait en ces derniers temps, j'ai eu à soigner une dame, nourrice, que j'ai tout droit de croire

psorique, atteinte depuis dix jours, après un refroidissement, de fièvre, de toux et de dyspnée, symptômes qui depuis trois jours avaient fort empiré; elle retardait de se faire soigner parce que, étant habituellement tourmentée de dyspnée, et ayant fréquemment des redoublemens de fièvre, de toux et de douleurs de poitrine, elle avait eu à essuyer de son précédent médecin des traitemens désagréables par émissions sanguines et purgatifs qui la jetaient dans une grande faiblesse, et augmentaient finalement sa dyspnée au lieu de la faire disparaître. A cette fois-ci, sachant bien que je n'emploierais pas de semblables moyens désastreux, elle consentit à me laisser appeler.

Je la trouvai assise dans son lit, où la dyspnée ne lui permettait point de s'étendre, soit jour, soit nuit, et où elle ne pouvait, par conséquent, profiter pour sa guérison d'une transpiration qui avait une grande tendance à s'établir; le pouls était extrêmement fréquent, ainsi que la toux; la respiration était courte et bruyante, l'appétit presque nul, ainsi que les forces; le lait avait notablement diminué.

Je prescrivis une goutte de solution d'*aconit* dans trois onces d'eau, par cuillerée à café, de trois en trois heures.

Le lendemain, second jour du traitement, l'amélioration était peu considérable; le malade éprouvait un malaise continu, avait toussé toute la nuit, et avait encore presque autant de fièvre que la veille. Cet état ne m'étonnait nullement, vu la violence du

mal actuel, et l'ancienneté de la dyspnée qui date d'au moins 20 années; toutefois la malade était levée, et avait, pendant ma visite, son enfant au sein, son lait étant revenu depuis la veille. — Deux gouttes *bry.* dans trois onces d'eau, par cuillerée à café.

Le troisième jour, la malade dit qu'elle n'est guère mieux, ce qui ne me paraît pas exact, car je la trouve dans une autre chambre, où elle se meut librement; la toux, la dyspnée, la fièvre persistent; la malade rend une abondance de crachats; — *hyosc.* à prendre le soir.

Le quatrième jour, à peu près même état; la faculté digestive commence à reparaître. Je prescris trois gouttes de solution d'*aconit* dans deux onces d'eau, par cuillerée à café toutes les trois heures.

Le cinquième jour, mieux sensible, fièvre fort diminuée; la malade peut s'étendre dans son lit pour dormir; elle tousse encore avec crachats, et chaque accès est suivi d'oppression et de transpiration. Un bouton hémorrhoidal se manifeste douloureux. A cause de ce dernier symptôme, je prescris *nux.* Ce jour-là la malade va habiter la campagne; mais comme le temps devient froid et pluvieux, elle ne tarde pas à être de nouveau incommodée de la fièvre qui la saisit dans l'après-midi, par un frisson, va en augmentant jusqu'au soir, puis en diminuant pendant la nuit, pour cesser tout-à-fait dans la matinée; quoique la dyspnée soit moindre, la toux persiste par accès.

Je prescris trois gouttes solution d'*aconit* dans trois onces d'eau, par cuillerée à café.

Au bout de deux jours on m'écrit que la violence de la fièvre a cédé au remède, qu'à la vérité la malade en a ressenti quelques mouvemens dans la nuit, mais qu'elle ne s'en plaindrait pas, *habituée qu'elle est à cet état*, si ce n'était un mal de dent continuuel qui la prive de tout sommeil.

Je prescris trois gouttes de solution *cham.* dans six onces d'eau, à prendre par cuillerée à café dans la nuit, jusqu'à cessation de la douleur.

Dès ce moment la malade va beaucoup mieux, va même très-bien ; mes conseils et mes remèdes sont devenus inutiles ; je compte pourtant commencer un traitement anti-psorique, nécessaire, je pense, au nourrisson autant qu'à la mère.

(*La suite à un numéro prochain.*)

DES NÉVRALGIES.

Lu à la Société homœopathique lémanienne, le 16 mai.

PAR LE DOCTEUR CHWIT.

- Nous ne connaissons la nature intime, l'essence d'aucune maladie ; nous n'apercevons que les signes sensibles qui en manifestent l'existence. Mais si cela

est vrai pour toutes les maladies, à combien plus forte raison pour celles qui ont leur siège spécial dans le système nerveux, ou plutôt qui modifient la sensibilité, l'irritabilité, sans affecter la circulation ou provoquer la fièvre.

Quant à cette classe assez nombreuse et des plus douloureuses de nos infirmités, nous n'aurons pas de controverse sérieuse à soutenir avec les médecins allopathes, car tous avoueront volontiers leur ignorance touchant la physiologie et la pathologie du système nerveux ; mais avec cette différence que nous convenons tout de suite de cette ignorance ; tandis que l'école dominante se perd en conjectures, en dissertations sûrement très-savantes, mais qui n'ont guère avancé la thérapie des affections nerveuses.

Si je voulais passer en revue toutes les maladies où les nerfs jouent un rôle, il faudrait les parcourir toutes, car il n'en est aucune où les nerfs soient passifs, je ne veux même pas parler de toutes celles où le système sensible est principalement atteint, la classe nombreuse des névroses ; je me bornerai à jeter un coup-d'œil sur les anomalies locales des fonctions nerveuses, les névralgies.

Selon le professeur Chaussier, la névralgie est caractérisée par une douleur vive, déchirante avec pulsations, élancemens, fixée sur un nerf, sans rougeur, sans chaleur, sans tension ni gonflement apparent de la partie, qui revient par accès irréguliers, souvent périodiques.

Le même professeur pense que la névralgie est une

inflammation d'un nerf ou de son névrilème ; mais il convient que les évacuations sanguines sont peu avantageuses.

Sydenham accusait le cours irrégulier des esprits vitaux et leur afflux trop impétueux vers la partie souffrante. Boerhaave admet dans le sang des altérations que rien n'y démontre ; Cheyne, un degré de tension où de relâchement supposé ; Cotugno, une humeur âcre, aqueuse, lymphatique, épanchée dans la membrane qui enveloppe le nerf.

Que l'on admette successivement chacune de ces explications et que l'on en déduise les bases d'un traitement rationnel , et l'on verra bien vite que l'esprit ne saurait être satisfait , ni la maladie guérie.

Les plus chauds partisans de Broussais conviennent que le traitement des névralgies est encore empirique, parce que, disent-ils, la nature de ces maladies n'est pas encore déterminée, et que le traitement le plus rationnel, le plus directement approprié à la nature présumée inflammatoire des névralgies, échoue le plus souvent ; tandis que des moyens (notez bien ceci) dont on explique difficilement l'action, les guérissent fréquemment.

Après un tel aveu, on a de la peine à comprendre pourquoi ces Messieurs ne prennent pas le parti de guérir sans comprendre, au lieu d'échouer pour ne pas mentir à un principe dont ils ont reconnu le peu de valeur.

Aussi qu'arrive-t-il ? on pratique la saignée, on applique les sangsues, puis les cataplasmes, les embro-

cations huileuses, narcotiques ; tout est inutile ; alors viennent les dérivatifs, le vésicatoire qui ne réussissent pas mieux ; viennent les toniques administrés sans égard à la cause présumée ; l'aveugle empirisme commence, et si le hasard, une heureuse expérience déterminent le choix d'un remède homœopathique à la névralgie, la guérison a lieu.

C'est ainsi que l'on guérit quelquefois avec la *belladone*, la *jusquiame*, le *cyanure* de potasse, avec l'électricité, le *sulfate* de quinine, etc., parce que l'on a fait de l'homœopathie sans s'en douter.

C'est encore ainsi que Dahlberg guérit la sciatique avec de la teinture de coloquinte comme purgative, à la dose de 12 à 20 gouttes, quatre fois par jour ; Rondelet conseille la décoction de la racine d'asarum en dose vomitive, puis il ajoute, avec raison, que ce remède agit d'une manière spécifique.

Ce n'est donc pas dans les auteurs qu'il faut chercher des règles pratiques pour le traitement des névralgies. Ajoutons que presque toujours les personnes sujettes à ces lésions sont douées d'une idiosyncrasie particulière qui les rend très-susceptibles aux moindres influences extérieures ; peu de chose trouble l'harmonie de leurs fonctions ; les remèdes produisent toujours des effets inattendus ; c'est ce qui fait dire à Alibert : Que feraient ici les médicastres, avec leur attirail pharmaceutique, avec leurs sels, leurs essences et leurs arcanes si lourds, si indigestes ?

Avec la connaissance des propriétés pathogénétiques des remèdes, le médecin homœopathe n'a pas

besoin de perdre son temps à la recherche d'une cause qu'il sait ne pas devoir trouver, et encore fût-il certain de cette découverte, quel avantage pourrait-il en résulter pour la thérapeutique ; car quel rapport existe-t-il *à priori* entre la cause d'une maladie et le remède appelé à la guérir ?

Suivons donc la route tracée par notre Hahnemann ; elle est sûre, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est puisée dans les lois immuables de la nature. Au lieu de nous égarer à la recherche des causes, cherchons les remèdes capables de produire des symptômes les plus semblables possibles à ceux de la maladie, et nous aurons trouvé le spécifique qu'il faut lui opposer. Le principe fondamental de l'homœopathie : *Similia similibus*, a été pressenti par quelques médecins anciens et modernes ; il a été découvert, expliqué par Hahnemann ; mais il a existé de tout temps ; il n'est le produit ni du génie, ni du raisonnement ; il est un fait qu'il ne s'agit plus que d'observer et de vérifier.

Appliquons maintenant cette méthode à la cure des névralgies ; nous allons parcourir rapidement quelques-unes des plus communes, par quelques observations qui prouveront l'incontestable supériorité de l'homœopathie, qui ne marche point à tâtons, mais va droit au but par la voie la plus courte, la plus sûre et la plus agréable. Cette notice aura encore l'avantage de rappeler une vérité que l'on ne saurait trop répéter, c'est qu'il n'existe pas plus de classe de remèdes anti-névralgiques que

de classe d'anti-spasmodiques ou autres ; que chaque cas particulier réclame le remède qui lui est propre , et que le spécifique d'une névralgie frontale, non-seulement n'est pas toujours le même , mais encore n'est pas celui d'une névralgie fémorale.

Première observation.

Mademoiselle B., âgée de 35 ans, d'un tempérament nerveux , irritable, fut prise au mois d'août dernier de douleurs aux dents, à la joue, dans un côté de la tête, revenant par accès irréguliers ; ces douleurs n'ont plus quitté jusqu'au 10 mars qu'elle me fit appeler. Elle me dit que depuis huit mois elle était tourmentée de crises souvent très-violentes de douleurs de déchirement, de rongement dans les mâchoires, la pomette, la tempe, au-dessus de l'oreille, le jour, la nuit ; augmentées par le chaud, le froid, le bruit. Pendant ce temps, M^{lle} B. a eu deux dents arrachées ; elle a pris sans interruption une foule de remèdes : un seul a paru la soulager pendant quelques jours, le *sulfate de quinine* ; tous les autres lui faisaient mal, surtout la *belladone* et l'*opium*. Fatiguée de tant de douleurs et de remèdes inutiles, la malade est arrivée à un état de susceptibilité nerveuse extrême ; elle craint le jour, l'air, le bruit ; la conversation la fatigue, tout l'ennuie, l'attriste ; elle ne peut s'occuper d'aucun travail ; la lecture lui fait mal à la tête, les yeux s'obscurcissent ; depuis un mois, elle ne quitte plus une chambre presque obscure.

Douleur rongeanle à la pommette droite , au devant de l'oreille , au temporal , par crises de plusieurs heures , aussi bien la nuit que le jour. Dégoût , maigreur , découragement , menstruation irrégulière , insuffisante , que la malade attribue à une trop fréquente application de sangsues.

Vu l'extrême mobilité des nerfs , et parce que la malade avait encore pris la veille des pilules d'acétate de morphine , je me bornai à lui faire flairer *nux vomica* X, le 12 flairé *sepia* , le 12 *nux* , le 22 *belladonna* , le 23 exaspération de tous les symptômes , pas trop violente. Le 24 , les douleurs ont cessé , le moral est remonté ; elle a dormi , ne craint point la lumière ; elle va habiter la campagne.

Le 28 , quelques élancemens non douloureux à la mâchoire , bâtemens au devant de l'oreille et à une dent , âpreté au palais ; sensation d'un air froid qui parcourt la tête , quoique très-couverte ; et surtout gencivés chaudes , douloureuses ; elle ne peut mâcher ; un peu de surdité , il semble qu'elle a du coton devant l'oreille quand on lui parle ; salivation glaireuse , abondante , très-incommode , qui irrite la peau du menton et coule sur l'oreille. *Mercur. solub.* deux globules ; c'est la première fois qu'elle prend intérieurement un remède.

Le 20 , la salivation a entièrement cessé , ainsi que la chaleur et la douleur des gencives. M^{lle} B. peut manger de la croûte de pain. La santé générale est d'ailleurs parfaitement bonne , une promenade chaque jour.

Le 3 avril, engourdissement alterné avec une sorte de crampe à l'os de la pommette, tiraillemens, elancemens à la dent canine : *Daphne mezereum* trois globules. Le 12, Mademoiselle B. est parfaitement bien, complètement guérie ; elle a repris de l'embonpoint, des forces, de la gaieté.

Tout le traitement a consisté à flairer trois remèdes et à en prendre deux autres ; il faut avoir vu l'étonnement et la joie de cette personne pour en avoir une idée.

Que l'on ne vienne pas dire que peut-être le moment de la guérison était arrivé, que l'influence de la saison, etc. etc., parce que nous pourrions facilement ajouter plusieurs autres observations semblables qui viendraient, pour les incrédules, fortifier la certitude de ces guérisons faciles par l'homœopathie ; entr'autres l'observation extrêmement intéressante d'une jeune dame, tourmentée de douleurs névralgiques depuis trois ans, réduite à un état inquiétant par leur persistance, et l'inutilité d'une foule de remèdes, cautère, etc., qui n'ont fait qu'altérer une bonne santé d'ailleurs. Il a suffi de flairer *nux* et *sepia* pour ramener, sinon une santé parfaite, du moins le sommeil, l'appétit, l'espérance avec la cessation des douleurs.

Sans doute il faut bien analyser une observation, il ne faut pas l'admettre comme authentique à la légère, mais il faut de l'impartialité, de la bonne foi, et je ne conçois pas cette manière de raisonner : Voici une inflammation de poitrine maîtrisée par

la saignée; mais une autre semblable s'est dissipée d'elle-même, puisqu'on n'a donné au malade qu'un remède insignifiant, un presque rien d'*aconit*.

Seconde observation.

Madame N.... a depuis près de deux mois une douleur au devant de l'oreille gauche, qui revient à 9 ou 10 heures du soir, surtout dès qu'elle est couchée : cette douleur acquiert un haut degré d'intensité vers minuit, s'irradie vers la tempe, la joue et souvent vers les mâchoires et les dents à gauche; il faut se lever, se promener dans la chambre malgré le sommeil et la fatigue; le lit est insupportable. La douleur se calme graduellement vers 4 ou 5 heures du matin. Le reste du jour est assez bon, à part la fatigue, la faiblesse. Le *Sulfate de quinine*, les frictions variées, les pilules, rien n'a fait. Je fus appelé : l'olfaction de *nux*, deux jours de suite, n'a rien produit. Le troisième jour, l'olfaction de *rhus* a beaucoup abrégé l'accès, mais il n'a pas été moins violent. Le cinquième jour, *Daphne mezereum* deux globules; l'accès suivant ne s'est fait sentir que sur les dents; il a été le dernier.

Je ne rapporterai point d'observations de névralgies dentaires, de douleurs de dents, revenant par accès plus ou moins réguliers et occupant tout un côté de la face. Ces douleurs ont été enlevées par *nux*, *cham.*, *pulsat.*, *bry.*, *staph.*, d'une manière sûre et prompte. Ces cas ont été si fréquens, si nom-

breux, que l'on ne daigne pas en prendre note. Cependant il y a eu quelques cas d'insuccès où il a fallu employer les anti-psoriques surtout *calcar.*, *sep.*

Troisième observation.

M. S..., d'une bonne santé habituelle, est pris de douleurs aux lombes, aux hanches, serrément douloureux du ventre comme par une corde. Le lendemain la douleur se porte derrière le trochanter et descend le long de la partie externe de la cuisse et de la jambe jusqu'au coude-pied. La nuit suivante, la douleur est intolérable, le malade ne peut rester en repos, et cependant il ne peut se lever.

Le troisième jour (26 octobre 1834), je suis appelé; je trouve le malade fort inquiet, parce que son ami a une sciaticque depuis cinq mois, que rien n'a calmé et qui attend la saison des eaux pour aller à Aix. Je donne *colocynt. X*, deux globules le matin et autant le soir: la nuit mauvaise, douleurs de colique.

Le lendemain, M. S... est levé tout le jour; la nuit suivante parfaite. Le cinquième jour, M. S. vaque à ses affaires complètement guéri, à sa grande surprise, car il ne croyait pas à l'homœopathie.

Quatrième observation.

Mademoiselle G..., âgé de 56 ans, est prise d'une douleur sciaticque qui sévit principalement la nuit;

Colocynth. ne produit rien ; il est répété le troisième jour sans plus de succès ; il en est de même de *rhus* et de *bryonia*. Je m'aperçois que M^{lle} G... a une cataracte, que la douleur est brûlante, la faiblesse extrême, beaucoup de soif. J'administre *arsenicum X*, un globule ; la douleur est maîtrisée et n'a plus reparu.

Cinquième observation.

Mademoiselle M..., âgée de 13 ans. Douleur violente brûlante à la plante du pied gauche ; le pied semble très-enflé, quoiqu'il le soit à peine ; la plante du pied paraît épaisse ; élancemens dans le talon et au bout des orteils ; les plus grands souliers semblent comprimer douloureusement le pied ; c'est la nuit que la douleur est le plus insupportable ; elle est mieux à l'air. Cette névralgie plantaire date de trois semaines. *Puls.* La guérison a été complète au bout de 24 heures, et ne s'est pas démentie depuis le mois de février dernier.

Je pourrais beaucoup multiplier les observations, surtout de sciatique, de névralgie sus-orbitaire, maxillaire, ce serait une répétition inutile ; ce petit nombre suffit pour établir la supériorité de l'homœopathie dans le traitement de névralgies. En suivant cette méthode, nous savons pourquoi nous donnons tel remède de préférence à tel autre ; nous en connaissons l'action que nous pouvons modifier ou annuler, suivant le besoin : nous ne sommes pas exposés à faire comme ce médecin, dans la

première observation citée plus haut, qui, effrayé de l'effet de la *belladone* sur les yeux de la malade, se hâta de pratiquer un cautère; il ne se doutait pas qu'il était sur la voie de la spécificité et que ce n'était pas seulement la haute dose du remède qui provoquait une action trop énergique, mais surtout parce qu'il était homœopathique à la maladie.

Je dis donc que la méthode homœopathique est fort avantageuse, le plus souvent promptement efficace, dans le traitement des névralgies. Dans les cas peu nombreux d'un succès tardif et incertain, cela provient d'une *psore* préexistante qui réclame l'emploi des antipsoriques appropriés.

CHUIT, médecin.

SOCIÉTÉ

HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

La Société s'est réunie, le 16 mai, chez M. Chuit; un temps affreux de pluie a retenu chez eux plusieurs membres de la banlieue.

Le Secrétaire a communiqué une lettre de M. le Dr GACHASSIN de Castres, dans laquelle celui-ci fait connaître que sa pratique a acquis assez d'extension, par le renom que lui fait l'homœopathie, pour qu'il

soit appelé à faire un et même deux voyages à Toulouse, régulièrement chaque semaine; il annonce que sa conviction dans la vérité de la doctrine de Hahne-mann ne fait que s'accroître.

Le Secrétaire lit ensuite un travail de M. le docteur CONVERS sur la *dysenterie* qui a régné à Vevey, ainsi que dans le reste du canton de Vaud, pendant l'été 1834. Ce travail se compose de six observations très-détaillées et se termine par le *Résumé* suivant.

RÉSUMÉ.

Je me permettrai de dire que s'il survenait une nouvelle épidémie de dysenterie, j'aurais droit d'envisager d'après ma propre expérience :

Aconitum comme devant être employé toutes les fois que la diarrhée offre des signes d'inflammation, tels qu'un état fortement fiévreux, un pouls plein et élevé, une chaleur considérable du corps, beaucoup de soif et d'agitation; je ferai observer qu'on peut répéter la dose jusqu'à cinq ou six fois.

Chamomilla rendra de bons services si elle est donnée au début de la maladie accompagnée de symptômes gastriques, de diarrhée aqueuse, blanchâtre, ayant l'odeur d'œufs pourris, un sentiment de brûlaison au siège, principalement après les évacuations. J'ai observé que *chamomilla* convient plus particulièrement aux femmes, sans cependant pouvoir en expliquer la cause, autrement que par les symptômes qu'elle développe sur l'utérus chez une femme bien portante; mais il est de fait que cette substance pa-

raît avoir une prédilection pour le sexe féminin. J'avais bien remarqué que *chamomilla* calme mieux les petites filles et *ignatia* les petits garçons.

Colocynthis guérira les douleurs violentes, les coliques déchirantes où le malade se pelotonne, l'enfant se roule par terre en poussant des cris, où les vents sont incarcérés, les selles fréquentes, copieuses et mélangées de stries sanguines.

Mercurius solubilis soulage souvent lorsqu'il est donné au début d'une dysenterie muqueuse et sanguine, et lorsque les selles paraissent de couleur d'herbe, ou bilieuses ou brunes.

Mercurius sublimatus est sublime dans la dysenterie nommée fleur de sang, avec déjections fréquentes d'un sang pur, rouge, vermeil, déposant un caillot au bout d'une ou deux heures; immédiatement après cette évacuation, le malade rend une très-petite quantité de mucus comme le *cas* d'une poule; les selles sont précédées et suivies de froid et chaud, soif et angoisse.

Nux a été pour mes malades un remède sans effet notable.

Dulcamara a été employé avec avantage sur certains malades, entre autres sur le frère et la sœur atteints de la maladie; guérie jusqu'à un certain point, il restait à tous deux des ténésmes qui étaient l'avant-coureur d'une selle subite avec impossibilité de la retenir le moindre instant, tant la pression sur le rectum était forte. *Dulcamara*, au bout de deux jours, a fait cesser complètement cette grande incommodité.

Le rôle de *china* a été de ranimer les forces épuisées, de redonner à l'estomac la force de digérer, faculté qu'il avait perdue puisque les alimens passaient sans avoir été digérés.

Sulfur devient immanquable si le sujet offre quelques traces de *psora*, s'il survient par moment des sueurs d'angoisse plutôt froides que chaudes, si la langue est d'un rouge vif avec la bouche sèche, si le ventre est dur, plutôt rentré que tendu, et si les douleurs sont plus fortes autour du nombril. Je ne l'ai jamais employé au début des symptômes, seulement à la fin.

Veratrum album a été employé une ou deux fois avec quelque succès.

D'autres remèdes vantés, tels que *colchic.* dans la dysenterie blanche, *capsic.* quand il y a un état venteux très-fort, *hepar*, *pulsatilla* n'ont pas été employés chez les malades que j'ai eu à soigner.

Après cette lecture et celle de deux observations de pneumonie que nous donnerons ailleurs; M. P. DUFRESNE lit *l'union de l'allopathie et de l'homœopathie* (v. au cahier précédent). M. CHUIT lit un court mémoire *sur les nécralgies* (v. plus haut p. 217), et M. PESCHIER quelques *observations pratiques*.

La Société s'est ajournée au 15 août.

MÉLANGES PRATIQUES.

Des ulcères aux cuisses et aux jambes, chez un homme de 80 ans, ont été presque totalement guéris avec *anthracine* et *psorine* 30 donnés alternativement, dans l'espace de quelques semaines ; ils ont été recouverts de croûtes tout-à-fait sèches, qui tombaient au moindre attouchement.

Depuis long-temps on a l'usage, en Italie, d'inoculer aux vaches la vaccine des enfans, puis d'inoculer les enfans avec la vaccine des vaches ; le Dr Magliuri, de Naples, déclare que cette pratique, commune dans le royaume des Deux-Siciles, réussit très-bien ; il pense que c'est à elle qu'on est redevable de n'être point exposé aux varioloïdes consécutives.

HERING pense qu'on peut jusqu'à un certain point considérer la *noix de galle* comme un produit animal, quoiqu'elle ne contienne aucun principe de ce règne ; il s'est attaché à l'étudier, l'éprouver, et il en a obtenu de grands résultats ; il demande qu'on l'aide dans cette recherche ; elle contient peut-être un moyen contre le principe intermittent ; elle est très-utile contre l'odonalgie ; il la donne au X ; — elle convient éminemment dans certaines diarrhées.

La *soie* est très-importante, même indispensable dans la phthisie pulmonaire.

Dans la Société Lusacienne, le D^r SCHULZ a rapporté plusieurs cas d'inflammations violentes des poumons où il a employé avec un succès extraordinaire *aconit* VIII, 2 gouttes dans deux onces d'*eau*, par demi-cuillerée toutes les deux heures ; un second remède choisi d'après les symptômes spéciaux termine la cure (cette méthode me réussit toujours. *N. du R.*).

Il a aussi communiqué trois guérisons de croup membraneux par la méthode connue de *aconit*, *spong.* et *calcal. sulf.*

Le D^r TIETZE a communiqué un fait duquel il résulte que le potentiellement des remèdes n'est point une simple atténuation, mais une véritable dynamisation, par laquelle se développe la vertu médicale au lieu de s'affaiblir. — Tous les membres de la Société ont applaudi à cette opinion.

Le D^r RUECKERT a communiqué deux cas d'induration de glandes où *calc. carb.* X en deux doses a agi d'une manière extraordinaire, et dans le deuxième cas jusqu'au 70^e jour.

Le D^r SCHUBERT a envoyé l'observation écrite d'une phthisie pulmonaire guérie par deux doses de *stannum*.

Ozénine.

L'observation suivante n'est destinée qu'à entrer dans les matériaux de l'histoire des virus animaux et de leur action sur l'homme.

Un individu de 23 ans soignait un cheval atteint de *morve*, et avait plusieurs fois reçu des gouttes de flux nasal sur une main où existait une cicatrice récente; bientôt il éprouva les symptômes suivans :

Tension tout au travers de la poitrine, douleur à l'épaule droite et autour des reins; grand abattement; — langue jaune, muqueuse; — sueur abondante, soif; — pouls 90.

Deux jours après, douleurs à la tête et à la région du rein droit; selle aqueuse, fétide; — réponses incohérentes; frissons; langue tremblottante; délire.

Le quatrième jour, céphalalgie frontale et sincipitale; douleurs à l'hypocondre droit et aux extrémités.

Le dixième jour, délire furieux; douleurs ron-geantes dans tous les membres; grande difficulté pour remuer le bras gauche, l'articulation scapulo-humé-rale étant très-douloureuse, et celle de l'index gonflée et rouge; sueur copieuse, acide, fétide (sangues aux tempes).

Le onzième jour, la main est encore plus enflée, ainsi que le métacarpe de la droite; langue sèche, brune; soif et chaleur au gosier.

Le quatorzième jour, flux fétide, jaunâtre par la narine droite; et gonflement avec rougeur au milieu du front; l'œil gauche presque fermé; enflure aux extrémités; pustules au côté gauche du cou; pouls

112.

Le quinzième jour, tout le cuir chevelu est gonflé, le front rouge, ainsi que les paupières; ardeur dans

le nez et le gosier ; soif ardente ; gonflemens partiels sur les extrémités et le bas-ventre, et pustules sur le côté gauche du corps ; transpiration cutanée et évacuations alvines copieuses ; pouls 124.

Le seizième jour, écoulement nasal très-fort surtout du côté droit ; soif inextinguible ; du côté droit de la racine du nez, nouvel œdème pourpré, qui croît rapidement et couvre tout le nez.

Le dix-septième jour, mort.

Vaccinine.

Dans le n° 12, t. v, de la *Gazette homœopathique de Leipzig*, le Dr BETHMANN rend un compte détaillé des succès qu'il a obtenus de la *vaccinine*, et des erreurs de régime commises par les parens qui ont amené des résultats fâcheux ; nous en extrairons quelques passages.

Dans le district où il pratique, il a vu pendant cette année la variole sévir et enlever un nombre d'individus à la fleur de l'âge ; à cette éruption parmi les enfans s'en sont jointes plusieurs, le pourpre, la rougeole, la varicelle, sur les mêmes sujets ; chez quelques-uns se montraient des taches rouges, semblables à des piqûres de puces, d'un pouce même de diamètre, avec ou sans pustules, et celles-ci quelquefois rouges, dures, lenticulaires, d'autres fois en forme d'ampoules ayant un sommet élevé jaunâtre, ou bien offrant une dépression ombilicale, pruriteuses ou non. Quelques sujets s'en tiraient heureusement sans remèdes ; d'autres éprouvaient des inflamma-

tions graves, soit au cerveau, soit au bas-ventre, ou même des convulsions.

La *vaccinine*, de deux à trois globules, de la 3^e à la 6^e puissance, appliquée au début de la maladie, l'a dissipée aisément et sans danger.

Mais si la maladie était négligée, abandonnée à elle-même, si on laissait se former les inflammations, la *vaccinine* ne servait plus à rien, il fallait employer *bell.*, *bry.*, *hyosc.*, *rhus*, au moyen desquels BETHMANN n'a perdu aucun malade.

Sur plusieurs adultes qui contractèrent la variole et qui n'avaient pas été vaccinés ou l'avaient été imparfaitement, il donna *varioline* $\frac{000}{VI}$ et $\frac{000}{X}$, sans succès marqué; il recourut alors à la *vaccinine* qu'il administra aux mêmes puissances sans suite heureuse; alors il employa $\frac{000}{II}$ et $\frac{0000}{VI}$, et obtint les plus beaux résultats; preuve évidente que le degré de dynamisation n'est pas indifférent, et qu'il peut être nécessaire de le varier suivant les cas.

Le Dr KAISER a inséré dans les Annales cliniques de Heidelberg plusieurs notices intéressantes sur la pathologie et la thérapie de la scarlatine, en particulier sur l'effet préservatif de la *belladone*.

Dans une épidémie maligne, dès le commencement dix enfans étaient morts; le docteur fit alors distribuer par le maître d'école la potion suivante :

Pr. *Extr. bellad.* g^{ta} xij, *solve in aq. cinnam.* dr. iv. *M.*, dont on devait donner, le matin, à jeun, trois gouttes à chaque enfant sain d'un an, et une

goutte de plus par année à tous les autres enfans, sans toutefois dépasser la dose de neuf gouttes.

Les résultats de cette médecine préservative furent si avantageux, que pas un seul de ceux qui avaient été ainsi traités ne contracta la maladie, tandis que ceux qui n'en avaient pas fait usage la prirent ; parmi les premiers, il s'en trouva qui furent obligés de dormir avec des scarlatineux, sans toutefois le devenir eux-mêmes.

L'usage du préservatif fit cesser l'épidémie en trois semaines. Deux exceptions seulement s'offrirent dans la personne de deux enfans qui prirent la scarlatine pendant l'usage du remède, quoique leurs sœurs en fussent exemptes. On a quelque droit de croire que l'infection avait eu lieu avant le remède.

Des enfans à la mamelle en furent attaqués, mais aucun individu au-dessus de 14 ans.

Dans un seul cas, s'offrit, comme symptôme sub-séquent, une perte de la parole qui dura plusieurs jours, tous les autres symptômes ayant été enlevés par *bell*.

Sur le lichen d'Islande.

Dans un article de l'*Allg. hom. Zeit.*, n° 12, 1834, où le Dr RUECKERT exprime le vœu que beaucoup de médicamens importans non encore éprouvés le soient et avec soin, il dit ce qui suit sur les effets du *lichen d'Islande*.

« Une jeune femme, d'environ 20 ans, dont l'habitus était évidemment phthisique, avait depuis

long-temps une toux chronique. Dans l'automne de l'année précédente je l'avais traitée homœopathiquement pour ce symptôme; elle était mieux, mais quelques semaines plus tard se développèrent des symptômes parfaits d'arthritisme, mal héréditaire dont son père avait souvent souffert; cette maladie aussi fut apaisée par le traitement homœopathique. Mais bientôt la toux reparut avec des crachats de mauvaise nature.

» La malade fit alors usage du *lichen d'Islande*, comme remède domestique, et elle éprouva merveilleusement les effets curatifs de cette substance. Comme nous n'en possédons point encore la pathogénésie, je profite de cette heureuse circonstance pour rechercher exactement quels étaient les symptômes que le *lichen* avait fait disparaître, et je les mentionne ici.

» Le matin, au réveil, chatouillement particulier avec spasme au larynx.

» Dès qu'elle commençait à déjeuner, se manifestait une toux violente qui durait sans interruption plusieurs heures, accompagnée de crachats abondants.

» Dans la journée, la toux reparaissait par accès isolés mais violents; le soir et la nuit elle n'avait pas lieu.

» Crachats copieux, jaunâtres, épais, en paquets séparés.

» Goût et odorat mauvais, à la faire trouver mal.

» Par la continuité de la toux, endolorissement de la poitrine.

» Serrement de poitrine , surtout le matin , en toussant, fort augmenté par cet accident.

» Vers les précors, sensation de contraction, et de resserrement qui atteint jusqu'au dos.

» Respiration courte, faible, qui la force à s'arrêter en marchant.

» Respiration brûlante.

» Tous les jours, avant midi, frisson ; après midi, chaleur sèche, et depuis 15 jours, sueurs le matin qui l'affaiblissent beaucoup.

» Après chaque repas, plénitude et satiété.

» C'est dans ce fâcheux état de phthisie qu'elle fit cuire une cuillerée de *lichen d'Islande* dans une chopine, jusqu'à réduction d'une tasse ; elle but cette quantité, trois jours de suite, avec du sucre et du lait. Elle en fit ensuite cuire une demi-once qu'elle réduisit à l'état de gelée, dont elle prit une petite cuillerée à chaque accès de toux.

» Dès les premiers jours, tous les symptômes sus-énoncés s'amendèrent, les crachats perdirent leur goût et leur odeur fétides, et se changèrent en une mucosité peu importante ; la toux diminua, et prit la ressemblance d'une simple toux catarrhale ; la respiration fut meilleure, la malade put marcher sans s'arrêter ; la fièvre et la transpiration du matin cessèrent.



HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

EXTRAIT DU ZOOIASIS; 2^{me} cahier, p. 51.

Guérisons opérées par la comtesse de Pfeil, née C. Magnis, et le lieutenant de Oheimb, en Silésie.

Dans une course, faite très-rapidement en voiture, par le mauvais temps, le 35 novembre 1833, mon cheval de selle (Michel) fut indisposé, ne mangea pas, regardait souvent son flanc, et trépignait des jambes postérieures; il avait cependant fienté et uriné. Je jugeai que son état était une colique, et lui donnai $\frac{10}{v}$ *nux vomica*; il retrouva l'appétit, la tranquillité, la gaité, et ne regarda plus son flanc.

Le 30 novembre, un de mes bœufs à l'engrais était malade, ne mangeait pas, était comme gonflé d'un côté; je lui administrai $\frac{10}{v}$ *nux*; après trois heures il mangea de nouveau son fourrage, et plus tard comme à l'ordinaire.

Le cheval de selle de la comtesse de Pfeil, servant à sa voiture, avait, depuis plusieurs années, en été, sur la queue, à la croupe, plusieurs pustules brunes, qu'il mordait dans les mois chauds de manière à les faire dégénérer en plaie, souvent saignante et ouverte pendant tout l'été. Le 8 mai 1830, sa maîtresse lui

fit administrer $\frac{1}{6}$ *graphites* (6 gouttes); le répéta tous les six jours et six fois. Au bout de huit semaines, ce cheval fut couvert sur tout le corps d'une éruption : c'étaient de petites verrues brunes, sous lesquelles il s'établissait une suppuration pendant plusieurs jours. Lorsqu'elle cessa, l'animal eut entre les jambes de devant et partout au ventre, des glandes engorgées grosses comme le poing fermé. La comtesse fit donner $\frac{10}{III}$ *mercur*. Le cheval reprit toute sa santé, et les trois étés suivans il n'eut plus aucune trace de cet ulcère herpétique.

Le 15 avril 1833, cette même dame guérit un veau d'une attaque très-violente de crampes de vessie avec $\frac{10}{V}$ *hyosciamus*, après lesquelles la bête urina et mangea immédiatement. Avant le remède, les gens qui l'approchaient jugeaient l'animal perdu.

Les maladies des glandes chez les chevaux ont été guéries par cette dame avec *dulcamara*, puis *mercurius* à plusieurs reprises.

En octobre 1833, l'autre cheval de la comtesse eut une fente considérable au sabot, qui le fit beaucoup souffrir. Le 10 de ce même mois, elle lui donna $\frac{10}{III}$ *arnica*, et au bout de soixante heures, l'inflammation et les douleurs disparurent.

Le 14 novembre, un veau qui venait de naître est séparé de sa mère; il éprouve un saignement au nombril, et une tumeur grosse comme une tête d'enfant survient au même endroit; il paraît près de sa fin, la bouche est déjà froide. On lui administre le même jour $\frac{6}{V}$ *arnica* et on le lave deux fois avec $\frac{10}{V}$

arnica étendu dans une demi-tasse d'eau. Le jour suivant, la bête put téter; le 16, elle reçut une nouvelle dose d'*arnica*, ce qui la rétablit complètement. Quelques semaines après, elle a été vendue au boucher.

La même comtesse a guéri chez plusieurs vaches, au mois d'août, la pourriture des pieds avec du *mercure* pris intérieurement, $\frac{10}{v}$, et elle fit passer dans leur bouche un pinceau trempé dans une solution d'*arnica* dans l'eau. Au bout de quarante-huit heures, toutes ces bêtes ont mangé de nouveau, et en trois ou quatre jours ont repris leur santé.

Chez tous mes nombreux poulains j'ai constamment employé, au commencement de l'engorgement glanduleux, *dulcamara*, avec un succès qui a répondu à mon attente. Une cure singulièrement merveilleuse est celle d'une de ces bêtes, récemment achetée, âgée de trois ans et demi et d'un aspect très-misérable, c'est-à-dire, elle était particulièrement faible des jambes de devant, avait des sabots mal conformés, ne pouvait mettre qu'avec peine un pied devant l'autre, et elle s'agenouillait sur terrain plat; les tendons fléchisseurs étaient comme desséchés et roides. En premier lieu, je l'ai journellement fait mettre une demi-heure dans l'eau froide, et lui ai fait couper et former convenablement le sabot. Après ces bains, les tendons se sont fort relâchés, et ils ont repris de l'élasticité et de la mollesse; cependant la marche n'en est pas sensiblement améliorée, ce qui me fait supposer que ce doit être la suite d'une en-

clouure, parce que l'animal, du reste très-beau, est déjà très-gêné dans l'articulation des épaules, et qu'il éprouve aussi des faiblesses aux genoux. Aussi, à cause de cela, le 11 novembre 1833, j'ai donné $\frac{10}{v}$ *napellus*, et le 14 autant. Après cette seconde dose il a été sensiblement mieux. Le 17 novembre, je lui ai donné $\frac{10}{v}$ *arnica*, parce qu'il avait été battu par les autres poulains et qu'il était tombé. Là-dessus il a eu deux fois la diarrhée d'une manière très forte, et le 5 décembre même année il marche bien. L'enclouure produite par le froid est améliorée par le froid.

GUÉRISONS DIVERSES.

(*Extrait du Zooiasis*).

I. Une vache boitait depuis l'automne, elle ne s'appuyait pas sur la jambe dans l'écurie, mais on ne pouvait rien apercevoir à l'extérieur; on dit même que quelquefois elle ne boitait pas; je pris ce mal pour un rhumatisme, et expérimentai l'*aconit* à une haute puissance. Le 27 avril, $\frac{10}{30}$ *napel.*; le 4 mai, le mal était comme auparavant, $\frac{10}{18}$ *napel.*; le 11, cela n'allait pas mieux, et je lui donnai $\frac{10}{6}$ *napel.*; le 18, la propriétaire me dit : Il me semble qu'elle veut se tenir sur son pied; ce jour là $\frac{10}{0}$ *napel.*; le 25, j'ai reçu l'avis qu'elle se levait sans mani-

fester de la douleur et sautait dans la cour. — En conséquence, suivant le conseil de HAHNEMANN, je donnerai toujours le *napellus* dans son état primitif, au gros bétail atteint de goutte rhumatique.

II. Une vache ne pouvait pas bien se lever sur son derrière, avait la respiration précipitée, battait des flancs, toussait, mangeait peu, était exténuée et ne donnait pas de lait; mais les yeux étaient éveillés, les oreilles et les cornes étaient chaudes. Cette maladie présentait beaucoup de ressemblance avec une pulmonie; mais dans cette maladie-ci, la vache est presque toujours debout et a des yeux abattus. — Le propriétaire avait acheté cette vache, quelques semaines auparavant, à trois lieues de distance, et personne de chez lui n'avait été auprès d'elle pendant le transport; il croyait qu'on lui avait vendu une vache pulmonique, ou du moins qu'elle avait été blessée lorsqu'elle avait mis bas la dernière fois. Je lui donnai, les 12 et 13 juin, $\frac{10}{0}$ *napell.*, par jour; et le 14 et 15, $\frac{10}{15}$ *napell.* par jour; le 16, elle fut guérie de la péripneumonie, qui avait duré déjà depuis long-temps parce qu'on l'avait fait marcher trop vite dans la chaleur, et qu'elle avait pris de la boisson froide. — La vache se levait vite quand on lui apportait à boire; elle toussait rarement, respirait moins vite, et voulait frapper des cornes : tous bons symptômes.

III. Un cheval de trait boitait, dans l'écurie, des pieds de derrière, c'est-à-dire, du pied droit plus que du gauche, mais pendant le mouvement il était un

peu mieux. Il avait des mollettes au jarret, et des vé-sigons au-dessus des boulets. Ce cheval était déjà vieux. Le 4 juin, $\frac{5}{0}$ *napell.*; le 7, $\frac{5}{15}$ *napell.*; le 11, *arnica* $\frac{5}{0}$. Il ne boitait plus. — Contre les mollettes, le 17, $\frac{5}{30}$ *lycopodium*.

IV. Un cheval porteur ne mangeait pas, levait un pied après l'autre dans l'écurie; il avait vraisemblablement des tiraillemens crampeux, le poulx n'était pas plus fréquent mais un peu abattu. Il avait été fatigué pendant une promenade. — Le 17 juin, $\frac{5}{0}$ *napell.*; le 18, le poulx est mieux, il mange du foin; $\frac{5}{0}$ *dulcam.*; le 19, il mange sa ration, mais lentement, et il est parfaitement tranquille : on l'a déjà attelé; le 21, il ne mange pas encore si vite qu'à l'ordinaire, $\frac{5}{15}$ *nux. vom.* Il a été guéri.

V. Un cheval de trait boitait du pied gauche de devant; le genou, le canon et le boulet étaient gonflés, et le boulet avait de la chaleur et de la douleur. Le 25 mai, $\frac{5}{0}$ *arnica*; le 27, il se tenait sur ses pieds; le gonflement et la douleur étaient moins forts; ce jour, il reçut *arnica* $\frac{5}{15}$; le 31, point de claudication et point de douleur; il a été attelé le même jour. Un de ses genoux était encore un peu plus gros que l'autre, *arnic.* $\frac{5}{30}$; et il fut tout-à-fait guéri.

VI. Une jument de hussard, de 8 ans, avait été vendue parce qu'elle avait la vue faible, l'humeur aqueuse était trouble; de l'œil droit elle était aveugle, de l'œil gauche elle avait encore quelque vision. Le 14 juin, $\frac{5}{0}$ *cannab.* Le 18, on put apercevoir le cristallin dans l'œil gauche; et de l'œil droit elle cli-

gnait quand on en approchait le doigt, $\frac{5}{6}$ *cannab.*, et elle est déjà beaucoup mieux.

VII. Un cheval de selle avait une tumeur ouverte au-dessus du derrière, à côté de la queue; les environs étaient durs, et l'humeur qui en découlait était si âcre, qu'elle excoriait la peau; disposition à une fistule du rectum; le 22 juin, $\frac{5}{15}$ *pulsat.* (mon spécifique contre les fistules); le 24, la tumeur était déjà sèche. — Le 25, l'induration avait presque disparu. Le jour suivant, le propriétaire a fait un voyage avec son cheval.

VIII. HAHNEMANN a guéri, à ce qu'on dit, la nyctalopie d'un cheval avec *natrum muriat.*, tandis qu'il a employé le *soufre* sans succès.

IX. Un vétérinaire m'a informé que beaucoup de personnes qui ne sont pas vétérinaires, ont guéri des chevaux et du bétail, atteints d'incontinence d'urine, avec *pulsatilla*; la colique forte d'un cheval avec une forte décoction de *senné*; l'inflammation de la tétine des vaches avec l'*huile de térébenthine* (à l'extérieur), et le vertige avec de l'eau-de-vie pure de grain.

MÉLANGES.

Qu'une Société scientifique, libre et non privilégiée ou titrée, ignore certaines choses relatives à l'objet dont elle s'occupe, quelle que soit l'importance de ces choses, c'est ce qui se voit tous les jours et dont personne n'est surpris; un peu de science

court les rues, beaucoup de science, de notre temps, est infiniment rare.

Mais qu'une Académie honorée de la protection du roi, une Académie autorisée à prendre le titre de ROYALE se montre ignorante des faits qu'il lui incombe de connaître, — qu'elle ne se donne pas la peine de s'en informer, — qu'elle induise peut-être volontairement en erreur un Ministre qui lui fait l'honneur de la consulter, nous ne dirons pas que cela est honteux, le mot est trop faible, nous dirons que cela est reprehensible et mérite que le Ministre, mieux avisé, fasse connaître à cette Société toute sa désapprobation des termes dans lesquels elle lui a communiqué sa réponse. — A défaut du Ministre, nous public intéressé, nous nous acquittons de cette tâche et nous fournissons nos preuves.

L'Académie Royale de médecine donc commence sa lettre au Ministre par ces mots :

« L'homœopathie qui se présente à vous en ce moment comme une nouveauté, et qui voudrait en revêtir les prestiges, n'est point chose nouvelle, ni pour la science, ni pour l'art. Depuis plus de vingt-cinq ans, elle erre çà et là, d'abord en Allemagne, ensuite en Prusse, plus tard en Italie, aujourd'hui en France, cherchant partout, et partout en vain, à s'introduire dans la médecine. »

Mous ne savons si nos honorables collègues ont présenté au Ministre l'*homœopathie* comme une nouveauté généralement parlant; nous les croyons trop instruits pour avoir commis une pareille bétise; mais qu'ils l'aient présentée comme nouvelle à Paris, certes ils en avaient bien le droit, et l'Académie a évidemment tort d'y trouver à reprendre, car *c'est un fait*. Le terme de *vingt-cinq ans* est bien modeste; le premier ouvrage de Hahnemann est de 1805 et il avait été précédé d'articles de journaux depuis 7 années.

Mais que dire de l'impudeur avec laquelle l'Académie prononce que l'*homœopathie* erre çà et là! C'est au Ministre de Louis-Philippe, dont le gendre, roi lui-même, a pris pour me-

decin un homœopathe, le D^r Quin, que l'Académie ose présenter l'homœopathie comme une vagabonde dédaignée; tandis que plusieurs Princes souverains ne confient leur santé qu'à des médecins disciples de Hahnemann !!

Mais laissons ces faits particuliers qu'il est permis à l'Académie de ne pas connaître; et disons qu'avant d'*instruire*, de *régenter* le Ministre elle a *dû* s'enquérir de l'état actuel des choses, et qu'elle ne l'a pas fait; que partant elle a manqué à son devoir, qu'elle a compromis son savoir, peut-être même son honneur. — Nous nous contentons pour justifier nos sévères reproches, de transcrire le morceau suivant extrait du premier numéro de la *Revue du Nord*, journal qui n'a aucun intérêt dans notre querelle; tout lecteur, impartial ou non, pourra juger du mérite des assertions de l'Académie, par la comparaison des faits suivans avec la lettre de cette Société.

..... Près de la moitié des ouvrages de médecine qu'on publie en Allemagne dans ce moment; concernent l'homœopathie. Le nombre en est déjà si grand, que les homœopathes eux-mêmes se plaignent de ce que le temps leur manque pour les lire tous ou les extraire. Sept journaux lui sont consacrés, et l'un d'eux traite de l'homœopathie vétérinaire, sous le titre de *Zoöiasis*, écrit à l'usage des vétérinaires de ville et des curés de campagne. Le premier cahier d'un huitième journal, qui ne donne que des extraits des autres, vient de paraître; un neuvième doit voir incessamment le jour à Carlsruhe; un dixième paraît à Paris, et un onzième dans l'Amérique septentrionale; tous ensemble complètent à peu près la douzaine. (L'auteur omet la *Bibliothèque homœopathique* et le Journal américain en anglais et en allemand, annoncé par Hering et Matlach. *N. du R.*).

L'homœopathie a obtenu maintenant dans l'Allemagne, sa patrie, une position que personne n'aurait osé lui prédire il y a dix ans. Son empire, qui s'étend à vue d'œil, est maintenant

reconnu dans des pays où elle n'avait pas d'abord excité la moindre attention.

Dans le grand-duché de Bade, il n'existait qu'un seul médecin homœopathe il y a peu d'années; mais depuis ce temps plus de 40 médecins ont étudié l'homœopathie et la pratiquent.

Quoique pendant les deux années précédentes un seul médecin employât cette méthode dans le Wurtemberg, elle paraît maintenant vouloir faire aussi des progrès dans cette province. Le nombre des médecins homœopathes bavaois n'est pas moins considérable; mais il paraît néanmoins que les circonstances favorisent l'adoption de la doctrine de Hahnemann. Un médecin de grande réputation s'est prononcé en sa faveur, et le Ministre de l'intérieur lui montre de l'intérêt. Déjà depuis plus de deux ans (*plus de trois ans. N. du R.*) un cours de médecine homœopathique existe à l'Université de Munich (*la première année prononcée en 1831, par le D^r Roth, a été publiée en 1832. N. du R.*); et l'on vient de charger un professeur d'Erlangen de l'enseigner dans cette Université; son cours est ouvert à une foule d'auditeurs. Là, le professeur Liutpoldt, savant très-versé dans l'histoire de la médecine, s'est prononcé, il y a peu de temps, en faveur de l'homœopathie; et ceci mérite d'autant plus d'attention, que jusqu'ici les historiens appartenaient au nombre de ses adversaires les plus décidés. On attend l'établissement prochain d'un hôpital homœopathique à Munich; dans les universités de Bade, on espère voir bientôt des chaires et des cours de clinique pour l'instruction des jeunes homœopathes. L'Université de Heidelberg compte au moins un néophyte (le D^r Arnold?).

En Autriche, le nombre des homœopathes et l'intérêt du public pour leur cause augmente sensiblement, malgré plusieurs obstacles. (*Il y a des médecins homœopathes à Vienne, Presbourg, Prague, Pesth, Raab, Brunn, Olmutz, Saltzbourg, Lemberg, Brodi, Travnick, Tischnowitz, dans plus de dix autres villes de la Hongrie, et à la cour de plusieurs princes et seigneurs Hongrois. N. du R.*).

En Saxe et en Thuringe, le berceau de l'homœopathie et le

théâtre de ses premiers succès, elle compte un grand nombre de partisans, et son fondateur lui-même agit encore avec la vigueur d'un jeune homme, malgré sa vieillesse. Au commencement de l'année 1833, on a fondé à Leipzig un hôpital homœopathique. Le gouvernement de Saxe-Meiningen a donné ordre aux pharmaciens de ce duché de se pourvoir le plus tôt possible de médicaments homœopathiques, et, faute par eux de le faire, les médecins seront autorisés à en faire eux-mêmes le débit.

Dans les deux Hesses, la nouvelle doctrine a été également accueillie. Dans le Grand-Duché, les Etats se sont, comme à Bade, prononcés en sa faveur ; M. Rau, à Giessen, fait tous ses efforts pour adapter une meilleure théorie que celle de Hahnemann aux expériences homœopathiques. Un médecin de la Hesse Electorale, M. Kopp, a cru l'homœopathie digne d'un examen pratique, dont les résultats lui ont prouvé la vérité de la plupart des faits annoncés. Quoiqu'il soumette la théorie de Hahnemann à une critique très-sévère, M. Kopp a contribué à faire changer d'opinion à un grand nombre de ses antagonistes. Simon lui-même, qui jusque-là n'avait pas cessé d'attaquer l'homœopathie, dont le seul nom suffisait pour éveiller sa bonne humeur, Simon a été vivement contrarié des faits exposés par M. Kopp dans son *Mémorial* (*dont on annonce le troisième volume. N. du R.*).

En Prusse, l'homœopathie se répand de plus en plus ; dans la province de Saxe elle est depuis long-temps naturalisée. En Lusace, en Silésie, en Wesphalie, elle prospère ; et à Berlin, il y a plusieurs médecins qui appellent l'attention publique sur elle. A Hambourg, quelques médecins ont arboré son drapeau.

A Brunswick (*et dans le Hanovre. N. du R.*), elle est pratiquée depuis onze ans, et une portion assez considérable de cette capitale lui garde reconnaissance. Elle a trouvé également accès dans le Mecklembourg.

Plusieurs Sociétés se sont formées en Allemagne pour y répandre l'homœopathie. A l'occasion de la fête jubilaire du docteur Hahnemann, on fonda la première Société, le 10 août

1829, et depuis ce jour, cette Société se réunit annuellement. Peu de temps après, il s'en est formé une seconde en Lusace, et l'année passée nous en avons vu naître d'autres à Bade, dans la Hesse-Darmstadt et en Thuringe (*et à Erfurt. N. du R.*).

Genève est, en Suisse, le premier point d'appui pour l'homœopathie. Peschier, nom connu dans les fastes de la médecine, l'y a introduite (*cet honneur appartient au D^r Dufresne, qui l'a précédé de quelques mois dans cette carrière. N. du R.*), et depuis quelques années publie (*avec ce dernier. N. du R.*) la *Bibliothèque homœopathique*. A Bâle, à Fribourg et en d'autres endroits (*Berne, Lausanne, Vevey, Aubonne, Martigny, etc.*), cette doctrine est connue et fait des progrès.

(Il ne faut pas omettre la Savoie et Turin, où elle résiste aux obstacles que lui opposent l'autorité *médicale. N. du R.*).

On a fait grand bruit de l'intérêt que l'homœopathie avait trouvé, disait-on, à Naples et dans le reste de l'Italie; mais la vérité est qu'elle n'y fit qu'une apparition très-éphémère.

(L'auteur est probablement mal informé; sans parler du docteur Necher, médecin de S. A. R. le duc de Luques, nous nommerons le D^r Palmieri de Fabriano, et le D^r Talianini d'Ascoli, actuellement à Rome, pour les Etats du Pape; — les D^{rs} Mauro, Romani et de Horatiis, à Naples, sur lesquels des échanges habituels de malades ne nous permettent pas de douter qu'ils n'exercent encore l'homœopathie. Au reste, sur ce dernier pays ainsi que sur la Sicile, nous nous engageons à fournir prochainement des détails certains à nos lecteurs. *N. du R.*).

Il semble que dans la Péninsule Ibérique l'homœopathie soit entièrement ignorée; et les Anglais, dans leur présomption, ne lui ont pas même accordé un seul regard bienveillant (L'auteur est mal instruit; les D^{rs} Quin et Belluomini jouissent à Londres d'une vogue extraordinaire et réalisent une fortune énorme; le D^r Dunsford, qui vient d'achever de rendre au marquis d'Anglesey la santé que ce haut personnage était allé chercher à Naples auprès d'un homœopathe, — se propose de publier à Londres plusieurs ouvrages homœopathiques importants; Mes-

sieurs Gilchrist, ancien chirurgien de la Compagnie des Indes, et Th. Everest Recteur, ont aussi publié des pamphlets pour engager leurs compatriotes à s'occuper sérieusement de notre doctrine ; enfin S. M. Britannique vient de demander à sa cour notre ami, le célèbre STAFF ; pour continuer sous ses yeux le traitement de la Reine commencé par correspondance. *N. du R.*).

En Danemarck, au contraire, elle est en vogue, et le Dr Lund à Copenhague publie même un journal qui lui est exclusivement consacré. — Elle a aussi trouvé entrée dans les pays scandinaves, mais nous ne sommes pas en mesure de rappeler les succès qu'elle a pu y obtenir.

Ce ne fut qu'après la mort de Rehmann que l'homœopathie fut accueillie en Russie. Rehmann conservait contre l'homœopathie de violens préjugés ; et en sa qualité de chef des affaires médicales, il la repoussa long-temps. Maintenant elle est très en vogue en Russie, et l'on trouve actuellement des homœopathes dans toutes les provinces de l'immense empire. A St-Petersbourg l'on en compte une douzaine au moins. Une ordonnance impériale du mois d'octobre 1855 autorise tous les médecins qui jouissent du droit de pratique, à se servir de la méthode homœopathique et ordonne l'établissement de pharmacies homœopathiques centrales à St-Petersbourg et à Moscou, afin de fournir de médicamens toutes les pharmacies provinciales et tous les médecins de l'empire russe. L'empereur même a permis à ces derniers de débiter eux-mêmes les médicamens dans certains cas spéciaux ; les différentes autorités médicales sont obligées de présenter chaque mois un rapport sur les résultats de la méthode homœopathique et sur ses progrès, rapport qu'on a l'intention de publier dans le journal du ministère de l'intérieur. En cas de besoin, les autorités médicales doivent aussi convoquer les conseils auxquels les médecins homœopathes sont obligés d'assister toutes les fois qu'il s'agit d'examiner des objets qui regardent l'homœopathie, ou qu'on veut visiter quelque pharmacie homœopathique. Les homœopathes russes sont très-satisfaits de

cette ordonnance parce qu'elle leur attribue une existence légale; avant sa publication, un ukase fut soumis à l'examen critique de deux médecins homœopathes de St-Petersbourg.

N'oublions pas de dire qu'au-delà de l'Océan Atlantique la nouvelle méthode de guérison a trouvé de zélés partisans. La faculté de médecine de New-Yorck a même nommé Hahnemann membre honoraire. Il existe à Philadelphie une Société de médecins (*elle a pris l'épithète de Hahnemannienne*) qui se proposent d'examiner et de répandre l'homœopathie; et récemment l'on a annoncé dans le même but la publication d'une gazette américaine.

(Nous espérons pouvoir, dans quelques mois, donner à nos lecteurs des nouvelles de la Trinité anglaise (Antilles), où M. Peschier, médecin, doit avoir reçu de nous des livres et des remèdes que son esprit de recherche lui fera sans doute expérimenter avec soin; nous attendons aussi le résultat des travaux auxquels doit se livrer la Société de Médecine de Rio-de-Janeiro, avec laquelle nous sommes en correspondance. *N. du R.*).

Tous les faits précédens, rassemblés avec impartialité, attestent suffisamment les progrès faits par l'homœopathie dans ces dernières années. Les partisans de l'homœopathie peuvent bien évaluer, sans être accusés d'exagération, à cinq cents le nombre des médecins homœopathes.

CRITIQUE.

Les *Archives de la médecine homœopathique*, dans l'avant-dernier cahier (mai, t. II. 521). donnent la traduction d'un morceau d'une certaine importance, par lequel s'est essayée la plume d'un médecin homœopathe du plus haut mérite et de la réputation la plus distinguée, le Dr RUMMEL, rédacteur de la *Gazette*

homœopathique Universelle (*Allg. hom. Zeit.*). On y rencontre des phrases qui ont quelque droit de surprendre; comme celles-ci : « Exagérer le pouvoir de l'homœopathie, c'est lui nuire, car elle perdrait de son crédit en ne remplissant pas des espérances sans mesure, et on fournirait des armes à ceux qui ne veulent voir en elle qu'illusion et charlatanisme. »

« Peut-être Hahnemann a-t-il montré trop d'enthousiasme pour la nouvelle doctrine..... »

« Je n'ai essayé l'homœopathie qu'un petit nombre de fois dans les maladies très-aiguës.... »

« Mes vues diffèrent beaucoup de celles des homœopathes purs; mais elles résultent de mon expérience et de ma manière d'envisager les choses. »

Au temps où nous vivons, et d'après la haute renommée de l'auteur, ces phrases ne laissent pas de heurter les homœopathes purs, comme nous nous faisons gloire et honneur de l'être. Un seul fait léger, mais indispensable, dont les *Archives* ont omis d'avertir leurs lecteurs, suffit pour nous raccommoder avec l'auteur; c'est de consulter la date de cet écrit. Il a été tracé au commencement de 1826, lorsque l'auteur *débutait* dans la carrière homœopathique, qu'il n'avait encore qu'une connaissance superficielle de la doctrine, et surtout qu'il n'avait que très-peu d'expérience; circonstance de la plus haute valeur; enfin lorsque Hahnemann n'avait point encore publié son traité des *maladies chroniques*, que tous les homœopathes considèrent comme plus important encore que la *Matière médicale pure*; il n'a paru qu'en 1828; nous sommes convaincus que RUMMEL tiendrait aujourd'hui un tout autre langage. Sans doute l'application utile du principe homœopathique a encore aujourd'hui des bornes; mais nous ne doutons pas qu'elles ne s'éloignent et qu'elles s'éloigneront chaque jour, soit par un examen plus scrupuleux de l'action des remèdes sur les malades, soit par la recherche et la découverte de nouveaux spécifiques, dont certainement la nature organisée abonde.

Le même cahier des *Archives* se termine par une apostrophe d'un membre de la Société homœopathique de Paris au Rédacteur de la fameuse *Lettre* de l'Académie de médecine au Ministre ; nous ne pensons pas que le *mépris* soit suffisant vis-à-vis d'une production si indigeste et si insultante ; nous croyons que non-seulement il est du devoir de la Société de Paris de *démontrer* la fausseté de chacune des assertions de cette *Lettre* ; mais encore que représentant, quant à la localité, tous les homœopathes gallicans, elle doit à leur honneur de reprendre une à une toutes les phrases de la délibération, de les discuter, d'en prouver la légèreté, l'inexactitude, et d'amener enfin sur le terrain de la discussion tant de faits et de raisonnemens que nos antagonistes succombent sous le poids des preuves solides et des argumens irrésistibles. Nous espérons que notre vœu obtiendra bientôt sa réalisation.

ANNONCES.

The american journal of homœopathia. Journal américain d'homœopathie ; n° 1, février 1855 ; publié par les D^{rs} Gray, et Gerald Hull. New-Yorck.

L'homœopathie fait de grands progrès en Amérique, où elle a fixé l'attention des savans des Etats-Unis ; déjà nous avons annoncé la publication d'un Journal allemand-anglais, par les D^{rs} Hering et Matlack ; et voici qu'un second Journal se forme à New-Yorck. Les éditeurs paraissent se disposer à suivre le plan de la *Bibliothèque homœopathique* ; la plupart des articles du n° 1 sont extraits de notre journal ; et nous nous réjouissons d'avoir ainsi contribué à implanter la saine doctrine dans le nouveau continent, tandis que nos relations particulières nous ont permis de la faire connaître aux Antilles et dans le Brésil.

Outre nos propres articles, on trouve dans ce numéro la traduction d'un opuscule de Hahnemann, un article *pratique* du docteur SCHÜLER, extrait des *Archives* allemandes, le morceau sur les essais de M. Andral, que nous avons donné plus haut; l'annonce des ouvrages homœopathiques, au nombre de 4, traduits de l'allemand, et de la *Lettre* du D^r Des Guidi; les traducteurs sont les D^{rs} GRAM, MATLACK, DEVRIENT et STRATTEN à Dublin, SULLIVAN et CHANNING.

On y annonce la publication d'une *Bibliothèque homœopathique* (*the library of homœopathia*) par le D^r HERING, qui contiendra en anglais un précis de tout ce qui constitue la science; l'ouvrage sera en quatre volumes.

LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.

Materialien zu einer künftigen allgemeinen Medicinal-Verfassung für Homöopathie. Matériaux pour une future constitution médicale générale relative à l'homœopathie; par le docteur Fielitz, à Langensalza. Leipzig, 1855. in-8° de 48 p.

Der homöopathische Hausarzt für Stadt und Land. La médecine homœopathique de ville et de campagne; par le docteur Metz, à Darmstadt. — Francfort S. M., 1855. in-12° de 142 p.

Vollständige Bibliothek, oder encyclopädisches Real-Lexicon der gesammten theoretischen und praktischen Homöopathie, etc. Bibliothèque complète, ou dictionnaire encyclopédique de l'homœopathie théorique et pratique, etc.; par une Société d'homœopathes. 1^{er} vol., 1^{re} et 2^{me} liv. — Leipzig, 1825. Grand in-8° de 128 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LE VENIN DES SERPENS,

COMME REMÈDE.

(*Suite du t. v, p. 144.*)

Septième observation.

Un homme jeune et robuste fut pris, sans cause apparente, d'une douleur contuse au second doigt du pied droit. Le soir, il survint une enflure bleuâtre qui s'étendit jusqu'au genou, et qui augmentait par l'action de marcher. Une application de vinaigre et de sel fait disparaître l'enflure, mais le patient ne peut marcher. Douleur aux tendons des deux genoux, impossibilité d'étendre le pied. Le doigt de pied malade est douloureux à la pression, pendant la marche et les mouvemens d'extension, et ne supporte aucune chaussure.

Quatre jours après la première dose de *lachesis*, le malade pût marcher sans inconvénient pendant une demi-heure; il ne restait plus qu'un peu de sensibilité à la plante du pied. Au bout d'une semaine, il survint une enflure non douloureuse à la joue, mais le patient ne voulut plus rien prendre, et je ne l'ai pas revu depuis lors.

Le *lachesis* s'est montré efficace dans beaucoup de cas de raccourcissement des tendons, et de douleurs tensives en général le long des bras, des cuisses, de la nuque à l'œil, etc., etc.

Huitième observation.

Un jeune homme souffrait d'une dyspepsie, et se trouvait réduit à un état misérable par la maladie et les remèdes. Depuis long-temps, il n'obtenait d'évacuations alvines qu'au moyen de lavemens. Divers médicamens homœopathiques n'aboutirent qu'à ramener la maladie à une forme plus simple; les mêmes symptômes persistaient presque de la même manière, quoique cependant il y eut en général quelque amélioration. Plusieurs symptômes nouveaux qui survinrent alors fournirent l'indication à suivre pour le choix d'une substance.

Tableau de la maladie. Appétit tantôt très-bon, tantôt nul. Impossibilité d'attendre pour manger, par suite de tiraillement et rongement d'estomac. Après avoir mangé, vertige, pesanteur, lassitude, dyspnée et oppression. Renvois fréquens qui soulagent; quelquefois les alimens remontent. Quand les

renvois n'ont pas lieu, le patient se sent fort mal.

Pression très-pénible, sur un point circonscrit entre le nombril et le creux de l'estomac, qui empêche de respirer, et qui est mitigé par les renvois.

Pendant le jour, accès fréquens de malaise, de dyspnée, de faiblesse jusqu'à la défaillance et de battements de cœur; le tout accompagné de sueur froide.

Le soir, au lit, le moindre obstacle qui se présente devant la bouche ou le nez occasionne une difficulté de respirer qui fait craindre la suffocation.

Constipation permanente, comme toujours.

Pâleur et maigreur excessives; le teint du visage est livide et jaunâtre.

Après avoir été assis, douleurs dans les cuisses, et raideur des genoux.

Une première dose de *lachesis*, le seul remède qui offrit la réunion de tous ces symptômes dans l'ordre de leur importance, améliora d'abord le sommeil, puis le teint du visage, puis les renvois et les symptômes qui en dépendaient. Le sentiment de suffocation disparut subitement, et les accès ne revinrent que très-mitigés. Les autres symptômes persistèrent.

Une seconde dose les diminua sensiblement, surtout la constipation.

A la suite de la troisième dose, de nouveaux symptômes se montrèrent, mais l'exacerbation des premiers se calma, et la guérison marcha rapidement. Au bout de quelques semaines le malade avait repris ses forces et sa bonne mine.

De grandes fatigues et des fautes de régime exigèrent plus tard l'emploi de quelques autres remèdes ; mais les symptômes guéris par le *lachesis* ne reparurent plus.

Neuvième observation.

Un jeune homme, de disposition phthisique, avait eu en automne une inflammation de poitrine, et, comme cela arrive une fois sur deux après les évacuations sanguines, il resta maladif, et vint au printemps, tourmenté par une toux continuelle et très-amaigri, demander les secours de l'homœopathie.

La *sepia* sembla d'abord indiquée, et amena en effet pour quelques semaines une amélioration si marquée que le patient reprit courage. Toutefois, le mieux ne dura que trois semaines, et après une seconde dose, tout empira de nouveau. Je considère toujours cela comme une indication de la non-convenance du remède. D'autres substances, entre autres *stannum*, n'influèrent que sur des symptômes accessoires, mais eurent l'avantage de mettre plus en évidence pour moi les symptômes essentiels de la maladie, par exemple l'*exaspération de la toux après le sommeil*. Je me décidai à donner le *lachesis*.

Tableau de la maladie. Toux brève, peu profonde, bruyante, très-éprouvante, amenant quelquefois du vomissement. Expectoration très-difficile, en général rare, et toujours de deux sortes, savoir : une mucosité claire et filante, et de petits grumeaux ronds et épais, qui expulsés s'éparpillent dans des directions

divergentes. Le patient tousse, crache, expectore, le tout pêle-mêle, mais les mucosités se détachent très-difficilement du cou. Toux *pendant le jour seulement* (symptôme caractéristique pour le *lachesis*, qui a toutefois aussi la toux pendant le sommeil à l'insu du malade). La toux s'exaspère après avoir marché à l'air libre, après avoir parlé, ce qui cause une *sécheresse* au cou, et provoque ainsi la toux. Celle-ci augmente aussi par un temps humide et quand le malade a mangé du poisson. Elle semble partir de la région précordiale, où elle débute par un chatouillement qui se change en douleur vive pendant la toux. Il s'y joint une douleur comme d'un abcès sous les côtes, et de la salivation à la bouche. Respiration pressée, surtout après un travail des bras. Quand le malade se lève après avoir été assis, il ressent dans les genoux une raideur et une faiblesse telles qu'il peut à peine se mouvoir. Son corps se voûte en marchant comme par suite de débilité. Avant midi, malaise et anorexie.

Après une dose de *lachesis*, la toux devint très-violente pendant une heure, et il s'opéra, cette fois seulement, une expectoration de mucosités jaunâtres; la toux devint ensuite plus facile et moins fréquente. Au bout de trois à quatre jours, tout empira de nouveau, sauf l'amélioration du teint qui persista. Après la seconde dose, le progrès reprit d'une manière plus marquée et plus soutenue. Plusieurs doses successives firent disparaître ainsi peu à peu tous les accidens morbides. La voix rauque et phthisique s'é-

claircit, le malade reprit une bonne démarche, des forces, du bien-être, et entreprit alors un voyage d'affaires.

Dixième observation.

J'ai donné le *lachesis* avec un succès remarquable, dans le cas suivant d'une affection chronique invétérée, chez une jeune femme réduite à un haut degré d'émaciation. Son état ne s'était un peu amélioré que par un traitement homœopathique, pendant lequel la *sepia* n'avait eu que passagèrement un effet salulaire.

Tableau de la maladie. Entre la hanche droite et le nombril, tumeur interne à peu près de la grosseur du poing, accompagnée de vives douleurs, principalement brûlantes et pulsatives. Cette tumeur tend à se retirer vers le haut, excepté pendant la marche où elle s'abaisse, et saille de manière à devenir visible. Dans la tumeur, battemens isochrones, accompagnés d'une sorte de murmure, ressenti non-seulement par le malade, mais encore par la main appliquée sur la tumeur. Ces symptômes augmentent à la suite de mouvemens un peu rapides, d'efforts, etc.; on voit alors, quand la malade se couche sur le dos, les pulsations par-dessus les vêtemens. Elle les ressent également dans la région ombilicale, et jusque dans le dos. Quand les battemens s'exaspèrent, il s'y joint une douleur interne brûlante, qui s'étend de là en haut et en bas le long de la cuisse. De tous les autres symptômes, je ne mentionnerai ici que la

couleur terne, livide, tachetée du visage, semblable à celle qui accompagné le cancer de l'utérus. La menstruation était régulière, et une descente utérine s'était améliorée.

Immédiatement après le *lachesis*, la malade ressentit dans toute la région abdominale des symptômes entièrement nouveaux, des tiraillemens, des pelotonnemens, de la pesanteur, de la pression vers le bas. La douleur brûlante accoutumée persista, avec des accès plus fréquens de chaleur et de frisson. Je donnai ensuite l'*arsenic* et la *noix vomique*, qui antérieurement avaient été sans effet, et qui maintenant atténuerent les accidens, sans influencer toutefois sur la sensation sourde et intolérable de pesanteur. J'administrai le *platine* à la suite duquel il se fit à l'intérieur comme un déchirement subit qui amena, pendant plusieurs jours, l'expulsion par l'anüs d'une grande quantité de pus et de sang. Toute la maladie disparut alors au point que la patiente se refusa à continuer un traitement.

J'ai indiqué très-brièvement, dans le tableau des symptômes du *lachesis*, plusieurs cas analogues à ceux que je viens de citer, et c'est bon d'observer que je possède des observations parallèles pour presque tous. J'ai donné le *lachesis* en tout environ soixante fois, et dans cinquante cas avec plus ou moins de succès.

Il est nécessaire, en général, de répéter la dose, et

cela plus fréquemment que pour toute autre substance. Quelque persistans qu'aient été les symptômes dans les épreuves sur l'homme sain, ils n'ont eu que peu de permanence dans leur application aux maladies. A quelques exceptions près, je n'ai vu la guérison s'opérer qu'à l'aide de doses répétées.

L'action du *lachesis* est aussi rapide que celle de toute autre substance connue, et cela non-seulement dans les affections aiguës et dangereuses, mais aussi dans les maladies chroniques, où elle se fait sentir souvent au bout de quelques heures. Plus son action salutaire est prompte et plus elle est passagère; elle disparaît quelquefois après 24 ou 36 heures. J'ai toujours répété alors; d'après le principe, de renouveler la dose dès que l'amélioration s'arrête. Il ne faut pas hésiter, dût-on donner 5, 6, ou 7 doses successives. Je ne me suis jamais laissé dérouter par les symptômes nouveaux qui provenaient évidemment de l'action du remède, lorsque je voyais l'amélioration se soutenir pour l'état moral, ou la digestion, ou les fonctions de la peau, ou le sommeil. Très-souvent, j'ai donné la seconde dose déjà 6, 12, 14 heures après la première, lorsque celle-ci avait produit de l'exacerbation. Dans ces cas-là, l'effet salutaire a duré le plus long-temps.

Quelquefois le remède ne produisait aucun effet, je donnais alors une nouvelle dose au bout de 4 ou 7 jours. J'ai administré plusieurs fois jusqu'à 4 ou 5 doses avant d'obtenir un effet de réaction.

Dans beaucoup de cas, il a été convenable de répé-

ter le *lachesis*, après un remède intermédiaire. Souvent aussi d'autres substances ont été indiquées après le *lachesis*. Son effet était fréquemment d'améliorer beaucoup l'état morbide, et de fournir des indications très-précises pour le choix d'un remède subséquent.

Je n'ai jamais observé, comme de bien d'autres substances, des effets nuisibles de l'administration du *lachesis*, même à doses répétées et dans des cas d'expérimentation où il ne se trouvait point indiqué. Les substances dont l'action a de l'analogie avec celle de ce venin, se trouvent d'ailleurs en grand nombre dans les autres règnes, et il est toujours facile de modérer ses effets par un antidote.

Cependant, lorsque j'ai commencé à le donner à doses réitérées, j'ai été frappé de cette nécessité de répétitions fréquentes, ainsi que de l'insuffisance de ce remède qui exigeait souvent l'emploi consécutif d'autres substances. Sans doute il y a des maladies qui, tout en paraissant presque identiques à d'autres, en diffèrent cependant absolument par des symptômes essentiels. Dans ces cas-là, nous manquons souvent le remède convenable, parce que nous ne savons pas encore exactement quels sont les symptômes caractéristique des substances et des maladies. Lorsque nous donnons un remède qui correspond en apparence à tous les accidens d'un état morbide, sauf à ce qu'il a d'essentiel, nous ne combattons jamais que des symptômes accessoires sans attaquer la racine du mal ; et alors les accidens reviendront avec plus de

force. Beaucoup de substances renferment dans la sphère de leur action des symptômes opposés entre eux, sans que cela implique contradiction. Il n'y a rien de contradictoire dans la pathologie et la physiologie de la nature. L'opposition des effets d'un même agent n'est qu'apparente, et les remèdes les plus salutaires contre une constipation peuvent le devenir également contre une diarrhée, et *vice versa*. Ce que l'action d'une substance a de caractéristique n'est pas assez palpable pour qu'on puisse, par exemple, donner comme indication constante de l'emploi de la *nux* la constipation, de *pulsatilla* la diarrhée, de *bryonia* ou de *rhhus* l'exacerbation par le mouvement ou le repos; car souvent le contraire peut avoir lieu, la *nux* être indiquée avec la diarrhée, la *pulsatilla* avec une constipation, etc. En un mot, l'essentiel de l'action d'un remède ne doit jamais être cherché dans quelque *symptôme consécutif* (comme diarrhée ou constipation), mais dans le *symptôme primitif* (celui qui détermine la diarrhée ou la constipation). Or, comme l'élément déterminant échappe souvent à l'observation, et qu'il serait peu sûr de vouloir le chercher par des conjectures hasardées, la seule méthode à suivre est de s'attacher aux *groupes*, à la *liaison* des symptômes. Mais il faut pour cela être guidé par une nouvelle pathologie et une nouvelle physiologie; il faut que ces deux sciences soient régénérées et refaites d'après le point de vue fondamental de Hahnemann.

Parmi les substances que j'ai vu, de la manière sus-

indiquée, exercer une action contraire à celle que j'en attendais, je citerai particulièrement : *phosphor.*, *calcare*, *lycopodium*, *mercur.*, *acid. nitri.*, *acid. phosphor.*, *lachesis*, etc. Ces remèdes avaient une action salulaire en apparence, mais sans amener la guérison, et à la manière des palliatifs.

Jusqu'à présent il n'est guère possible de prévoir cet effet ; on ne le reconnaît que par son développement même. Comme cela est arrivé quelquefois pour le *lachesis*, j'indiquerai ici, en vue surtout des commençans, à quels signes on peut le reconnaître.

Le *lachesis*, comme d'autres remèdes, exige surtout une répétition prompte ; parfois il convient même de diminuer les intervalles entre les doses subséquentes. Par exemple, le premier jour dose *a*, le cinquième jour dose *b*, le sixième jour dose *c* ; ou bien le premier jour dose *a*, le quatrième jour dose *b*, le sixième jour dose *c*. Alors seulement l'action salulaire devient permanente. Souvent de nouveaux symptômes se montrent, mais ce n'est que par la continuation de l'emploi du même remède que l'on se délivre à la fois des anciens et des nouveaux symptômes. Cette circonstance ne doit donc pas engager à en cesser l'application.

Mais lorsque les effets salulaires deviennent progressivement de plus en plus courts, lorsque le remède, même après quatre ou cinq doses, n'agit pas plus longuement d'une manière favorable, qu'à la suite des premières doses, lorsque le nombre des symptômes nouveaux tend progressivement à s'ac-

croître, alors il est temps de cesser et de faire un autre choix. En d'autres mots : la maladie, par l'emploi continué d'un tel remède, prend alors de plus en plus la forme d'une affection médicinale ; ces doses nouvelles semblent lui fournir un aliment à l'aide duquel elle se développe et s'implante toujours plus profondément dans l'organisme. Il faut alors sans délai choisir dans un autre règne quelque substance dont l'action soit analogue et qui puisse servir d'antidote. Ce choix ne sera pas difficile, attendu que le *lachesis* offre des rapports essentiels avec les principaux représentans des autres règnes, le *phosphore*, le *mercure*, la *belladone*, la *noix vomique*, etc.

Le *lachesis* amène souvent une amélioration générale sans modifier en mieux le mal local. Il ne convient pas alors de le répéter. Si l'amélioration cesse et que de nouveaux symptômes se montrent, il faut examiner avec soin s'il convient mieux de changer de substance. J'ai souvent donné, en pareil cas, le *mercure*, la *belladone*, l'*alumine*, etc., dont le succès était si décisif, que je ne pouvais l'attribuer qu'à l'influence antécédente du *lachesis*.

Un exemple éclaircira mieux la question. Un homme âgé, tourmenté par la goutte et déjà sur le bord de la tombe, eut recours à l'homœopathie. A la suite d'olfactions trop souvent répétées de quelques remèdes, il survint un tel flux de sang par l'anüs que le patient devint froid comme un cadavre, et qu'au moment où je le vis il tombait d'une défaillance dans une autre. L'olfaction du *china* et quelques cuillerées de

vin le sauvèrent, et peu à peu il se rétablit entièrement jusqu'à une paralysie du coude-pied que je n'ai jamais réussi à guérir chez les lépreux et dans d'autres cas. Après un traitement inutile de six mois contre cette affection, je lui donnai le *lachesis* qui améliora encore l'état général sans influencer sur le pied. Au bout de deux ou trois semaines, il se plaignit de constipation, de douleur au pied, accompagnée d'une enflure oédémateuse autour des chevilles et du tendon d'Achille. Tous ces symptômes se retrouvaient dans ceux du *lachesis*, et cependant je ne voulus pas le répéter, soit à cause de l'amélioration générale, surtout pour l'état moral, soit à cause du trop grand intervalle qu'il y aurait eu déjà alors. En général, il est rarement bon de répéter après quinze jours ; la répétition doit se faire dans la première semaine ou seulement après plusieurs mois. Je donnai *noix vomique X*, remède que le malade avait déjà pris plusieurs fois sans succès. Le troisième jour après *nux*, les selles se rétablirent, et le quatrième jour, *le malade put remuer son pied*.

C'est ainsi que Gross a guéri un mal de gorge d'angereux par la *pulsatilla*, parce qu'elle succédait à l'*or*. Il faut éviter en général de donner successivement des substances dont l'origine est analogue. La série de *mercur.*, *zinc*, *aurum*, ne peut pas être plus salutaire que celle de *sulphur.*, *petroleum*, *anthracit*, *succin.*, ou celle d'*acid. mur.*, *acid. phosph.*, *acid. nitric*. Il n'est point convenable non plus, généralement parlant, de faire succéder au *lachesis* une sub-

stance animale, et *vice versa*. La *psorine*, donnée après *lachesis*, a eu une action violente et a causé une éruption miliaire avec fièvre et mal de gorge. Il ne faut pas perdre de vue cependant que de même que des plantes de diverses familles peuvent se succéder avec avantage, de même on peut donner successivement des remèdes tirés de classes différentes du règne animal. La distance est aussi grande de *sepia* à *lachesis*, et de là à *moschus*, ou *cantharid.*, que de *lycopod.* à *pulsat.*, de *china* à *ipecac.*, de *thuya* à *staphysag.*, de *rhus* à *bryon*. — Toutefois, on fera bien de ne faire suivre entre eux les agents animaux qu'avec beaucoup de circonspection. C'est une des lois les plus remarquables, que de nombreuses observations sur l'action des substances animales et les comparaisons d'agents analogues entre eux m'ont fait connaître, savoir : que l'influence pathogénétique des minéraux, des végétaux et des substances animales, présente des caractères communs à chaque règne, mais que plus on s'élève dans l'échelle et moins les divers agents offrent entre eux de différences marquées. Les contrastes les plus tranchés se trouvent dans les minéraux, puis dans les plantes, et les substances animales se ressemblent beaucoup plus entre elles dans leur action que celle des deux autres règnes. Il en est de même dans le règne végétal en particulier ; les classes inférieures, les cryptogames, offrent des différences tranchées qui s'effacent de plus en plus à mesure que l'on arrive aux classes plus parfaites.

Pour ne donner lieu à aucun malentendu, je dois ajouter que malgré l'analogie générale il se trouve cependant toujours des difficultés essentielles dans les symptômes *caractéristiques*. Ainsi le *lachesis* diffère du *crotalus*, la *sepia* du *bulimus*, par des symptômes si marqués que ces substances ne peuvent point se servir mutuellement d'antidotes, et que l'un aurait l'action la plus salutaire quand l'autre n'agirait que palliativement. Ceci a été observé plus d'une fois de *sepia* et de *lachesis*. Ces deux remèdes ne peuvent se remplacer mutuellement et par conséquent non plus se succéder.

En ce qui concerne la préparation du *lachesis*, j'ai toujours employé la puissance X, préparée dans le rapport de 1 : 100. Pour ceux qui voudraient expérimenter avec des dynamisations basées sur d'autres proportions, j'observerai que pour le *lachesis* et en général pour les agens animaux, cela est de peu d'utilité. Il peut en être autrement pour les produits morbides.

Je crois que les substances végétales devraient être dynamisées dans une proportion plus grande des véhicules, et que cette proportion devrait être augmentée encore pour les terres et les produits chimiques, par exemple de 1 : 1,000,000.

Il y a maintenant une année que je communiquai à Stapf mes observations sur l'influence des masses de véhicules, influence par laquelle s'explique fort bien l'innocuité reconnue des légers mélanges inévitables de toute dynamisation et que l'on s'est donné tant de

peine à écarter. Cette influence explique également pourquoi nous ne sommes point sensiblement affectés par des dynamisations naturelles, répandues tout autour de nous dans l'air, l'eau, les alimens, etc. ; c'est qu'elles sont formées dans une proportion trop élevée des masses de véhicules. L'action d'une substance dynamisée dans une masse *moindre* est *plus forte*, dans une masse *plus grande* elle est *plus faible*.

Si nous admettons, avec Korsakoff, le fait de *l'infection* dans les dynamisations, il est évident qu'un étang tout entier devrait être infecté par une seule goutte, et même par un seul globule d'un agent pathogénétique. Il n'y aurait aucune limite à fixer à l'étendue de cette infection, qui n'exige aucune trituration. Un petit flacon contenant un pouce cube d'air dynamisé par un globule à $\frac{0}{x}$ devrait communiquer ses vertus à l'air d'une chambre entière. Cela cependant n'est point le cas, parce que le globule $\frac{0}{x}$ forme avec le pouce cube d'air une nouvelle dynamisation dans un rapport convenable de la masse de véhicule, tandis que ce rapport est exagéré pour l'air de la chambre.

(*La suite à un numéro prochain.*)



ANÉVRISME.

(Article extrait du *Real-Lexicon*, p. 145.)

(Nous omettons tout ce qui concerne la description de l'*anévrisme* et de ses diverses espèces, choses connues de nos lecteurs, pour passer immédiatement au *traitement*.)

Le traitement des *anévrismes* est enveloppé des plus grandes difficultés, et n'amène que rarement une guérison complète et durable. Le couteau même, que les médecins allopathes emploient si facilement, non sans causer les plus intolérables douleurs, produit rarement des cures réelles; quelquefois des hémorrhagies emportent les malades; souvent la maladie reparaît dans un lieu plus ou moins éloigné.

Quant aux *anévrismes* des organes profonds, par exemple de l'*aorte*, les allopathes ne les combattent guère que par de hautes doses de *nitre*, qui en raison de son action paralysante sur le système vasculaire, écarte pour quelques jours les symptômes les plus violents, mais est suivi d'une exacerbation du mal et de l'accélération de la mort; la *digitale* est employée dans le même but, non-seulement à cause de son action excitante sur les reins, mais en raison de la résorption

qu'elle stimule, et de l'activité des vaisseaux qu'elle diminue au même degré. Or, chacun a l'occasion de voir combien ces diverses actions ont peu d'influence sur l'existence et sur la guérison de cette maladie.

Nous appliquons au traitement de l'*anévrisme* des moyens directement opposés à ceux-là, parce que l'expérience nous a appris que les débilitans ne sont d'aucune utilité, et peuvent même être très-nuisibles, car toutes ces lésions du système vasculaire consistent dans le plus haut degré de faiblesse ou de laxité des parois artérielles, dépendant naturellement de causes prédisposantes préalables à la maladie. Quoique jusqu'ici nous n'ayons obtenu de guérison que dans un très-petit nombre de cas, ce nous paraît être un fait irrécusable que l'homœopathie offre le traitement le plus approprié, et que le choix d'un remède tout-à-fait convenable amène un degré notable de soulagement, et peut quelquefois procurer une guérison fondamentale et de durée.

Pour entrer maintenant dans la spécialité de ce sujet, nous devons nous rappeler que le médecin qui agit d'une manière rationnelle doit dresser son plan non-seulement d'après les symptômes qui tombent sous ses yeux, mais encore d'après les causes occasionnelles qui ont amené la formation du mal, et qui l'entretiennent ; qu'en conséquence il ne doit pas se contenter du remède qui répond, en général, le mieux à la maladie, mais qu'il doit en intercaler un ou plusieurs autres, à certaines époques du traitement, lesquels offrent une action directe contre l'affection fon-

damentale particulière au cas. Dans beaucoup de cas donc il aura à faire en même temps avec le venin d'une *psore* latente, dans d'autres avec celui de la *sypphilis*, ou les suites destructives de l'action du *mercure*. Ce ne sera donc qu'en remplissant exactement et complètement ces indications qu'il pourra atteindre, s'il en est temps, une guérison complète.

Aussi long-temps qu'un *anévrisme*, ayant son siège dans les organes centraux de la circulation, ou même dans les rameaux artériels, offrira les caractères de l'inflammation, ou quelques symptômes inflammatoires, je ne connais pas de meilleur moyen à lui opposer que l'*aconit*. Un seul globule opère pendant plusieurs heures un soulagement marqué des douleurs torturantes; tandis que celles qui sont lancinantes, compressives ou tensives, ainsi que les angoisses qui se lient à l'état de congestion de la tête ou de la poitrine, et les battemens violens que l'oreille même peut saisir, et qui amènent une grande gêne de la respiration, diminuent peu à peu et quelquefois même cessent complètement. Dans tous ces cas, on ne peut considérer l'*aconit* que comme un palliatif, car il ne peut jamais par lui-même amener une cure radicale; à l'exception peut-être de ceux qui sont résultés depuis peu de temps d'une frayeur subite, et sont extérieurement reconnaissables par leurs symptômes, quoique même alors pour leur disparition complète il soit nécessaire de recourir à l'emploi de quelque antipsorique.

Lorsqu'après l'emploi de l'*aconit* les symptômes

de l'*anévrisme* n'ont point disparu, on lui fera souvent succéder avec avantage la *bryone*, la *belladone* ou la *noix vomique*. La *belladone* sera indiquée lorsqu'à une grande anxiété se joindra de forts battemens dans la poitrine, une pression constrictive au dos, surtout derrière les épaules, la production subite d'une chaleur partant du ventre et se portant dans la poitrine, puis une pression sur le cœur accompagnée de malaise, qui produit une respiration courte et un serrement de poitrine.

La *noix vomique*, qui d'ailleurs correspond exactement aux fâcheuses suites des affections déprimantes, sera souvent nécessaire après l'*aconit*, et indiquée en particulier par l'agitation et la chaleur dans la poitrine, unies à l'angoisse et à l'insomnie, avec de fréquentes attaques de palpitations de cœur et d'élancemens isolés autour de cet organe, ainsi que lorsqu'il s'y joint des bouillonnemens de sang chauds, une tension particulière avec battemens dans la poitrine, surtout le matin, et des coups douloureux au cœur, qui paraissent synchroniques au pouls.

Lorsque outre les autres circonstances l'anxiété acquiert le plus haut degré de violence, on a recours à l'*arsenic*, dont un seul globule dans le plus grand nombre des cas suffira pour apaiser et même faire disparaître ce symptôme. Dans les *anévrismes* complets, l'*arsenic* est un moyen indispensable, ce dont conviendra tout médecin qui en aura fait l'expérience.

Si l'*anévrisme* reconnaît pour cause des lésions

extérieures, des contusions, des compressions, des coups, etc., la préférence devra être donnée à l'*arnica*. Son action se montrera d'autant plus forte et plus curative que le mal aura duré moins de temps; et aussi lorsque les pulsations du cœur auront lieu par secousse, ou seront tantôt promptes, tantôt lentes, avec une sensation douloureuse de pincement ou serrement, de constriction, ou de coups, autour du cœur, comme si le sang s'amassait dans la poitrine, ou bien, en même temps, avec une sorte de fourmillement dans les extrémités.

L'*arnica* trouve aussi son application lorsqu'un *anévrisme* formé depuis long-temps paraît s'être ouvert et que le sang s'est extravasé dans les parties qui l'entourent. Dans ce dernier cas, il n'est peut-être pas rare que son usage amène la cicatrice de la tumeur artérielle, et que celle-ci même diminue de diamètre et disparaisse, lors surtout qu'on aide à son action par l'emploi de quelque anti-psorique.

Ces moyens et quelques autres encore, ne pourraient que dans un petit nombre de cas très rares amener la guérison complète de la maladie qui nous occupe. Comme nous devons ce résultat à une expérience de plusieurs années et qu'il s'est toujours confirmé, nous avons le droit d'affirmer que les moyens apsoriques sus-mentionnés ont toujours besoin de l'appui d'un anti-psorique convenable, qui, s'il ne fait pas atteindre le but désiré plus promptement, le fait au moins plus sûrement. Mais tous les anti-pso-

riques ne sont pas également applicables; les suivans sont certainement à préférer.

Après l'*arsenic* nous devons d'abord nommer l'*acide sulfurique*. On doit beaucoup attendre de ce remède lorsque, outre des battemens de cœur fréquens et un sommeil tardif, on observe douleur sourde augmentant sans cesse, surtout dans les organes malades, asthme, difficulté de parler, sensibilité douloureuse des ganglions axillaires, pulsation du cœur sans anxiété, peut-être aussi épistaxis. Ce remède est particulièrement applicable aux cas qui ne sont encore que dans leur premier développement.

Mais un des plus importans et des plus forts remèdes est sans contredit la *chaux*, *calcareo carbonica*. On s'en sert volontiers et avec le succès le plus signalé après l'emploi d'*acidum nitricum* et de *sulfur*, et lorsque leur activité a été épuisée.

Faiblesse générale notable, accablement absolu, attaques de défaillance, sommeil interrompu par des mouvemens du sang et une sensation de chaleur dans le corps, moral angoissé et morose, ou bien abattement avec grande anxiété et battemens de cœur, pulsations anormales dans toutes les artères, surtout celles de la partie malade, effort du sang vers la tête, amaigrissement et pâleur de la face, quelquefois bouffissure, épistaxis, soif constante, développement des glandes, fortes palpitations de cœur après le repos ou le mouvement, asthme et excitation à tousser; en montant, accès de suffocation, quelquefois tremblement du cœur, sensation de plaie dans la poitrine

en inspirant, tiraillemens déchirans dans le dos, œdème des pieds et même des mains, tels sont les symptômes qui réclament impérieusement *calcareæ*. Des dartres ou actuelles ou disparues formeront le plus parfait complément de l'indication de cet anti-psorique.

Nous faisons le meilleur usage de *causticum* lorsque le malade offre disposition au désespoir, au chagrin, à la colère, à la peur, au dégoût de la vie, pandiculations fréquentes, tremblement, insomnie à cause d'affections thoraciques, accompagnée de mouvemens de sang pendant la nuit, accès de défaillance, chaleurs passagères avec un certain déplaisir, déchiremens dans plusieurs parties; tension dans les tempes, pulsation dans les artères encéphaliques et angoisse, forte chaleur et rougeur de la face, épistaxis, soif, agitation anxieuse avec tremblement, plénitude et tiraillement du ventre, crampes dans la poitrine, serrement en inspirant fortement, dyspnée avec suffocation, et même avec toux sèche, violens battemens de cœur angoissans, joints à une respiration très-courte, pesanteur dans tous les membres, œdème des extrémités, etc.

Colocinthis trouve sa place quand il y a irritabilité et anxiété de l'esprit, sommeil agité et angoissé, lassitude dans tous les membres, avec défaillances, sueur abondante à la tête, pâleur de la face, sensation de brûlure aux joues, asthme, respiration lente et difficile, surtout la nuit, serrement gravatif dans la poitrine comme si les poumons ne pouvaient pas

se dilater convenablement, sensation de blessure entre les épaules pendant le repos, passant durant la marche à l'état de douleur lancinante et tensive; élancemens douloureux et tension dans les extrémités inférieures qui ne se manifestent que pendant l'inspiration et la supination du tronc.

Graphites convient avec irritabilité de l'esprit, disposition à la frayeur, obnubilation de la tête avec vertige le matin, et en même temps sommeil inquiet, troublé par des mouvemens du sang, faiblesses jusqu'à la défaillance, tremblement de tout le corps avec excitation de la sensibilité, forts battemens des artères, surtout dans la partie affectée, même après le plus léger mouvement, sueurs, engourdissement dans tous les membres, souvent chaleur angoissante, ou bien frisson et froid, expression d'anxiété à la face avec pâleur et yeux battus, quelquefois aussi chaleur à la face et épistaxis, sensation de raideur ou de pression au cou, soit après avoir mangé, défaut des menstrues, dyspnée le soir en se couchant et serrement de la poitrine, battemens fréquens à la région précordiale avec élancemens, engourdissement des membres, œdème des pieds. *Graphites* lorsqu'on l'applique aux symptômes qui lui répondent, rend souvent les plus grands services, surtout lorsque l'œdème a déjà acquis une grande étendue, et que cette substance favorise le développement et la manifestation de la *psore* latente.

Le *lycopode* s'emploie utilement dans le cas de disposition à l'indifférence, ou à l'inquiétude, ou à une

grande tristesse, que le sommeil est interrompu par des accès de frayeur, par de l'angoisse, ou des palpitations de cœur, joints au vertige, en société, et du malaise, à une grande faiblesse, particulièrement dans le repos, à une sensation de stupeur dans tous les membres, une grande lassitude après le réveil, des battemens et une douleur gravative dans la tête, de la pâleur, des traits étirés, avec les yeux cernés de bleu, quelquefois une chaleur passagère à la face avec soif, serrement de poitrine, tension et élancemens à la partie antérieure du thorax, ou bien pression et constriction au-dessous du cœur, battemens au dos, œdème des pieds ou des mains, sueur froide et froid des pieds.

La *sepia* développe aussi une force remarquable si ce malade est très-sensible, chagrin ou effrayé, avec mauvaise humeur causée par l'état de sa santé, s'il est pensif, si son sommeil est agité, troublé par des accès de frayeur ou des rêves angoissans; si le moindre mouvement lui cause une chaleur passagère, suivie de faiblesses, de défaillances, et d'engourdissement des membres, uni à un haut degré de sensibilité à l'air froid; s'il y a des transports de sang nocturnes avec serrement de poitrine, grande chaleur et agitation, secousses et tiraillemens çà et là dans le corps, accès fréquens de chaleur, bouffées de sang vers la tête avec forte chaleur, battemens aussi bien en repos qu'en mouvement, œdème autour des tempes, pâleur et étirement des traits de la face, bouffées de chaleur surtout en parlant, saignement de nez, pal-

pitiation avec chaleur après le repas, sueur de la face, respiration courte, serrement de poitrine et battemens de cœur, sensation de plénitude et de contraction douloureuse dans la poitrine qui empêche la respiration, tension et pression tensive dans le thorax, mouvemens sanguins vers la poitrine avec forts battemens, tension ou déchirement entre les épaules, engorgement des ganglions axillaires et de ceux des extrémités. Nous possédons dans la *sepia* un remède qui répond non-seulement aux *anévrismes* des artères internes du tronc, mais encore aux maladies du cœur dans lesquelles il développe l'action la plus salutaire.

Le *soufre* trouve sa place lorsqu'il y a abattement ou anxiété, joints à une aversion décidée pour tout travail, engourdissement fréquent des extrémités avec une espèce de fourmillement sous la peau, violent afflux de sang avec sensation de délicatesse ou de chaleur brûlante dans la poitrine et les artères, lassitude générale et paresse, insomnie avec besoin de se tourner sans cesse dans le lit, pulsations dans la tête, chaleur générale et soif, quelquefois sensation de froid, face pâle, abattue, yeux enfoncés, tension et plénitude du ventre, respiration courte, qui redevient naturelle le matin, battemens de cœur, fort serrement de poitrine, palpitations fréquentes, sensation de dislocation dans la poitrine avec serrement, tension entre les omoplates, élancemens depuis l'aisselle jusque dans la poitrine.

L'emploi du *soufre* dans les cas d'*anévrisme* est surtout justifié par l'existence de scrophules ac-

tuelles ou antécédentes ; par le rachitisme et ses suites sur les os longs et sur le rachis.

On aura recours à *spigelia* lorsque les battemens de cœur seront considérables, violens, visibles au travers des habits, produisant la sensation d'une lourde pression, d'un fardeau douloureux, se manifestant surtout le matin dès que le malade se lève, accompagnés d'une oppression anxieuse de poitrine; lorsqu'il y aura crampes, élancemens et tractions dans les jambes et les pieds; que le sommeil sera agité, avec rêves inquiétans; que le malade sera tantôt triste et inquiet sur son sort, tantôt serein et en sécurité.

Le *charbon végétal* méritera la préférence si les battemens du cœur sont fréquens, intermittens, énormes, s'il existe des douleurs dans la poitrine lancinantes, brûlantes, avec ardeur et bouillonnement, s'il y a asthme, dyspnée habituelle surtout étant assis; si le malade se plaint de déchiremens dans le dos jusqu'au sacrum, s'il éprouve des douleurs dans les articulations, une lassitude insurmontable; s'il est réveillé, la nuit, par des battemens avec menace d'apoplexie; si son irritabilité est excessive et sa mauvaise humeur constante.

Enfin la *silice* doit être recommandée lorsque aux battemens se joint un resserrement considérable de la poitrine avec strangulation, chaleur dans le dos et déchiremens, douleurs, secousses et engourdissement des extrémités, comme paralysie, enflure des jambes, ardeur brûlante des pieds; insomnie, ou rêves pénibles.

Nous n'avons naturellement parlé qu'en général du traitement médical des *anévrismes*, et nous n'avons indiqué que les remèdes que, soit l'expérience pratique, soit la théorie, nous ont fait connaître pour les plus importants et les plus efficaces.

Quelques autres moyens nous les avons passé sous silence, soit à cause de leur peu d'activité spécifique, soit pour ne pas alonger outre-mesure notre travail. Le médecin rationnel n'oubliera jamais d'individualiser le plus que possible le remède avec le cas actuel de maladie, et de toujours rechercher diligemment si parmi les causes probables ne se rencontre point quelque rachitisme, quelque syphilis, ou une hydrargyrose (affection mercurielle), agissant directement ou par complication. Il modifiera alors son plan de traitement d'après le résultat de cette recherche, et appliquera, suivant le cas, ou *thuya*, ou *ac. nitric.*, ou *mercur.*, ou *assa fœtida*, etc.

Il va sans dire qu'aux remèdes on joindra toujours le régime le plus convenable au malade. On ne permettra sous aucun prétexte les alimens excitans ou les affaiblissans et on tiendra le patient à l'usage modéré des substances nourrissantes et de facile digestion ; on prescrira un mouvement doux et régulier ; un choix de distractions calmes, à l'exclusion de tout ce qui pourrait exciter les passions et faire battre le cœur.

Le traitement chirurgical des *anévrismes* n'est pas de notre ressort.

OPINION DE BRERA

SUR L'HOMŒOPATHIE.

Le numéro de septembre 1834 de l'*Anthologie médicale*, publiée à Venise, et rédigée par M. le professeur V. Brera, contient un article sur l'homœopathie, intitulé : *Festino*, etc., c'est-à-dire *Festin des médecins homœopathes, leur statistique, et condition de leur pratique présente*.

Le professeur Brera, sans contredire l'un des médecins célèbres de notre époque, y fait preuve d'une rare impartialité dans le jugement qu'il porte sur l'homœopathie.

Après avoir rappelé les progrès toujours croissants de cette doctrine qui compte « non moins de 500 » médecins qui, avec franchise et courage, la pratiquent exclusivement, » il ajoute : « L'homœopathie, encore qu'elle puisse sembler vaine aux uns, singulière aux autres et extravagante au plus grand nombre, règne actuellement dans le monde scientifique, à l'instar de toute autre école, car elle a chaires, livres, journaux, hôpitaux, cliniques, professeurs qui enseignent, et un public qui écoute. Elle est par-là établie aussi bien que tout autre système, et sa position actuelle l'a fait déjà, bon

» gré mal gré , appartenir à l'histoire de la médecine. Arrivée à ce rang, elle mérite non plus le mépris, mais cet examen calme et cette sévérité de jugemens avec lesquels ont été successivement appréciés tous les systèmes de la médecine, comme nous en avons eu les preuves de nos jours relativement aux systèmes de Boerhaave , de Cullen, de Brown, de Kant , du contrestimulus et de ses réformateurs, de Broussais, etc., etc....., et d'autant plus qu'à la louange de la vérité, les homœopathes ont pour principes de se rendre compte de ce qu'ils font et prescrivent, et de n'employer que telle quantité et qualité de substance, qu'il n'en résulte aucun danger direct pour le malade. Si l'homœopathie annonce des faits et des théories hors du cercle de nos connaissances actuelles, ce n'est pas un motif pour nous de la dédaigner et de la reléguer parmi les illusions absolues. Malheureux le médecin qui croit que demain il ne puisse apprendre ce qu'il ignore aujourd'hui ! N'accuse-t-on donc pas chaque jour l'insuffisance et l'incertitude de la médecine ? Et les médecins, les plus sages et les plus profonds dans la pratique, ne sont-ils pas précisément ceux qui savent *honnêtement* douter de la solidité de leurs connaissances ? C'est à ces sentimens de conviction qu'il faut sans doute attribuer la détermination prise par un assez grand nombre de médecins renommés, surtout au-delà des monts, de surmonter leur répugnance à l'exception des principes adoptés , pour se vouer à

» l'examen impartial des nouveaux, afin, au besoin,
» de confesser ceux qui pourraient être utiles à l'hu-
» manité souffrante, dussent-ils ébranler leur anti-
» que foi médicale ! N'oublions pas quelles vives con-
» testations s'élevèrent avant l'admission des plus
» grandes découvertes ! Qu'il nous suffise de citer
» la circulation du sang au 17^e siècle ; l'usage du
» quinquina et l'inoculation au 18^e ; comme encore
» les découvertes de Galilée, de Newton, de Des-
» cartes, etc. »

— « Quant à la dose en apparence minime des
» remèdes prescrits par les homœopathes, il n'y a
» pas un médecin, consommé dans la pratique et
» dans l'expérience, qui doive absolument la rejeter
» *dans quelques cas*, comme erronée et inefficace.
» L'auteur de l'*Anthologie* conduit par sa propre ex-
» périence avait déjà démontré dès l'année 1797 que
» la salivation excitée par une préparation mercu-
» rielle s'arrêtait en prescrivant une dose un peu
» moindre d'une autre préparation mercurielle (v.
» *Comment. medic.* T. 1, p. 60). Il a guéri plu-
» sieurs fièvres intermittentes, même très-graves,
» avec des atômes d'*arseniate de potasse* (*Annotaz.*
» *medico-pratiche sulle diverse malattie trattate*
» *nella clinica di Pavia negli anni* 1796-97-98.
» vol. 1, p. 228). Il a fait voir que la *belladonna*,
» qui produit dans l'homme sain des phénomènes
» semblables à ceux de l'hydrophobie, est un remède
» puissant contre cette terrible maladie. (V. *Com.*
» *clinico per la cura dell' idrofobia l'anno* 1804 in

» *più morsicati da un lupo arrabiato, nelle memo-*
 » *rie della Società italiane delle science. T. XVIII).*
 » De même que le *datura stramonium* et l'*hyos-*
 » *ciamus* (v. *Dé Contagì*, v. 1, p. 91; v. 11, p. 85).
 » Il a reconnu que l'angine de poitrine se calme à
 » l'instant par quelques gouttes de *stramonium*,
 » substance capable de produire elle-même les phé-
 » nomènes des affections cardiaques accompagnées
 » de dysphagie (v. *Prospetto clinico dell' anno sco-*
 » *lastico* 1821-1822). Une gastrodynie hystérique,
 » rebelle pendant deux ans aux antiphlogistiques,
 » aux calmans, aux révulsifs, et en dernier lieu au
 » *magistère de Bismuth* donné aux doses ordinaires,
 » céda comme par enchantement, à de petites doses
 » du même *magistère de Bismuth*, (un grain com-
 » biné au sucre de lait, avait été divisé en 100 doses).
 » Plusieurs autres faits analogues de sa longue pra-
 » tique pourraient encore être rapportés. Il fut con-
 » duit à de tels résultats dans les cas cités, certaine-
 » ment par l'observation et par l'expérience; mais
 » celles-ci furent dirigées dans le principe par les
 » trois circonstances suivantes : 1^o par la consi-
 » dération d'un passage d'Hippocrate à lui indiqué
 » par le célèbre Blumenbach, quand il en suivait les
 » leçons à Gœttingue, *les maladies peuvent être*
 » *parfois guéries par des moyens capables de pro-*
 » *duire analogie de mal*; 2^o par l'action des virus
 » contagieux, et principalement par ceux de la *va-*
 » *riole* et de la *vaccine*, qui étendus à un état pres-
 » que immatériel, et ensuite inoculés, développent,

» après un certain temps, une action tellement puis-
» sante, qu'il s'allume dans l'organisme un *procédé*
» qui multiplie à milliards les atômes contagieux in-
» troduits ; 3° par la méditation des idées sur les
» vicissitudes pathologico-thérapeutiques du mixte
» organique apprises par lui à l'école de Reil à Halle,
» puis énoncées dans ses annotations médico-prati-
» ques, ann. 1796-98. »

— « Nous devons toujours avoir présent que plus
» les matières sont fines et subtilisées, plus les effets
» qu'elles produisent sur les organismes vivans sont
» grands. La lumière, le calorique, l'électricité, le
» magnétisme, etc., nous en fournissent des exem-
» ples évidens. Les phénomènes, que l'on rencontre
» à chaque instant dans l'étude de la nature, nous
» convainquent suffisamment des incomparables pou-
» voirs de la matière subtilisée d'une manière pres-
» que inconcevable. Qu'il nous suffise de rappeler les
» expériences si connues de Spallanzani sur la fécon-
» dation des œufs de grenouilles. La base des sym-
» pathies et des antipathies semble aussi devoir être
» rapportée aux modifications les plus vives et les plus
» rapides excitées dans nos sens par des causes d'es-
» sence matérielle certainement imperceptible, et
» sans doute plus subtilisée que quelconque remède
» homœopathique. Et combien de réactifs chimiques
» n'agissent que portés à un deuxième degré de di-
» lution, par l'addition d'une immense quantité de
» liquide ? Et ne voyons-nous pas chaque jour quelle

Bibl. homœop., t. v, n° 5.



» est la force reproductive des atômes dans la reproduction des végétaux ? »

Qui hésiterait, d'après cela, de regarder le professeur Brera comme homœopathe ? Mais non. Soit qu'il n'ait pas encore jugé convenable de dire toute son opinion, soit que les faits publiés jusqu'à présent ne lui aient pas encore paru suffisants, il est encore bien éloigné d'accorder à l'homœopathie l'importance que lui attribuent ses partisans ; en effet, il dit : « L'homœopathie ne s'est montrée utile que dans quelques maladies non fébriles, chroniques et nerveuses, ordinairement chez les femmes. »

Le professeur mettrait-il donc en doute la bonne foi des observateurs qui ont publié un si grand nombre de cas de guérison, d'affections aiguës de l'encéphale, de la gorge, de la poitrine, etc., de maladies exanthématiques, d'affections profondes des os, etc. ? Mais s'il recommande vivement aux *sages médecins de méditer l'existence d'une force réactive et constante dans l'organisme, à laquelle les homœopathes attribuent le pouvoir curatif*, on ne voit pas pourquoi *cette réaction constante* n'aurait lieu que dans quelques cas, et dans des affections nerveuses des femmes seulement. Nous ne doutons pas cependant qu'un observateur aussi prudent et aussi éclairé ne reconnaisse bientôt par sa propre expérience toute la puissance de cette force réactive de la vitalité, mise en jeu par des modificateurs homœopathiques. Nous devons également relever une autre assertion du

professeur Brera qui attribue un *très-malheureux succès* à la médication homœopathique dans le traitement du choléra en 1830, en Allemagne, *ce qui obligea Hahnemann lui-même à faire fléchir ses principes pour recourir à de hautes doses de camphre et d'autres semblables remèdes*. Les informations reçues par le professeur ont été probablement données par des ennemis de la nouvelle doctrine, car elles sont entièrement contraires à celles que nous trouvons dans les journaux homœopathiques publiés sur les lieux, et que la *Bibliothèque homœopathique* de Genève a fait connaître dans le temps. Le professeur paraît ignorer que la rapide propagation de l'homœopathie en Allemagne et en Russie est due en grande partie aux succès qu'elle a procurés dans le traitement du choléra : succès qui viennent encore de se reproduire dernièrement entre les mains du docteur Duplat à Marseille.

Quoi qu'il en soit, nous nous plaisons à exprimer au vénérable et savant Brera notre profonde estime et notre admiration pour l'indépendance et la modération qu'il a montrées dans cette circonstance ; conduite d'autant plus digne d'éloges qu'elle contraste davantage avec celle de certains académiciens.

T.



PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris.

(Suite de T. V, p. 120.)

La muqueuse a semblé à la pluralité des personnes en expérience être sèche et sécréter moins. Mais chez un des sujets, au contraire, le nez a été atteint, un peu tardivement, de coriza, durant plusieurs mois, atteignant la fosse nasale gauche, les sinus frontaux et maxillaire, et sécrétant d'abord une sérosité jaunâtre ou verdâtre, ayant un goût et une odeur de brûlé, surtout dans la matinée, mais en moindre quantité.

Le nez et les yeux sont humides, comme s'il devait survenir un coriza (après 8 heures).

Le matin, à 6 h., quelques gouttes d'un sang clair sortent de la narine gauche, précédées de douleurs pressives dans la tempe gauche, et en avant du côté de l'œil (le 9^e jour).—Le même symptôme a lieu chez un autre qui n'y était point sujet (le même jour).

Picotemens dans la narine gauche, très-sensibles, comme si elle devait éternuer, toutefois sans suite (le 1^{er} jour).

Picotemens fréquens, chatouillemens, prurit à l'ouverture des narines; — de même à l'intérieur du nez, avec formation de petits boutons.

Sensation mordicante au bout du nez.

Pâleur frappante de la face chez les personnes qui ont été fortement prises par le remède, avec teinte d'un gris sale, joues rentrées, tombantes, yeux cernés de bleu ou de gris noirâtre; aspect très-abattu pendant long-temps.

Douleurs au bord de la mâchoire inférieure gauche immédiatement au-devant de son angle postérieur dans l'étendue d'un demi-pouce, sensible seulement en saisissant cette partie, comme s'il avait reçu là un coup (du 46^e au 52^e jour).

Au bord du milieu de la branche horizontale droite de la mâchoire inférieure, douleur pressive dans l'os, comme si la place était serrée entre deux doigts (le 33^e jour).

Douleur pressive, alternant avec un déchirement, à la mâchoire supérieure gauche; surtout à la fossette malaire (le 10^e jour).

Douleur déchirante et lancinante dans les os des deux joues (le 15^e jour et souvent).

Douleur lancinante et déchirante dans la mâchoire droite, se portant par secousses jusqu'à la tempe, durant deux minutes (après 2 $\frac{1}{2}$ h.).

Douleur sourde dans l'avant-dernière molaire supérieure gauche, comme si elle était trop longue.

Déchirement dans la seconde molaire gauche. du-

rant à peu près une demi-heure, se portant à quelque autre partie de la face.

Déchirement dans la canine supérieure gauche partant de l'os maxillaire, pendant $\frac{1}{4}$ h.

Fréquens élancemens transcurrens dans les dents du côté droit, surtout de la mâchoire inférieure, dont plusieurs sont atteintes de carie et détruites, avec la sensation que les dents sont trop grandes ou sont agacées, et grande sensibilité à l'air extérieur, en même temps déchirement et élancement dans la mâchoire inférieure, l'après-midi et la nuit durant plusieurs heures (le 10^e jour).

Douleur fouillante de longue durée dans la racine de la canine supérieure droite, comme si elle était dépouillée de la gencive, durant quelques minutes (le 18^e jour).

Élancement par secousses dans l'angle de la mâchoire inférieure gauche, fouillant, mordicant, passant dans le bord dentaire et les molaires inférieures, durant demi-minute, comme si les gencives quittaient les dents ou en étaient enlevées.

Dans les collets et les racines des molaires inférieures gauches, douleur râclante et rongeante (le 18^e jour).

Dans les incisives gauches supérieures creuses, douleur tirillante, glocitante, avec la sensation qu'une dent excessivement sensible au toucher est trop longue ou agacée, ou que quelque chose de lourd y est attaché; au bout de deux jours un abcès gingival se forme au-dessus.

Elancemens dans deux molaires inférieures droites, qui paraissent trop longues (après 10 heures).

Au-dessus de la seconde molaire supérieure gauche, deux petits abcès, qui passent à l'état d'ulcère permanent.

A la gencive supérieure, plusieurs petits boutons blancs, dont les plus grands ont le diamètre d'une lentille, indolens, tantôt sphériques, tantôt plats, durant plusieurs semaines.

Rebord de la gencive supérieure et antérieure couvert de mucosités; l'inférieur et le postérieur l'est moins.

Saignement léger mais répété des gencives.

La muqueuse buccale et labiale est recouverte de boutons douloureux, d'un rouge vif, enflammé, ayant au centre un point ulcéré profond mais peu large.

A l'intérieur de la lèvre inférieure, du côté droit, ampoule de la grosseur d'un petit pois; le lendemain elle s'aplanit, et il s'en forme deux plus petites.

A l'intérieur de la lèvre inférieure, tache d'un rouge sale, tirant sur le bleu, du diamètre d'une grosse lentille.

Coloration en rouge-bleuâtre de l'intérieur de la lèvre inférieure.

Sécheresse des lèvres; l'épithélium se desquamme, et il s'y forme quelquefois une croûte mince, fine et plate.

Le matin en se levant, et souvent dans le jour, sensation glutineuse à l'intérieur des lèvres.

Prurit aux lèvres, qui passe en se frottant, mais qui revient, simple, ou mordicant, ou brûlant.

Légère brûlure à quelques places isolées de la lèvre supérieure.

Légers élancemens tantôt pruriteux, tantôt brûlans aux bords des lèvres.

Brûlement à la circonférence extérieure des lèvres de 1/2 minute et même davantage, comme si on y avait passé de l'eau poivrée, ou qu'elles fussent enflées, plusieurs fois.

Brûlement de gerçure à la bouche et au menton, quelquefois avec fourmillement.

Au côté droit de la lèvre inférieure, douleur pressive et serrante, comme si on prenait la lèvre entre deux doigts.

Boutons isolés aux lèvres.

Élancemens brûlans au côté droit du menton.

• **Prurit, boutons** au menton.

Pendant long-temps, goût amer, âcre, brûlant, surtout au palais; — chez un sujet, le goût semble monter au gosier.

Viscosité de la salive.

Chez tous, sensation de sécheresse et de viscosité dans la bouche.

Sécheresse de la bouche, mais surtout du gosier, désagréable surtout le matin au lever, sensation visqueuse particulière, rudesse de la muqueuse, langue blanche, diminution de la salive, ou bien salive visqueuse, écumeuse, semblable à du coton, avec soif et chaleur, rarement; perte ou perversion du goût; le

manger et le boire améliorent un peu cet état, mais il reparaît ensuite ; après avoir mangé, goût acide.

Odeur métallique fétide de la bouche, pendant long-temps.

Soda peu après avoir pris le remède.

Goût amer et acide, trois heures après et tout le jour.

Goût amer et bilieux (le 5^e jour).

Après avoir mangé, pendant une demi-heure, toujours un goût de bile amer (le 8^e jour).

Goût fade, mauvais, venant de l'estomac, comme soda (après 1-3 h.).

Goût brûlant, râclant, dans la bouche et le gosier, semblable au soda (le 1^{er} jour).

Goût de sang fréquent, surtout le matin, mais aussi l'après-midi.

Sécheresse au gosier et pression derrière le palais et au pharynx (après 11 h.).

Grattement au cou (après 4 h., — le 2^e jour).

Sensation de grattement au cou, comme au commencement d'une angine, ensorte qu'il est obligé de toussoter et de cracher, sans quoi la déglutition est difficile, durant plusieurs heures (apr. 4 h.).

Idem. Le palais, la luette, les amigdales et le pharynx sont un peu rouges (le 2^e et le 3^e jour).

Grattement au cou, le matin en se levant, presque tous les jours, durant plusieurs semaines, quelquefois même avec douleur d'un côté.

Le grattement gagne l'estomac et la trachée (le 2^e jour).

Douleur dans l'amigdale gauche, éveillée ou accrue en parlant ou en avalant, avec la sensation que l'enveloppe d'un pois serait restée attachée au cou ; l'amigdale et le voile du palais de ce côté sont un peu rouges ; la première est très-douloureuse à la pression exercée de l'extérieur du col ; il en est de même des parties voisines par le mouvement (du 5^e au 7^e et 17^e jour).

Inflammation complète des amigdales, du voile du palais, de la luette et du pharynx, avec rougeur vive, ardente et gonflement ; sensation d'un morceau qui serait resté dans le cou ; roideur douloureuse, comme s'il y avait un vésicatoire à la nuque ; forte raucité le matin ; il s'écoule beaucoup de mucosité épaisse, jaunâtre, bilieuse ; douleurs violentes en avalant à vide ; sécheresse, grattement, rudesse et brûlement dans le cou, sans soif, jusque dans l'œsophage et la trachée ; langue blanche, visqueuse ; salive visqueuse semblable à de l'écume de savon ; le mal n'est violent que pendant deux jours ; mais elle conserve pendant huit jours la sensation d'un corps dans le gosier ; pendant plusieurs semaines, rudesse, sécheresse et grattement au cou ; enfin rhume (les 11^e et 18^e jours, chez deux sujets). *Nota.* La grippe régnait alors.

Sensation lancinante, ardente à quelques petits points isolés sur le côté gauche de la langue, comme par des pointes d'aiguilles. Endolorissement de la langue au toucher et au mouvement ; on n'y voit point de boutons (les 8^e, 9^e, 38^e et 39^e jours).

Sur le côté droit du bout de la langue, deux boutons.

gros comme une graine de pavot, très-lancinans, surtout au toucher ; la langue en avant est un peu raide et comme épaisse (les 42^e et 43^e jours).

Légers élancemens à la langue, surtout du côté droit (le 2^e jour).

Bouton blanchâtre, douloureux, à la pointe de la langue vers la droite.

(*La suite à un numéro prochain*). . .

HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

Cures opérées par M. le comte Kosischek, homœopathe praticien en Bohême.

EXTRAIT DU ZOOIASIS ; t. I, 2^{me} cahier, p. 53.

J'ai traité 17 têtes de bétail du vertige (*touranis*) ; sur ce nombre, je n'en ai rétabli que 6 parfaitement et d'une manière durable par *belladonna* $\frac{1}{30}$. Il y a peu de temps, j'ai administré à un nouveau-né *pulsatilla* $\frac{1}{12}$ et le vertige cessa ; la suite apprendra si c'est de durée. Dans cela, j'ai observé :

1^o Qu'après une dose *stramonium* (9) donnée au commencement le symptôme principal disparut, à la vérité peu de temps après, mais qu'il reparut tôt

ou tard, et qu'une dose *belladonna* (30) donnée alors, n'a opéré une guérison complète que sur une brebis, tandis que les autres succombèrent 4, 6 et 8 jours après.

2° Qu'une dose *belladonna* $\frac{1}{30}$ donnée immédiatement à l'invasion de la maladie, sauvait toujours la bête affectée, tandis que des autres signalées seulement après quelques jours et mises en traitement, aucune n'en réchappait.

3° Que la considération de la chute à droite, à gauche ou en avant n'a rien produit, et que quelques remèdes essayés dans ce but, comme *anthelmia*, *arnica*, *cicuta*, *elleborus albus*, *ledum*, *toxico-dendron*, n'ont eu aucun succès. Sur une seule tête seulement, suivit une amélioration de quelques jours après avoir administré *ledum* (15); mais il y eut rechute et mort. Je conjecturai de là que dans des essais subséquens on devait principalement avoir égard aux remèdes qui, dans les affections de tête douloureuses, excitent le vertige.

J'ai eu à traiter une tête de prix, deux agneaux et une mère brebis d'une sorte de paralysie (*courbature?*).

La première et un agneau ont succombé, les deux autres se sont rétablies parfaitement. L'agneau était totalement impotent, et reçut, le 4 février, *coccul.* $\frac{1}{12}$. Le 13 il était gai et marchait, seulement il fallait le lever, ne pouvant le faire de lui-même. Il reçut ensuite *arnica* $\frac{1}{6}$ et le 16 il put se lever seul, mais sa démarche était encore quelque peu raide et gênée,

ces deux derniers symptômes disparurent en peu de jours aussi par *toxicod.* $\frac{1}{30}$.

La mère brebis, qui, depuis quatre semaines nourrissait un agneau, ne pouvait pas se lever et tombait dès qu'elle était levée, mangeait peu et éprouvait une crainte surprenante et un effroi de l'eau. Alors, si on lui tenait avec force la bouche dans l'eau et qu'on l'y maintînt, elle ne buvait qu'un peu. Le 10 février, je lui administrai *belladonna* $\frac{1}{30}$; deux jours après, la crainte de l'eau avait cessé, la bête se leva et ne tomba plus tout d'une pièce comme auparavant; elle paraissait seulement paresseuse, et privée encore de la faculté de se mouvoir convenablement, *cocculus* et *toxicod.* n'adoucirent cet état que d'une manière insignifiante; mais *arnica* amena une guérison complète.

Je viens maintenant à la jument aveugle depuis bien des années, qui restait en chaleur, pour laquelle, dans le mois de juin de l'année précédente, vous m'envoyâtes deux doses de *platine* (3). Je lui fis donner $\frac{1}{0}$ *cannabis*, et un mois après une dose de *platine*. Le résultat fut qu'au bout de trois mois elle laissa approcher l'étalon, ce qu'elle n'avait pas fait depuis bien des années, malgré son état habituel, et depuis ce moment elle ne s'est plus montrée en chaleur. Tous les signes annoncent qu'elle porte; mais elle n'a pas recouvré sa vue.

Les blessures faites aux chevaux par leurs harnais, ont été guéries promptement et d'une manière durable, malgré l'ancienneté de quelques-unes, par une

ou deux doses d'*arnica* (3), en les bassinant quelquefois avec de la teinture d'*arnica*.

J'ai employé deux fois avec succès la *douce-amère* pour des chevaux ayant la gourme.

Chez une vache de l'âge de 5 ans, couverte depuis une année chaque mois, sans devenir portière, on vit cette stérilité cesser lorsqu'elle eut reçu chaque fois, après les deux dernières approches, une goutte de la $\frac{1}{4}$ -de *platine*.

Un veau de cette année, destiné au boucher, devint subitement malade. Le goût de manger disparut, la rumination était faible, la soif extrême, la respiration brève, avec des battemens forts et fréquens des flancs. Il ne pouvait rester que couché, si on l'aidait à se soulever sur les pieds de devant, ceux de derrière tremblaient si fortement et si douloureusement, qu'il se laissait soudain retomber en poussant un cri plaintif. Au bout de six jours de durée de cet état, je lui donnai *acide nitrique* $\frac{1}{x}$. Trois jours après, le tremblement et la douleur des jambes de derrière en se levant disparurent, et de jour en jour il supportait d'être levé plus long-temps. Maintenant onze jours sont écoulés, il se lève de lui-même, il court, il est vif, et toutes les fonctions ont reparu dans leur état normal.

Je n'ai pu réussir à trouver des remèdes certains contre l'antrax et la pourriture des pieds. Plusieurs troupeaux ont succombé à la première de ces affections, et l'activité des vétérinaires ordonnant et dirigeant le *vote décisif* était réellement risible ; cependant leurs ordres étaient si ponctuellement suivis par

leurs subordonnés, qu'aucun de ceux-ci n'osa écouter un avis contraire, soufflé par un incrédule.

Pulsatilla $\frac{9}{IV}$ a préservé l'hiver passé 50 moutons de la diarrhée.

Arnica $\frac{3}{II}$ réitéré deux ou trois fois, a suffi presque en même temps, contre la courbature survenue chez les moutons et pour l'ordinaire.

Une éruption boutonneuse purulente qui avait couvert les deux lèvres, le nez et une partie de la face, et formant des croûtes de différentes grosseurs, qui, abandonnées à elles-mêmes, ne guérissaient pas, fut guérie sur environ 40 têtes de moutons de différents âges par une seule dose tantôt $\frac{3}{X}$ *acide muriatique*, tantôt de $\frac{2}{X}$ *calc. carb.* ou de $\frac{3}{X}$ *sulph.*, chaque remède différent administré à une partie du troupeau séparément.

Secale cornutum a provoqué la délivrance du placenta, après plusieurs jours, chez deux vaches à $\frac{10}{X}$ et chez deux brebis $\frac{5}{X}$.

Spir. vini sulf. m'a rendu de grands services dans l'inflammation de la bouche et la pourriture, survenues depuis quatre à six semaines parmi le bétail et qui faisait de grands progrès. Je l'ai administré par 2, 3 à 4 gouttes tous les trois jours; et lorsque le mieux s'établissait, souvent après la première dose et presque inévitablement après la seconde, je réitérais ce même remède encore quelques fois le quatrième et le cinquième jour.

L'emploi de *silicea*, 30, à 3 gouttes, a été aussi favorable contre la suppuration établie, ici ou là, entre

les ongles, ou sur les places enflammées au-dessus d'eux.

Dans ce moment, je traite une pièce de bétail destinée au couteau et appartenant à un distillateur d'eau-de-vie, qui la nourrit principalement des rinçures de sa distillation ; cette bête, affectée de la même maladie, est traitée avec le même succès.

Le cheval de selle, âgé de 11 ans, d'un forestier, avait un gonflement dans l'articulation du genou de la jambe droite postérieure, (éparvin de bœuf?) et la jambe gauche postérieure était claudicante par un éparvin sec. Je donnai à cet animal $\frac{6}{x}$ *toxicodendron* dans un morceau de pain pendant quarante-quatre jours et je recommandai de le frictionner journellement du haut en bas selon la méthode de Mesmer. Au bout de huit semaines, cette impotence avait presque entièrement cessé, et on ne voyait presque plus rien de l'éparvin de bœuf. Je donnai alors $\frac{1}{30}$ *ledum* sur une oublie ; dans six semaines tout alla bien et le cheval put de nouveau supporter une forte fatigue. Lors de l'emploi du *toxicod.* dans les premières semaines, l'animal avait un peu diminué sur les côtes, mais il reprit ensuite son embonpoint.

NOTE.

Le *Journal des haras*, t. xv, p. 5, avril 1855, contient, sous la rubrique : *Médecine vétérinaire*, un *Exposé de la doctrine*

homœopathique, laquelle tend, comme on le voit, tous les jours à pénétrer là où ses progrès sont le plus désirables et seront le plus utiles, c'est-à-dire, parmi la classe de la société la plus réellement productive, les agronomes, dont nous appelons de tous nos vœux la coopération à nos travaux. Dans cet article, on signale des succès de notre collègue Gueyrard, sur des chevaux morveux, que nous regrettons de ne pouvoir encore communiquer à nos lecteurs, mais dont nous chercherons à nous procurer les détails.

On signale aussi les étonnans succès de M. Leblanc, médecin vétérinaire au 40^e de cuirassiers, sur quinze chevaux morveux; malheureusement pour la science, le traitement n'est point indiqué. On lit, p. 10 : — « Dans les chevaux les plus affectés, les glandes, d'adhérentes et sensibles qu'elles étaient, ont disparu en partie dans quelques sujets, et tout-à-fait dans quatre vieux jeteurs; les chancres se sont cicatrisés, la membrane a repris sa teinte rose et vermeille; le jetage, de gluant qu'il était, est devenu infiniment plus anodin. Deux de ces chevaux, qui avaient déjà séjourné cinq mois à l'infirmerie avant le traitement homœopathique, sont rentrés dans les escadrons; et, depuis trois semaines qu'on les fait travailler aux classes des recrues (travail au galop de la 5^e leçon), aucun symptôme de la maladie n'a reparu. Quatre autres jeteurs sont en pleine convalescence dans une écurie séparée..... Le cas le plus remarquable est celui d'un cheval chez lequel les premiers symptômes de la morve, qui s'étaient montrés l'été dernier, avaient été dissipés, et qui les a présentés de nouveau quelques mois après sa rentrée au régiment, avec complication de farcin prenant le trajet inférieur de l'encolure et venant finir au poitrail; ce cheval, d'une belle et bonne constitution (il n'a pas plus de 8 ans), est entré à l'infirmerie du corps, il y a à peu près un mois, et il peut être regardé dès ce jour comme guéri; les boutons de farcin se cicatrisaient en moins de cinq à six jours, au fur et à mesure qu'ils perçaient; la glande de morve a disparu, et le jetage a pris l'aspect d'un blanc d'œuf cuit mollet; la pituitaire est belle et vermeille.

» Quant aux chevaux atteints de farcin seulement, nous ne devons plus considérer, au 10^e de cuirassiers, grace aux soins assidus de M. Leblanc, cette maladie que comme une affection qui sera passagère. Tous les chevaux qui ont été sous l'influence de cette maladie depuis que M. Leblanc se livre à la médecine homœopathique, ont été guéris dans un temps qui a varié de 20 à 30 jours. Plusieurs officiers du corps doivent à ce nouveau système la conservation de trois beaux et jeunes chevaux. Cinq autres chevaux de la dernière remonte, ont été guéris du farcin en moins de 25 jours. C'est au zèle, c'est aux sacrifices sans nombre d'un excellent vétérinaire, qui compte vingt années de service, que nous devons cet heureux résultat. »

L'auteur de l'article, instructeur en chef, a vu jadis, étant directeur général des infirmeries, 300 chevaux abattus sur 400 morveux traités par dix-sept vétérinaires. Quel service rend donc M. Leblanc !

SOCIÉTÉ

HOMŒOPATHIQUE GALRICANE.

Le Comité de la Société s'est assemblé extraordinairement, le 15 juillet, pour s'occuper de la session prochaine ; il a confirmé l'arrêté de la dernière session portant qu'elle s'ouvrirait, cette année-ci, à Paris.

Il s'est occupé de remplir la vacance de la vice-présidence causée par la non-acceptation de celui que la Société y avait porté. Il a nommé pour Vice-Président M. le D^r Léon Simon, et a pris communication des lettres d'acceptation du Président et du Secrétaire.

Il a chargé son Bureau de formuler une circulaire d'invitation pour être transmise à tous les homœopathes membres présents ou futurs de la Société homœopathique gallicane.

En conséquence, le Bureau a rédigé et expédié la circulaire suivante :

Monsieur,

Le lieu de la réunion annuelle de la Société ayant été fixé, pour cette année, à Paris, vous êtes invité de la manière la plus pressante à vous y rendre pour le 15 septembre, jour de l'ouverture de la session, qui se continuera les jours suivants.

Les circonstances concourent à donner à cette réunion une haute importance et un intérêt tout particulier.

La *Société homœopathique*, en se rassemblant au centre principal de tout le mouvement scientifique européen, protestera, par cela seul, d'une manière calme et digne, contre l'espèce de manifeste lancé par l'Académie, et qu'il ne nous appartient pas de qualifier ici. La présence, à Paris, du grand fondateur de l'homœopathie, venant, à l'âge de 80 ans, assister à l'installation de sa belle et bienfaisante doctrine, donnera à la réunion un degré de solennité et d'intérêt qui ne se retrouvera peut-être jamais. La présidence d'honneur lui sera offerte ; et le vénérable vieillard, entouré du respect de tous, verra avec joie les grandes vérités proclamées par lui, germer et se développer sur le sol fertile de la France scientifique. Quel est l'ami de l'homœopathie qui négligerait l'unique occasion d'assister à un tel spectacle !

Si vous vous proposez, Monsieur, d'apporter à la Société le tribut de vos lumières et de vos observations, vous êtes prié de vouloir bien en informer à l'avance, soit le Bureau actuel, soit le Bureau futur, désigné ci-dessous.

Agréé, Monsieur, l'assurance de notre affectueux dévouement.

P. DUFRESNE, *Président*.

CH. G. PESCHIER, *Secrétaire*.

P. S. Le Bureau de la session prochaine se compose de MM. PÉTROZ, Président, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 8, à Paris ; LÉON SIMON, Vice-Président, rue des Beaux-Arts, n° 2 ; GUEYRARD, Secrétaire, rue Lafitte, n° 7, *ibid*.

CRITIQUE.

Le tome III des *Archives* contient, p. 17, un article du docteur Messerschmidt, que nous ne devons pas passer sous silence, attendu qu'il ne saurait recevoir notre approbation.

L'auteur s'y érige en *correcteur* des mots et des idées de Hahnemann; ce procédé est, pour nous, entaché de défaut de décence et de convenance. Qu'un adversaire de la doctrine homœopathique distille sa satire sur les émanations du maître, cela est naturel, c'est à quoi chacun s'attend ou peut s'attendre; mais qu'un nourrisson de l'homœopathie, qu'un disciple de Hahnemann se serve contre son maître des armes même dont celui-ci lui a appris à faire usage, c'est, n'en déplaise à l'auteur, une ingratitude que nous ne saurions tolérer.

N'est-ce pas, en effet, une belle œuvre, une belle découverte que celle de substituer le mot d'*anti-homœopathe* à celui d'*allopathe* donné par Hahnemann au médecin de l'Ecole? Cette épithète indique le savant qui cherche à guérir en appliquant un remède qui agit ailleurs (*alloion*) que là où est le mal; cette épithète est donc vraie et fondée en raison. L'autre désigne celui qui a de l'*antipathie* pour l'homœopathie; et cet adjectif ne saurait s'appliquer à tous les allopathes, car ils n'éprouvent pas tous ce sentiment. — Sans approfondir davantage ce sujet, de peur d'être polixes, nous donnons tort à l'auteur, et croyons qu'on doit maintenir l'invention de Hahnemann, savoir celle du mot *allopathe*.

Nous trouvons ridicule que l'auteur cite l'*inversion de la matrice* comme un cas qui ne peut être guéri en suivant les préceptes de Hahnemann, parce qu'il y faut nécessairement l'application de la main qui n'est pas un *remède homœopathique*. Mais où donc Hahnemann a-t-il dit que des remèdes internes

pouvaient remplacer la main, là où celle-ci est nécessaire? où a-t-il dit qu'il n'était pas utile au médecin de connaître et même très-bien connaître les cas où la manipulation devait précéder tout remède? où a-t-il proscrit la recherche de la cause réelle des accidens ou symptômes? en prescrivant l'enquête la plus minutieuse de ces derniers, ne donne-t-il pas implicitement à entendre que s'il existe un désordre réel, l'investigateur doit parvenir à le reconnaître? Enfin, l'homœopathie est-elle donc faite pour des hommes si ignares qu'ils ne se doutent pas qu'il existe une *inversion* d'utérus; ou si peu consciencieux que s'ils s'en doutent, ils ne daignent pas s'en occuper manuellement? Le supposer serait tomber dans l'absurde, et nous n'y sommes pas disposés.

« Je reconnais bien, dit l'auteur, p. 48, ce qu'il y a d'errone dans les écrits de Hahnemann. »

Certes, après une telle assertion, on s'attend à une explication détaillée; il n'en donne aucune; il condamne son maître, et ne le juge pas, car il ne présente pas les pièces du procès.

Plus tard, p. 49, il parle de l'inefficacité des petites doses dans certains cas où il a dû en employer de plus fortes; mais nulle part Hahnemann n'a dit que là où les premières ne suffisaient pas on ne dû point recourir aux autres, et cela est si vrai que dans les deux *seuls* exemples qu'il ait offert de sa pratique, c'est par goutte et non par globule qu'il a donné le remède.

L'auteur dit que *la théorie de la psore n'a point encore pu lui entrer dans la tête*; tant pis pour lui; c'est une preuve qu'il a mal observé, ou qu'il a négligé des indices précieux. — Se faire un titre d'un désaccord avec son maître, n'est pas, tant s'en faut, une preuve de justesse d'esprit.

L'auteur dit qu'il *a perdu toute confiance dans les paroles de Hahnemann*; vraiment, voilà une belle prouesse, bien digne de l'admiration des lecteurs! Nous dirons, par inverse, que nous et nos amis avons remarqué maintes fois que lorsqu'un traitement ne réussissait pas facilement, c'était toujours ou presque toujours parce que nous nous étions *écartés des paroles de Hahn-*

nemann ; on voudra bien nous permettre d'opposer notre expérience à celle de l'auteur.

L'auteur accuse Hahnemann *d'une excessive présomption* parce qu'il rejette l'ancienne médecine. Quel langage douxereux de la part d'un disciple ; et comme Hahnemann doit être flatté d'être salué par ces gracieuses épithètes , au moment même où il arrive dans la ville où s'impriment les *Archives* ; leur rédacteur se sera-t-il empressé de lui porter sa carte de visite ?

Il se peut que Hahnemann ait laissé sentir la faiblesse de l'humanité en repoussant avec des expressions de mépris une médecine qui n'offre que des incohérences ; la découverte d'un principe unique méconnu ou non avoué jusqu'à son auteur peut bien exalter celui-ci ; et s'il a dépassé certaines bornes, est-ce bien à l'homme qui cherche à se faire un nom en exploitant l'homœopathie, qu'il convient de flétrir l'excès du mouvement ? un *anti-homœopathe* pourrait-il faire mieux ou pis ?

C. P.

CORRESPONDANCE.

(*Extrait d'une lettre de Paris, 13 juillet.*)

Grâces à Dieu ! notre vénérable maître HAHNEMANN est arrivé sain et sauf ; dès que je l'ai appris, je me suis empressé de lui porter ma carte ; mais quoiqu'il ne me connût point encore, il m'a fait introduire sur-le-champ , et m'a accueilli d'une manière si affectueuse , si paternelle , que je ne saurais peindre l'émotion de plaisir et de respect qu'a produite en moi cette conférence. Quelle physionomie expressive d'esprit et de bonté ! Il paraissait

heureux de la détermination qu'il a prise de venir en France ; le bonheur que lui fait éprouver son mariage est de tous les instans ; sa jeune femme lui prodigue les soins les plus intelligens, les plus tendres et les plus assidus.....

Comment est-il possible qu'on ait aussi indignement calomnié un si noble caractère !

Il a répondu à un allopathe qui est venu lui échauffer la bile : « Monsieur, je suis venu à Paris pour me reposer, et pour voir ce qu'on fera quand je n'y serai plus. » Il paraît décidé à rester ici pour travailler à la propagation de l'homœopathie. Dans ce but, il désire qu'il soit fondé une *clinique* par des souscriptions volontaires auxquelles seraient engagées à prendre une part si minime qu'elles le voudront toutes les personnes qui, en France, auront été guéries ou soulagées par l'homœopathie. Si chaque médecin homœopathe veut bien s'adresser pour cela à chacun de ses malades guéris, nul doute que la souscription nécessaire ne soit bientôt remplie.

La Société homœopathique de Paris a fait au Maître une visite respectueuse. La réception de celui-ci a fait sur tous une vive impression de vénération, j'ai presque dit d'admiration. Voici à peu près quel a été le sujet de son allocution. D'abord il nous a fortement recommandé l'étude de la langue allemande, qui nous permettra de nous bien pénétrer des vrais principes de la science, et de recourir aux sources, tant pour l'expérimentation que pour l'emploi thérapeutique des remèdes. Puis il a dit que le but de son voyage en France, outre l'amour qu'il nourrissait depuis long-temps pour ce beau pays, était 1° de se reposer de ses longues fatigues ; 2° de travailler à l'établissement et à la propagation de la BONNE homœopathie, en France, soit par son exemple, soit par les conseils qu'il serait toujours heureux de nous donner. L'homœopathie, a-t-il dit, est un art bien difficile, herissé de peines, de fatigues, qui exige un dévouement sans bornes au bien de ses semblables pour avoir le courage de l'entreprendre, et celui de l'exercer avec la conscience et la maturité qu'il nécessite. — Bien différent de l'allopathe qui, pour s'acquitter de ses

devoirs, n'a besoin que d'un costume élégant, de phrases sonores et d'écrire une recette, l'homœopathe après avoir employé une heure ou deux à l'étude de la maladie pour laquelle on le consulte et des circonstances concomitantes, doit encore en employer autant à compulser les registres des médicamens, et à chercher celui qui est le plus convenable au cas présent. — Or, pour une semblable fatigue, qui se renouvelle tous les jours et dix fois par jour, lorsqu'on veut s'acquitter de son *devoir*, la conscience seule d'avoir fait le bien peut indemniser le médecin, ainsi que la vue des heureux qui lui doivent la vie ou celle de leurs proches. Cette œuvre de bienfaisance continuelle, dont il doit à Dieu une reconnaissance de tous les jours, semble le rapprocher de la Divinité créatrice ; arracher à la mort, rendre à la vie n'est pas presque la donner ?

Au reste, a-t-il ajouté, qu'on se garde bien de se croire homœopathe pour cela seul qu'on administre des médicamens sortis d'une pharmacie dite homœopathique ; pour le devenir, pour l'être, en un mot, il est nécessaire de diriger ses études et son attention vers ce but-ci : de savoir et pouvoir traiter chaque malade comme offrant un cas individuel qui ne doit rentrer dans aucune catégorie.

Il a fini par annoncer qu'un jour par semaine il consacrerait deux heures pour répondre à toutes les questions qu'on voudrait lui adresser, et fournir toutes les solutions qu'on pourrait désirer.

Toute cette allocution, dont je ne vous donne que le squelette, a été prononcée avec mesure et avec une sorte d'hésitation timide qui en rehaussait le prix.

Décidément, HAHNEMANN est un grand homme de près et de loin.

ANNONCES.

Leçons de médecine homœopathique, par le D^r LÉON SIMON,
2^e-8^e leçons. — Paris, chez Baillière.

L'inexactitude du libraire nous a forcés de garder depuis longtemps le silence sur la continuation de cette publication; s'il y avait de notre faute, nous en demanderions pardon à l'auteur et à nos lecteurs.

Dans sa seconde leçon, M. Simon a dit que l'histoire de la médecine pouvait être considérée sous trois points de vue : le descriptif ou *empirique* traité aussi habilement qu'heureusement par Kurt-Sprengel; le *logique* qu'a adopté l'auteur de l'*Examen des doctrines* et le *philosophique* qui n'a encore été abordé par personne; c'est celui dont M. S. trace le cadre et que le temps lui permet à peine d'ébaucher; il pose pour loi : à toutes les époques historiques, la médecine a réfléchi le mouvement philosophique de l'époque elle-même.

Dans son coup-d'œil rapide, il fait remarquer que ce fut deux Suisses, le grand Haller, et Charles Bonnet de Genève, qui firent sortir la physiologie et l'histoire naturelle du servilisme où elles avaient été tenues vis-à-vis des enseignemens philosophiques.

Il est facile de voir d'après cette leçon que M. Simon a étudié la *philosophie* avec soin avant de songer à l'homœopathie; aussi cette dernière ne lui semble-t-elle qu'un complément du cadre de la première; il développe sans doute admirablement cette question; mais nous émettons le doute qu'il entre réellement dans une méthode rigoureusement logique de classer presque transcendentement une doctrine, avant d'en avoir donné à ses auditeurs une notion suffisante; que ce classement eût été à la fin, en résumé, lorsque professeur et auditeurs se seraient connus et

entendus, rien de mieux ; au commencement il a dû n'être pas compris, et c'est une faute ; aussi voyons-nous que cette objection, entre autres, lui a été faite à la fin de la séance, et, nous le pensons, à bon droit.

Dans sa 3^e leçon, il a continué de traiter le même sujet, et a abordé la recherche *des causes* des maladies.

Dans la 4^e, il est entré dans quelques détails sur la loi de *spécificité* propre à l'homœopathie, dont les allopathes faisaient et font tous les jours usage, sans savoir qu'ils rendent insciemment hommage à l'homœopathie, quoiqu'ils la dédaignent et la rejettent dès qu'on la leur nomme. Il a signalé les succès dont seule l'homœopathie a été couronnée dans le traitement du choléra, tandis que les autres méthodes ont toutes échoué.

Disons à cette occasion qu'en 1852, lorsque la médecine de l'Académie de Paris faisait éprouver aux malheureux Parisiens les tristes effets de son impuissance, qu'elle précipitait au tombeau les plus précieuses têtes de cette capitale, — nous fîmes parvenir gratuitement aux médecins de Paris plus de 500 exemplaires de la *Bibliothèque homœopathique* contenant tous les détails du traitement sauveur. — Le croirait-on ? au milieu de ces lugubres convois quotidiens, sous ce crêpe funéraire répandu sur la savante cité, PAS UN SEUL médecin n'essaya d'échapper au cri de réprobation qu'excitait l'inefficacité des traitemens, en appliquant aux malades et aux mourans la seule médecine qui pouvait les rendre à la vie. — Quelle philanthropie ! Quel amour de la science ! Quelle recherche pure de la vérité !

Et dans ce moment où le fléau sévit à Toulon et ailleurs, voit-on une administration, le gouvernement central lui-même, ordonner une enquête expérimentale et des traitemens comparatifs ? Faudra-t-il, pour éclairer soit la Faculté médicale, soit le gouvernement, que le choléra éclate dans une ville comme Lyon, où le nombre des homœopathes permettra de faire échapper quelques victimes aux douleurs et à la mort ? Nous le craignons bien.

M. Simon en parlant des expériences que les allopathes pré-

tendent avoir vainement faites, ou fait faire à Paris, affirme qu'aucune n'a réuni les conditions voulues, ni sur l'homme sain, ni sur les malades. Nous sommes de son avis, et parlerons ailleurs de ses propres essais.

Il cite un cas remarquable de guérison dont son propre fils est le sujet.

Dans sa 5^e leçon, il a parlé du dynamisme vital et de la manière dont l'homœopathie l'entend ; il a insisté sur ce point de doctrine que toute maladie est générale, bien que l'un quelconque de ses symptômes paraisse en faire une affection locale ; et a montré que Hahnemann insiste pour que le médecin choisisse un médicament capable d'agir sur le mal local et sur l'affection générale en même temps.

Dans la 6^e leçon, il a enfin parlé de l'expérimentation pure, base réelle de l'homœopathie, et en a tracé les conditions.

Dans la 7^e leçon, l'auteur a abordé l'étude de la connaissance des maladies ; il a montré les défauts dont sont entachées la doctrine de l'irritation et celle de l'éclectisme, dont les formules trop exclusives ne soutiennent pas l'examen et la juste application au lit des malades ; il a indiqué avec précision les innovations qu'a apportées Hahnemann à l'étude des symptômes, et l'importance que celui-ci attache à ceux que l'école ne considère que comme accessoires.

Dans la 8^e leçon, il a développé les idées du maître sur le pronostic ; il a démontré le peu de ressources que le diagnostic, et avec lui la médecine curative, trouve dans l'anatomie pathologique ; il est revenu sur l'importance des symptômes accessoires ; et a donné quelques règles générales pour la formation des tableaux de symptômes relatifs à chaque cas.

Cette leçon a eu lieu le 15 mars ; elle s'est terminée par une discussion orale sur le prononcé de l'Académie ; M. Simon accuse ce corps illustre d'avoir commis un faux scientifique matériel, en affirmant qu'il a étudié l'homœopathie. — Il en réfère au reste au mémoire que prépare la Société homœopathique.

On sait que par l'effet d'une force majeure dont l'homœopa-

thie n'était point l'objet, M. Simon a été obligé d'interrompre son cours, qu'il vient naguères de recommencer, sans doute avec la même affluence d'auditeurs.

Nous pensons que le seul véritable cours d'homœopathie pratique sera toujours un hôpital dans l'organisation duquel il n'entrera aucun élément allopathique, où l'on pourra compter les jours de maladie des entrans, et les comparer avec ceux des malades des autres hôpitaux. Puisse, dans l'intérêt de la population, le gouvernement prendre bientôt une décision inverse à celle que lui a dictée l'Académie !

C. P.

De la médecine homœopathique, ses avantages sur les autres doctrines médicales, et résumé du régime à suivre pendant le traitement des maladies; par le D^r CROSERIO. — Paris, chez Baillière, in-8° de XVI et 120 p.

Cet opuscule est un des nombreux exposés de la doctrine et de la méthode de Hahnemann auxquels donnera naissance la conviction toujours croissante des homœopathes français; il sera fort difficile de trouver quelque chose de nouveau dans l'un d'eux; tous répèteront pour l'instruction et l'édification du public français ce que le public allemand sait depuis si long-temps, et que pourtant on ne se lasse point encore de lui répéter. Mais ces fréquentes répétitions, ces éditions de toute main auront en définitive l'immense avantage d'insinuer dans ce même public que jusqu'ici les médecins se sont trompés, soit quant à la détermination, soit quant à l'administration des remèdes; qu'une grande quantité de chaque médicament non-seulement n'est pas nécessaire, mais qu'elle est même nuisible pour la guérison d'une maladie; qu'on en doit dire autant de leur diversité; et qu'enfin il est plus qu'inutile à l'art de guérir, de donner des remèdes mauvais au goût et à l'odorat, puisqu'on obtient plus vite et mieux l'heureux résultat que cherchent et malades et médecins, en n'administrant que des substances inodores et agréables au goût.

Le même public apprendra aussi qu'il est possible et même utile de se passer des moyens violens, pénibles, désagréables, affaiblissans, au travers desquels il avait vu jusqu'à ce jour la médecine; savoir : les saignées, les sangsues, les ventouses, les cautères, les sétons, les moxas, etc.

Enfin, le même public saura que par un régime trop sévère on prolonge les maladies au lieu de les guérir, qu'on affaiblit et gâte les estomacs qui s'offrent à réparer; et qu'on jette enfin dans le marasme les malades déjà fatigués par la maladie.

Viennent donc de toutes parts les expositions de l'homœopathie; et bientôt la partie souffrante de l'humanité secouera d'elle-même le pénible joug de la médecine qui ne se complaît que dans le sang, le pus et les garde-robres.

Il y a quelque chose de fort original dans la naissance de l'opuscule de M. CROSERIO. Après l'apparition de la plus que singulière lettre de l'Académie de médecine au Ministre, il avait eu l'intention d'en relever les assertions hasardées, en d'autres termes, de la réfuter d'un bout à l'autre; mais en voyant dans la discussion même que pas un seul des membres de l'Académie ne paraissait savoir en quoi consistait la doctrine de l'homœopathie, et que plusieurs étaient rebutés d'avance de son étude par la longueur du temps qu'elle exige; il a pensé leur rendre service en les instruisant en peu de mots de ce en quoi consiste l'objet inconnu sur lequel, consultés par le Ministre, ils ont prétendu l'éclairer. L'Académie a cru tuer l'homœopathie; M. CROSERIO la fait assister à son autopsie; mais bien différent des médecins qui tous les jours disent : « voyons de quoi notre malade est mort, » M. CROSERIO leur montre pourquoi elle vit, et pourquoi elle vivra plus long-temps encore que l'Académie.

« La lettre de l'Académie, dit l'auteur dans son introduction, peut se traduire à peu près en ces termes : *Monsieur le Ministre, nous savons combien la médecine homœopathique fait de prosélytes en Allemagne, en Russie et en Italie; nous voyons qu'elle commence à se répandre en France, et même que plusieurs malades traités en vain par nous ont été guéris par*

elle; cette doctrine, contraire à ce que nous ont enseigné nos maîtres, est très-difficile et très-abstraite; mais comme le seul moyen de la connaître et de nous convaincre de son mérite serait de l'expérimenter dans des hôpitaux convenables, nous vous prions, Monsieur le Ministre, de nous refuser ce moyen de nous éclairer afin de l'empêcher de se répandre, ou du moins de retarder sa propagation pendant la durée de notre vie, et que nous puissions jouir tranquillement de nos positions, sans être obligés de nous livrer à un travail si pénible. (Voyez ce que nous avons dit nous-même à ce sujet dans notre Lettre au Fédéral.)

Après cette piquante introduction, l'auteur entre en matière et donne un exposé complet de la *Médecine homœopathique* que tout homœopathe débutant devra lire, et que tout homme consommé devra faire lire à ses cliens pour leur faire connaître les premiers linéamens d'une doctrine destinée à faire le tour du monde et à prendre place dans toutes les Universités. C. P.

Observations sur l'homœopathie, relatives à la décision prise par l'Académie royale de médecine sur cette nouvelle doctrine; par le D^r MABIT, médecin et professeur à Bordeaux. — Paris, chez Baillière, juin 1855; in-8° de 115 p.

En vérité, messieurs les académiciens n'ont pas fait preuve d'esprit, de discernement ou de prévision, lorsque pour étouffer l'homœopathie à sa naissance en France, ils ont cru qu'il suffirait de l'affubler d'épithètes ridicules et de la stigmatiser à haute voix. S'ils avaient été sages dans leur sens, ils auraient demandé du temps, sous le prétexte de se livrer à des expériences; ils auraient fait durer celles-ci aussi long-temps qu'ils l'auraient voulu, en disant n'être point encore assez éclairés; puis lassés par les instances présumées du ministre, ils se seraient contentés d'une réponse évasive et dubitative qui n'aurait pas conclu, et qui aurait laissé l'autorité dans son indécision; par là, ils au-

raient ôté aux homœopathes l'occasion ou le droit de se plaindre, du moins à trop haute voix, et d'attirer ainsi sur eux l'attention du monde éclairé et non éclairé.

Au lieu de cela, en déclamant, comme ils l'ont fait, contre l'homœopathie, ils ont mis ses zelateurs dans le cas de se justifier, de produire leur *fiat lux*; et nos lecteurs voient que si cette justification s'est faite un peu attendre, toutefois elle n'a pas fait défaut. Genève d'abord, puis Grenoble, puis Lyon, puis Paris d'une voix faible, puis Bordeaux ont fourni leurs pièces au procès; il en surgira bien d'autres; au fait, la France entière s'est attendue à ce que Paris produirait une réfutation complète, solide, d'une logique serrée, hérissée de faits, forte de conclusions; qu'en un mot, à une discussion académique, qui n'a été qu'un assaut de bons mots et d'injures, sans apparence de science, il serait opposé un mémoire, un ouvrage digne de la haute doctrine qu'il est de notre devoir à tous de défendre par nos écrits aussi bien que par nos faits. Cet ouvrage est à l'œuvre, dit-on; nous osons nous flatter qu'il répondra à l'attente générale.

Mais l'indignation exclut souvent la patience; et voilà que notre estimable et savant collègue MABIT relève le gant qu'a lancé l'Académie, et qu'il le fait avec une sorte de vigueur digne d'éloges.

Il donne d'abord l'histoire de sa conversion, commencée à peine par la lecture de l'*Organon*, avancée par le D^r de HORATIUS, qui lui apprit, en 1829, que soixante médecins du royaume de Naples ne pratiquaient plus que la médecine homœopathique; perfectionnée par les D^{rs} Louis et Belluomini, et notre compatriote Pictet; enfin, assurée par les succès dont furent suivis ses essais dans le traitement du choléra.

Il passe en revue les perpétuelles contradictions et les incertitudes des diverses médecines; il montre par des citations que les faits homœopathiques n'ont pas été ignorés des savans médecins des siècles passés; mais qu'ils n'ont été résumés en corps de doctrine que par HAHNEMANN, dont il expose brièvement les principes théoriques et pratiques.

Il répond victorieusement à toutes les objections, devenues lieux communs ; il démontre que les soi-disant expériences de M. Audral, ne méritent aucune confiance, et que l'Académie ne s'en est occupée de nulle manière.

Enfin, il reprend, phrase par phrase, la lettre de l'Académie au ministre, et prouve que pas une seule ligne ne contient et ne dit la vérité. Cette discussion est modérée, très-modérée ; elle eût pu être beaucoup plus accablante ; vraiment l'Académie doit savoir gré à M. MABIT de ses ménagemens ; elle n'en sera peut-être pas toujours quitte à si bon marché. Il termine par ces mots : « La décision de l'Académie, fondée sur des objections dont l'erreur est évidente, n'exercera aucune influence sur le sort de la doctrine qu'on veut appeler nouvelle. Celle-ci, malgré toutes les persécutions, continuera de répandre ses principes, et le nombre de ses partisans s'accroîtra tous les jours. Il n'en serait pas ainsi, si elle ne renfermait de grandes vérités. Le nom de ses adversaires sera depuis long-temps oublié, avant que l'homœopathie soit dépassée par une découverte plus utile.

Faisant ensuite un appel à la bonne foi et à l'étude des médecins allopathes, M. MABIT leur montre comment l'homœopathie se rendra utile à toutes les branches dont se compose maintenant la MÉDECINE. Il affirme, et nous affirmons avec lui, que la pratique des allopathes s'est déjà singulièrement modifiée, et que bon nombre d'entre eux renoncent peu à peu aux fortes doses pour n'employer que des doses minimales. Enfin, il termine par le vœu et même l'espoir que l'Académie mieux informée reviendra de sa décision, et regagnera le degré de respect que lui a fait nécessairement perdre une délibération paralogique.

Son opuscule est suivi d'une *note* : il y a inscrit les sources où l'on peut trouver dans les ouvrages allopathiques, plus ou moins anciens, l'usage des remèdes homœopathiques contre le *croup*, l'*angine*, l'*ophthalmie*, les *aphthes*, l'*ictère*, la *chorée*, la *dysenterie*, l'*hémoptysie*.

C. P.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

LETTRE

DU DOCTEUR **VINCENT CHIO**, DE CRESCENTINO, EN PIÉMONT,

à la Société Homœopathique Lémannienne.

MESSIEURS,

C'est un devoir pour tout homme, qui se voue à la pratique de la médecine, d'employer tous ses momens de loisir à se rendre digne de la confiance de ses cliens, en recherchant, dans les auteurs soit anciens soit modernes, les vrais principes qui doivent le diriger dans le choix des moyens propres à leur rendre la santé, *cito, tuto, et jucunde*. Un médecin consciencieux et indépendant ne doit jamais céder à l'autorité des grands noms, et embrasser ou rejeter aveuglément un axiome médical, avant de l'avoir soumis au creuset de l'expérience ; et afin de juger avec calme, libre d'opinions préconçues, il s'effor-

cera de dépouiller le vieil homme, en faisant taire tout sentiment passionné. A ce propos, permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler un passage du professeur Jacobi (sur l'idéalisme et le réalisme), qui me paraît parfaitement convenir à celui qui veut se livrer à l'examen de l'homœopathie : « Chaque fois » qu'il m'est arrivé de rencontrer chez des écrivains » véritablement penseurs, dont la manière de penser » et de présenter leurs idées annonçait qu'ils avaient » mûrement pesé et considéré la chose, d'y rencon- » trer, dis-je, des opinions qui, au premier coup- » d'œil, me semblaient aventurées ou fausses, je me » suis soigneusement gardé de croire que ces opi- » nions furent erronées, par cela seulement qu'elles » étaient opposées aux miennes, bien que fondées » aussi sur une mûre et longue réflexion. J'ai tou- » jours pensé qu'en tel cas il fallait plus de façon » pour asseoir un jugement. Mon procédé consiste » à étudier, non comment je rendrai l'opinion con- » traire *absurde*, mais comment je la rendrai rai- » sonnable. Je cherche à découvrir la source pre- » mière de l'erreur, la possibilité qu'elle se soit in- » troduite dans un bon esprit comme vérité; je tâ- » che de m'initier tellement dans la manière de voir » et de penser de mon adversaire, que je sois en état » même d'errer avec lui et de sympathiser avec sa » conviction. Jusqu'à ce que j'en sois arrivé là, je ne » crois pas l'avoir bien saisi; j'en rejette, comme » de juste, la faute sur ma propre pénétration, » et je soupçonne toujours derrière ce que je ne

» comprends pas , une grande profondeur et une
» grande abondance de raisons. Cette méthode, que
» je conserverai toute ma vie, ne m'a pas encore
» trompé. »

Il est un autre devoir pour le médecin, lorsqu'il est parvenu à constater par sa propre expérience des faits avancés par un auteur, c'est de les proclamer avec courage, dût-il s'attirer par là l'animadversion des uns et les sottes railleries des autres ; car, en rendant hommage à la vérité avec des intentions pures et désintéressées, il aura toujours, quoi qu'il arrive, la conscience d'avoir agi pour le bien de l'humanité. Pardonnez, Messieurs, ces réflexions que j'ai cru nécessaires à l'explication de ma conversion à la doctrine homœopathique : dès l'année 1827 j'en avais entendu parler, et désirant de la connaître, je cherchai inutilement à me procurer quelques ouvrages qui venaient d'être traduits et imprimés en Italie, à Naples et à Lucques. J'avoue cependant que chaque fois que je trouvais dans les journaux des articles plus ou moins satiriques contre l'homœopathie et ses partisans, je sentais mon zèle se refroidir, et j'étais assez de l'avis des rédacteurs qui n'en présentaient que le côté ridicule ; mais la grande loi des semblables m'avait frappé, et je commençai à réfléchir que la doctrine qui l'a prise pour base fondamentale pouvait renfermer quelque chose de bon, lorsque je vis de toutes parts des médecins savans et consciencieux l'embrasser exclusivement. Dans le courant de 1834, un de mes compatriotes et amis, M. Félix Saracco, of-

ficier distingué dans l'armée de S. M. le roi de Sardaigne, me parla avec chaleur et conviction des brillans succès qu'il avait vu obtenir à Nice par les docteurs Luther et Clément à l'aide de l'homœopathie, et il m'engagea à lire l'*Organon* qu'il me prêta pour peu de temps ; je le parcourus rapidement, il est vrai, mais je ne pus m'empêcher de reconnaître l'évidence de la loi *similia similibus curantur*, développée par Hahnemann avec une si grande profondeur et une si vaste étendue de connaissances, et j'admirai la patience de ce grand homme à compulser tous les fastes de l'histoire médicale, et sa sagacité à trouver des cas de guérisons qui venaient merveilleusement à l'appui de cette loi ; celle-ci m'apprenait enfin à expliquer l'action de certains spécifiques tels que *mercure, soufre, quinquina*, etc., qui sont en effet capables de produire par eux-mêmes des symptômes analogues à ceux qu'ils guérissent (En 1832, une Dame, affectée d'exostose et de carie au pariétal gauche, avec douleurs articulaires, avait déjà subi, deux années auparavant, deux traitemens mercuriels ; soumise de nouveau à l'usage du *mercure*, elle allait de pis en pis, lorsqu'ayant eu recours à la décoction de Pollini, elle fut parfaitement rétablie.). Je me déterminai enfin à étudier l'homœopathie avec toute l'attention dont je suis capable, et je me procurai successivement l'*Organon*, la *Matière médicale pure* et le *Traité des maladies chroniques* que je méditai pendant plus de quatre mois ; je voyais que dans l'ensemble de la doctrine tout était bien établi, bien rai-

sonné, bien conclu, mais je ne pouvais absolument pas croire que des remèdes que j'avais donné à grains et à gros, pussent, administrés à millionième et même à décillionième, produire le moindre effet sensible sur l'organisme. Il fallait donc en venir à l'expérience : l'occasion se présenta bientôt. Une Dame, âgée de 46 ans, éprouvait depuis quelque temps de dangereux désordres abdominaux, par cessation de la menstruation ; après avoir bien examiné les symptômes de la maladie, je les reconnus exactement correspondre à ceux de *ferrum* (*M. méd.* 96, 97, 98, 102, 106, 107, 135, 220, 224, 225, etc.) ; je fis en conséquence diviser un grain de *sous-carbonate de fer* avec 100 grains de sucre, et d'un grain de ce mélange je fis faire six pilules, dont la malade devait prendre une chaque six heures. Après la troisième pilule, le mal avait augmenté, mais dès le lendemain cette Dame se trouva entièrement débarrassée de ses incommodités ; elle jouit aujourd'hui d'une santé parfaite. Ce résultat, auquel je ne m'attendais pas du tout, me surprit beaucoup.

Vers la fin de février 1835, étant à Turin, je fis la connaissance du Dr Tessier qui s'applique à l'étude de l'homœopathie ; il s'empressa de m'offrir son amitié et de mettre à ma disposition livres, journaux et remèdes homœopathiques. J'entrepris, aussitôt après mon retour à Crescentino, des expériences ; les premières ayant été couronnées de succès évidens ne firent que redoubler mon ardeur à les continuer, tellement que bientôt je suis arrivé à *pratiquer exclu-*

sivement l'*homœopathie*, et je ne crains pas de confesser que dans ce peu de temps j'ai obtenu un plus grand nombre de bons résultats que je n'en ai eu pendant dix-sept années de pratique allopathique.

Mes succès n'ont pas manqué de réveiller l'attention de plusieurs médecins des environs, aussi remarquables par leur science que par leur nombreuse clientèle; dans les commencemens, ils me plaisaient de mon ardeur pour l'étude de l'*homœopathie*, mais les faits n'ont pas tardé à les convaincre; actuellement ils l'étudient eux-mêmes et déjà ils s'applaudissent des essais qu'ils en ont faits. Je me plais à citer M. Cordero, médecin à Tonco; M. Garino, médecin à Fontanetto; MM. Finazzi père et fils, et M. Vanni, médecins à Morano; qui viennent de me communiquer des faits très-satisfaisans pour l'*homœopathie*. M. Bossi surtout, chirurgien à Crescentino, qui a été mon compagnon d'étude et mon coopérateur dans la préparation des médicamens, en obtient tous les jours de très-grands avantages dans la pratique de la chirurgie, particulièrement de l'emploi tant interne qu'externe de l'*arnica*.

Il me reste à faire des vœux pour que les médecins du Piémont, et surtout ceux de la capitale, ne dédaignent pas plus long-temps de prendre en sérieuse considération les principes du grand HAHNEMANN, auquel je souhaite les années de Nestor pour le bien de la science, et pour qu'il puisse jouir du triomphe de son incomparable doctrine dans l'univers entier.

J'ai l'honneur de vous adresser quelques observa-

tions de ma pratique homœopathique, en vous priant de les accueillir avec indulgence, comme venant de la part d'un débutant dans la carrière que vous parcourrez avec autant de gloire que de bonheur.

Première observation.

Le 26 mars 1835, une jeune paysanne, âgée de 17 ans, d'un tempérament sanguin, et menstruée depuis deux ans, fut surprise, après s'être exposée à un vent froid étant en sueur, par des frissons et par une fièvre très-forte avec point de côté. Un chirurgien lui fit une saignée d'une livre. A ma première visite, qui eût lieu le 27 au matin, je trouvai les symptômes suivans : douleur de tête frontale, rougeur du visage, yeux étincelans, soif ardente, rougeur et sécheresse de la langue, douleur avec élancemens au côté droit de la poitrine entre la quatrième et la cinquième côte, toux continuelle et irritante, crachats sanguinolens, respiration courte, anxiété extrême, nausées et vomissemens de matière jaune et liquide, chaleur brûlante et sécheresse de la peau, pouls dur, serré, fréquent; sub délire, insomnie.

D'après l'ensemble de ces symptômes, il était évident que j'avais sous les yeux une violente inflammation de poitrine, maladie fréquente en Piémont, qui ne cède, comme m'en a convaincu l'expérience, qu'à des saignées abondantes et répétées, à une diète rigoureuse, et à de copieuses boissons mucilagineuses. Je savais qu'en cas d'une heureuse terminaison de la maladie par l'emploi de moyens allopathiques, la con-

valescence n'aurait pas lieu avant la fin du premier, du deuxième et même du troisième septenaire, et que nécessairement elle serait plus ou moins longue, avant le retour complet des forces et de la santé. La saignée faite avant mon arrivée n'avait point diminué l'intensité du mal qui avait plutôt augmenté pendant la nuit ; un tel cas me parut propre à constater l'efficacité de la méthode homœopathique ; je choisis *aconitum* $\frac{\text{viii}}{\text{viii}}$ à répéter chaque troisième heure dans la journée.

Le 28 mars, légère rémission de la fièvre, mais la toux et la douleur de côté persistent ; même prescription d'*aconitum*.

Le 29, rémission marquée de tous les symptômes ; le pouls est presque dans son état normal, mais il y a encore de la céphalalgie, de la toux, avec douleur latérale, nausées et vomissemens : *belladonna* $\frac{\text{viii}}{\text{x}}$ dans deux onces d'eau, à prendre en trois fois à la distance de six heures.

Le 30, cessation de la céphalalgie, toux moins fréquente, douleur de côté encore assez forte seulement pendant l'expectoration d'un mucus toujours strié de sang ; les efforts de la toux occasionnent alors des vomituritions jaunâtres : *bryonia* $\frac{\text{viii}}{\text{iv}}$ répétée deux fois dans la journée.

Le 31 mars, sixième jour, peu de toux avec expectoration facile de mucus jaune, épais, sans douleur et sans vomissement ; la malade est assise sur son lit, et demande des alimens.

Le 3 avril, je rencontre sur la route la jeune fille

qui allait travailler à la campagne ; elle me dit qu'il ne lui semblait pas d'avoir été malade.

Seconde observation.

Le 29 mars 1835, je visitai un forgeron qui, deux jours avant, en battant du fer incandescent, en avait reçu une scorie brûlante à la cornée transparente de l'œil droit ; vaisseaux de la conjonctive très-injctés, avec rougeur et douleur de l'œil ; gonflement des paupières ; photophobie ; larmolement continu ; céphalalgie ; pouls dur, plein et fréquent : *aconitum* $\overline{\text{vii}}$ chaque trois heures.

Le 30, même remède. — Le 31 mars, je trouvai le malade hors du lit, parfaitement libre d'inflammation, si ce n'est que l'on apercevait encore sur la cornée un petit ulcère produit par la scorie de fer.

Troisième observation.

N. N., femme âgée de 27 ans, était au lit au dixième jour de ses couches, lorsque le 15 avril 1835, en sortant de chez elle pour aller à l'église, il lui survint tout à coup une perte de sang par le vagin ; — tension et ballonnement du bas ventre qui est douloureux au toucher ; écoulement très-abondant d'un sang noir, épais, avec des caillots ; la pression de l'hypogastre augmente l'hémorrhagie ; fièvre avec frissons ; crainte très grande de la malade relativement à la déperdition de sang qui a lieu depuis quatre heures ; à six heures du soir, *crocus orientalis* $\overline{\text{i}}$.

Le lendemain matin, 16 avril, il n'y avait plus ni

fièvre ni hémorragie ; les lochies coulaient naturellement. Cette femme fut ainsi parfaitement guérie.

Avec deux doses de *crocus* j'ai également traité avec succès, quelques jours après, une autre femme âgée de 42 ans, affectée de métrorrhagie, avec écoulement d'un sang noir et en caillots, qui augmentait par le mouvement, et en plus grande quantité le jour que la nuit, et qui avait résisté long-temps aux saignées et aux astringens prescrits par un allopathe : *china* $\frac{\text{---}}{\text{I}}$ répété plusieurs fois a ensuite très bien remédié à la faiblesse, conséquence de la déperdition sanguine.

Quatrième Observation.

Le 26 avril 1835, une fille de 9 ans m'offrit les symptômes suivans : céphalalgie, rougeur de la face, soif ardente, toux continuelle et irritante, excitée par un chatouillement intolérable dans le larynx ; fièvre forte : *aconitum* $\frac{\text{---}}{\text{VIII}}$ chaque trois heures, emporta la fièvre en deux jours.

Le 28 avril, il y avait une toux telle qu'elle ne laissait pas de repos à la jeune malade ; *belladonna* me paraissait indiquée particulièrement par la douleur de tête qui augmentait par les efforts de la toux et par la coloration de la face, mais étant privé de ce remède, j'eus successivement recours à *spongia* et à *hyosciamus*, mais sans succès. Enfin le 30, au soir, ayant reçu de la *belladonna*, j'en donnai $\frac{\text{---}}{\text{X}}$.

Le lendemain matin, 1^{er} mai, j'appris que la malade, après avoir été très-inquiète jusqu'à 4 heures du matin, s'était endormie d'un sommeil paisible,

et qu'elle venait de se réveiller gaie, sans toux et sans chatouillement au larynx. Elle fut dès-lors bientôt parfaitement rétablie.

Cinquième observation.

M^{me} R....., de Novarre, âgée de 27 ans, mère de cinq enfans, était, dès le mois d'octobre 1834, atteinte d'une toux irritante, avec crachats visqueux le matin; lorsque vers le commencement de 1835, ensuite d'un refroidissement, elle fut saisie par une forte fièvre. Un allopathe des plus renommés de Novarre lui prescrivit des saignées et divers remèdes qui n'apportèrent pas de soulagement, et l'état fébrile s'exacerbant chaque dixième ou quinzième jour, on avait recours à de nouvelles saignées. La malade se trouvant de plus en plus mal, le docteur conseilla à son mari de lui faire changer d'air, en disant qu'il n'y avait plus pour elle de chances de salut, vu que la condition pathologique de la poitrine était héréditaire (sa mère et une de ses sœurs sont mortes de phthisie tuberculeuse).

Le mari conduisit en conséquence sa femme à Crescentino, son pays natal, et le 4 avril 1835, à 6 heures du soir, il me fit appeler pour tâcher de palier au moins ses souffrances.

Tableau de la maladie. Sensation de froid, et frissonnemens à 3 ou 4 heures de l'après-midi, auxquels succède une chaleur brûlante; pouls fréquent, serré, peu résistant; la nuit et le matin, sueur générale, plus forte à la poitrine et à la tête: chatouille-

ment au larynx, et sensation de froid à la gorge; toux, le matin, avec crachats visqueux, blancs, douceâtres, très-abondans; pendant le jour, la toux est sèche, irritante, plus forte après le dîner, jusqu'à exciter le vomissement des alimens; sensation de poids au sternum; douleur aux dernières vraies côtes droites, avec élancemens par le mouvement et par une inspiration profonde; la douleur diminue par l'application du chaud extérieur; enrrouement matin et soir; bouche sèche, soif; pas d'appétit et même aversion pour les alimens; dyspnée; palpitations de cœur au plus léger effort; sommeil inquiet, agité par des rêves effrayans; mélancolie, crainte de la phthisie. Je donnai aussitôt *aconitum* $\frac{\dots}{V}$ à répéter trois fois.

Le 5 avril, au matin, la sueur a été moindre; même prescription.

Le 6, le sommeil a été tranquille, pas de sueur, toux modérée; l'après-midi, ni frissons, ni fièvre; elle a mangé avec goût.

Les 7 et 8, le bien-être continue, elle est plus forte; il y a encore cependant de la toux le matin, mais les crachats sont plus faciles, *nux* $\frac{\dots}{X}$ le soir.

Les 9 et 10, la toux a diminué, n'a plus lieu pendant la journée, mais seulement le matin, avec un ou deux crachats muqueux, rendus sans efforts. Elle a fait une promenade à pied de plus d'une demi-lieue sans en être fatiguée; elle est de très-bonne humeur, et elle me dit qu'elle est guérie.

Le 11, même bien-être; petits boutons pruriteux au front, *sulphur.* $\frac{\dots}{X}$ répété trois jours de suite.

Le 16, les boutons ne démangent plus, les forces augmentent, elle mange avec appétit et digère très-bien.

Le 25, M^{me} R. est partie pour Novarre d'où son mari m'écrit qu'ayant présenté sa femme au docteur qui l'avait soigné, en lui disant qu'elle était redevable de son bien être à l'homœopathie; celui-ci a répondu que la guérison était due au changement d'air plutôt qu'à la médecine; mais madame ayant insisté sur les effets qu'elle a réellement éprouvés des remèdes, le médecin a haussé les épaules en disant qu'il ne pouvait le croire, et que d'ailleurs il ne lui convenait plus d'étudier une nouvelle doctrine.

Note des Rédacteurs. Nos lecteurs comprendront sans doute que ce n'est pas comme document important que nous publions cette lettre, bien qu'intéressante; mais dans l'intention de démontrer à nos adversaires, les académiciens, qu'il est possible d'arriver à une certaine conviction, à une heureuse et même une étonnante pratique, en suivant une marche simple, naturelle, consciencieuse; c'est-à-dire, l'étude d'abord, l'expérience ensuite.

Comme on le voit, il n'est pas vrai que l'homœopathie ait cessé d'exister en Italie; nous ne tarderons pas à en fournir des preuves plus convaincantes.

EXTRAITS
DU REAL-LEXICON.

ANKYLOSE.

(Nous négligeons l'étiologie, le diagnostic et le pronostic que contient l'article de l'*Encyclopédie homœopathique*, et nous passons immédiatement au traitement.)

Tout traitement rationnel de la raideur articulaire doit être basé non-seulement sur la localité, la cause prochaine et la durée, mais encore la santé générale du patient et sur la cause éloignée de son état. Quant au remède lui-même, il doit répondre à la fois au mal local et à la maladie primitive.

Si l'inflammation locale a eu lieu en suite d'une métastase, si elle est rhumatique ou arthritique, c'est contre cette nature de mal qu'on doit diriger sa thérapeutique ; ainsi l'inflammation arthritique réclamera tantôt *bell.*, tantôt *merc.*, *puls.*, *rhus* ou *staph.* Si elle a été précédée de coups, tant qu'elle dure elle exige l'emploi d'*arn.* ou de *nux.* Si elle accompagne atrophie ou paralysie, elle requièrera l'un des moyens désignés plus bas.

Antimonium crudum sera applicable à l'ankylose

suite d'un violent rhumatisme articulaire, ou de l'inflammation des ligamens, en particulier, lorsqu'un léger craquement se fera entendre dans l'articulation mise en mouvement. Dans plusieurs cas précédés d'une gale confirmée, il pourra suffire. Il ne doit pas être recommandé en application, combiné avec une masse de cire; mais pris à l'intérieur, à la 6^e puissance, il déploie une très-grande activité, et ne doit être répété que deux ou trois fois au plus.

Arsenicum mérite la préférence, lorsqu'à la raideur de l'articulation se joint une grande pesanteur avec lassitude de tous les membres, ainsi que des ulcères brûlans ou des gonflemens œdémateux, avec menace de tabes. L'ankilose alterne quelquefois alors avec des déchiremens dans l'articulation.

Baryta répond parfaitement à la complication avec les scrophules colorées, l'engorgement ganglionnaire, la teigne, etc. Elle se montre surtout utile quand l'estomac paraît former beaucoup de mucosités, et que le mouvement excite dans les parties malades une douleur constrictive très-fatigante.

Graphites se recommande lorsque la raideur se manifeste surtout pendant la marche, avec la sensation qu'on ne peut mouvoir les extrémités en avant, à cause d'obstacles particuliers; ou lorsque cet état se joint à quelque gonflement dur, ou à une douleur de blessure dans les parties malades et une paresse générale du système lymphatique, auxquelles se joignent quelquefois des furoncles et d'autres éruptions pareilles en diverses places de la peau.

Jodium est indiqué lorsqu'à la raideur s'unit le gonflement articulaire, surtout du genou, tandis que l'habitus général annonce un haut degré de scrophules, que le corps commence à maigrir, ou que même il est devenu très-maigre. Ce moyen est un des plus puissans dans le cas de *tumeur blanche* précédant l'ankylose.

Kali nitricum s'adapte mieux à une pesanteur et une faiblesse notables des parties souffrantes, combinées à leur presque immobilité plus ou moins complète. Dans les ankyloses parfaites on ne peut plus compter sur ce remède.

Bovista réussit surtout lorsque la raideur est jointe à des douleurs qui augmentent par l'extension du membre, semblables à celles de la luxation, alternant avec du chatouillement et de l'engourdissement.

Natrum s'applique à la raideur unie au gonflement, aux douleurs de serrement, aux éruptions dartreuses, et à une mauvaise digestion.

Oleum therebenthinæ paraît surtout convenir aux personnes avancées en âge ou qui ont perdu leurs forces avant le temps; alors que l'*ankilose* semble résulter d'un défaut de synovie.

Sabina en rapport avec les personnes spongieuses, lentes et peu irritables, rend, à la II^e puissance, les services les plus signalés lorsque la raideur est la suite d'une luxation et qu'elle est accompagnée d'œdème inflammatoire et d'élancemens; elle est aussi fort utile après les luxations simples. Son action se dévelop-

pera bien davantage, dans ces cas-là, si on interpose une dose *barita* ou encore mieux *sulfur*.

Sulfur se présente, toutes les fois qu'il existe une éruption de boutons psoriques, pour combattre avec énergie le gonflement de l'articulation et des parties molles. Son emploi bien motivé agit alors d'une manière étonnante lors même qu'il y a déjà carie. On doit donc y avoir recours lorsqu'un des remèdes précédens a été vainement employé ou qu'il n'a pas développé toute son énergie.

A ces remèdes il faut ajouter *assa fætida* qui trouve sa place lorsque la maladie se manifeste non-seulement dans le système lymphatique, mais encore dans les os, lorsqu'au gonflement de l'articulation se joint une *carie* ou instante ou déjà formée, qu'il y a des déchiremens dans le corps de l'os et une douleur gravative dans les parties molles. Ce remède alors est indispensable, et ses bons effets ne tardent pas à se faire remarquer, lors surtout qu'on aide son action par l'emploi de quelque anti-psorique convenable.

Dans le cas de *fausse ankylose*, il sera nécessaire de joindre aux moyens indiqués, une bonne diète, des alimens de facile digestion, mais surtout des frictions prolongées avec les mains, et de légers mouvemens imprimés à l'articulation, sans aller toutefois jusqu'à la douleur.

ANGINE, ESQUINANCIE.

Thérapie.

Le traitement des *angines* se dirige, en général, d'après leur caractère, leur degré et leur complication. De même que dans toutes les maladies aiguës, on doit s'occuper d'abord à écarter tout ce qui peut augmenter le mal, ou ce qui l'a occasionné; puis prescrire une diète convenable, qui, le plus souvent, est l'absence totale des alimens; enfin choisir le remède le plus conforme au cas.

Dans les *angines* qui offrent évidemment un caractère inflammatoire, une ou deux doses *aconitum* sont toujours nécessaires, soit pour modérer la fièvre générale, soit pour borner l'inflammation locale. Après avoir obtenu ces résultats, on a recours à *bryonia*, *nux*, *belladonna*, etc., suivant les conditions que nous allons indiquer. On agira de même dans celles qui auront le caractère catarrhal ou bilieux, quoique aucune inflammation bien localisée ne soit imminente.

Actæa est utile lorsqu'il y a raideur du col, sensation de gonflement et violente pression dans les amigdales, grande sécheresse et chaleur brûlante dans le cou, avec la sensation du passage d'un air chaud, extrême sensibilité du gosier à la boisson froide et à l'air froid, prurit brûlant, tension dans le gosier en avalant des alimens solides, pression péni-

ble après avoir parlé, suivie d'excitation à la toux et de crachats sanguinolens. Lorsque ces symptômes persistent malgré l'emploi préalable de l'*aconit*, *actæa* aidé de *nux* les apaise en peu de jours.

Ammonium carbonicum convient lorsqu'il y a ardeur dans le cou, s'étendant jusqu'au gosier, sensation de gonflement dans les amigdales en avalant, pression avec engouement de l'œsophage, comme si quelque chose y était arrêté, quoique sans douleur particulière; parole difficile, voix rauque, toux nocturne violente, respiration courte, quelquefois aphtes. Une grande sensibilité contre le froid, l'abattement des membres, un frisson presque constant, qui alterne la nuit avec la chaleur, indiquent aussi ce remède.

Ammonium muriaticum est indiqué par des élancemens dans le cou, soit en avalant, soit en dehors de la déglutition, ainsi que dans le gosier en bâillant, avec goût amer, anorexie, soif inextinguible, toux sèche, coriza sec; lorsqu'à de fréquens chatouillemens se joint une sensation de rudesse avec élancemens, et une forte sécheresse dans le cou, qu'une grande abondance de mucosité se forme, qu'il est très-difficile de cracher. Alors se manifestent des frissons répétés, une grande fatigue, des bouffées de chaleur angoissantes. Le *sel ammoniac* convient surtout aux cas où la maladie ne se termine pas et menace de passer à l'état chronique.

Barita s'applique lorsqu'il y a douleurs fouillantes dans le cou en avalant à vide, pression et élancemens en avalant les alimens, fort gonflement, suppuration

du palais et des amigdales, obstacle à la parole et à la déglutition; quelquefois, le matin, sécheresse et élancemens douloureux en avalant, se renouvelant le soir; resserrement du cou, avec gêne de la respiration après le repas, et efforts de régurgitation, sensation de grattement, coriza humide, avec toux sèche, frissons et chaleur alternatifs. Le *barita* rend les plus grands services lorsque l'angine languit, reste indécise, passe à l'état chronique et semble tendre au squirrhe.

Belladonna sera donné lorsqu'une violente fièvre avec chaleur et gonflement des veines accompagne des douleurs et une ardeur brûlante; s'il y a sécheresse du cou et de la bouche, élancemens dans le gosier en avalant, tournant la tête ou respirant; ou bien lorsqu'en avalant on éprouve sensation de blessure et brûlure, ou encore rétrécissement et serrement du gosier, qui gênent la déglutition, la parole et la respiration. La toux sèche est une indication importante de *bell.*, aussi bien que le gonflement des amigdales. On la fait souvent succéder avec grand bénéfice à l'*aconit.*

Bryonia avec picotemens dans le cou en avalant et en tournant la tête, pression, gonflement et sécheresse en arrière, au palais et dans la bouche, écoulement abondant de salive, constipation, rhume et raucité, toux sèche et gêne de la respiration. *Bry.* se donne aussi avantageusement après *aconitum*.

Caïnca sera donné avec le plus grand succès, lorsque la salivation sera abondante, qu'il y aura gonfle-

ment de la luelle et du palais avec grattamento, serrement constant dans le cou alternant avec tiraillement, chaleur, difficulté de la déglutition, voix creuse, difficile, rauque, pression au larynx, expuition copieuse de mucosité aqueuse, éternuemens, toux sèche, difficulté de respirer la nuit, gonflement et pâleur de la face. Ce remède est remarquablement actif et curatif dans plusieurs formes catarrhales d'angine, surtout celles qui précèdent la scarlatine et la rougeole. Il convient surtout dans l'anasarque qui succède à ces deux maladies.

Cantharides doit être employé lorsque le cou fait ressentir une sensation brûlante avec grattamento, rougeur et tension dans la bouche, ou bien pression se changeant en élancemens en avalant; lorsque le malade ne peut pas avaler les liquides, qu'il a un goût amer et acide, que sa langue est blanche, qu'il a de la salivation, un violent chatouillement dans le larynx, une toux sèche, quelquefois avec crachats sanguinolens, respiration pénible. *Cantharides* se montre surtout utile vers la fin des esquinancies inflammatoires, et au commencement des catarrhales.

Capsicum est un remède énergique lorsqu'en avalant il existe au gosier une douleur inflammatoire, et qu'elle est tiraillante hors de la déglutition, ou bien contractive et crampoïde; qu'il existe au voile du palais pendant la déglutition une pression douloureuse, une sorte de serrement; et que les ganglions du col font éprouver de cruelles douleurs de déchirement revenant par secousses. A ces symptômes se

joignent des chatouillemens dans le cou, qui causent de fréquens étternuemens, une sensation de rudesse, un goût fade, désagréable, l'excrétion par le nez d'une abondante mucosité tenue, de la raucité, une tussiculation sèche, la production d'un mucus copieux dans la trachée, expulsé par le crachement. *Capsicum* est surtout approprié aux maux épidémiques, ou qui surviennent pendant une épidémie et participent à son génie. Les angines compliquées de gastricité, de rhumatisme, etc., ainsi que celles de mauvaise nature qui passent promptement à l'état gangreneux, cèdent volontiers à ce remède IV donné deux fois en six jours.

Chamomilla répond expressément à l'angine compliquée de fièvre gastrique bilieuse, surtout avec déglutition douloureuse, sensation d'une pointe fichée dans le cou, amertume, malaise, nausées et autres affections catarrhales, en particulier corisa sec, chatouillement au larynx, raucité, toux sèche, dyspnée. La *camomille* est indiquée par les maladies de la muqueuse, et convient en conséquence dans les angines catarrhales.

Cocculus s'applique à la sécheresse de la bouche, avec sensation de rudesse dans le cou ou d'ardeur au gosier qui s'étend jusqu'au voile du palais, avec flux de salive, très-grande sensibilité du cou où tout y cause de la cuisson, douleur pressive aux amigdales en avalant, goût amer et fétide, dégoût de tout aliment, sorte de paralysie de l'oesophage avec sensation d'impossibilité d'avalier, serrement du gosier,

difficulté à respirer, irritation qui fait tousser ; le soir, forte toux et menace de suffocation. Avec ces symptômes, *cocculus* donné après *aconitum* fait disparaître l'inflammation que celui-ci peut avoir encore laissée.

Drosera convient lorsqu'il y a sécheresse avec grattement au palais et au pharynx, fourmillement au cou hors de la déglutition, expectation de salive aqueuse, toux d'irritation avec picotemens et fourmillemens au larynx, raucité, crachats de mucosité jaune et dyspnée. La voix est considérablement changée, et la toux se fait surtout sentir le soir après le coucher et dans la nuit, par accès profonds, répétés, convulsifs, suivis quelquefois de vomissemens.

Hepar sulfuris calcareum. — Elancemens dans le cou, comme par des épines, en avalant, bâillant, respirant profondément, et tournant la tête, qui gagnent quelquefois les oreilles ; douleur de brisure dans les muscles du cou ; à l'intérieur, sensation de gonflement et pression, comme si quelque chose y était solidement fiché ; grattement en avalant des alimens solides ; ardeur et grattement au cou après des renvois, expectation constante de mucosités ; le matin, vomiturition, toux sèche et profonde, qui se développe le soir et devient quelquefois extrêmement violente et angoissante ; souvent, crachats muqueux sanguinolens ; abattement des traits de la face, yeux cernés de bleu, frisson suivi de chaleur, sueur gluante, surtout à la poitrine et au front ; tels sont les symptômes qui rendent nécessaire l'emploi de cette sub-

stance. Dans les angines les plus graves qui menacent de faire mourir par suffocation, même dans le croup, ce remède développe la plus étonnante action, aussi bien que dans celles qui montrent une tendance à la chronicité ou à l'induration, ou qui ont déjà passé à cet état. On ne doit l'employer qu'à sa 3^e puissance, les autres lui enlevant son efficacité.

Hyosciamus est réclamé par l'ardeur brûlante de la face dont les traits sont tiraillés, et le teint est violacé; par la sécheresse du cou, la soif, les picotemens du larynx, le serrement du cou, l'impossibilité d'avaler, la salivation copieuse, la perte croissante de l'appétit; il faut y joindre les vomissemens de mucus blanchâtre ou de bile verte, l'amas de mucosité dans le larynx et la trachée, la voix creuse et indistincte, avec la sensation d'un corps fiché dans la trachée, qui ne la quitte point, toux nocturne, sèche et spasmodique, respiration pénible, angoissée. La *jusquia-me* convient surtout aux constitutions sensibles, irritables, disposées aux spasmes et aux crampes.

Ignatia. Elancemens dans le cou, sensation d'une cheville qui y serait fichée, et d'une douleur de blessure en avalant, fourmillement dans le gosier, besoin constant de déglutir, douleurs aux ganglions cervicaux, pression dans tout l'œsophage, douleur déchirante au larynx, qui augmente en avalant, respirant et toussant; sensation d'ulcération du nez avec coriza, sécheresse d'une des narines, copieux amas de mucus dans la trachée, titillation croissante dans le larynx avec toux, sans que celle-ci la fasse passer, crachats

jaunâtres difficiles, serrement du cou en avant, qui excite la toux; gonflement du ventre et constipation. *L'ignatia* ne convient pas seulement dans les cas ci-dessus; elle est encore un remède très-important dans les constitutions rhumatiques et gastriques. Elle réclame fréquemment l'usage subséquent de *pulsatilla*, *rhus* ou d'un anti-psorique approprié.

Ipecacuanha. Sensation de rudesse et de blessure, picotemens et gonflement, surtout pendant la déglutition, alongement et sensibilité douloureuse de la luette, selles liquides, fort catarrhe avec tiraillement dans tous les membres, toux violente avec dyspnée, sans crachats, semblable à celle de la coqueluche, avec afflux de sang vers la tête, et pression dans toute sa surface, jointe à une grande pâleur. L'emploi de *l'ippecacuanha* est surtout utile dans les angines catarrhales, lorsqu'elles s'unissent à des crampes de poitrine et à d'autres affections nerveuses de même nature. La VI^e puissance doit être donnée tous les deux jours, en alternant avec *nux*, et y ajoutant *arsenicum* s'il survient agitation et dyspnée.

Mangunum aceticum trouve sa place avec les symptômes suivans : sécheresse et grattement, avec sensation d'obstruction de la trachée; blessure au palais sans avaler, avec picotemens aux deux côtés du cou en avalant à vide, rudesse du cou, goût amer désagréable, anorexie, raucité en inspirant le grand air, coriza sec, excitation à tousser, qui ne fait cesser aucun symptôme, toux sèche après avoir parlé, grande sécheresse et rudesse, sensation de serrement au la-

rynx, crachats muqueux, jaune-verdâtres, cuisson aux joues, paroxisme fébrile le soir. L'*acétate de manganèse* a déjà été plusieurs fois éprouvé.

Mercurius solubilis. Sensation de quelque chose de fiché dans le cou, déglutition pénible avec pression, besoin constant d'avaler, élancemens dans le cou et dans les amigdales jusqu'aux oreilles, pression dans l'oesophage et le larinx, qui augmente en mangeant; les boissons ne peuvent dépasser l'épiglotte et ressortent par le nez, gonflement des parotides et des ganglions cervicaux, avec douleur pressive, brûlante ou lancinante, flux de salive tenue, fétide, coriza et éternuemens, toux sèche, violente, parfois crachats sanguinolens, dyspnée. Ce remède convient surtout aux tempéramens scrofuleux quand l'angine tire en longueur, et ne prend pas un caractère décisif, ou bien qu'il y a suppuration des amigdales, du palais, du pharynx, ou bien encore induration. Il répond aussi au dernier stade des esquinancies catarrhales violentes, négligées ou mal traitées, et lorsque la trompe d'Eustachi est comprise dans les parties malades.

Nux vomica. Rudesse et sensation de blessure du cou, pendant la déglutition et l'inspiration de l'air froid; gonflement du voile du palais et de la luette; douleurs pressives pendant et sans la déglutition; en même temps, élancemens dans le cou qui atteignent les oreilles et les glandes sous-maxillaires; il semble qu'un morceau soit arrêté dans le cou; ardeur au gosier; grattement au larinx; douleur ulcéralive dans le nez, avec écoulement muqueux abondant; cha-

touillemens pruriteux au larinx, toux en respirant et en parlant, qui augmente la nuit, déchiremens dans les mâchoires et gonflement de la face. Ce remède est surtout requis dans les *angines*, suites de refroidissement ; on doit le faire précéder d'*aconitum*, si la fièvre inflammatoire est très-forte ; il convient dans les esquinancies catarrhales simples. Il est aussi applicable aux cas où le gonflement des parties est venu au point de faire courir au malade le risque de mourir de suffocation, et quand il s'y joint une constipation opiniâtre.

Pulsatilla. Elancemens extérieurs en avalant, pression dans le cou, sensation de gonflement à la luelle et au voile du palais ; pendant et sans la déglutition, sensation de rudesse et de blessure au cou, ou comme si les glandes sous-maxillaires gonflées faisaient saillie dans la bouche ; au palais, sensation de boutons, douloureux en parlant et par l'attouchement de la langue ; le matin, sécheresse insupportable du cou, de la bouche, de la langue et des lèvres ; ces parties se recouvrent d'un mucus tenace ; mauvaise odeur de la bouche, coriza sec ; le matin, issue d'un mucus épais, jaunâtre, quelquefois d'une matière fétide, sensation de râclément et de grattement au cou, douleur dans la poitrine, raucité complète, toux avec grattement ou chatouillement dans la trachée, crachats copieux, consistans, dyspnée.

Stramonium s'applique à la forte sécheresse du cou avec impossibilité d'avaler, serrement comme par une corde, voix altérée, d'un diapason trop élevé,

parole difficile, respiration très-gênée, anxiété et coloration en bleu de la face. On doit surtout l'employer dans les états spasmodiques, crampoïdes, avec épuisement des forces par la violence et la durée du mal.

Senega répond à de nombreuses indications, savoir : langue blanche, goût muqueux, nauséabond, cuisson au palais, inflammation du pharinx et de la luette avec gonflement ; tension depuis le palais jusqu'à l'articulation de la mâchoire, sécheresse de la bouche et du cou, amas au gosier de mucus tenace ou de grumeaux de mucosité ; souvent fort grattement qui oblige à cracher et à avaler, ardeur, prurit et pression au cou ; de plus, éternuemens fréquens, toux sèche ou avec crachats muqueux tenaces, amas de mucosité au larinx avec chatouillement au cou, dyspnée, chaleur à la face, avec légers frissons. *Senega* est très-utile dans les esquinancies franches, aussi bien que dans les complications rhumatiques ; il doit être donné à la III^e puissance.

Sulfur correspond à une forte ardeur au cou, du gosier à la bouche, suppuration de la luette et des amigdales, ou sensation de l'allongement de la première, sensation de gonflement et de pression au cou, comme par un morceau qui y serait arrêté, surtout en avalant et en respirant, quelquefois élancemens, constriction spasmodique du cou, comme si l'on ne pouvait pousser la déglutition jusqu'au bas du gosier ; en même temps coriza sec, raucité et même perte totale de la voix, dyspnée et serrement de poitrine.

Quoique le *soufre* soit spécialement approprié à la phtisie laringée chronique, il est également applicable aux angines passagères, surtout lorsque les symptômes légèrement inflammatoires n'ont pas été abolis par les remèdes les plus puissans, que la raucité persiste, que l'état général persiste de plus en plus, et que l'ensemble des symptômes menace d'une issue fâcheuse.

Mais nous n'avons signalé ici que les remèdes les plus usités ; nous renvoyons pour les autres aux articles qui suivent, et aux objets traités sous la rubrique *Cou*. La crainte de la prolixité et le danger de nous répéter nous oblige à renvoyer de parler de *calcareæ carbonica*, *graphites*, *argentum*, *cina*, *digitalis*, etc., qui trouveront encore leur place ailleurs.

ANGINE GANGRENEUSE.

(*Maligne, Putride.*)

(Laissant la description de la maladie, qui est censée connue de nos lecteurs, nous passons immédiatement au traitement.)

Le traitement de ce cas si grave a à lutter contre les plus grandes difficultés ; il requiert beaucoup de prudence et un coup-d'œil sûr, car en peu d'heures la vie peut être enlevée au malade. — Le nombre des remèdes appropriés est très-petit, et parmi ceux-ci il en est peu dont l'augmentation des symptômes permette d'en attendre le salut du malade.

On peut d'abord recommander *acid. sulfuricum* qui rendra de grands services lorsqu'il y aura chute rapide des forces, fréquence de frissons, douleurs assez peu notables du cou, à l'exception d'une sensation pénible de gonflement, surtout aux glandes sous-maxillaires; apparition de taches d'un rouge foncé bleuâtre, recouvertes d'une membrane, au-dessous de laquelle existe de la suppuration.

Arsenicum est sans contredit le principal remède. On y a recours lorsqu'il y a chute absolue des forces, amaigrissement subit, paroxismes fébriles nocturnes, chaleur ardente, face brûlante, traits altérés, avec mains froides, sans soif notable; lorsque le malade est angoissé, surtout la nuit, de mauvaise humeur, agité, privé du sommeil, s'agite en tout sens dans son lit, grince des dents, que la gangrène sur la partie affectée est déjà avancée, et qu'il y existe une ulcération répandant une sanie excessivement fétide et gagnant de plus en plus.

Ce remède est aussi non-seulement utile mais nécessaire lorsqu'il existe un gonflement inflammatoire érépipélateux des amygdales ou du gosier, surtout lorsqu'au début une douleur brûlante s'y manifeste; appliqué à ce moment, il peut empêcher le passage de l'état érépipélateux au gangreneux.

Dans les cas d'éruption de boutons blanchâtres, pointus et très-brûlans, accompagnés d'une forte sueur, ce remède peut donner au mal une direction favorable et une issue heureuse.

Nous possédons aussi un remède énergique en pa-

reil cas, dans le *conium maculatum* qui sera souvent employé avec le plus grand succès lorsque les parties malades prennent subitement une mauvaise couleur gris cendré et un aspect noirâtre, qu'une ulcération s'y forme, sécrétant une sanie fétide, sans beaucoup de douleur, que les forces tombent subitement et avec elles la chaleur naturelle, que l'esprit du malade devient anxieux, indifférent, abattu, que le paroxysme fébrile est irrégulier, tantôt avec frisson et chaleur, tantôt avec chaleur brûlante après le frisson, passant dans la nuit à la sueur copieuse, que des éruptions blanchâtres se manifestent à la peau, que la face pâlit, que les traits sont décomposés, avec œdème, que la langue est recouverte d'un enduit épais, gonflée, douloureuse, que la parole est difficile, que les selles sont diarrhéiques, sanguinolentes, et involontaires.

Euphorbium peut aussi être avantageusement employé dans le commencement de semblables affections, lors surtout que l'inflammation est érysipélateuse, qu'il y a une violente douleur tensive et pressive, accompagnée de forts mouvemens de fièvre avec grande angoisse.

La *créosote*, dont les vertus ne sont pas encore bien connues, paraît posséder des propriétés en rapport avec le cas dont nous parlons; elle mérite de faire le sujet de l'observation la plus attentive.

Mercurius subl. corros. peut aussi être avantageusement employé au commencement des angines. Un fort gonflement inflammatoire du cou et de la langue.

une ardeur brûlante depuis la bouche jusqu'à l'estomac, le serrement de poitrine, les vomissemens et une soif inextinguible, en sont les principaux signes.

Lorsqu'on est parvenu, au moyen des remèdes précédens, à changer le caractère malin de la maladie, lorsque les croûtes et les escarrhes se détachent, que les ulcères se nettoient, que tout prend l'aspect d'un changement en mieux, et s'il se montre une éruption à la peau, alors s'offre le cas d'une dose de *sulfur* ou de *calcareæ*, soit pour rendre plus rapide la décision de la maladie en l'aidant, soit pour combattre d'une manière radicale la psore qui a probablement été la base et la première cause de la maladie. Souvent il sera nécessaire en même temps de soutenir et d'augmenter les forces du malade.

(*La suite à un numéro prochain.*)

OBSERVATIONS PRATIQUES.

Par le Dr **JOUVE** de Lyon.

Hydropisie ascite.

M^{lle} Claudine Fournelle de Rochetallier, canton de Neuville, âgée de 17 ans, tempérament bilioso-nerveux, brune, vive et enjouée, réglée dès l'âge de 15 ans, n'ayant jamais éprouvé de maladie grave, mais

à 16 ans la menstruation se supprima, à la suite d'une peur avec refroidissement; elle devint triste, perdit l'appétit et se décolora; bientôt tous les symptômes d'une hydropisie abdominale se manifestèrent; elle fut combattue par plusieurs médecins allopathes très-recommandables de cette ville, et par ceux de son pays, pendant huit mois sans succès; on pratiqua la paracentèse, qui donna issue à 25 livres de sérosité; peu après l'hydropisie reparut avec célérité; et l'on projetait une seconde ponction, lorsqu'en désespoir de cause je fus consulté. Voici l'état dans lequel j'observai la malade:

Grande maigreur, décoloration générale, face grippée, de couleur jaune, verdâtre, yeux ternes, languoureux, nez effilé, bouche sèche, langue blanchâtre, piquetée, rouge sur les bords et à la pointe, soif modérée, anorexie complète, douleur de l'œsophage et de l'estomac, ainsi que de tout le bas-ventre, vomissement de toutes les boissons et des aliments ingérés, avec grande anxiété; la pression augmente, surtout à l'épigastre, la sensation douloureuse; la respiration est courte et devient haletante dans le mouvement; station et progression chancelantes; ventre très-volumineux, tendu, fluctuant et douloureux, ombilic saillant, extrémités pelviennes très-œdématisées, ainsi que le pourtour du bassin surtout en arrière, grands maux de reins continuels, avec constipation opiniâtre, suppression d'urine, la petite quantité rendue est rouge, brune et brûlante; fièvre continue redoublant le soir, pouls petit, dur et vite,

aucune position ne peut être gardée au lit, beaucoup d'agitation, tristesse, découragement, morosité, grande faiblesse, appréhension d'une mort prochaine.

D'après cet examen je ne pus qu'exprimer ma répugnance à me charger de la malade, mais enfin je cédai aux vives sollicitations des parents.

J'avouerai que j'étais indécis sur le choix du médicament; cependant la suppression, cause présumée de l'ascite, me fit choisir *pulsatilla*; quoique je fusse persuadé que l'état anémique du sujet ne permît de rien espérer pour le retour menstruel, cependant je présimai que la sollicitation utérine pourrait amener quelque résultat; je me déterminai donc à donner *pulsat.* $\frac{000}{\text{IV}}$ pour huit jours.

La huitaine révolue, on vint m'annoncer que la malade allait mieux, qu'il s'était établi un grand flux d'urine qui durait jour et nuit, ainsi qu'une perte blanche abondante, qu'il y avait eu du sommeil, que l'appétit se développait, et que les douleurs d'estomac et le vomissement avaient cessé.

Je crus devoir répéter le même médicament, attendu ses bons effets, à la même dose pour huit autres jours; effectivement, l'amélioration fit de rapides progrès, le flux urinaire et leucorrhœique se soutenait, l'appétit était vif, les digestions bonnes, les douleurs abdominales s'étaient dissipées, le ventre s'affaissait; les maux de reins soulagés et le sommeil dès lors réparateur me firent augurer une récupération prochaine; je continuai la *pulsatille* encore pour huit jours; le succès surpassa l'espérance; la malade se

trouvait de mieux en mieux ; nouvelle dose du même remède. Au 25^e jour du traitement, plus de trace d'hydropisie ; les extrémités inférieures sont entièrement désenflées ; les forces renaissent, la joie et l'espérance brillent sur la figure de la jeune malade, qui s'anime et se colore, la guérison est complète, cependant les règles n'ont point reparu ; je donne une dose de *pulsatille* pour quinze jours ; la menstruation arrive ; elle revient à l'époque fixe ; et notre malade vient elle-même brillante de santé avec ses parens pour me témoigner sa reconnaissance.

Cette observation est d'autant plus intéressante, que c'est sous l'influence modificatrice d'un seul médicament adressé à la cause qu'est due la guérison d'une hydropisie, malgré la ponction, l'état profondément cachectique et la grande susceptibilité organique du système digestif.

Apoplexie, ou pléthore pulmonaire, pendant la grossesse.

Une fille de 24 ans, bien constituée, sanguine, primipare, grosse de 8 mois, avait éprouvé, dès les premiers mois de la gestation, un état pléthorique, pour lequel des sangsues, en différens temps, furent appliquées aux cuisses, à l'anus et à la vulve ; la fille croyait n'avoir qu'une rétention de règles, comme il lui était arrivé plusieurs fois, mais elle n'en éprouva qu'un soulagement de courte durée ;

arrivée au huitième mois, les accidens devinrent plus sérieux, elle éprouva bientôt des frissons suivis de bouffées de chaleur avec oppression et dyspnée croissante; chaque soir les accidens augmentaient; il survint des étouffemens, des anxiétés avec menace de suffocation; face rouge, violette, beaucoup d'agitation, décubitus sur le dos impossible; la peau de la poitrine, la face et les yeux avaient une teinte jaunâtre, ictérique; le pouls dur et peu fréquent; la malade était aussi affectée d'hémorroïdes extérieures, sèches et très-volumineuses, qui lui occasionnaient beaucoup de douleurs; consulté pour cette indisposition grave, je n'hésitai pas à donner le soir à la malade *aconit* 3 gr. 30^e, lesquels au bout d'une demi-heure produisirent un effet tenant du miracle. L'oppression, l'angoisse, l'étouffement se dissipèrent, la nuit fut bonne, tous les accidens disparurent, les hémorroïdes diminuèrent, la teinte ictérique s'éclipsa au bout de quelques jours; et la malade récupéra la santé jusqu'à l'époque de sa couche qui fut heureuse ainsi que ses suites.

Vomissement chronique.

Un homme d'environ 40 ans, maigre, sec, bilieux, depuis huit années vomissait, tous les matins régulièrement, une partie de ses alimens de la veille, mêlés à beaucoup de mucosités; ce vomissement était précédé d'anxiété et de malaise à l'estomac avec une

sensation de tournoïement dans cet organe, qui déterminait, par une sorte de rumination, le malade à vomir; j'ordonnai au malade *ipéc.* $\frac{0.00}{4}$ à prendre le soir en se couchant. Le lendemain il n'éprouva aucun symptôme accoutumé, le vomissement n'eut point lieu, ce qui l'étonna fort; les jours suivans il ne ressentit rien; mais il voulut récidiver la dose, ce que je lui accordai; le vomissement n'a pas reparu: il est depuis un mois fort bien.

OBSERVATIONS PRATIQUES

DU DOCTEUR DES GUIDI.

Première observation.

M^{me} *Rociroux*, âgée de 31 ans, avait été traitée par le Dr Gueyrard, alors allopathe, lequel avait affirmé, après exploration, qu'elle avait un squirrhe à la matrice, dont elle ne guérirait jamais.

Le 24 mars 1831, *belladonna*; le 1^{er} avril, elle digérait bien le bouillon et les soupes. La perte jaunâtre diminuait tous les jours.

Le 2 avril, *pulsatilla*; le 11, à l'exception d'un peu de pesanteur, elle serait beaucoup mieux; elle était restée 5 à 6 mois au lit; et elle se leva.

Le 15 mai, *platina*. Ce n'était que d'après des rapports que je donnais les remèdes.

Le 27 mai, elle est venue elle-même me remercier, et a dit : *je vais aussi bien que possible ; mes règles ne m'ont point fatiguée* ; et depuis elle a continué d'être bien portante, et même elle est devenue enceinte ; ce que je n'ai point vérifié. Le Dr Gueyrard m'a dit lui-même que ce cas de guérison était un de ceux qui l'avaient converti à l'homœopathie.

Seconde observation.

Un autre cas qui contribua aussi à la conversion du même Dr Gueyrard, fut la guérison de M. David (Joseph), âgé de 37 ans, atteint d'une phtisie pulmonaire, avec crachemens de sang qui avaient duré 10 à 12 jours, toux d'irritation avec crachats, etc. Traité jusque-là par l'ancienne méthode avec vésicatoires, cautères, etc., il vint à moi en février 1831 ; et en avril, il fut hors de danger, moyennant *arnica, nux, digitalis, sulph. et kali-carbonicum*. Ses deux frères traités pour la même maladie, par le Dr Gueyrard, étaient déjà morts poitrinaires, ainsi que le père plus anciennement. Aujourd'hui le sieur David, teneur de livres chez MM. Billet-Landroz, n'a jamais éprouvé depuis aucune atteinte à la poitrine, et jouit de la meilleure santé.

Troisième observation.

M. De les Champs, âgé de 66 ans, souffrait d'une incontinence d'urine, depuis 4 à 5 ans ; sous le traitement allopathique, sa maladie avait changé en rétention d'urine.

Le 14 septembre 1833, il me dit qu'il ne pouvait plus uriner sans le secours de la sonde ; alors je lui donnai un globule de *cannabis* 6^e *dilution*.

Le 19 septembre, il put uriner sans la sonde, et depuis il n'en a plus fait usage ; il avait une dartre au coude, que je traitai par les *antipsoriques* ; il a été parfaitement guéri, vers le mois de novembre 1833 ; je l'ai vu très-bien portant il y a environ 8 jours.

Quatrième Observation.

M. Tagniard, âgé de 27 ans, secrétaire particulier de M. le préfet du Rhône, était depuis long-temps affecté d'un goître ; le traitement allopathique avait produit des symptômes gastriques, entre autres, des glaires épaisses qui l'étouffaient et l'oppressaient au moindre mouvement et lui gênaient la parole.

Le 23 mai 1834, *belladonna* fit disparaître les symptômes.

Le 28 mai, *natron-carbonicum* fut administré pour la glande engorgée. Le 20 juin suivant, il vint me remercier de sa parfaite guérison, qui a toujours continué depuis.



OBSERVATIONS PRATIQUES

PAR LE DOCTEUR CONVERS.

Affections vénériennes.

La première fois que je me suis hasardé à traiter une vérole confirmée, en suivant la nouvelle méthode, c'est après avoir été appelé par un de mes confrères allopathe auprès d'une jeune fille de 18 ans qui portait dans l'intérieur des nymphes plusieurs ulcères vénériens accompagnés d'un écoulement leucorrhéique rongeur; la vulve et tout ce qu'on pouvait voir du vagin était gonflé, excorié et douloureux. Cette jeune fille était enceinte de huit mois, tourmentée d'une fièvre que rien n'avait pu calmer, avec une soif très-vive; grand amaigrissement survenu depuis cet état maladif; elle éprouvait en outre une insomnie que rien ne pouvait changer; de fortes sueurs nocturnes l'affaiblissaient, de même que le violent chagrin occasionné par les fautes qu'elle avait commises, ensuite desquelles elle se voyait réduite à cet état.

Ni la saignée répétée, ni les bains, ni les pilules spécifiques, ni les tisanes de toute espèce, ni les injections n'avaient apporté le moindre changement dans cet état pénible pendant deux mois de traite-

ment. Les parens qui tenaient encore à leur fille, la mirent sous mes soins ; et j'avoue que j'avais peine à comprendre comment je viendrais à bout de maîtriser tous ces symptômes.

J'encourageai la malade à suivre mes avis, je la mis au régime de lait et de bouillon de viande blanchi, à l'eau sucrée pour boisson, et au bout de cinq jours j'administrai deux globules de *mercure soluble* à la dixième puissance, le matin à huit heures ; la même nuit, la jeune fille dormit mieux, les symptômes fâcheux s'amendèrent tous en même temps ; son état devint supportable ; je renouvelai huit jours ensuite la dose de *mercure*, et je puis dire que le douzième jour il n'y avait plus aucun vestige de maladie syphilitique.

L'accouchement eut lieu à son terme ; l'enfant n'a survécu que peu d'heures. Depuis lors, Fanny D. est revenue à un état de santé parfaite.

Le second cas de ce genre est celui d'un jeune homme de 17 ans qui gagna un chancre sur le gland ; il ne fit d'abord aucune attention à cette écorchure qui s'étendit en largeur et en profondeur jusqu'à la dimension d'un franc. Il vint alors auprès de moi ; je le soumis au régime sévère, et lui donnai pour le lendemain deux globules *mercure*, et en application du cérat simple battu pendant une demi-heure avec une once d'eau distillée et trois gouttes de la solution mercurielle à la dixième puissance. Tout le traitement

fut borné là ; je revis le jeune homme quelques jours après parfaitement guéri.

Un douanier piémontais vint me consulter pour une affection vénérienne qui se présentait sous la forme d'une suite d'ulcères qui entouraient la base du gland sans laisser aucun intervalle ; il venait d'être soumis à un traitement mercuriel qui n'avait fait qu'exaspérer son mal ; l'usage de la pierre infernale et de l'eau phagédénique avaient irrité les parties malades, et les bords de ses plaies commençaient à quelques endroits à devenir durs et renversés. J'invitai ce malade à éviter toute boisson forte, et à suivre le régime ; il prit de mes mains une fiole contenant une once de sirop et d'eau avec une goutte de la solution de *mercure soluble*, dont il devait prendre tous les trois jours une cuillerée à café dans un quart de verre d'eau fraîche ; je donnai trois gouttes de la même solution dans une once d'eau, il devait en mélanger une cuillerée à café avec de l'eau pour laver les plaies plusieurs fois par jour.

Dans ce cas-ci comme dans le précédent, le traitement fut borné là ; toute maladie locale disparut, et le ci-devant malade ne vint à moi que pour me remercier.

Un jeune homme, voyageant pour son agrément, qui était infecté depuis trois semaines, portait un chancre placé au côté de la langue du côté gauche, ayant déjà acquis la grandeur d'une pièce de 10 sous.

Ce jeune homme portait en outre un bubon du côté droit.

J'administrai moi-même quatre globules *mercure* le matin à jeûn, et je l'engageai à frictionner la glande malade avec de l'huile d'olives chaude. Vingt-quatre heures après, lorsqu'il vint me voir, l'ulcère avait complètement disparu et le bubon lui faisait moins mal. Ce jeune voyageur resta sous mes soins pendant encore quelques jours, au bout desquels il partit, quoique la tumeur fut beaucoup diminuée sans être complètement disparue.

Un cas plus difficile s'est présenté dans le courant du mois de mai. C'est celui d'une femme âgée de 30 ans, infectée probablement depuis long-temps, et présentant à mon examen les symptômes suivans. Tout le pharynx, le voile du palais, les amigdales sont d'une couleur rouge-brun extrêmement gonflés, et occasionnant beaucoup de douleur pour avaler. A l'extrémité de la luette gonflée et rouge se voit un ulcère garni de suppuration jaune-gris ; le voile du palais est enduit de cette même mucosité suppurante ; au fond de la gorge il y a une plaie profonde de couleur grisâtre irrégulière, offrant tous les signes d'une ulcération de mauvaise nature. Une odeur infecte s'exhale de sa bouche, et la langue se trouve parsemée d'aphtes de mauvaise couleur. A tous ces signes je ne pus méconnaître l'empreinte d'un miasme vénérien.

Pour commencer cette cure, j'administrai une

goutte de solution *belladone* X dans un verre d'eau, dont elle devait prendre tous les huit jours une cuillerée à café ; j'indiquai en outre de prendre un peu de ce liquide mélangé avec de l'eau pour se gargariser. A la fin du remède, toute inflammation et toute difficulté d'avaler avaient cessé ; les ulcérations restaient en *statu quo*. Je donnai alors la solution de *mercure* à l'intérieur et l'extérieur de la même manière que la *belladone*. Ce médicament produisit quelque amendement sur les parties locales ; mais il survint pendant l'action de ce remède une violente ophtalmie avec photophobie que je n'osais attribuer au *mercure*. Cette maladie des yeux qui intéressait principalement la conjonctive du bulbe, fut combattue et guérie par *euphrasia* et *belladonna* en lavage et à l'intérieur ; elle céda au bout de quelques jours. Puis je crus qu'il serait convenable de faire suivre le traitement par *acide nitrique* en solution, sous l'effet duquel la malade fut soumise long-temps ; cependant je n'obtins pas un résultat aussi satisfaisant que je me le promettais ; il y eut peu de changement.

Je pensais qu'il fallait temporiser, et j'intercallai quelques poudres inertes pour gagner du temps. Enfin, après un mois d'attente, je remplaçai *acide nitrique* par *thuya* donné en solution comme les précédents. Une augmentation du mal s'ensuivit pendant quelques jours ; il survint quelques envies de vomir, la perte de l'appétit, une langue sale et un mauvais goût à la bouche. Une prise d'*antimoine cru* enleva tous ces symptômes gastriques, et je pus re-

prendre *thuya* qui amena une grande amélioration. Cependant je n'obtins une guérison radicale qu'en renouvelant *mercure*. Le traitement a duré trois mois.

Le jeune Caffarel était malade au lit, atteint d'une pesanteur vertigineuse au front avec le sentiment de nausées, de faiblesse, et de vacuité au creux de l'estomac, beaucoup de douleurs à la partie extérieure de la tête, principalement en se penchant en avant; souvent il lui semblait avoir un clou planté dans la tête, une pression aux tempes avec constriction aux orbites. Aux yeux des parens ce mal était sérieux puisqu'il avait résisté à un émétique, à des sangsues, et à des purgatifs. Le pouls du malade était fortement développé; il lui semblait avoir la poitrine serrée près du cœur, avec un sentiment de difficulté à mouvoir les muscles pectoraux, sur lesquels il ressentait de la pesanteur, des élancemens, à chaque inspiration. A tous ces désordres j'opposai deux globules d'*aconit* à prendre de 3 en 3 heures, l'eau fraîche sucrée pour boisson, le repos et la diète.

Je revins le soir m'assurer que le malade se portait mieux, j'engageai à continuer; le lendemain le jeune Caffarel était sur pied. Au bout de quelques jours, il vint auprès de moi et m'avoua qu'il m'avait caché une partie de son mal; depuis 8 à 12 jours, il souffrait d'une uréthrite virulente, avec ardeur d'urine, érections et écoulement, que mon remède avait totalement enlevée, avec le mal de tête et de poitrine.

Cette indication ne fut pas perdue pour moi, et chaque fois que j'ai soigné une uréthrite avec grande irritation et douleur, quelques doses d'*aconit* les ont immédiatement amendées, et je conseillerai toujours d'employer ce remède avant l'admission de *cannabis*, dont les effets ont souvent dégoûté le patient du traitement homœopathique, car à quelle dose exigüe qu'on le donne, il redouble avec violence l'ardeur du canal et principalement les érections : ne donnez jamais, dans cette maladie, ce remède le soir, car il procure une nuit agitée, troublée de rêves fatigans, souvent voluptueux, qui occasionnent parfois une pollution, douloureuse et fatigante pour celui qui est affecté d'uréthrite. Dans les cas ordinaires, je préfère *copahu*, qui n'est pas si énergique que le précédent, et cependant j'intercale *aconit*. Mais avant d'administrer une goutte de la solution de *persil* laissez apaiser tous les symptômes de douleur et d'irritation, autrement l'effet en sera nul. J'ai vu plusieurs fois la solution de persil manquer son effet, sur la terminaison d'un écoulement, et *mercure soluble* la décider promptement.

Mais rien n'égale la promptitude, la sûreté et la facilité avec lesquelles on vient à bout de l'orchite qui survient pendant le cours d'un écoulement blennorrhagique. Beaucoup de cas pareils se sont présentés à moi, où l'homœopathie a triomphé dans une quinzaine de jours, de gonflemens avec induration de l'organe, fièvre, malaise, douleurs violentes, etc.

J'ai toujours administré au début *aconitum* en

solution à la dixième puissance , en même temps que pour diminuer les symptômes locaux je faisais envelopper l'organe malade d'un mouchoir imprégné de la même solution en mélange avec de l'eau. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de ce traitement au début continué aussi long-temps qu'il était réclamé par les circonstances inflammatoires. Peu à près, je faisais suivre ces applications par la solution d'*arnica* à l'intérieur et à l'extérieur qui ne manque jamais de changer la nature du mal. Il est arrivé de voir pendant cette période survenir un état gastrique bilieux avec fièvre, insomnie , inquiétude et mauvaise bouche qu'une fraction de *pulsatille* a enlevé au bout de deux jours.

J'ai vu dans un autre cas d'engorgement d'un des testicules , ensuite d'un coup sur cet organe ou bien d'une forte pression contre la selle en montant à cheval , l'emploi d'*arnica* ne pas être suivi d'un succès aussi prompt. J'ai dû recourir à *conium* , à l'intérieur et à l'extérieur ; *mercur.* et *mezereum* peuvent rendre quelque service ; mais le traitement de l'orchite n'est plus aussi certain.



SOCIÉTÉ

HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

Séance du 15 août 1835.

La réunion, composée de neuf personnes, a eu lieu chez le Secrétaire.

Après la lecture du dernier procès-verbal, M. P. DUFRESNE, Président, lit un *rapport sur l'état actuel et les travaux de la Société*.

On arrête de procéder, le 15 novembre, au renouvellement du Bureau, et à la révision du Règlement.

Sur la présentation et la demande de M. LONGCHAMP, Vice-Président de la Société gallicane, M. le vicomte Amédée Gabriel de St MARTIN, propriétaire du château de St-Marc, séjournant à Fribourg, où les instructions et l'heureuse pratique du Dr LONGCHAMP lui ont donné une haute idée de l'homœopathie, et un zèle ardent pour sa propagation, est admis, au scrutin, au nombre des membres de la Société lémanienne, et aura, en cette qualité, le diplôme de membre de la Société gallicane.

Sur la présentation de M. le Dr TESSIER, M. le Dr CHIO, de Crescentino, Piémont, est admis au même titre, après la lecture de sa profession de foi

et des *Observations* qui y font suite (voir plus haut p. 331).

M. le Dr CONVERS lit une série d'*observations* sur la rapidité des guérisons des affections syphilitiques traitées par les plus petites doses de *mercure* dynamisé (v. plus haut p. 370).

Cette série est suivie de l'*observation* suivante :

M^{me} Musy, d'Albeure, près de Gruyère, dans le canton de Fribourg, est une fort belle personne, âgée de 24 ans, portant l'emblème de la santé et de la fraîcheur. Mariée depuis 3 ans, elle a eu 3 fausses couches à diverses époques de la grossesse. Malgré les soins que les médecins lui avaient prodigués, consistant en saignées fréquentes, purgatifs légers, repos, rafraîchissans, toutes les précautions avaient été inutiles ; elle ne put jamais arriver au terme d'une grossesse heureuse.

Devenue enceinte pour la quatrième fois, elle s'adressa à moi au bout de 6 à 7 semaines pour me demander en grâce de préserver son fruit. Je lui promis en quelque sorte que si elle s'engageait à être docile et à suivre avec exactitude mes conseils, elle accoucherait heureusement.

En observant le régime homœopathique, elle prit successivement *sabina*, *zincum*, *ferrum*, *spia*, *crocus*, *colcarea* et *carbo vegetabilis*.

Il est à remarquer que sous l'influence de cette médecine M^{me} Musy n'a éprouvé aucune des incommodités auxquelles elle était sujette. Elle est parvenue à la fin du neuvième mois et j'ai eu le plaisir de rece-

voir une lettre pleine des expressions de sa reconnaissance.

M. P. DUFRESNE cite le cas suivant : Une dame qui avait successivement fait sept fausses couches, et avait perdu l'espoir d'être mère, mit enfin au monde un enfant en très-bonne santé, après avoir, par le conseil du dit Docteur, pris durant sa grossesse un globule *sabina* tous les huit ou dix jours.

Le même cite le cas suivant de médecine vétérinaire homœopathique : Une sienne vache, ayant mis bas depuis environ 10 jours, se montra, sans cause connue, triste, malade, portant la tête basse, ayant beaucoup de fièvre, et ne mangeant point. M. D. lui donna deux doses *acon.* à six heures de distance ; le lendemain, même état à peu près ; répétition d'*acon.* ; le surlendemain, encore même état, mais avec crispation de la peau qui paraît attachée au corps, par l'épaississement du tissu cellulaire ; de plus *la vulve est très-sèche et chaude*. Faisant alors application des symptômes de *bell.* sur les organes génitaux (v. *Manuel de Jahr*, édition de Mouzin), M. D. en donna 20 globules, et autant le même soir ; dès ce jour, la vache rumina ; le lendemain, elle fut moins triste, porta quelque attention à ce qui l'entourait, prit quelque aliment et quelque boisson, et fut bientôt guérie sans autre remède.

M. DUFRESNE cite encore le fait d'un garde police qui ayant bu de l'eau froide et s'étant déshabillé dans un lieu frais tandis qu'il avait encore chaud, fut saisi d'un point pleurétique qu'il comparait à l'action pon-

gitivité de la pointe de son sabre ; il se disposait à se rendre à l'hôpital, se sentant très-malade, lorsque M. D. lui demanda d'attendre au lendemain, et lui donna trois doses *acon.* à prendre de trois en trois trois heures ; après l'usage de ce remède, le malade éprouva une transpiration si abondante que son matelas en fut percé ; le lendemain il était beaucoup mieux, ne sentant qu'à peine son point, contre lequel il reçut *bry.* ; — le 3^e jour il reprit son service comme auparavant.

M. CHUIT cite un cas de pneumonie aiguë chez un homme athlétique, encore jeune, sujet aux hémorrhagies nasales, offrant, par conséquent, toutes les indications préalables d'une forte émission sanguine. Ayant bu beaucoup d'eau froide en travaillant à la terre, exposé à l'ardeur du soleil, s'étant ensuite arrêté sans vêtement, à l'ombre, il avait été subitement saisi d'un fort frisson suivi de fièvre ardente, de crachats de pur sang, avec photophobie, point thoracique profond, respiration très-courte, toux rare.

Presque effrayé par l'intensité des symptômes, et craignant de n'en pas venir à bout sans une saignée, M. CHUIT donna *acon.* en globules, répétés dans l'eau, à prendre au bout de six heures, et demanda qu'on vint l'informer le lendemain de bonne heure, afin de se faire accompagner d'un saigneur, si le malade était dans le même état. Mais le lendemain, on lui rapporta que le patient se croyait mieux, ce qui lui fut un indice qu'il l'était en effet ; à sa visite, il

trouva fièvre nulle, crachats nuls, sommeil rafraîchissant, sueur abondante, le point changé en gratement avec sensation d'une grosseur; il donna *bry.*; le même soir, le malade était GUÉRI; et le lendemain il fit demi-lieue pour remercier son médecin, et s'en retourna sans fatigue.

Ce fait ÉTONNANT a dépassé toutes les espérances et les prévisions de M. CHUIT.

Le Secrétaire communique une lettre de M. DES GUIDI qui contient entre autres la copie d'un billet adressé à ce célèbre homœopathe par un de ses liens auquel il avait envoyé *natron*. $\frac{o}{x}$ à l'occasion d'une douleur crampoïde de la partie supérieure du mollet traitée par un allopathe comme une rupture, au moyen de la pantoufle de Petit. Dans les 24 heures, après une exacerbation, le malade a pu marcher sans pantoufle et sans béquille, à sa très-grande surprise, et non moins grande joie.

(V. *Doctr. des mat. chroniques* T. 1, p. 509).
SOUDE. — Tiraillemens dans la jambe droite; — tiraillement compressif et comme de crampe le long des jambes, de haut en bas. — Après avoir marché, douleur en remuant la jambe, comme si on éprouvait un pincement dans le mollet et que les tendons fussent trop courts (au bout de quelques heures).

La même lettre du Docteur porte le traitement heureux d'une dame, âgée de 37 ans, affectée depuis douze ans de leucorrhée avec *prolapsus uteri*, pour lequel elle portait un pessaire. De décembre 1834 à avril 1835, elle a reçu *aurum, pulsatilla, nux, igna-*

tia, belladonna; après quoi elle a jeté loin son pessaire devenu désormais inutile.

M. DES GUIDI ajoute qu'il a délivré par des doses homœopathiques un grand nombre de malades de divers bandages gênans, et en particulier de bas lacés, contre les varices, au moyen de *pulsatilla* et *lycopodium*.

M. P. DUFRESNE ajoute qu'ayant donné *aurum* à une dame qui portait un pessaire, celle-ci fut un jour fort surprise de ne pouvoir le replacer; le Docteur la rassura en lui disant qu'elle n'en avait plus besoin; en effet, le relâchement de la muqueuse utéro-vaginale avait cessé.

Il cite un cas actuellement en expérience d'une paralytique âgée de 60 ans, à laquelle il a administré *natrum muriaticum*; elle en a d'abord été fort agitée et a pris de la fièvre, qui a été combattue par *acon.*; après une seconde dose de *natr. mur.*, elle s'est plainte de ne pouvoir plus appuyer le talon sur le sol, à peu près comme si les muscles du mollet étaient dans une contraction permanente.

La séance a été levée et ajournée au 15 novembre.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris.

(Suite de T. V, p. 120.)

En se baissant, tiraillemens douloureux et raideur à la nuque, comme si les muscles étaient tendus (après 1/2 h.).

Déchiremens comme rhumatiques au côté gauche de la nuque.

Prurit à la nuque, cuisant, brûlant ou mordicant, avec de petits élancemens, qui oblige à se gratter, passe un moment et revient bientôt.

Boutons à la nuque, tantôt isolés, tantôt réunis en groupe, surtout près de la racine des cheveux.

Depuis l'omoplate droite au même côté du col, piqûres rapides, de bas en haut, comme par une fine aiguille (4^e jour).

Du côté gauche du cou, dans les muscles cervicaux, déchiremens violens, de longue durée, avec raideur douloureuse du cou, qui empêche de mouvoir la tête (le 3^e jour).

Elancement si violent, dans les muscles gauches du cou, que le sujet en est effrayé. (21^e jour).

Sensation de froid au côté gauche du cou qui passe à celle de chaleur brûlante.

Douleur fouillante au côté droit du cou, que le gratter augmente, en y faisant apparaître une grande tache rouge et chaude (9^e jour).

Malaise passager (après 1 h.) — qui dure une heure, — avec nausée, le matin à jeûn, qui passe après le déjeuner (2^e jour).

Renvois après l'avoir pris, — sans mauvais goût ou mauvaise odeur, durant tout le jour, — alternant avec des bâillemens.

Renvois bilieux, durant 1/2 h. (après 2 h.).

Borborigmes et travail dans le ventre, suivis de vents (après 8 h.) ; — perceptibles à l'oreille.

Sensation de mouvemens dans les intestins, sans douleur, d'abord après ; — tournoiemens.

Douleurs de ventre ; — tiraillemens (après 1/2-1 heure.)

Légères tranchées suivies de vents ; pincemens et tiraillemens intestinaux.

Mouvemens dans le ventre, comme aux approches d'une selle, qui n'a pourtant pas lieu.

Serrement et pression à la région du colon descendant (après 8 h.).

Pincemens près du nombril et au côté gauche du ventre (le 1^{er} jour).

Violentes tranchées lancinantes (les 7^e et 10^e j.).

Le soir, à 10 1/2 h., violente colique lancinante.

déchirante, d'une heure de durée, à l'épigastre et l'hypochondre gauche, qu'augmentent la respiration, le mouvement et l'attouchement; respiration courte, gonflement et tension du ventre; la douleur reparait le matin au lever (les 4^e et 5^e jours).

Douleur à quelques pouces de l'ombilic, au-dessus de la région du rein, lancinante, soit obscure, soit légère, quelquefois brûlante ou rongeante, qu'augmente une forte pression, revenant chaque jour, durant souvent une heure, avec quelque repos.

Violente douleur brûlante ou lancinante sous la peau, au flanc gauche, avec tache d'un pouce et demi de diamètre (le 94^e jour).

Douleur lancinante et pressive à la région du foie, qu'augmente la pression, correspondant à la vésicule, à une petite place, pendant trois heures (après 2 h. et plusieurs autres fois, même le 46^e jour).

Pression à la région du foie au rebord des fausses côtes, à trois pouces de la ligne blanche, durant un quart d'heure (le 3^e jour).

Au même lieu, douleur lancinante, atteignant l'estomac, qui commence et continue en marchant.

Ibidem élancemens brûlans (le 15^e jour).

Douleur tiraillante et déchirante à l'hypochondre gauche, comme si quelque chose en allait être arraché.

Douleur lancinante, par secousses, semblable à des coups électriques, à l'hypochondre gauche d'avant en arrière, depuis la poitrine; toute la partie gauche de

la poitrine et du ventre est douloureuse (les 8^e et 12^e jours).

Douleurs tiraillantes, déchirantes, lancinantes dans les muscles du ventre.

Légers frissons à l'épigastre (après 1 h.).

Pression à la région de l'estomac, 5 heures après le repas (le 7^e jour).

Douleur lancinante à la région gastrique, durant une demi-heure, qui revient à diverses reprises, mais plus faible (le 7^e jour).

Violente douleur d'estomac lancinante, brûlante, de nature particulière, semblable au soda, mais encore plus violente, gagnant jusqu'au gosier (les 8^e et 22^e jours).

Bon appétit (après 5 et 6 h.). — Grand appétit le soir (du 1^{er} jour). — Sorte de faim canine (le 4^e jour).

Perte de l'appétit et goût de bile (le 11^e jour).

Perte presque complète de l'appétit et de la faim ; les alimens n'ont point de goût (les 17^e et 21^e jours).

(La suite à un prochain numéro.)

HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

*Guérisons opérées par le vétérinaire Ambronn,
aux bains de Liebenstein, duché de Saxe-Mei-
nungen.*

EXTRAIT DU ZOOIASIS; t. I, 2^{me} cahier, p. 69.

I. Guérison d'un cheval atteint d'immobilité.

En août 1833 il m'arriva, pour être soigné, un cheval brun, de 8 ans, hongre, de race du Holstein, servant au trait, déjà traité par l'allopathie, qui avait les symptômes suivans :

Le sentiment général était émoussé, le regard hagard et la chaleur du corps diminuée. Le sang coulait lentement dans la grande et la petite circulation, et, dans une minute, on comptait 27 à 28 pulsations. L'artère ne battait que lentement et était à peine sensible sous le doigt. Cet animal respirait lentement et non sans difficulté. Les sécrétions et les excrétions se faisaient aussi lentement, et surtout il se vidait avec beaucoup de paresse : et le crotin était en petits pelotons et teint en brun obscur ; il digérait, du reste, bien, prenant la nourriture lentement et plutôt de la crèche que du ratelier, et la gardant quelquefois plusieurs heures dans la bouche sans la mâcher.

Le cheval était tout chagrin dans son écurie, appuyait la tête dans un coin et l'assurait sur la crèche. Il restait ainsi plusieurs heures dans un état immobile. On ne pouvait lui faire effectuer dans l'écurie un mouvement rétrograde. En plein air, il élevait les pieds comme s'il marchait dans l'eau. Les mouvements s'opéraient sans intention et tout-à-fait gauchement.

Attelé, comme il l'était ordinairement, en cheval de main postérieur, à une voiture à quatre chevaux, en traversant une flaque d'eau il tomba tout à coup sur la chaussée, et ne put qu'avec grande peine être remis sur pied.

En quinze jours, je fis prendre trois électuaires. A la première dose, il parut être survenu quelque amendement, qui cessa lors de l'usage des deux dernières. Je fis faire une forte friction derrière les oreilles, ce dont il se ressentit plusieurs jours après par une extrême sensibilité aux places frottées. Outre cela, je lui ouvris la jugulaire gauche et lui fis laver à la continue la tête avec l'eau froide.

On lui donna pour nourriture du son de froment humecté, mêlé d'un peu d'avoine, de paille hâchée et de foin.

Après trois semaines, la maladie était accrue considérablement. La bête prenait sa nourriture en moins grande quantité qu'auparavant, et son appétit ne se réveillait même pas en voyant manger les autres chevaux dont elle était entourée. Dans la nuit, elle prenait très-peu de foin tombé. Quoique placée dans un

lieu très-sombre de l'écurie, elle avait été la proie des mouches, et y était insensible; toute sa peau en était couverte d'ampoules.

Elle restait plusieurs heures les pieds de devant posés en croix jusqu'à ce que, comme effrayée par un songe pénible, elle tressaillait et se jetait si fortement dans le licol, que plusieurs fois les chaînes, les licols ou les boucles auxquelles elle était liée sautèrent de leur place. Pour sûreté, outre le licol, on dut lui mettre encore un fort lien assujetti avec quatre courroies.

Pendant sa maladie, la nutrition avait beaucoup diminué, et toutes les fonctions du corps ne se faisaient plus que très-lentement.

On sentait très-distinctement le battement du cœur; le pouls dans une minute offrait quelques intermittences, avec cela faible et à peine sensible au doigt.

Après qu'il fut resté pendant huit jours dans cet état sans remède, et le croyant perdu, j'essayai enfin de le soumettre à un traitement homœopathique.

Le 25 août 1833, à 4 heures du matin, je lui fis administrer quinze globules *belladonna* 30.

A une heure de l'après-midi, je le trouvai presque dans le même état que le jour auparavant; mais le pouls n'était plus intermittent, il était plus sensible au doigt.

On continue à laver sa tête avec le remède révulsif.

Le 27 août, au matin, on récidiva *belladonna* par 4 gouttes 12; et vingt-six heures après, j'aperçus que

le cheval ne tenait plus sa tête d'une manière si constante dans le coin du lieu où il gisait et appuyée sur la crèche, et qu'il se défendait un peu des mouches.

Après avoir recouru au même remède, le 30 août, je trouvai, le 1^{er} septembre, que le cheval avait passablement touché à sa ration d'avoine et de son de froment, et qu'il avait tiré du râtelier, quoique encore en tremblant, son foin et l'avait mangé avec appétit. Le mouvement rétrograde n'arrivait plus qu'en saisissant au préalable la bête avec la main, et en la poussant légèrement en arrière.

La position croisée des pieds de devant ne fut plus aperçue si souvent qu'auparavant, par le gardien de la bête.

Le 4 septembre, à 4 heures du matin, la bête reçut quatre gouttes *hyosciamus* 12, et là-dessus, de 9 heures jusqu'à midi et demi, elle se démena comme furieuse.

Le lendemain, 5 septembre, je trouvai son état extrêmement changé. Elle avait mangé toute son avoine et tout son foin, et la crèche était comme léchée. Elle tournait son œil vers la voix qui l'appelait, et, lorsqu'on eut lâché les licols, elle se tournait volontairement comme auparavant, dans l'écurie, et à l'avertissement donné par son gardien, elle reprenait sa position.

Au simple cri et sans aide, elle allait en avant et en arrière.

Le 9 du même mois de septembre, voyant encore quelques grains d'avoine dans l'excrément du cheval,

je lui donnai encore quatre gouttes *nux* 12, après quoi je pus prendre le cheval dans une course de plusieurs semaines, sans plus m'en inquiéter.

A mon retour, dans la première quinzaine d'octobre, le cheval n'avait pas la moindre trace des apparences de sa maladie ancienne, et il faisait son service comme auparavant. J'enlevai quelques faiblesses et un léger degré de fièvre catarrhale par la *pulsatille*, et la bête est maintenant très bien.

(*La suite à un numéro prochain.*)

ANNONCES.

Seul traitement préservatif et curatif du choléra asiatique, dont l'expérience a constaté l'efficacité, d'après les procédés homœopathiques, par T. RAPOU, de Lyon. — Paris, chez Baillière ; Genève, chez Cherbuliez. 1855. Brochure de 48 p. Prix : 1 fr. 25.

Au moment où le choléra fait la terreur du midi de la France, M. RAPOU quitte ses nombreuses occupations de divers genres pour répandre sur le traitement du choléra les vives lumières, fruit de son expérience, et des voyages lointains qu'il a entrepris dans ce but en 1852.

Après avoir brièvement raconté son voyage, il décrit les traitemens dont il a vu un succès constant ; il renvoie, pour la diète préservative, à sa brochure. *Régime à suivre dans le trai-*

tement homœopathique des maladies aiguës et chroniques. Puis il traite de la *Cholérine, première période du choléra*; il passe à la deuxième période où le *camphre*, l'*acide phosphorique* et l'*ellébore blanc* sont indispensables; puis il décrit la troisième période, où *veratrum* a tous les honneurs du traitement. Il entre enfin dans quelques détails sur les formes les plus fréquentes du choléra, et les médicamens qui leur sont applicables.

Cette brochure est entièrement pour les personnes étrangères à l'art de guérir; l'auteur y a évité l'apparence scientifique avec laquelle il aurait manqué son but; les praticiens y trouveront un guide sûr; mais les chefs de famille et d'établissement y rencontreront toutes les données pratiques nécessaires pour *préserver* et *guérir* du choléra.

Manuel d'homœopathie, ou Exposition de l'action principale et caractéristique des médicamens homœopathiques d'après les observations faites tant sur l'homme sain qu'au lit des malades, par JAHR; traduit de l'allemand, et publié avec divers articles extraits des docteurs S. HAHNEMANN, HÉRING, ÆGIDI, BÖNNINGHAUSEN, sur l'examen des maladies, le choix des remèdes, la répétition des doses, etc., et la pharmacopée homœopathique, par L. NOIROT et PH. MOUZIN. — Dijon, chez Douillier; Paris, chez Baillière; Genève, chez Cherbuliez. 1853. 2 vol. in-16° de 858 p.

Nous avons, il y a long-temps, annoncé cette publication; l'impression en a eu lieu en même temps que celle de l'édition de Paris, in-8°; elle a été retardée soit parce que les imprimeries de province ne sont pas, en général, aussi bien montées que celles de la capitale, soit parce que les éditeurs se sont proposés d'atteindre un degré d'utilité pratique auquel n'ont pas visé les traducteurs parisiens. A cet effet, ils ont donné à leur ouvrage un format beaucoup plus portatif, véritable format de poche; ils

ont ajouté au *Manuel* de JAHR divers articles pratiques indiqués dans le titre ; et de plus sur le régime homœopathique ; de l'essai des médicaments sur l'homme sain ; l'explication de quelques expressions employées dans le *Manuel*, pour désigner un état maladif par un seul mot, à l'usage des lecteurs qui ne sont pas médecins ; un chapitre entier sur les symptômes des dents pris dans l'ouvrage spécial de Gutmann. Dans l'exposé des symptômes propres à chaque substance, les éditeurs ont eu le soin d'indiquer en grandes capitales l'organe ou les effets dont traite le paragraphe entier, ce qui épargne au lecteur le temps de la recherche.

Quels que soient les avantages qu'offre cette édition, il est à regretter que les traducteurs n'aient pas attendu la seconde édition de l'ouvrage original qui vient de paraître ; elle contient 50 substances de plus que la première.

Nous souhaitons que l'édition de MM. NOÏROT et MOUZIN soit assez rapidement écoulee pour qu'ils ne tardent pas à en faire paraître une seconde *considérablement augmentée*.

LIVRE NOUVEAU EN ALLEMAND.

Homöopathisches Krankenexamen, etc. Examen homœopathique des malades, ou instruction pour la formation du tableau de la maladie, la prescription de la diète, la détermination des doses de remèdes, et la tenue du livre d'un médecin homœopathe, etc. — Leipzig, 1855. in-8° de 49 p.

ERRATA. De la page 251 à 262 substituer un 3 au 2 des centaines.

GENÈVE — CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

